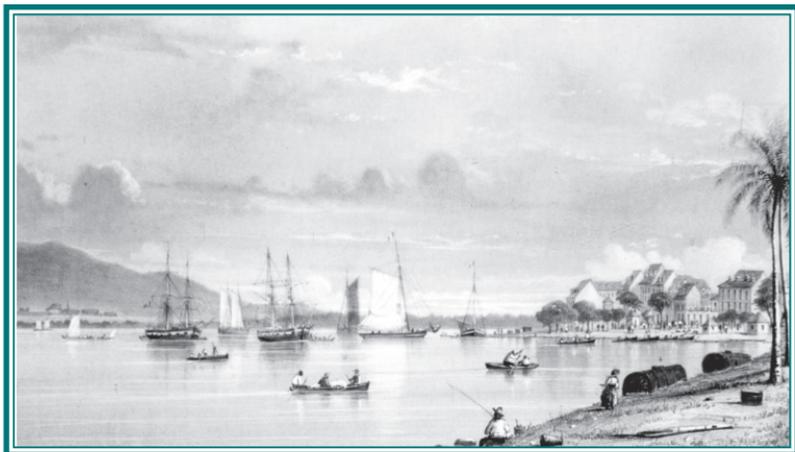


LA VIE AUX ANTILLES



MATHIEU GUESDE
(1814-1867)



Edition présentée et annotée par Jacqueline Picard.

Illustration page de couverture : portrait supposé de Mathieu Guesde par lui-même. La rade de Pointe-à-Pitre, fusain et gouache Eugène Lamoisse 1851.

LA VIE AUX ANTILLES

MATHIEU GUESDE
(1814-1867)

TOME I - ALBUM PORTORICAIN

PRÉSENTATION

Un patronyme célèbre et un auteur méconnu.

Le nom de Guesde évoquera sans nul doute pour le lecteur, l'image d'un de nos socialistes à longue barbe au temps de la III^e République : Jules Guesde. Ce dernier s'appelait en réalité Jules Bazile, mais avait choisi comme pseudonyme le nom de jeune fille de sa mère, dissociant ainsi le nom de son père de ses activités syndicales et politiques. Son père était alors directeur d'une institution privée à Passy¹. Ceci explique cela.

L'auteur des récits présentés ici est Pierre Mathieu Charles Tancrède Guesde, oncle maternel de Jules Guesde, qui vécut et mourut en Guadeloupe. Il les signa sous son second prénom, Mathieu. Et bien qu'ils aient pour cadre diverses îles de l'archipel antillais, plus particulièrement la Guadeloupe et Porto-Rico, son nom est resté inconnu des spécialistes de la littérature franco-antillaise². Cette publication a pour but de réparer cet oubli.

Oubli fort compréhensible car ce métropolitain créolisé fut publié dans la Revue de l'Académie de Toulouse et du Midi de la France. Une revue provinciale, universitaire, devenue ultérieurement Revue de Toulouse et du Midi de la France, d'une diffusion limitée, bien qu'ayant, à sa création en 1855, l'ambition de donner "une exposition claire et sincère de l'état des idées philosophiques et religieuses, des sciences historiques, de la littérature et de l'art dans toute l'étendue de l'empire, autant, du moins, que ses relations le lui permettront".

En Guadeloupe, le nom de Guesde est connu par ses deux fils: Louis, fonctionnaire de l'Enregistrement, qui rassembla, valorisa et poursuivit en Guadeloupe la collection archéologique d'objets caraïbes initiée par son père. Le Musée archéologique du Moule et le Museum d'histoire naturelle de Paris conservent de remarquables planches aquarellées de sa main. Il occupa des fonctions de secrétaire au sein de la Chambre d'Agriculture de Pointe-à-Pitre

et du Musée L'Herminier de 1884 à 1904 et fut commissaire de la Guadeloupe pour les expositions internationales de 1893 à Chicago et 1900 à Paris. A ce titre, il réalisa de petites brochures sur les productions locales.

Son second fils, Dominique, médecin, a laissé plusieurs carnets de poésie. L'historiographie littéraire ne lui a assigné qu'une modeste place de littérateur régionaliste. Lui aussi dessinait : récemment, ses descendants ont publié un carnet de croquis et quelques aquarelles réalisés sur la maison familiale La Rosière au Lamentin³. Elles confirment une sensibilité qui doit probablement beaucoup à celle de son père. Il faut lire le beau poème "Retour" où il évoque, après ses études de médecine, son retour en Guadeloupe, toute la tendresse paternelle à son égard.

Eléments pour une biographie.

Que sait-on de Mathieu Guesde? Pour reconstituer sa biographie il faut marier les sources des archives de l'état-civil et des archives notariales à quelques confidences de l'auteur-narrateur-protagoniste au fil des récits, et même à une certaine bande dessinée de sa main, peut-être pas aussi fictionnelle qu'il n'y paraît.

Pierre Mathieu Charles Tancrede naît le 23 janvier 1814 à La Charité-sur-Loire où son père tient une pharmacie. La famille de sa mère, Marie Clorinde Lientaud, est d'origine provençale. Le grand-père paternel de Clorinde fut commandant de la garde nationale à Marseille durant la Révolution, protégé de Mirabeau mais, inquieté durant la Terreur, il préféra quitter sa Provence natale et devint marchand mercier. Le grand-père maternel fut directeur de l'école de dessin d'Aix-en-Provence.

Les parents de Mathieu quittent la Charité-sur-Loire pour Paris où ils ouvrent une pharmacie au 114, faubourg Saint-Martin. L'Almanach Royal de Paris en indique l'existence en 1825 sous les deux noms Guesde-Lientaud, puis sous le seul nom de Guesde jusqu'en 1832. A cette date le pharmacien s'est installé au 37, de la rue du Four Saint-Germain.

Mathieu entre comme externe au collège Bourbon⁴ (ex-lycée Bonaparte et actuel lycée Condorcet) et comme pensionnaire de la pension Boismont. Il y

côtoie Emile Gigault de Labédollière, dit "Labé", homme de lettres prolifique, qui deviendra journaliste au Siècle, et Jules Renoult, un autre compagnon qui lui ouvrira les portes de la revue toulousaine. Une joyeuse compagnie qui se retrouvait avec Balzac au cours de natation de la piscine Deligny.

Bachelier ès-lettres en 1830, Guesde commence des études de médecine et en septembre 1831, sollicite une place de chirurgien élève⁵ au Val de Grâce qui lui est refusée parce qu'il n'a pas encore 18 ans. Il renouvelle sa demande en juillet 1832 et est admis comme chirurgien élève à l'hôpital militaire de Metz. Il ne rejoindra pas ce poste, "des affaires de famille" exigeant impérieusement sa présence à Paris. En fait, il a quelques ennuis judiciaires avec des écrits jugés trop républicains. Considéré par l'armée comme démissionnaire, il continue ses études de médecine civile à Paris et sollicite de nouveau le Ministre de la guerre en décembre 1834 pour un poste au Val de grâce. La réponse est négative car il n'y a plus de postes à pourvoir dans les hôpitaux militaires. C'est sans doute à la suite de ce refus qu'il songe à s'expatrier.

La notice nécrologique du Commercial de la Pointe-à-Pitre (4.1. 1867) résume ainsi son parcours de jeunesse :

Né en France, Guesde entrait dans la vie active avec la Révolution de 1830. C'était alors le temps des grandes aspirations, le temps des espérances généreuses pour tout ce qui avait un cœur chaud et un esprit élevé. Guesde eut sa place dans la mêlée. Etudiant en médecine d'abord, il se sentit plus porté vers les lettres, et fonda un journal avec quelques amis. Son esprit fin, ses idées honnêtes, ses convictions libérales, le mirent aussitôt en rapport avec la plupart des hommes qui sont devenus célèbres depuis dans les lettres et les arts, et ils sont restés presque tous ses amis malgré l'absence; il en a conservé jusqu'au dernier moment une sorte d'aristocratie de l'esprit qui se montrait dans son langage comme dans ses manières réservées. Des revers de fortune le forcèrent, il y a 30 ans, à venir à la Guadeloupe, qui devint dès lors son pays: il ne l'a plus quittée.

Quel était ce journal fondé avec quelques amis ? Une feuille littéraire républicaine, Le Tyrtée⁶, qui n'eut que quelques livraisons en 1832 mais qui lui valut, ainsi qu'à Labédollière quelques ennuis : Sur les trois chansons

engagées sous la signature de Matheus l'une, intitulée "Plèbe", lui vaut, ainsi qu'au jeune éditeur de la revue, Guyot, une condamnation par la Cour d'assises de la Seine à un mois de prison et 300 f. d'amende.

Moins compromettante a été sa participation à une belle édition des Aventures de Télémaque : il en a rédigé les notes savantes, ce qui confirme sa bonne formation classique. Une belle invitation au voyage que ce best-seller de l'époque!

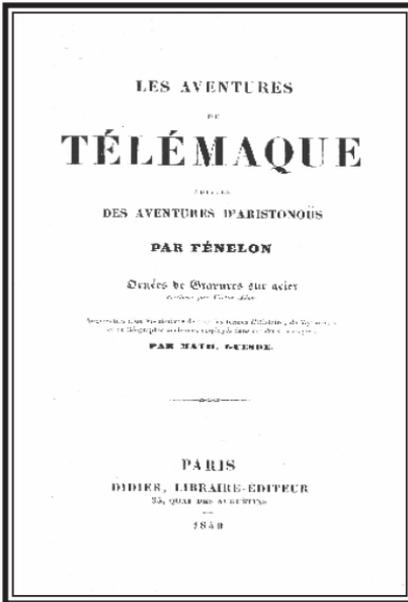
Revers de fortune, dit le journal de la Guadeloupe : on en trouve une explication quelques années plus tard sous la plume de Labédollière, devenu rédacteur au journal Le siècle et publiciste prolixe, racontant les entreprises malheureuses du papa de son ami à Bois-le Vicomte : "retiré des affaires" mais "ennuyé de l'inaction", il avait ouvert une maison de santé pour tuberculeux et s'était lancé en même temps dans la culture de la betterave sucrière. Il perdit un procès, fut ruiné, et choisit de s'expatrier⁷.

Le père de Mathieu arrive en effet sur l'île en 1836 et, jamais à court d'idées, il se lance dans une autre entreprise: il crée au Morne-à-Savon une fabrique de "poudrette", un engrais utilisant les déjections de la ville de Pointe-à-Pitre [cf en annexe, une publicité pour sa société]. Cette bonne action écologique pour la ville ne lui permet pas cependant de rétablir sa fortune et il meurt de la fièvre jaune, toujours selon Labédollière, l'année même de son arrivée. L'acte successoral⁸ mentionne que Pierre Mathieu fils est alors chirurgien et qu'il devient tuteur de ses deux sœurs mineures. Sa mère est à Paris et ne tardera pas à se remarier.

Mathieu épouse en 1840 une créole, Louise Adélaïde Loyseau, fille de Charles Sainte-Croix Loyseau, le tuteur subrogé de ses soeurs. Le couple s'installe à Porto-Rico, probablement après le tremblement de terre de 1843 qui ruine le commerce de Pointe-à-Pitre, peut-être après une courte période comme commis d'écriture à Basse-Terre, si le narrateur du récit "Le Trésor" correspond à l'auteur.

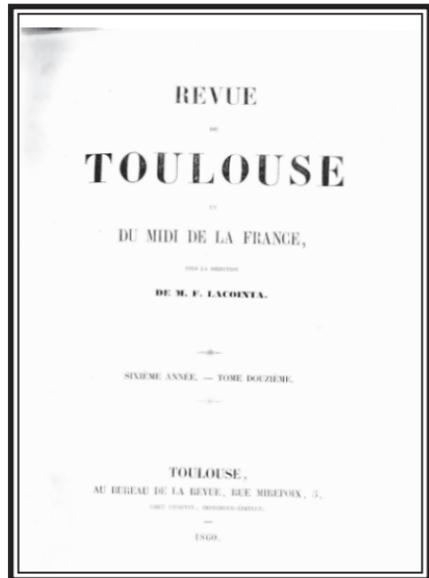
C'est dans l'île espagnole que naît leur premier fils, Louis, à Humacao en juillet 1844. Vers 1850 naît leur second fils, Dominique, en Guadeloupe. Sa femme meurt en 1854 à Pointe-à-Pitre.

Les derniers actes notariés le concernant⁹ prouvent une bonne réussite



social : Mathieu Guesde est devenu gérant d'une pharmacie rue des Abymes, l'actuelle rue Frébault à Pointe-à-Pitre. C'est une société en nom collectif dont l'objet est: "commerce de la droguerie, celui de la pharmacie, c'est-à-dire le débit en gros et en détail et la préparation des médicaments de toutes sortes, ainsi que de tous produits chimiques, la préparation et le débit des limonades gazeuses et minérales, la préparation et le débit des conserves de fruits du pays, ainsi que tout ce qui se rattache à ces différentes branches commerciales et si

variées". On peut noter que ses conserves alimentaires furent primées lors des Expositions parisiennes de 1855 et de 1867 et de 1862 à Londres. [cf. en annexe, encart publicitaire de la pharmacie Guesde et détail des productions primées à Londres en 1862.]



ill.1 et 2 : *Télémaque*, de Fénelon, éd. Didier 1840, ,
La Revue de Toulouse et du Midi de la France, coll. pers.

Conjectures.

De son séjour à Porto-Rico, si l'on en croit le "je" des récits, il aurait travaillé dans un premier temps en qualité de "secondo mayordomo" soit simple contremaître sur l'Hacienda El Platanal. De simple contremaître, il serait devenu rapidement "primo mayordomo", c'est-à-dire "gérant sur une habitation", selon la terminologie en usage dans les Antilles françaises. Dans "Le Docteur Subyras", il évoque une expérience très pénible, initiée sur un coup de tête, qui l'aurait plongé dans la triste réalité de l'esclavage portoricain.

Quoi qu'il en soit, sa formation médicale avait dû être un atout pour se trouver un emploi. Il était d'usage chez les colons d'avoir des abonnements pour les soins à donner aux esclaves, chaque plantation ayant son propre "hôpital", c'est-à-dire un bâtiment séparé servant d'infirmerie. Il semble avoir exercé accessoirement à Humacao les fonctions d'interprète et ultérieurement de subrécargue pour les colons guadeloupéens, associant ses propres affaires au plaisir de voir ses anciens amis et à sa passion pour les voyages en mer.

L'hypothèse de quelques années passées à voyager dans la Caraïbe entre 1836, date l'arrivée de son père en Guadeloupe et 1840, date de son mariage à Pointe-à-Pitre, pourrait trouver confirmation à la lecture d'une bande dessinée qui porte sa signature. Parue en 1851 dans le Journal pour Rire¹⁰ que publiait l'éditeur Aubert, la bande dessinée le représente en un nouvel Amerigo Vespucci, ses livres et son carton à dessin sous le bras, parti du Havre aux Antilles françaises, où, n'y trouvant pas d'emploi, on le voit poursuivre sa route vers Porto-Rico et Haïti.

C'est sans doute la première bande dessinée "coloniale" dans le style mis en vogue par Töpffer: elle sort à Paris à un moment où les Antilles françaises sont en plein marasme économique à la suite de l'abolition de l'esclavage. En Guadeloupe, les anciens esclaves ont déserté les habitations sucrières et l'état d'urgence règne encore en 1851 en raison des troubles entre les castes. Les Noirs, et les Haïtiens en particulier, y sont méchamment caricaturés; Guesde, en rapin dégingandé ne s'épargne pas lui-même.

Guesde, lors d'un voyage en métropole avait-il repris contact avec ses anciens

condisciples de la bohème parisienne? C'est possible. Quoi qu'il en soit, en 1858, Jules Renoult, littérateur à ses heures — il est l'auteur avec Henri Monnier d'une comédie à succès "Peintres et Bourgeois" jouée en 1856, le met en relation avec un certain Félix Lacoïnta, secrétaire de la Faculté des lettres et sciences de Toulouse et directeur de la revue de cette Académie. La collaboration de Guesde à la revue toulousaine ne cessera plus : elle s'étale de 1859 à 1867 date de sa mort, une période durant laquelle il adressera avec régularité vingt-trois récits, dont certains sont illustrés de sa main de gravures sur bois, letrines ou croquis. Plusieurs récits auraient été repris dans le journal bordelais La Guienne et le journal lyonnais la Province¹¹.

Selon Félix Lacoïnta, Mathieu Guesde devait se rendre en 1867 à Paris pour finaliser une édition de ses récits. Répondant en mars 1867 au rédacteur du journal bordelais La Guienne, qui avait publié une nouvelle de Guesde, "Sisyphé", Lacoïnta affirme que :

Tous les articles donnés à la Revue de Toulouse devaient être réunis en deux volumes, sous ce titre : LA VIE AUX ANTILLES, MOEURS, PORTRAITS ET PAYSAGES TRANSATLANTIQUES, par Mathieu Guesde. Il avait été convenu, je crois, que vous en écririez la préface, tant il tenait à voir votre nom à côté du sien. Hetzel devait être l'éditeur. L'affaire était même si bien emmanchée qu'on n'attendait plus que l'arrivée de Guesde pour la mener à fin. Mais, au moment de s'embarquer pour la France, au moment de revoir ses amis qu'il aimait tant, son Paris qu'il a toujours regretté, au moment de réaliser le rêve de toute sa vie, la mort est venue détruire tous ses projets et jeter un deuil profond dans le cœur de ses amis. — Je puis cependant donner l'assurance à notre confrère de Bordeaux que le dessein primitif n'est pas abandonné.

Félix Lacoïnta meurt quelques mois après Guesde, et, sauf erreur, le Fonds Hetzel de la Bibliothèque nationale ne contient aucune correspondance à ce sujet.

La revue toulousaine avait annoncé en octobre 1859 qu'un nouveau "correspondant transatlantique" donnerait des "études"; ces études vont paraître sous diverses manchettes (qui ne sont pas toujours très pertinentes) : mœurs portoricaines, histoire de la colonisation française, nouvelle; les dernières man-

chettes porteront le titre “Vie aux Antilles”, ce qui semble bien correspondre au désir de l’auteur d’englober sous un titre générique des textes au statut divers. Car, des études de mœurs, il est passé peu à peu à la fiction, du récit court et réaliste, à la nouvelle plus étoffée et romanesque. Destinées à un public régional tourné commercialement vers les Antilles, ces études de mœurs tranchent avec la facilité des récits romantiques des décennies 1820-1840, et de la typologie stéréotypée véhiculée: le méchant colon, l’esclave dévouée, le mulâtre jaloux, le fier marron.

Point de clichés de ce type ici, et peu d’intérêt pour les Noirs. Ce sont ses compatriotes qui l’intéressent. Plusieurs termes valorisants reviennent fréquemment sous sa plume dans son regard rétrospectif sur une catégorie sociale de “blancs-France” de petite et moyenne bourgeoisie : ce sont des “pionniers” des “oseurs”, des débrouillards ne se contentant pas de vies à la Joseph Prud’homme. En somme, un peu comme lui, parti à vingt ans à l’aventure, généreux et spontané comme le Tancrède du Tasse ou le Télémaque de Fénelon. Paradoxe si l’on songe que, parti pour voir du pays et échapper au “doit” et “l’avoir”, les circonstances l’ont amené à tenir commerce de droguerie-pharmacie...

Il serait réducteur de ne voir dans sa fascination pour les histoires de défricheurs, de flibustiers et autres aventuriers que facilité paresseuse à suivre le sillage des récits maritimes d’un Edouard Corbière ou d’un Eugène Sue. La mode en est d’ailleurs passée. Ce qui est nouveau, c’est une attention fine à décrire et capter les bouleversements sociaux et les migrations que l’Histoire génère et que sa propre expérience lui fait toucher du doigt. Il faut avoir à l’esprit le brassage de population que les révolutions ont engendré dans le bassin caribéen et en Amérique durant la première moitié du dix-neuvième siècle. Ces révolutions ont porté sur les routes maritimes, des milliers de gens: demi-soldes de 1814 venus chercher fortune au Texas, colons ruinés de Saint-Domingue promenés de Cuba en Louisiane ou dans le Nord Amérique, Polonais chassés de leur pays par la guerre, Corses partis à la recherche de la fortune¹², révolutionnaires des armées de Bolivar ou de Miranda, fuyant la répression¹³, prisonniers des pontons anglais. Fascinant melting-pot de personnages ballotés d’île en île, loosers pour la plupart, comme le protagoniste



“Aux Antilles françaises
il ne trouva pas à s’occu-
per, tous les propriétaires
étant occupés à conduire
leurs petits nègres à
l’école.”

“Peu de temps après son
mariage, l’heureuse fécondité
de sa jeune épouse le gratifia
d’un rejeton qui fit passer
d’assez mauvaises nuits à son
petit pé-père.”

Journal pour rire, “Voyage aux
Antilles”, mars avril 1851.
Médiathèque Michel Crépeau, La
Rochele, (Cote per 61).



ill. 3

de Sisyphe, le chef d'orchestre allemand Neuknapp dans Ramon Villodas, le général de Miranda dans Carmen, le forgeron du Saut de la Lézarde (cf. tome II, *Sous le vent des Isles*).

On est loin d'une image d'îles fortunées. Guesde, durant la trentaine d'années passées dans la Caraïbe aura connu la fin de l'esclavage en Guadeloupe avec ses violences et crispations, le régime de l'esclavage à Porto-Rico, qu'il jugeait plus inhumain encore; par sa profession, il aura été le témoin direct des diverses épidémies frappant les habitants : fièvre jaune en 1838, épidémies de choléra à Porto-Rico en 1855 et 1856 et en Guadeloupe en 1865 et 1866 (12.000 décès). Il aura vécu, de près ou de loin, les épreuves que doivent affronter les habitants lors des tremblements de terre secouant les îles: 1839, c'est la Martinique qui est touchée, 1843 la Guadeloupe, 1865, Marie-Galante. Evénements favorisant sans doute pour une âme sensible le refuge vers l'art et les lettres, quand la vie s'écoule "dans les étouffoirs qu'on appelle, aux Antilles françaises, des villes et des maisons" (La Relâche).

Guesde s'éteint le 3 janvier 1867 à l'âge de 52 ans dans la maison d'un ami, sur le petit îlet Chantreau, appelé aujourd'hui l'îlet Boissard, qui fait face au port de la Pointe-à-Pitre. La bourgeoisie locale y venait "en changement d'air".

L'Avenir de la Pointe-à-Pitre, le journal local né après le tremblement de terre de 1843, insiste sur ses qualités de d'intelligence et de malice, sa modestie, sa générosité et son implication dans la vie du pays.

Quoiqu'élevé en France, Guesde nous appartenait par son long séjour au milieu de nous et l'immense sympathie qui l'entourait; il nous appartenait par l'affection profonde qu'il avait vouée à ses nouveaux compatriotes, et l'admiration si vive qu'excitait en lui cette magnifique nature coloniale que son âme d'artiste et ne pouvait se lasser de contempler." (cité par la *Revue de Toulouse*, mars 1867)

A Paris, dans *Le Siècle*, un petit entre-filet signé de son compagnon de jeunesse Labédollière, signale son décès et précise la cause de sa mort, une hypertrophie du foie. Abusa-t-il de ses propres fabrications de liqueurs ? Son implication dans la

lutte contre le choléra n'avait-elle pas entraîné sa fin?

Gilbert Cuzent, pharmacien de la marine, lui dédie ainsi son livre sur l'épidémie de choléra en Guadeloupe, épidémie qui fut l'objet de tant de polémiques locales :

A la mémoire de P.-M. Guesde, écrivain distingué,
savant modeste, artiste habile,
témoignage d'estime et de sincères regrets.

L'artiste et le mystificateur.

Dans Ramon Villodas dont l'action se situe en 1846 sur l'île danoise de Saint-Thomas, le narrateur fait la connaissance d'un musicien allemand et se présente à son tour en ces termes:

Je fus embarrassé pour répondre à cette seconde déclaration, car il m'eût été difficile de me rattacher particulièrement à une profession quelconque, après en avoir cependant, hélas! exercé plusieurs. Pourtant je lui dis : Artiste, paysagiste, attaché à plusieurs publications pittoresques. L'exagération n'était pas compromettante.

Allusion a été faite un peu plus haut aux lettrines et croquis illustrant certains récits. Toutes les lettrines sont signées de sa main sauf deux signées L. F, peut-être un homme de couleur qu'il aurait formé, selon une note parue dans le numéro d'avril 1860 de la revue. Cette note précise par ailleurs que "ne trouvant, à la Guadeloupe qu'il habite, ni instruments convenables, ni bois pour la gravure, M. Guesde s'est vu réduit à se servir de bois du pays, préparés par lui, et à se contenter des outils qui se présentaient sous sa main".

En ce qui concerne la mention de sa collaboration à "plusieurs publications pittoresques", il en est au moins deux pour lesquels il a travaillé : Le Journal pour rire et L'Illustration. Le Commercial de la Guadeloupe signale par ailleurs que Guesde fut l'auteur d'un Almanach de la Guadeloupe "un petit livre délicieux, qui lui appartenait tout entier, prose, vers, dessins, impression, car il savait tout faire". Sauf erreur, il est introuvable..

Dans la bande dessinée du Journal pour rire ayant pour titre "Voyage de Monsieur Pierre Vespuce aux Antilles", il se met en scène sous les traits

d'un nouveau Amerigo Vespucci. La vignette de tête du journal dans sa première livraison (14 mars 1851) signée des initiales de ses prénoms (PMT pour Pierre Mathieu Tancrede) le montre de profil, avec en arrière-plan le profil probable du célèbre navigateur et, sur la droite, écrasant rageusement le buste de Christophe Colomb. La bande dessinée se poursuit sur deux autres numéros (28 mars et 18 avril 1851). Elle révèle son esprit caustique et son sens de l'auto-dérision. Parti de Nantes comme matelot, on le voit subir les mauvais traitements du capitaine, débarquer aux Antilles françaises puis, ne trouvant pas de travail, s'embarquer pour Porto-Rico et Haïti.

En ce qui concerne sa collaboration à l'Illustration, il faut s'en référer à cette affirmation du journal Le Commercial selon laquelle il aurait été l'auteur d'une "mystification à l'adresse de M. Paulin, rédacteur en chef du journal et ami un peu oublié". Le journaliste faisait allusion à la représentation de Faustin 1^{er} (Souloque), un madras sur la tête, parue dans le numéro du 27 octobre 1849. Cette caricature fut reprise ensuite dans le London News et l'Illustrated Magazine de New-York. Le numéro du magazine parisien fut suivi de quatre autres articles illustrés, parus en 1851 et 1852, relatifs à sa cour: on y voit plusieurs portraits de l'empereur d'Haïti et de son entourage, un paysage de Léogane avec en arrière-plan ce qui aurait été la maison de campagne de Souloque et la maquette d'une statue de Toussaint-Louverture, toujours avec des traits africains marqués et la tête recouverte d'un madras.

Tous ces dessins sont accompagnés de lettres en provenance de divers bourgs de Guadeloupe et signées d'un certain "Jaymé Guilliod de Léogane", un homme de couleur "officier de la garde de Souloque", envoyé en mission pour renouer des liens avec les îles françaises.

Plusieurs historiens d'art haïtiens¹⁴ se sont posé des questions sur cet artiste, un peu perplexes devant de tels portraits caricaturaux. Or, dans la bande dessinée mentionnée plus haut, le protagoniste fait la connaissance en Haïti d'un "officier supérieur dans la garde de l'empereur et roi Souloque I^{er}" censé devenir son futur beau-frère. Que penser de tout cela ?

Il y avait de nombreux Guilliod en Guadeloupe, à commencer par son

notaire et voisin de Pointe-à-Pitre, Jean-François Guilliod ¹⁵, d'autres sur la Basse-Terre et à Marie-Galante, mais aussi des Guilliod de Saint-Domingue installés ensuite à Porto-Rico, en particulier un Emile Guilliod à Guayama, et une branche, probablement métissée, restée en Haïti. On peut remarquer également que, d'après une des lettres de ce Jaymé Guilliod, celui-ci n'aurait pu débarquer à Porto-Rico en raison de sa couleur de peau, précisément à Humacao où avait vécu Mathieu Guesde et où il avait servi d'interprète. L'avait-il connu auparavant en Haïti ? L'officier lui avait-il servi de guide ? Tout cela reste bien mystérieux mais sent le canular.

Par la suite, Mathieu Guesde devait réaliser un moulage en plâtre en vue de l'Exposition internationale de 1867 de la célèbre roche gravée de Trois-Rivières que l'on peut admirer au Parc archéologique de la ville. Dès 1864, la Chambre d'agriculture de Pointe-à-Pitre avait été sollicitée par le ministère des Colonies pour l'envoi des productions locales comme cela avait été fait pour les expositions universelles de 1855 et de 1862. Et comme cette mani-



ill.5 Partie orientale de Puerto-Rico avec l'île de Vièques, d'après la carte accompagnant le *Voyage de Nicolas Baudin* (1797). Encore nommée Bièque pour les Français, crab island pour les Anglais. Au nord la Culebra (Couleuvre) et au centre la petite île du Bergantín (brigantin) et St-Thomas.

festation avait pour thème “L’Histoire du travail”, pour la première fois, la Guadeloupe exposait ses antiquités caraïbes. On lira à la fin de son récit “Les Caraïbes” (Tome II), écrit en octobre 1864, les quelques pages concernant la préparation de cet événement qu’il mena en compagnie du médecin naturaliste Ferdinand L’Herminier et du photographe Eugène Lamoisse: le moulage en plâtre y est représenté ainsi que quelques outils caraïbes de sa collection personnelle. L’album photographique de Lamoisse, l’un des premiers photographes guadeloupéens, existe encore¹⁶.

Mathieu Guesde meurt le 3 janvier 1867, Ferdinand L’Herminier le suit le 11 février 1867, soit à quelques mois de l’ouverture de la grande Exposition parisienne. Il est probable qu’il était dans leurs intentions à tous deux de s’y rendre, et, pour Mathieu Guesde, de régler, à cette occasion, la question de l’édition de *La Vie aux Antilles*.

Le directeur de la Revue de Toulouse, Jules Lacoïnta meurt également en 1867, et les livraisons successives de la revue restent muettes sur la suite donnée à ce projet.



Dans son ouvrage *les Ecrivains français et les Antilles*¹⁷ Régis Antoine juge la période post-abolitionniste comme une période d’atonie littéraire entre une période de romantisme tourmenté et de symbolisme rêvé.

Certes, l’époque était au repli sur soi, à l’entre soi. Mais ce Français aux Antilles, devenu Français des Antilles, par sa formation littéraire, sa sensibilité, ses analyses approfondies et précises, son intérêt pour les individualités, pour leurs espoirs, leurs échecs, leurs passions, leurs limites aussi, ne manquent pas de toucher le lecteur. Manier le bistouri, le ciseau à bois et la plume demandent la même finesse, la même attention.

Aux spécialistes de la littérature de lui accorder maintenant la place qui lui revient dans les évolutions des Lettres créoles.

Les liens oubliés entre Porto-Rico et les Antilles françaises.

Ce premier volume présente les récits rédigés à partir de sa connaissance de Porto-Rico.

Aujourd'hui la géopolitique a modifié radicalement les relations entre les îles francophones et hispanophones. Les relations se sont distendues alors que, à l'époque où écrivait Guesde, Porto-Rico était un lieu d'immigration française important, que ce soit en provenance des dites îles, de la métropole ou de la Corse. Quelques informations préliminaires donc.

L'ancienne Boriquen des Taïnos est découverte par Christophe Colomb en novembre 1493 le jour de la Saint-Jean Baptiste, soit un mois après avoir touché la Guadeloupe; elle reste le domaine des Taïnos jusqu'en 1511, date à laquelle Ponce de Léon en commence la colonisation. Deux ouragans et les attaques constantes des indiens découragent une bonne partie des Espagnols. Successivement, les habitants doivent faire face aux attaques des pirates (Drake 1595, Ogeron 1673) des Anglais (1598, 1797), des Hollandais (1615). Négligée par les Espagnols qui lui préféreraient Cuba et Santo Domingo, l'île vit pauvrement et est plutôt accueillante aux planteurs et aux artisans de toute nationalité. Tout est remis en cause quand la France révolutionnaire affole la monarchie espagnole. L'historienne Anne Perotin-Dumon¹⁸ a analysé dans un article paru en 1989 la politique de Victor Hugues alors représentant de la Convention puis du Directoire à la Guadeloupe — seule île des Antilles restée au pouvoir des Français : il réussit habilement à rassurer les gouverneurs espagnols sur les intentions françaises de non-ingérence, puis, après le traité de Bâle (1795) qui scelle une nouvelle alliance franco-espagnole contre les Anglais, il instaure une relation diplomatique et militaire constante avec eux. Au moment de la dernière attaque anglaise sur Porto-Rico en 1797, deux bâtiments corsaires luttent aux côtés des Espagnols pour la défense de l'île contre l'envahisseur anglais. La présence des Français est estimée alors à plus d'un millier de personnes.

Tout va changer à la suite de l'occupation française de l'Espagne en 1808 par les troupes napoléoniennes. Les Français ne sont plus les bienvenus à Porto-Rico (et Cuba) et doivent faire leurs valises. Mais une fois oubliée la

malheureuse occupation, de nouvelles opportunités s'ouvrent aux candidats à l'immigration : une ordonnance royale, la Cedula de Gracias de 1815, offre des conditions avantageuses aux immigrants¹⁹ car l'île manque de bras. La traite négrière étant officiellement abolie, les colons disposant de capital et d'esclaves y sont bien accueillis, bénéficient de concessions de terres, mais aussi les artisans, les géreurs d'habitations, les médecins, etc; sont les bienvenus.

Donzelot, le Lieutenant général des îles du Vent en Martinique, suggère que la France pourrait bien en demander la cession pour y installer les anciens colons de Saint-Domingue. La mission du botaniste Plée se double d'une mission d'investigation destinée à tâter les esprits²⁰.

En mars 1919, le Comte de Lardenoy, suggère même au ministre de la Marine, de Rigny, de négocier avec l'Espagne l'acquisition de cette île qui remplacerait avantageusement la perte d'Haïti :

Le consul (de Saint-Thomas) parti sur le brick L'Olivier revient de Porto-Rico et déclare “ c'est la plus belle des colonies, sans doute, la terre y est excellente et en grande partie vierge” : je crois, mon Général, qu'elle conviendrait plutôt à la France, et qu'il lui serait plus aisé d'avoir cette île que celle de Saint-Domingue, qu'elle remplacerait très bien et ce serait un moyen d'indemniser les malheureux colons de cette dernière, en leur donnant des concessions. La culture y est plus facile qu'ailleurs par la grande quantité de paysans, ou gens libres qui la peuplent, & qui sont connus sous le nom de *Blancos de la Tierra*. J'ai eu l'occasion de voir les principaux habitants, surtout les chefs des divers corps qui sont propriétaires, ils désirent tous que le Roi de France veuille jeter sur eux un coup d'œil de commisération.²¹

Quelques années plus tard, l'agent consulaire de France à Guayama, Henri Cardoze, négociant et propriétaire, venu lui-même de Guadeloupe, fournit la liste des propriétés appartenant à des Français en 1835 dans les quartiers de Guayama, Patillas et Salinas où sont installées les habitations sucrières: il en compte une trentaine dont six ont atteint une valeur supérieure à 100.000 francs²² .

A la veille du décret d'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises, le 27 février 1847, plusieurs colons de Marie-Galante²³ prennent le large

en emmenant 23 esclaves. L'affaire fait grand bruit à l'époque. Schælcher dénonce cette fuite à l'Assemblée nationale. Lamartine promet une intervention du gouvernement français auprès de la cour d'Espagne, en vain.

En Martinique cette fois, à la suite des émeutes du Prêcheur, qui obligent le gouverneur à anticiper l'émancipation des esclaves, c'est tout un bateau de familles créoles martiniquaises qui débarque à Porto-Rico à la suite du maire du Prêcheur, Huc. Lui-même a perdu son gendre dans l'émeute et a vu ses propriétés incendiées²⁴. Certaines familles resteront, d'autres repartiront, créant ainsi un courant d'échanges régulier entre les deux îles.

A Marie-Galante, à la suite des émeutes survenues lors des élections de juin 1849, plusieurs notables qui ont vu leurs propriétés détruites, s'installent également à Porto-Rico.

L'historien de Vièques, Robert Rabin Siegal a consacré plusieurs articles à cette "conexión antillana" et a recensé les principales propriétés des colons venus des Antilles²⁵. Il a retrouvé également dans les archives paroissiales bon nombre de noms d'esclaves transplantés²⁶. Un personnage l'a particulièrement retenu tant par sa réussite sociale que par son rôle dans le développement de cette petite dépendance. Il s'agit de Théophile Le Guillon qui apparaît incidemment dans le récit de Guesde, "Pacheco". On doit à ce Breton (1789-1843) devenu le premier gouverneur militaire de cette dépendance le mérite d'avoir assaini l'île des voleurs de bestiaux qui en avait fait une de leurs bases favorites. On a vu en lui un flibustier moderne. Un de ses fils et les archives permettent de cerner un peu mieux son identité : né à Quimperlé, il est le fils d'un avocat au Parlement de Bretagne. Les guerres napoléoniennes lui font connaître à quinze ou seize ans les pontons de Portsmouth²⁷. Il arrive en Guadeloupe en 1814, se marie au Moule avec Guillemete Anne Poncet de la Grave en 1816. Son acte de mariage²⁸ indique qu'il est alors négociant à Pointe-à-Pitre. En 1821, il est chassé de la partie espagnole de Saint-Domingue reprise par les Haïtiens. Deux ans plus tard, il se rend à Vièques à la recherche de bois à acheter pour les moulins et y devient résident en 1824. Vingt ans après, il possède plusieurs habitations dont les bien-nommées La Patience et La Réussite.

La lecture de la correspondance consulaire française à Porto-Rico montre des relations avec les autorités locales de Vièques plutôt tendues : accusation de vexations et de spoliations de la part du gouverneur Sainz, arrogance et contestations perpétuelles du côté français. Lors d'une demande d'agence consulaire à Vièques, présentée par Théophile Le Guillou (fils) dès 1851, demande qui aboutira en 1866, voici six ans après, l'opinion du chancelier à San Juan, M. de Labordère. Après avoir signalé aux autorités diplomatiques françaises que les Corses "vont et viennent avec le fusil à la main", montré du doigt le sieur Vergès²⁹ qui "a l'habitude des menaces", il résume les griefs des autorités espagnoles à l'encontre des colons français:

Les capitaines généraux sont unanimes contre les exigences et les agressions des colons, qui contestent tout, disputent sur tout, pied à pied, de parti pris et obstinément. Jamais parade n'a échappé aux huées des Français, jamais proclamation n'a été écoutée par eux sans insultes. Les provocations sont les seules réponses faites aux officiers de la garnison, mais ce qui exaspère le plus le flegme espagnol, ce sont les charivaris, manifestations bruyantes et hebdomadaires de l'opinion publique à Vièques à l'égard de l'autorité. Personne n'ignore, et le gouvernement espagnol moins que personne, que les Français propriétaires d'esclaves soustraits à l'emprise des lois actuelles de la Guadeloupe et de la Martinique, n'ont eu recours au pavillon espagnol que pour les demandes d'appui d'une exploitation proscrite chez nous. C'est par leurs esclaves qu'ils ont défriché les meilleurs terrains de l'île et c'est à leurs esclaves qu'ils doivent les revenus de leurs champs de cannes et de leurs moulins. Ils ne devraient donc pas maintenant par toutes les inconséquences de l'intérêt et de la vanité, mettre leur conduite présente en opposition avec leurs antécédents et appeler au secours de leurs ateliers menacés du fisc espagnol l'intervention du consulat de France dont ils déclinent la juridiction à l'endroit de leurs esclaves. En présence des intérêts réels que compromettent la conduite plus que légère des habitants français de Vièques et les dilapidations de l'autorité espagnole, il faut, Monsieur le Ministre, que je demande des directions à Votre Excellence, en lui faisant observer toutefois qu'il est temps de mettre fin aux hostilités des uns et des autres pour éviter peut-être une effusion de sang.³⁰

Une sociologie très particulière

Quelques chiffres pour comprendre à quel point la composition des classes sociales à Porto-Rico était différente de celle des Antilles françaises. On remarquera le bond spectaculaire que les incitations à l'immigration – interne aux colonies espagnoles et externe –, ont fait franchir à la population, en particulier à la population esclave, qui atteint en 1854, 9.5% de la population.

Population comparée entre Porto-Rico et les Antilles françaises en 1835

	Porto-Rico	Guadeloupe	Martinique
Blancs	188.869	} 31.252	} 37 955
Libres	126.399		
Esclaves	41.818		
Total	357.086	127.574	116.031

Evolution des groupes ethniques à Porto-Rico

Puerto-Rico	1802	1834	1854
blancs	78.281	188.869	237.686
mulâtres	55.164	101.275	180.016
noirs libres	16.414	25.124	27.832
esclaves	13.333	41.818	46.918
Total	163.192	357.086	492.452

(sources : Notices statistiques sur les Colonies françaises, 1837, Abbad y Lasierre, 1966.)

En 1855, le consul français à Porto-Rico signale que l'épidémie de choléra³¹ a enlevé 23000 individus sur 53.298 atteints, dont une diminution de presque 5000 esclaves. Le lecteur trouvera un écho de cette épidémie dans la nouvelle "Hansen". Mais le consul attribue aussi cette diminution de la population servile à une exportation d'esclaves vers Cuba, à l'absence de soins hygiéniques et à la mauvaise alimentation.

Guesde, dans ses divers récits consacrés aux "mœurs et tableaux" porto-ricains, met en relief ce qui différencie l'île espagnole des Antilles françaises: la présence des "gíbaros" (qu'il écrit "bívaros" pour la prononciation française

de la “jota” espagnole) appelés aussi “biancos de la tierra”.

Un mot concernant Vieques, appelée aussi “l’isla nena” : l’île, en partie occupée par la Marine américaine de 1941 à 2003 pour ses exercices, a été libérée grâce aux actions de ses habitants à la tête desquels se trouvait l’historien local Robert Rabin, directeur du Musée local, et à qui l’on doit les articles parus sur la présence française (voir en bibliographie). Il semble que les terrains occupés ne seront entièrement décontaminés qu’en 2032. Mais, se profile déjà une “hawaïisation” forcénée de l’île, le cyclone Maria de 2018 ayant ruiné peu ou prou les Viequois de souche... Vulnérabilité des petites îles.

Comparaison n’est pas raison mais le lecteur des Antilles françaises notera avec amusement certaines similitudes (mais différences) dans les fêtes, les veillées mortuaires, les jeux, l’amour de la danse et des combats de coqs, la possession des bœufs, cette cagnotte sur pattes pour tout créole!

Ah, ces bœufs! Les vieux Guadeloupéens se souviennent encore de leur arrivée sur la darse de “la Pointe” en provenance de Porto-Rico, du temps de la vieille goëlette, La Stella. Ce trafic subsista jusque dans les années 50 du siècle dernier. Les Guadeloupéens les appelaient les “bamou”, à force d’entendre les bouviers crier en espagnol “vamos !” pour faire avancer ces pauvres animaux épuisés et assoiffés.

C’était l’approvisionnement en viande de l’île et les carcasses des bêtes finissaient dans la cuisine de l’hôpital Saint-Jules, pour les pauvres. Ils faisaient partie du paysage, le Poète les avait célébrés en son temps :

Pour débarquer des bœufs et des mulets
on donne à l’eau, par dessus-bord,
ces dieux coulés en bronze et frottés de résine
l’eau les vante ! Jaillit !

(Saint-John Perse, *Eloges*)

mai 2019

NOTE PRÉLIMINAIRE

☛ *Les récits de la première partie ont en commun d'inclure des mots ou expressions en espagnol qui, généralement, trouvent leur traduction immédiate dans le texte. Cependant, le lecteur trouvera un petit glossaire espagnol-français en fin de volume.*

Les coquilles les plus évidentes qui étaient présentes dans la Revue de Toulouse ont été corrigées. Les accents nécessaires ont été rétablis dans les citations en espagnol.

☛ *Mes remerciements à Mmes les Conservatrices de la Bibliothèque de la Rochelle et de Pau, à Mme la Directrice des archives municipales de Bordeaux, à Mr le directeur des Archives de la Ville de Paris pour leur aimable collaboration.*

A Madame Guillot de Snideraut, Monsieur Jacques Sandoz, Monsieur Jacques Zamor pour leurs précieuses informations.

TOME I

ALBUM PORTORICAIN

CH. I — LE FRANÇAIS AUX COLONIES.

On disait encore, il y a vingt ans : aller faire fortune aux colonies. On disait cela dans un temps où l'éloignement tenait ces dépendances de l'Europe dans le vague prestigieux de l'inconnu, dans un temps où les misères de l'esclavage assombrissant peut-être outre-mesure un des côtés du monde colonial, donnaient à l'autre un éclat mensonger, une splendeur toute d'apparence. On disait cela lorsque la société coloniale, partagée en deux catégories bien distinctes, les possesseurs et les possédés, semblait ouvrir un champ libre à ceux que leur origine préservait du danger d'être jamais mis au nombre de ces derniers.

Maintenant que la vapeur a rapproché les distances, que la France a eu sous les yeux et pu étudier la liquidation qu'a amenée l'émancipation des esclaves, on s'est généralement édifié sur erreur qui n'a jamais été une vérité que pour quelques privilégiés, rares dans tous les temps, plus rares aujourd'hui que jamais, et le nombre des émigrants s'est considérablement restreint.

Il y a pourtant encore beaucoup de ces esprits oseurs qui ferment les yeux pour ne pas voir et qui se mettent en quête de ce hasard si prodigue de promesses, de cet *eldorado* trompeur.

Ceux-là s'arrêtent peu dans les colonies françaises où le Français européen se sent encore beaucoup trop chez lui. Il se sent beaucoup plus chez lui qu'il ne s'y était attendu, et trouve que bien souvent on est plus *bon Français* à douze cents lieues de la métropole que dans certaines localités de la France.

Il ne faut pas confondre le *Français des colonies* avec le *Français aux colonies* que nous voulons étudier.

La population des villes des Antilles françaises, celle au moins qui est d'origine européenne, n'a rien qui la distingue de celle des villes d'Europe. Presque tous les jeunes gens ont été élevés en France, et ceux que les événements, l'insuffisance de leur fortune ont obligé à rester dans le pays, se sont façonnés au contact de leurs contemporains plus heureux, et l'intelligence native, l'esprit naturel des créoles aidant, ils forment avec eux une société qu'avouerait une ville de France de second ordre.

Le Français des colonies est aussi oiseur, aussi aventureux que son compatriote métropolitain, et il se trouve un bon nombre de créoles parmi ces pionniers du hasard que l'on rencontre partout glorifiant le nom de la France.

Nous avons vu nos compatriotes dans toutes les îles de la mer des Caraïbes ; à Saint-Thomas, ce grand entrepôt des Antilles où flottent les pavillons de toutes les nations, ce rocher où viennent se reposer un moment, comme des oiseaux voyageurs, les nouvelles qu'envoie l'Europe pour se répandre ensuite dans toutes les directions, nous les avons vus là toujours occupés, actifs, entreprenants, riches en expédients, jamais oisifs et ennuyés. Ils nous ont accueilli dans les îles anglaises où leur entrain fait contraste avec la morgue britannique. Nous avons vu, dans l'île suédoise de Saint-Barthélémy, une colonie d'émigrants normands venus là depuis plus d'un siècle, qui ont toujours vécu entre eux et ont conservé sur cette terre, où ils sont établis comme ils le seraient aux environs de Caen, leur langage, leur costume, leur parcimonie, leur physionomie qu'aucune mésalliance n'a jamais altérée et ... une élasticité de conscience bien connue des caboteurs qui vont y trafiquer. Nous les avons vus, enfin, sur toutes ces côtes où le bonheur ou le malheur, — nous n'avons pas à nous expliquer là-dessus, nous ont conduit, et où, nouvel Ulysse, nous avons rencontré quelquefois des Lestrigons³². Nous les avons vus ce qu'ils sont toujours et partout, propres à tout.

Le Français arrivant dans une colonie étrangère, n'est jamais

inquiet de l'avenir; il a au suprême degré le sentiment de ses ressources, et, sans savoir la langue, sans avoir de profession, sans deviner à quoi il est particulièrement bon, il se sent bon à tout, et cette persuasion de sa force fait son salut. Indifférent aux railleries qui accueillent ses premiers efforts pour parler une langue étrangère, il les fait taire en les exagérant lui-même et fait accepter les gallicismes avec lesquels il enrichit l'idiome dont il ne tarde pas à se rendre maître.

Presque tous ceux de nos compatriotes que nous avons connu à l'étranger, exerçaient des professions pour lesquelles ils n'avaient jamais été préparés, que le hasard leur avait indiquées, que la nécessité leur avait imposées, qu'ils devaient souvent à la vanité, à l'amour-propre, au besoin de paraître.

Nous avons connu des négociants bien établis qui ne se doutaient pas, lorsqu'ils avaient quitté la France, de ce que pouvaient être le *doit* et l'*avoir* et pour lesquels le *du croire* et l'*acquit à caution*³³ étaient lettres aussi mortes que tout un dictionnaire hébreu.

Nous en avons connu qui n'avaient jamais su la différence de *tribord à bâbord* et pour lesquels toute la science maritime consistait dans les *mille sabords* des vaudevilles et dans la phraséologie d'Edouard Corbière, qui, quelques années après, commandaient des bâtiments caboteurs auxquels nous n'hésitions pas à confier notre personne.

Nous nous sommes livré pieds et poings liés à des médecins qui ne s'étaient jamais assis sur les bancs d'aucune Faculté.

Un de nos amis, qui lira peut-être ces lignes et qui ne nous démentira pas, avait quitté la France sur la foi des fallacieuses promesses d'un de ces fondateurs de *Champ d'asile*³⁴, dont le succès a été et sera toujours assuré par l'imagination crédule de nos compatriotes.

Arrivé au Mexique, destination de la colonie dont il faisait partie, on trouva en effet d'immenses étendues de terres dont la concession avait été consentie par le gouvernement mexicain. Mais qu'étaient-

ce que ces terres? Des palétuviers, des marécages inabordables qu'on n'aurait pu rendre praticables qu'en y jetant des millions en machines à dessèchements et en bras.

Nos émigrants virent bien qu'ils avaient été trompés; ils n'essayèrent pas de tenter l'impossible, mais vis-à-vis d'une nécessité impitoyable, ils ne s'abandonnèrent pas au désespoir, et ne perdirent rien de leur gaîté nationale et de leur force.

Ils se séparèrent, et chacun tira de son côté, souhaitant bonne chance aux autres.

Celui que nous avons connu ne savait rien faire, rien qui pût l'aider à gagner strictement sa vie en pays étranger. Son existence à Paris avait été celle d'un clerc d'avoué ou de notaire fréquentant plus souvent les boulevards que le Palais. Il commença par donner des leçons de dessin à la Vera-Cruz, ce qui lui amena à peu près le pain quotidien.

Une petite boîte d'instruments à nettoyer les dents et une clef de Garengot qu'il se trouvait avoir par hasard en sa possession, lui donnèrent l'idée de se faire dentiste, et il se proclama élève de Dérissabode³⁵ ou de toute autre sommité dentaire, comme il s'était donné H. Vernet pour maître auprès de ses élèves de dessin. Il avait judicieusement choisi H. Vernet, parce qu'il avait vu dans plusieurs maisons mexicaines ces épreuves que l'on trouve partout, les Mazeppa, Eliézer, Judith et le Cheval du trompette³⁶.

Il s'était ensuite associé avec un matelot déserteur et avait parcouru avec lui la Côte-Ferme, exploitant un attirail de physique amusante et un petit diorama³⁷ dont son associé était possesseur. À la Guayra, celui-ci était mort de la fièvre jaune, lui léguant toute sa part de leurs instruments de travail, lui léguant aussi sa maladie à laquelle il eut le bonheur d'échapper.

Mais il lui fallut payer les dépenses qu'elle avait occasionnées, et il ne put y parvenir qu'en formant une nouvelle association avec un Français, montreur de bêtes féroces, auquel il servit de pite³⁸

ou de paille pendant quelque temps.

Il serait trop long de raconter la pérégrination courageuse qui, après l'avoir conduit au Brésil, de là, à la Jamaïque, à Cuba, l'amena enfin à Puerto-Rico où nous fîmes sa connaissance. Il possédait alors pour toute fortune, les appareils de physique un peu avariés par une longue pratique et des voyages destructeurs et une boîte de peintures à l'huile assez bien garnie qu'il s'était procurée en échange de ses instruments de dentiste.

Etabli dans le bourg que nous habitons, il commença par exhiber sa physique qui lui rapporta peu de chose ; puis, il eut l'heureuse inspiration de faire le portrait du curé, de grandeur naturelle sur une toile préparée par lui-même. La ressemblance était parfaite, mais quelle peinture, dieux immortels ! Bref il fut admiré ; les ouailles firent foule dans son atelier pour voir le portrait du *padre*, dont on admirait surtout les bagues, les croix, les galons, les dorures dont il avait prévu l'effet avec esprit. Le succès fut complet ; on ne parla bientôt plus dans l'île que du grand artiste établi à Humacao ; ce furent une vogue, un engouement inexprimables. Il n'y eut pas une autorité grande ou petite qui ne voulût avoir son portrait peint par lui, et lorsque vint l'époque solennelle où l'on proclama la majorité de la reine Isabelle, le gouvernement lui commanda un portrait de la souveraine pour chacun des bourgs de l'île.

Ceci nous rappelle une petite histoire qui, bien que tenant à notre sujet, sort un peu de son cadre. Nous la racontons néanmoins en demandant pardon au lecteur de cette excursion hors de nos limites.

Lorsque les fêtes de la majorité arrivèrent, l'artiste, malgré son zèle, n'avait pu accomplir sa tâche en entier, et quelques portraits manquaient au nombre commandé. Les gros bourgs furent d'abord servis, puis les moyens, et les plus petits durent ajourner le bonheur de contempler, dans la salle du *Cabildo*, l'image de leur souveraine. Le bourg de Yabucoa fut au nombre de ces derniers. Mais si les habitants consentaient à attendre le portrait officiel, ils ne voulaient

pas être entièrement privés des divers bonheurs de cette solennité, et particulièrement de celui de promener dans un char triomphal l'effigie de leur reine. Ils cherchèrent donc un moyen de suppléer au portrait qui leur manquait.

Or, près de ce bourg, vivait un Français, fils de ses œuvres comme notre artiste et tant d'autres, qui de fabricant de briques et de poteries grossières, — industrie improvisée par lui, était arrivé à la possession d'une belle sucrerie. Quelqu'un se rappela qu'il avait dans sa salle deux lithographies encadrées, et que l'une d'elles pourrait bien représenter la reine sur son char de triomphe. Ces deux lithographies étaient, l'une le portrait de Chateaubriand, l'autre celui de Madame Lafarge. Notre compatriote les mit obligeamment à la disposition des autorités qui, après quelques hésitations, se décidèrent, pour Madame Lafarge, et l'héroïne du drame ténébreux du Glandier³⁹ fut promené en effigie toute une grande journée, sur un char orné de galons d'or et d'argent, de feuillages, de palmes et de fleurs, pavoisé de toutes sortes de pavillons, traîné par quatre grands bœufs aux flancs couverts de velours, aux cornes fleuries.

Quant à notre artiste, qui ne se faisait pas la moindre illusion sur son mérite, mais qui avait su profiter de l'illusion des autres, il acheta une *estancia* avec le produit de ses portraits de reine, de *Canónigos*, d'*Alcades*, de *Regidores*, etc. Quelques amateurs qui ont passé dans l'île et ont ri de ses portraits, dont il a le bon esprit de rire plus fort lui-même, ont éteint l'engouement; on ne lui en demande plus. Du reste, la photographie coloriée aurait tué sa renommée. Il vit de l'élève des bœufs et des chevaux, satisfait du présent, sans crainte pour l'avenir, heureux et aisé, et ne caressant qu'un rêve, celui d'aller passer six mois à Paris.

Il a eu, nous ne dirons pas des imitateurs, car dans cette voie on n'imité pas, on suit la pente où vous poussent les événements, la hardiesse naturelle, l'inquiétude, l'intelligence, la foi en soi-même; il a eu des successeurs, comme il avait eu des précurseurs, qui ont

plus ou moins réussi suivant la manière d'entrer en scène. Nous avons connu des Français peintres, sculpteurs, décorateurs, dentistes, architectes, etc., qui n'avaient jamais étudié ni la peinture, ni la sculpture, ni rien autre chose; nous en avons connu plus d'un qui avait exercé successivement toutes ces professions. Cette faculté de se multiplier est surtout remarquable chez le Français parisien qui a vu tant de choses, qui les a observées sans y penser, sans y attacher une idée d'utilité. A Paris, la pensée ne lui serait jamais venue de mettre en pratique ce qu'il voyait pratiquer aux autres, mais à l'étranger la nécessité évoque ces observations du temps passé, et, suivant l'inspiration, suivant le besoin du moment, suivant les tentations offertes à sa vanité ou au besoin qu'il a de vivre, il met la main à l'œuvre et il est rare qu'il ne réussisse pas.

La classe la plus infime de ces Gaulois nomades est celle qui provient de la Charabie, qu'un spirituel écrivain de notre pays a si heureusement distinguée en *Charabie heureuse*, *Charabie pétrée* et *Charabie déserte* ⁴⁰. Maintenant, qu'est-ce que la Charabie ? il nous serait difficile de lui assigner une place sur la carte de la France. Mais si elle ne peut être localisée, elle est au moins caractérisée par son personnel qui se compose d'éléments illettrés, écorchant plus moins méridionalement la langue de Boileau.

Ceux qui en font partie n'aspirent pas aux destinées de leurs compatriotes parisiens, mais le génie primordial n'en existe pas moins en eux. Comme eux, sous l'apparence de la légèreté nationale, ils ont l'esprit d'observation qui aboutit à la pratique. Ceux-ci s'adonnent particulièrement à la culture.

Nous en avons connu qui n'avaient jamais vu une canne à sucre, qui ne se doutaient pas de ce que pouvait être une sucrerie, pour qui tout ce qui en dépend était nouveau.

Comprenant leur ignorance et le danger de l'avouer, ils se résignaient patiemment aux humbles fonctions de *majordome*, c'est-à-dire de conducteur de nègres. En surveillant les travailleurs noirs,

ils apprenaient à labourer la terre comme on le fait dans le pays, à sarcler la canne, à la faire broyer, à produire le sucre. Lorsque leur bagage d'observation leur paraissait suffisant, ils ceignaient leurs reins et partaient pour un quartier éloigné sans autre fortune, car la parcimonie espagnole ne leur avait pas permis la moindre épargne. Là, ils établissaient les théories les plus logiques sur la culture, sur les améliorations qu'il serait possible et utile d'y apporter, débattaient *ex professo* les questions les plus ardues de la fabrication du sucre et posaient hardiment un critérium à cette industrie capitale des colonies.

Nous en connaissons plus d'un à Puerto-Rico, — et qu'il nous soit permis de dire ici que si cette île sert de principal point d'attrait à nos observations, c'est que nous l'avons habitée plusieurs années de suite, et que nous n'avons vu les autres qu'à des intervalles plus ou moins éloignés. Nous en connaissons donc plus d'un à Puerto-Rico, arrivé dans les conditions que nous venons de dire, qui est parvenu à une très-brillante position. Les envieux disent que ce sont des fortunes usurpées, parce que ces heureux du hasard ne savent pas même lire. Nous ne sommes pas de l'avis des envieux et nous n'appelons pas ces hommes les heureux du hasard, mais les heureux de l'intelligence et de la volonté.

Fanatique des honneurs et des distinctions, le Français aux colonies leur sacrifie souvent ce qu'il a de plus cher au monde, sa qualité de Français. Mais il ne fait ce sacrifice qu'à la dernière extrémité pour la forme et avec les restrictions et les réserves mentales les plus élastiques. Il lui arrive de se faire naturaliser d'un autre pays, pour arriver, dit-il pour excuse aux autres et à lui-même, pour arriver à une position qui lui permette de protéger, de servir ses compatriotes.

Il trompe en cela les autres, et, il faut le dire, il se trompe lui-même. Il ne pense aux distinctions que pour elles-mêmes et est entraîné par ce grand amour national pour le clinquant, bien plus

éclatant dans les pays espagnols que partout ailleurs. Chez nous, qu'est-ce qu'un conseiller municipal, un adjoint, un maire même, hors de la maison commune et sans l'écharpe ? C'est tout ce qu'on voudra, excepté un fonctionnaire public. Dans les colonies espagnoles, à l'Alcaldie, aux séances de l'*Ayuntamiento*, au *Cabildo*, dans les cérémonies publiques, à l'église, dans la rue, sur la grande route, dans sa boutique, dans son échoppe, à pied ou à cheval, *el señor alcalde*, *el señor regidor*, *el señor syndico* est bel et bien *el señor alcalde*, etc., en tout et partout.

Vécût-il cent ans dans un pays espagnol, le Français sera rarement accepté comme compatriote, et seulement quelques personnes de bonne éducation, s'il est bien élevé lui-même, chercheront à l'assimiler au pays et l'interpelleront de façon à faire croire qu'elles acceptent enfin sa solidarité nationale. Mais, en général, le Français sera toujours *el Monsiou* (le monsieur), et ce ne sera que lorsqu'il occupera un emploi public qui lui donnera de l'importance et un droit de domination, qu'on se décidera à l'appeler *Señor Don...*, et encore l'ancienne appellation du *Monsiou* reviendra-t-elle, lorsque le ballottage des nominations officielles l'aura rejeté dans la foule des administrés.

C'est surtout lorsqu'il s'agit d'affaires judiciaires, que le Français se révèle tout entier.

Nous avons rempli pendant quelque temps les fonctions d'interprète dans le bourg d'Humacao de Puerto-Rico, et ces fonctions nous ont mis à même d'étudier nos compatriotes dans leurs rapports avec l'autorité.

Les décisions que l'Espagnol accepte, sans murmure et avec le calme fataliste qui rappelle les Arabes ses ancêtres, le Français ne les admet jamais patiemment ; il faut que chaque loi, chaque article de loi, chaque arrêté local soit débattu.

Dans les pays espagnols, toutes les affaires civiles et criminelles se règlent par mémoires, — ceci, pour faire prospérer le commerce du papier timbré, l'éloquence est un superflu dont les avocats espa-

gnols se passent, et ils ne peuvent convaincre ou attendrir non pas les juges, mais le juge, — car il n'y a qu'un juge unique dans chaque tribunal, que par le charme de leurs phrases. Aussi cette manière de procéder entraîne-t-elle un amoncellement de feuilles qui finissent par faire des volumes effrayants.

Qu'on se figure le sort d'un malheureux interprète, obligé à traduire ligne par ligne ces feuilles à un plaideur qui entend la langue aussi bien et quelquefois mieux que lui, qui n'use de la traduction que parce c'est un droit, et qui, non content d'argumenter sur le sens de tel ou tel mot, de telle ou telle locution, prétend le faire sur la loi elle-même.

Le plaideur français ne connaît que le Code. La loi étrangère n'est rien pour lui. C'est le Code qui doit être le régulateur suprême. Aussi en a-t-il toujours un dans sa poche, et il le fait valoir si haut que plus d'une fois le juge unique qui avait à prononcer sur son affaire, l'a condamné uniquement pour lui prouver que la loi espagnole peut quelquefois avoir raison sur le Code français.

Les plus tristes fonctions qu'il soit donné à un homme de remplir à l'étranger, sont celles de consul ou d'agent consulaire français. Que de réclamations! que de plaintes! que de sollicitations! Un Français se croit-il victime de la plus légère vexation, du plus insignifiant passe-droit de la part de l'autorité, il faut aussitôt que son consul en soit instruit. La dignité de la France est attaquée en sa personne, l'honneur national est compromis. Et si le consul qui juge plus froidement que l'intéressé voit que le grief n'a pas la gravité qu'il lui donne, ou bien qu'il se plaint à tort, — oh! alors la France est mal représentée! ... Si c'était moi, cela marcherait autrement!... Si la France savait !....

Cette tendance à la plainte et à la récrimination, qui le fait crier haut et fort pour tout ce qu'il croit opposé à ses intérêts, fait que le Français n'est généralement pas aimé dans les pays étrangers.

Sa curiosité et son indiscrétion blessent particulièrement la réserve

taciturne des Espagnols, qui veulent qu'on ne sache pas ce qui se passe dans leurs maisons et surtout qu'on ne le dise pas.

Le Français ne peut pas vivre tranquille et ne s'occuper que de ses affaires ; il faut qu'il se mêle de celle des autres, qu'il donne des conseils qu'on ne lui demande pas, qu'il critique les actes de l'autorité, qu'il prenne un parti, s'il règne des divisions dans l'endroit qu'il habite.

Habitué à exprimer tout haut son opinion dans son pays, il ne comprend pas qu'ailleurs il puisse être convenable de la garder pour soi, si elle n'est pas favorable aux gens qui l'entourent et dont en fin de compte, il est l'hôte, lui étranger. Il croit ne rien devoir et n'accepte pas les obligations d'une hospitalité à laquelle il ne croit pas ou au moins à laquelle il n'accorde aucun droit. " L'homme est citoyen du monde, dit-il, et la France en est la capitale."

D'où provient la tendance du Français pour le cosmopolitisme ? Ce ne peut être que de son esprit inquiet, aventureux, avide du nouveau et de l'inconnu, de sa confiance en lui-même, nullement du manque d'amour patriotique, car personne n'est plus persuadé de la supériorité de son pays ; et il la juge si incontestable, qu'il ne lui vient pas à l'esprit qu'elle puisse être discutée.

Partout où on trouve un Français, — et on en trouve partout, on l'entend regretter la France, dont il parle avec enthousiasme et au profit de laquelle il rabaisse, peut-être avec exagération, les autres pays, et cela, dans ces pays mêmes, sans s'inquiéter si ses auditeurs ont ou n'ont pas comme lui la fibre nationale sensible.

Il lui faut une longue expérience et de nombreux mécomptes pour en arriver à se persuader que le titre de Français n'est pas un privilège.

Sa gloire, en général, c'est l'Empire et ses victoires.

Sa vanité, c'est Paris.

Il en est plus d'un qui n'a jamais vu les tours de Notre-Dame, qui n'a jamais suivi les sinuosités de la Seine et qui ne peut se résigner,

lorsque cette question que posent si souvent les étrangers lui est faite: — Connaissez-vous Paris? à ne pas répondre: — Parbleu! J'en suis.

Règle générale, au moins à l'étranger: le Français est toujours fier d'être français, même lorsqu'il n'a jamais *regardé* la colonne⁴¹.

Basse-Terre, Guadeloupe, 24 juillet 1859.



CH. III — EN ALLANT À GUAYAMA.

U ne après-midi du mois de mars 1839, un jeune voyageur, que son passeport désignait sous les noms et qualité de Lucien Delauney, commerçant, se trouvait à Los Ucares, port ou *playa* du bourg de Naguabo, où s'embarquaient et s'embarquent encore les bœufs dont l'île de Puerto-Rico approvisionne les boucheries des Antilles françaises, anglaises et danoises.

Débarqué de la goëlette française *Nouvelle-Georgette*, qui l'avait amené de la Guadeloupe, il devait se mettre en route pour Guayama, autre port du littoral situé à une grande journée de marche de Naguabo.

Il avait accompli dès son débarquement les formalités de douane, de passeport, de visites à l'alcalde et au commandant militaire, que les autorités soupçonneuses des îles espagnoles exigent de tous les étrangers, et s'était arrangé, par l'intermédiaire de son capitaine, avec le *tendero* Manuel Navarro pour la location de deux chevaux et d'un guide ou *peón*.

Le guide avait été trouvé de suite et était parti pour chercher les deux montures au pâturage; elles devaient, suivant Manuel Navarro, être arrivées *de aquí a un rato*, dans un moment, ce qui, traduit de l'espagnol en bon français veut dire au plus tôt dans deux heures.

Il y en avait trois que le voyageur attendait et interrogeait impatientement du regard la route qui conduisait au pâturage et d'où il ne voyait rien venir.

La *tienda* de Manuel Navarro occupait tout le bas d'une maison en bois à un étage, qui ouvrait tous les matins au public six portes à deux battants; elle était abritée du soleil par un balcon couvert, également en bois, qui occupait toute la longueur de la maison.

Manuel Navarro était un des personnages les plus importants de Naguabo; il y avait fait une fortune de quelque vingt mille gourdes en débitant toutes sortes de mauvaises marchandises à des prix excessifs et en fournissant des herbes aux caboteurs étrangers qui venaient chercher des bœufs.

La *tienda* était une grande pièce occupée dans toute sa longueur par un comptoir en planches à peine rabotées qui servaient aussi souvent de siège que d'appui aux acheteurs. Le fond, blanchi primitivement avec de la chaux qui s'écaillait en mille endroits et laissait la planche brute à nu, était garni d'étagères boiteuses sur lesquelles vieillissaient, depuis la fondation de l'établissement, quelques bouteilles d'huile de Bordeaux, quelques flacons de *brandy*, des boîtes de conserves alimentaires qui semblaient être mises là pour faire apprécier le nombre d'années pendant lesquelles peuvent se conserver les admirables produits de Collin.

Ces marchandises exceptionnelles occupaient plusieurs étagères, formant une sorte d'autel qui, dans le principe, avait fait l'admiration des *Hívaros*⁴². L'ornementation était une innovation introduite par Navarro, qui avait fait, en qualité de maître d'hôtel de navire, quelques voyages en Europe. Il n'avait, du reste, pas eu d'imitateurs, et son fond blanc de chaud sur lequel serpentaient à l'aurore de l'établissement, des branches du plus beau vert épinard, chargées de fruits fantastiques du plus beau vermillon, avait pu perdre sa pureté primitive sous l'action combinée de la poussière et du soleil, et disparaître à moitié, écaille par écaille, sans qu'aucun concurrent eût essayé d'éclipser ces splendeurs.

En France, chaque inventeur craint un perfectionneur. Dans les pays espagnols, celui qui a eu le courage de faire quelque chose en dehors de la ligne tracée par l'habitude y applique la devise gravée sur ses gourdes, *nec plus ultra*, et il dort tranquille sur le sort de son œuvre, persuadé que personne ne tentera de faire mieux. Les flacons avaient vieilli, l'or des étiquettes s'était changé en une sorte de vert-

de-gris douteux, le fer-blanc des boîtes de conserves avait pris depuis des années une teinte de plomb terne; malgré ces changements apportés par le temps, pour Navarro et ses habitués, l'ancre que nous venons de décrire était toujours *la mejor tienda de la playa*.

Navarro lui-même, *buen mozo*, joli garçon autrefois, avait acquis par suite de l'âge, du repos et de la prospérité, un développement abdominal dont il n'éprouvait aucune gêne, et si quelques fils blancs brillaient dans les mèches crépues de sa chevelure noire, il ne s'en apercevait pas plus que des taches qui avaient terni la blancheur primitive des rayons privilégiés de son établissement.

Pour achever le tableau et donner une idée exacte de ce qu'on appelle aux colonies espagnoles *una tienda*, nous dirons qu'à une des extrémités du comptoir se trouvait un réduit occupant en surface environ un mètre carré, et entouré d'un grillage de bois peint en vert, fermé à demeure et solidement maintenu par des clous. Cette sorte d'enceinte fortifiée s'élevait entre le maître du lieu ou son représentant et le public, et dans ce sanctuaire étaient renfermés la bouteille de tafia, celle d'*anisado* ou rhum anisé, le quartaut de *vino seco* et le pot de *guarapo* en consommation, avec l'unique verre consacré à toutes les boissons et à tous les consommateurs. Dans la même enceinte réservée étaient aussi déposés les comestibles qui se débitaient au détail, les *galletas* ou biscuits, le fromage du pays, les *guinéos* ou figues bananes, les *pasteles*, affreux mélange de viande hachée, de maïs et de riz bouillis, enveloppés de feuilles de bananier. Cette partie du magasin était sous la domination d'un grand garçon à mine hâve, à démarche alerte, appelé l'*Isleño*, sobriquet donné généralement aux Canariens qui viennent de temps en temps chercher fortune à Puerto-Rico. Il était constamment allant, venant, remplaçant les comestibles et les boissons à mesure que la provision s'épuisait, et secondé dans ses fonctions par un gamin à figure bouffie et jaunie par les fièvres intermittentes.

Dans un coin à peu près balayé et sur des étagères à peu près pro-

pres se voyaient des pièces d'étoffes de toute espèce, depuis le coton le plus anglais, le plus grossier et le plus filandreux, jusqu'à la soie brochée d'or.

Au plafond étaient suspendus des régimes de bananes, des épis de maïs, des chandelles coniques de suif de bœuf, produit puertoricain peu fait pour donner à l'étranger une haute idée de l'industrie du pays. Puis, autres produits plus pittoresques et plus flatteurs, les diverses parties du harnachement d'un cheval, les *rodillas* en tiges de bananier, les *apparejos* en paille de riz ou en herbes fines, les banastres⁴³ en lianes teintées de couleurs harmonieusement distribuées, les croupières et les brides en coton blanc habilement tissé à la main.

Lucien Delauney devait se rendre, comme nous l'avons dit, de Naguabo à Guayama ; il savait par oui-dire que cette route est longue, et comme on lui avait parlé de fréquents passages de rivières aux gués inconstants, aux embouchures dangereuses, de hautes montagnes à franchir, l'impatience qu'il montrait en attendant sa monture s'expliquait par la crainte de se trouver, après le coucher du soleil, engagé dans des passages difficiles, au milieu d'un pays où le crépuscule est inconnu.

Il allait du bord de la mer à la tienda de Navarro, qui l'attendait le sourire sur les lèvres et lui répétant, chaque fois qu'une nouvelle évolution les mettait en présence : *Aborita vienén, cavaliero*. Puis, se rappelant que son interlocuteur n'entendait pas l'espagnol, il écorchait d'une voix mielleuse les quelques mots de français créole qu'il avait appris dans ses longues relations avec les caboteurs : "Monsiou pas fâché, — yo qu'a vini, — tout suite." Et le voyageur, peu satisfait de cette promesse dont l'accomplissement se faisait toujours attendre, retournait au bord de la mer, où il parvenait quelquefois à endormir son impatience en regardant les évolutions des pélicans qui nageaient, volaient et plongeaient autour des goëlettes mouillées dans la rade.

Quelques Hívaros, assis à terre ou étendus sur des pièces de bois dur empilées sur le rivage, *tornando el sol*, suivant la pittoresque expression espagnole, le regardaient avec une curiosité indolente et paraissaient s'étonner qu'on pût se mouvoir lorsqu'on avait le droit de rester immobile, marcher lorsqu'il était si facile de s'asseoir et de s'étendre. Silencieux et contemplatifs, l'air profondément penseur, bien qu'ils ne pensassent à rien, ils savouraient ce doux repos qu'ils apprécient et pratiquent si bien, et les longues spirales de fumée qui s'échappaient de leurs cigares empêchaient seules de les prendre pour des statues.

Enfin, le petit bruit sec du sabot de chevaux non ferrés, frappant la terre durcie, se fit entendre; le voyageur, en contemplation dans ce moment devant deux pélicans qui se disputaient un poisson, tourna vivement la tête au moment où Navarro lui criait: — *Cavaliere, aquí estan*, et il s'empressa de gagner la tienda, dans un coin de laquelle il avait déposé son bagage, composé d'un manteau, d'une valise légère et d'un parapluie.

Le peón qui avait amené les chevaux était monté sur l'un d'eux, et tenait l'autre en main par un licol en corde de maguey. Il sauta à terre sans rien dire, et les chevaux, ainsi que le pratiquent tous ces animaux, à Puerto-Rico, devant un établissement de cette nature, entrèrent à mi-corps dans la tienda, chacun par une porte, ne laissant dehors que leurs croupes et leurs jambes de derrière.

Ce peón était un homme d'environ cinquante ans, vêtu d'un pantalon et d'une chemise de coton grossier rayé de bleu. A la ceinture de peau non tannée qui serrait son pantalon sur ses hanches étroites, était passée une gaine de cuir grasseux, d'où sortait le manche de bois d'un mauvais couteau. Ses cheveux mal peignés et grisonnants étaient couverts d'un chapeau en paille de latanier dont la forme outrageusement bombée et un large cercle de crasse attestaient les longs services. Ses joues bouffies, pâles et luisantes n'eussent rien indiqué de remarquable à un européen, qu'un embonpoint local

peu en rapport avec la maigreur du reste du corps. Ici, elles désignaient formellement un ivrogne, un buveur de tafia, ce que confirmaient surabondamment l'engorgement des articulations, l'enflure générale des pieds et les exhalaisons caractéristiques qui s'échappaient de son corps en sueur.

Qu'on ajoute à ces signes extérieurs qui manquent rarement de se transformer bientôt en une décomposition générale, une taciturnité toujours croissante qui va quelquefois jusqu'au mutisme absolu, et l'on aura une idée de l'ivresse funèbre du tafia, si différente de l'ivresse du vin, qui se traduit généralement en Europe par une exagération de gaité, une loquacité fatigante et cette coloration bachique plus ou moins poétiquement décrite et glorifiée dans les chansons à boire.

Nous laissons aux physiologistes le soin d'expliquer la différence des causes et des effets de ces deux ivresses et nous en revenons à notre peón, qui aurait pu servir de sujet pour cette étude à juger par les apparences.

Il mit la bride au cheval qu'il avait amené en main, lui posa le long de l'épine dorsale une *rodilla* à laquelle un long usage avait donné la courbure du dos de l'animal, y étendit un *apparejo*, espèce de selle en paille qui s'aplatissait sur la rodilla et descendait, comme les panneaux d'une selle ordinaire, le long des flancs de l'animal et, par-dessus, jeta les deux banastres dont la sangle, se bouclant sous le ventre du cheval, assujettissait tout l'édifice, maintenu en arrière par la croupière attachée à l'*apparejo*.

Le harnachement de l'autre cheval ne demanda que quelques instants. Le peón mit la valise dans une de ses banastres, plus grandes que celles du voyageur, et, ouvrant la bouche pour la première fois, dit : — *Todo esta listo*, tout est prêt.

Il s'agit alors de monter à cheval sans étriers, ce qui n'était pas chose facile pour un homme ignorant encore de l'équitation espagnole. Ceux qui en ont l'habitude, saisissent de la main gauche la

crinière de leur monture, appuient la droite sur la banastre gauche, s'élancent en faisant une évolution de corps, et se trouvent juchés de côté à la manière des paysannes, au sommet de l'édifice du harnachement, sur lequel on a étendu préalablement une couverture de laine, un manteau et même un oreiller. On passe alors la jambe droite par-dessus le cou du cheval et l'on finit par être commodément assis, les jarrets appuyés sur la partie antérieure de l'apparejo. Notre voyageur inexpérimenté dut recourir humblement à l'aide d'une chaise, et lorsqu'il eut bien établi son équilibre, les deux montures se mirent en route de ce pas accéléré et doux pour lequel les chevaux de Puerto-Rico sont justement renommés dans toutes les Antilles.

La côte sud de Puerto-Rico dont nos voyageurs avaient à parcourir une partie, présente l'aspect le plus pittoresque à la sortie de Naguabo. En quittant ce port, on franchit le promontoire qui le ferme du côté du nord et qui, coupé un peu dans l'intérieur, permet d'arriver au bord de la mer par un sentier encaissé, glissant dans les temps de pluie, mais assez praticable pendant la sécheresse, lequel sentier va finir à la *boca* de Santiago, embouchure d'une petite rivière qui descend doucement à la mer sous un double ombrage de *mabagnès* et de beaux palmistes verts. Sur le bord de la mer et jusqu'au sable blanc où vient mourir la vague avec ce grand bruit mélancolique qui ne fatigue jamais l'oreille, un bois de cocotiers balance au sommet de ses troncs relativement frêles, ses feuilles largement découpées. Le grand tapis de sable continue et serpente à l'infini devant ce bois, devant les mangles inclinés par le vent qui lui succèdent sur le rivage, et va s'arrêter à la Punta de Humacao, rayé largement en deux endroits par les embouchures du Río de Naguabo et du Río Prieto.

A gauche, la plage de Naguabo, si déplaisante vue de près, développe en perspective un gracieux demi-cercle, dominé au loin par la montagne de Suquillo et encadré dans des mornes verdoyants,

animés par des *ranchos* ou cases en peaux de palmistes, sordides et hideuses demeures lorsqu'on s'en approche, et qui, de loin, au milieu des touffes épaisses et verdoyantes des bananiers, produisent l'effet le plus agréablement étrange.

A l'horizon, se détache du gris azuré de la mer l'île de Vieques, dont la partie la plus élevée, la Punta de Arenas, qui se présente la première au regard, semble être la tête d'un monstrueux crocodile dont le corps se perd en serpentant dans les brumes du sud.

À droite, se dresse au premier plan de la mer, le *Cayo de Santiago*, rocher abrupte du côté où la lame brise, plage blanche et verte sous le vent, placée comme un fort avancé devant la Punta de Humacao.

Puis vient une succession de petits promontoires et de petites anses, qui se suivent en s'estompant à mesure qu'ils s'éloignent et se fondent dans le brouillard de la mer et du soleil, dominés par les montagnes du Camino Nuevo et de la Mala Pascua.

Les chevaux suivaient le rivage où la vague venait mourir sous leurs pieds, et le bruit de leur amble précipité retentissait sur le sable tassé par le passage incessant de la lame.

Les ombres qui commençaient à s'allonger et traçaient derrière eux une traînée noirâtre, ressemblaient de loin à d'immenses reptiles les poursuivant sur le rivage blanc.

Après une heure de marche, ils arrivèrent à l'endroit où la route quitte la mer et s'allonge parallèlement au rivage, mais à l'intérieur. Ils cheminèrent entre deux allées de mangles, d'acacias aux doux parfums, de hauts palmistes aux troncs ventrus, à la tête surchargée de feuilles, dans lesquels les *amis*, les *fudíos*, les *mariquitas* venaient se réfugier et saluaient de leurs chants, de leurs sifflements, de leurs battements d'ailes, le soleil qui commençait à se rapprocher de l'horizon.

Ils passèrent entre d'immenses champs de cannes dont la chevelure verte se balançait sous la brise du soir et au-dessus desquels ils voyaient s'élever les bâtiments blancs et les cheminées rouges des sucreries.

Nos voyageurs avaient parcouru cette longue route sans qu'un mot eût été échangé entre eux ; Lucien, persuadé que toute tentative eût été vaine, n'avait pas adressé la parole à son guide.

Celui-ci ne faisait entendre d'autre bruit que le clappement de langue avec lequel il excitait sa monture, et ne donnait de marque d'intérêt à son voyageur qu'en tournant de temps en temps la tête pour voir s'il le suivait.

Pourtant, lorsqu'ils eurent quitté les luxuriantes plaines de cannes de Humacao et qu'ils furent engagés, à la nuit tombée, dans la route de Yabucoa, sillonnée de crevasses et de ravins profonds et périlleux, il lui arriva quelquefois de montrer quelque sollicitude en conduisant le cheval de Lucien par la bride dans les passages difficiles ; mais cela sans prononcer une parole.

Il y a dans plusieurs endroits des pas dangereux que peuvent seuls connaître ceux qui les ont pratiqués. Ce sont des ponts effondrés dont les charpentes reposent traîtreusement dans un lit de boue où elles semblent attendre comme un piège les jambes des chevaux qui s'y engagent. Il faut de grandes précautions pour éviter ce danger, même lorsqu'on le connaît, et faire souvent un grand détour dans la plaine.

À un de ces passages équivoques, comme le peón avait déjà franchi l'obstacle, Lucien, qui ne l'avait pas suivi immédiatement se trouva devant une nappe d'eau qui barrait la route et dont la tranquillité trompeuse n'inspirait aucune crainte à son inexpérience. Il laissait aller son cheval, se fiant à l'instinct de l'animal pour trouver l'endroit le moins profond et le moins boueux. Il s'y engageait de confiance lorsque le peón, qui paraissait l'avoir oublié, se tourna, accourut vivement, et cria, tout en lui indiquant de la main la route à suivre : — À droite ! monsieur, à droite ! votre cheval va se casser la jambe !

Un mouvement brusque de la bride mit l'animal dans la bonne voie, et quand il eut franchi heureusement l'obstacle, le voyageur s'avançant vers le guide, lui dit :

— Vous parlez donc français?

Le peón ne répondit d'abord que par une sorte de sourire terne, et comme Lucien insistait, il finit par répondre :

— Il n'y a rien de surprenant à ce que je parle français, puisque je suis français. A un geste de surprise du voyageur, il continua :

— Cela vous étonne, je le comprends, mais comme je suis aussi un peu espagnol, et comme je n'aime guère à exciter la curiosité, vous n'auriez pas su que vous aviez un compatriote pour guide, si le hasard n'avait délié ma langue naturelle, Comme vous n'êtes pas sans connaître le faible de nos compatriotes, vous devez vous dire qu'il faut que j'aie fait un très-grand effort sur moi-même pour en arriver à ne pas me déceler. Cela est vrai, j'ai fait cet effort très-souvent, et il m'est devenu tellement habituel que les quelques Français qui habitent les quartiers que je fréquente, et les Espagnols même attesteraient que je suis un hívaro, un hívaro renforcé, et de plus un *borrachón*, ajouta-t-il avec un sourire amer. Mais enfin, vous n'êtes pas compromettant, et si je me trahis devant vous, c'est à condition que vous me promettrez de ne pas me trahir devant les autres. Je veux bien être français pour vous pendant les quelques heures que nous avons à passer ensemble, — et dans votre intérêt, car le silence qui est dans la nature des Espagnols nous est généralement mauvais. Quant à moi, je suis entièrement espagnolisé sous ce rapport, ainsi que sous beaucoup d'autres, comme vous avez pu vous en apercevoir. Je prévois vos questions; vous allez me demander ce que je suis, ce que je fais, d'où je suis venu, où je vais.

— En effet, reprit Lucien, ce langage, que je ne m'attendais guère à entendre sortir de votre bouche, ne s'accorde guère...

— Avec mon extérieur, interrompit le peón ; mon ramage ne ressemble pas à mon plumage; vous voyez même que je ne suis pas tout-à-fait illettré; mais je répondrai en quelques mots à vos questions, sans que vous me les adressiez. Plaise à Dieu que mes réponses n'aient jamais à vous servir d'enseignement et qu'elles ne soient

pour vous qu'une étude, une impression de voyage !

— Ce que j'ai été, je ne vous le dirai pas, — supposez ce que vous voudrez; ce que je suis, — un pauvre hívaro, un peón de la dernière, de la pire espèce, et si je vous sers de guide dans ce moment, c'est que le hasard m'a voulu du bien une fois et m'a mis sous la main de Navarro qui en cherchait un. Je venais d'amener avec d'autres, à Los Ucares, un chargement de bœufs qu'on doit mettre à bord d'une goëlette arrivée hier. J'avais gagné un *medio peso*, et ce bienveillant hasard qui vous a fait arriver comme j'allais partir me permettra de décupler cette somme. C'est un jour de travail qui me vaudra un mois de repos.

— Je vous présente mon pays, continua-t-il en montrant la campagne plongée dans l'obscurité qui les environnait. Je vous y offre l'hospitalité pour un moment. Comme la nuit est trop noire pour que nous puissions continuer notre route sans danger, comme nous n'avons guère à attendre qu'une heure ou deux le lever de la lune, et comme nous serions obligés de nous arrêter de toute façon, car il a plu dans la montagne, j'entends la rivière qui descend ⁴⁴ et le gué ne sera pas praticable avant deux heures, il vaut autant pour vous et mieux pour moi que nous attendions sous un abri que notre route soit éclairée.

— Je vous ferai voir le domicile actuel, l'intérieur d'un homme qui a habité Paris. Je lèverai pour vous un voile que je n'ai encore levé pour personne. Pourquoi ? est-ce parce que vous m'inspirez de la sympathie ? Non, c'est l'effet d'un laisser-aller sans raison d'être de ma part, parce que vous n'êtes qu'en passant dans ce pays, et que j'ai l'espérance de ne plus vous revoir. Je me nomme Joseph. Quant à mon nom de famille, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre. Les Espagnols m'appellent Pepe.

Tout cela avait été dit d'une voix sourde et grondeuse, dont l'accent rauque accusait une lésion chronique des cordes vocales. La nuit était devenue tout-à-fait sombre, et les deux cavaliers avançaient

péniblement sur une route détrempée par les pluies et sillonnée dans tous les sens de ravins profonds, dont les chevaux évitaient les dangers avec une admirable adresse.

Pepe s'arrêta et dit à Lucien : — Nous allons prendre la traverse; laissez votre cheval suivre le mien, seulement gardez votre visage des branches que la nuit vous empêche de voir.

L'avertissement n'était pas superflu; Lucien dut courber la tête presque sur le cou du cheval pour éviter les mille griffes qui s'accrochaient à ses habits et menaçaient ses yeux.

Lorsque les chevaux s'arrêtèrent, ce qui eut lieu peu d'instants après qu'ils eurent quitté la grande route, Lucien comprit qu'ils étaient arrivés, bien qu'il ne vit devant lui qu'une forme indistincte, qu'il supposa être une case. C'en était une, en effet, et de la plus pauvre apparence, ce dont il s'aperçut lorsque Pepe, qui était descendu de cheval, parut devant lui avec une *bacha* ou flambeau de résine, qui jetait une lumière blanchâtre, encadrée dans un cercle de fumée noire et nauséabonde.

Il put voir qu'il était arrêté devant un *ranchito*. Cette misérable demeure était élevée sur huit poteaux en bois brut, plantés en terre. Le plancher, composé de planches de palmiste d'une douzaine de centimètres de large, était élevé au-dessus du sol d'environ un mètre et demi.

Un grognement, à faire tressaillir saint Antoine de plaisir, si la prédilection que lui attribue la tradition est vraie, indiquait que le dessous de la case était habité.

On parvenait au plancher par une large échelle en bois brut, dont trois échelons seulement étaient restés entiers sur les sept qui y avaient été posés primitivement.

— Ici je ne parle pas français, dit Pepe à l'oreille du voyageur. Montez et reposez-vous dans ce hamac jusqu'à ce que la lune soit levée; je viendrai vous avertir.

Il aida Lucien à grimper l'échelle boiteuse, et lui montrant dans

le vestibule rustique un hamac en cordes, il l'invita à s'étendre et à y dormir sans s'inquiéter du moment du départ, puis il entra dans la case qui paraissait composée d'une seule chambre.

On n'entendit bientôt plus que le bruit des chevaux, broutant l'herbe à quelques pas du rancho, le grognement plaintivement satisfait des hôtes du rez-de-chaussée dérangés dans leur repos, et qui sans doute avaient peine à retrouver le sommeil, et le frottement de la corde du hamac dans lequel se balançait le voyageur.

Au loin grondait un murmure aussi puissant, mais plus continu que celui de l'Océan; c'était la rivière grossie par les pluies qui descendait tumultueusement à la mer. Puis, de temps en temps, les deux notes perçantes d'un anoli⁴⁵ attardé et le grincement métallique du machoquet⁴⁶ troublaient le silence solennel de la nature. Des lucioles, voltigeant dans tous les sens, semblaient des étoiles détachées du firmament.

Les pas des chevaux de Puerto-Rico, surtout celui des bons chevaux, est nous l'avons dit, d'une douceur extrême, et il faut constater, à la louange de Navarro, qu'il avait bien servi Lucien. On voyage, pour ainsi dire, et suivant l'exagération d'une expression consacrée, comme dans un fauteuil. Mais quelque doux que soit un mouvement, il devient une fatigue, lorsqu'il est longtemps répété. C'est ce qu'éprouva Lucien Delauney, et ce dont il eut le sentiment lorsqu'il se trouva étendu dans le hamac. Quelque dures que fussent les mailles larges et noueuses qui lui froissaient la chair, le mouvement lent imprimé à la corde par le poids de son corps ne tarda pas à amener le sommeil, et malgré la nouveauté, l'étrangeté du domicile que le hasard lui donnait pour cette nuit, le besoin impérieux du repos fit taire l'inquiétude et la curiosité, et il s'endormit profondément...

Un mouvement brusque, imprimé à la corde du hamac, réveilla Lucien en sursaut; il vit devant lui Pepe, la torche de résine à la main, qui lui dit tout bas : Levez-vous, nous allons partir, la rivière ne descend plus et la lune se lève.

En effet, le disque lumineux commençait à se montrer au-dessus des montagnes de Sabucoa et à changer en ombres allongées l'obscurité générale. Le bruit constant de l'eau courante ne se faisait plus entendre, et il était remplacé par le murmure sourd de la houle qui grondait au loin.

L'endroit où se trouvaient nos voyageurs était toujours dans la plus profonde obscurité. Pepe prit Lucien par la main, et lui dit, en l'attirant vers la porte qui menait dans l'intérieur de la case :

— Je vous ai promis de vous faire voir un intérieur. Regardez!

Il leva sa torche et le jeune voyageur vit à la lueur blafarde et fumeuse de cet étrange luminaire, un tableau qui eût perdu à être éclairé par une lampe entachée du vice relatif de civilisation.

Dans un hamac de même nature et de même fabrication que celui dans lequel il avait reposé, Lucien vit une femme endormie, tenant un enfant sur son sein.

Cette femme avait de longs cheveux noirs, séparés en deux nattes éparses et fournies, tombant du hamac et traînant jusqu'à terre. Une fleur naturelle, flétrie et effeuillée par les mouvements du sommeil, était fixée sur sa tête dans la masse de l'une des nattes. Ses paupières fermées accusaient de grands yeux, et leurs longs cils noirs décrivaient un demi-cercle ombré sur sa joue bistrée.

Elle était vêtue d'une robe d'étoffe commune, ornée de fleurs aux couleurs éclatantes sur un fond jaune clair, froissée par les cordes de la couche aérienne, et laissant sortir de ses épais volants un bas de jambe et un pied nu de formes irréprochables, suspendus mollement en dehors du hamac.

Autant qu'il put en juger pendant le peu de temps que dura son examen, Lucien supposa que cette femme pouvait avoir trente ans et peut-être un peu plus.

Aux frêles solives du toit, qui n'étaient autre chose que des bois recouverts de leur écorce, pendait un autre hamac vide, celui sans doute dans lequel Pepe avait reposé.

Sur des nattes grossières et même sur les planches de palmiste du parquet, cinq autres enfants, d'âges différents et entièrement nus, étaient étendus, profondément endormis, dans les poses les plus pittoresques et les plus variées.

Cette chambre, vierge de tout meuble, était palissadée en peaux de palmistes, cousues les unes aux autres au moyen de lianes. Quelques calebasses de diverses formes étaient, avec une guitare du pays ou *bigüela*, les seuls ustensiles qui s'y fissent voir, et elles devaient bien être les seuls qu'il y eût au logis, car rien n'indiquait la présence du moindre placard ou réceptacle quelconque.

Pepe entra doucement, donna, avec les plus grandes précautions, un baiser sur la joue de l'enfant endormi dans les bras de sa mère, et laissant retomber la porte, il entraîna silencieusement Lucien.

Il l'aida à remonter à cheval, et éteignant son flambeau en le frappant plusieurs fois à terre, il sauta sur sa monture, et ils regagnèrent la grande route en repassant par le sentier étroit qu'ils avaient pris pour venir. La lune montait rapidement à l'horizon ; la route était assez éclairée pour que les chevaux pussent reprendre leur allure habituelle. Pepe était silencieux et morne ; Lucien respectait ce silence, plongé lui-même dans mille rêveries, suscitées par ce qu'il venait de voir et par l'étrangeté des manières du guide, dont les paroles et l'extérieur formaient un contraste si complet.

Ils passèrent ainsi la rivière de Yabucoa dont le gué était devenu praticable, bien que difficile pour quiconque ne l'eût pas parfaitement connu.

Ils traversèrent le bourg encore enseveli dans le silence du sommeil, et ce ne fut qu'en arrivant au pied du Camino Nuevo, lorsqu'il fallut mettre les chevaux au pas pour gravir cette rapide et dangereuse montée, que Pepe rompit le silence.

— Je vous ai fait voir un intérieur curieux, n'est-ce pas ? et d'autant plus étrange pour vous, que si vous le trouvez en harmonie avec moi sous quelques rapports, vous devez trouver aussi que, sous

d'autres, il est en désaccord complet. Vous vous figurez bien le peón silencieux que vous avez vu en moi, dominant, du haut de son hamac, une bande de marmaille brune et à demi-sauvage qui dort sur le plancher de son rancho. Mais vous ne vous imaginiez pas, avouez-le, lorsque ce peón est arrivé avec les chevaux, qu'il pût sortir de ses lèvres autre chose que le son propre à les encourager et à les faire marcher.

— Il est vrai que, lorsque j'ai vu à Naguabo le sans-façon, avec lequel Navarro vous traitait, il ne m'est pas venu à l'esprit que vous pussiez être autre chose que ce que vous paraissiez être, et surtout que vous fussiez un compatriote.

— Oh ! je suis complètement espagnolisé et tellement identifié avec ma nouvelle nature, que l'ancienne a complètement disparu et que je ne sais à quoi attribuer le hasard qui lui fait montrer le bout de l'oreille aujourd'hui. Mais cela ne durera pas et finira lorsque nous nous séparerons.

— Je ne vous cache pas que depuis que vous vous êtes montré sous un jour inattendu, je cherche et me demande en vain quelle peut être la cause de la préférence que vous donnez à la vie que vous menez.

— Ne cherchez pas, vous ne trouveriez pas. Je vous en instruirai moi-même et ce ne sera pas long. L'Européen qui arrive dans ce pays, s'il y vient avec l'espoir de retourner un jour dans la mère patrie, doit se tenir en garde contre deux séductions qui le menacent et qui le retiendront, s'il ne se met pas de la cire dans les oreilles : l'amour et une autre passion que je n'ose vous nommer et qui est peut-être encore plus implacable que l'amour.

Et, en disant cela, Pepe tira d'une de ses banastres une bouteille qu'il montra à Lucien : — Voilà mon bourreau ! dit-il, voilà ce qui m'a tué moralement et en a conduit tant d'autres à une mort prématurée.

Lucien prit la bouteille, qui était fermée avec un petit épi de maïs dégarni de ses graines, en guise de bouchon, et il la repoussa avec dégoût

en sentant l'odeur nauséabonde du tafia.

Pepe reprit la bouteille en souriant, tristement :

— Le même effet se produit toujours dans le principe, dit-il. J'ai, comme vous, repoussé cette boisson avec une répugnance qui me paraissait insurmontable dans le commencement, et peu à peu pourtant, lâche que j'ai été, je m'y suis habitué; elle m'a dominé et est devenue pour moi un besoin impérieux. Pour n'avoir pas la conscience du mal qu'elle me fait, il faudrait que je fusse aveugle, et je le deviendrai, hélas! car c'est là aussi un des effets de ce terrible poison. Voyez mon visage déformé par une repoussante tuméfaction.

Et il arrêta son cheval en regardant Lucien en face :

— Voyez mes pieds gonflés! Tout cela, je le vois comme vous, et mieux que vous; j'en connais la cause et celle de la répugnance qu'inspire mon approche. J'ai lutté longtemps, comme Jacob, avec *l'esprit*, — ne voyez pas un misérable jeu de mots dans cette image trop vraie, et j'ai été vaincu. Que de fois, dans le temps ou les effets de la boisson n'étaient pas encore devenus, comme aujourd'hui, un engourdissement torpide, que de fois, sentant mon abaissement, entraîné par l'énergie factice de l'ivresse, j'ai voulu en finir avec la honte et avec la vie! Je n'en ai jamais eu le courage; j'étais retenu et dominé, d'un autre côté, par l'amour! Ce que je vous ai montré dans mon misérable rancho, c'est ma famille; cette femme endormie, c'est ma femme; ces enfants, ce sont mes enfants. Vous qui êtes habitué à voir des enfants blancs et roses, vous vous demandez sans doute si l'on peut vraiment aimer ces petits êtres à la peau cuivrée, et vous considérez cela, sans doute, comme une aberration de goût comparable à celle qui me rend victime du tafia. Vous avez raison peut-être. Toujours est-il que je les aime, que je les aime surtout, eux et leur mère, en raison du mal qu'ils m'ont fait. C'est un sentiment qu'on ne peut guère définir, dont la démonstration ne pourrait se faire logiquement, et qui ne peut s'expliquer que par la raison

des choses fatales qui sont parce qu'elles sont. Je suis né dans un pays civilisé, j'ai reçu une éducation soignée, et je mourrai dans une contrée à moitié sauvage, où je ne suis accepté que comme l'expression de ce qu'il y a de plus infime. Ce que je suis aujourd'hui avec vous, ne le prenez pas pour un état habituel ou même se représentant quelquefois. C'est une exception bien rare et qui ne peut être attribuée qu'à une abstention momentanée amenée par le hasard. Voilà ma vie. Je me suis allié à une femme indigne de moi, indigne de ce que j'étais, et que j'aime pourtant, que j'aime passionnément, je vous le dis à ma honte. Ne pouvant l'élever jusqu'à moi, je suis descendu jusqu'à elle. Je me suis fait son esclave. Mon travail misérable et inconstant entretient sa paresse que je partage et son luxe qui se satisfait avec quelques mètres d'étoffes aux couleurs éclatantes. Mais comme il arrive quelquefois que je vois trop froidement l'abîme dans lequel je suis tombé, comme je prends en horreur le borbier où je patauge et du fond duquel j'entrevois encore la hauteur dont je suis descendu et où il ne m'est plus permis de remonter, alors je sens le besoin de m'étourdir, de faire taire les murmures de mon esprit, et j'ai recours au moyen qui me rend l'égal de ma compagne et fait de moi le digne père de mes enfants. Heureusement que ces moments de retour sont rares et que le remède à cette maladie morale ne coûte pas cher! Cette confession vous surprend, sans doute. Ne me prenez cependant pas pour une exception absolue. Le tafia a tué plus de monde ici que les épidémies terribles dont on menace les Européens qui partent pour les Antilles, et sur le compte desquelles on met bien souvent les victimes de leur terrible concurrent. Si vous devez rester quelque temps dans le pays, vous en verrez plus d'un exemple; si vous devez y demeurer, que cette rencontre vous mette en garde contre un danger qui déjà vous menace de loin!

Les deux cavaliers se trouvaient alors au pied d'une colline d'où le chemin descendait au bord de la mer, pour le suivre quelque

temps. Le jour commençait à se faire, et ils arrivèrent aux environs d'une tienda rustique devant laquelle stationnaient plusieurs chevaux *embanastrés*, dont les maîtres étaient dans l'intérieur.

Le guide dit au voyageur :

— Ici je cesse de parler français. Je redeviens le peón Pepe et je ne comprends pas un mot de ce que vous me direz dans notre langue nationale.

Il pressa son cheval des talons, et les deux montures, excitées par la présence d'une habitation et l'espoir d'un repas prochain, hâtèrent le pas et vinrent s'arrêter devant le plancher de la tienda, qui se trouvait à la hauteur de leur poitrail.

Pepe sauta dans la tienda et dit :

— *Ave Maria!*

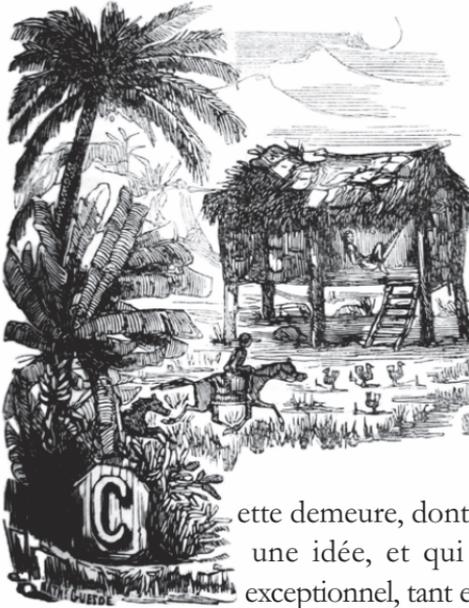
— *Gracià plena*, répondirent en chœur les Hívaros réunis devant le comptoir.

— *Trae la mañana*, apportez le coup du matin, ajouta-t-il, et il avala une calebasse de rhum blanc de la contenance, au moins, d'un grand verre ordinaire.

Puis, se tournant vers le tendero et lui montrant Lucien Delauney:

— *El señor*, dit-il, *no habla español, no bebe rum. Dale un vaso de agua!* Ce monsieur ne parle pas espagnol, ne boit pas de rhum. Donnez-lui un verre d'eau !

Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, août 1859.



ette demeure, dont le croquis cherche à donner une idée, et qui ne peut avoir qu'un nom exceptionnel, tant est exceptionnelle sa construction, est la résidence du bipède dont nous allons esquisser le portrait. Ce n'est ni un château, ni une maison, ni une chaumière; ce n'est ni une case ni un ajoupa; cela ne peut être désigné que par son nom propre : c'est un *rancho*.

Supposez quatre, six, huit, dix poteaux, quelquefois davantage suivant l'étendue de l'édifice. Ces poteaux en bois brut, rarement dépouillé de son écorce, sont plantés en terre. A une hauteur de quatre ou cinq pieds, on y a creusé des mortaises dans lesquelles s'introduisent d'autres pièces transversales qui doivent supporter le plancher. On dessine le squelette de la construction au moyen de branches plus ou moins droites, toujours dans le simple état de

nature, et l'on donne au tout la forme la plus convenable pour l'écoulement des eaux pluviales.

Lorsque le squelette est édifié, on prend des pétioles de feuilles de palmiste qui peuvent représenter chacun, en moyenne, environ un mètre de hauteur sur cinquante centimètres de largeur. Ces peaux de palmistes, tâches, *yaguas*, comme on les appelle, mêlées à des herbes coupantes, forment la toiture, qui ressemble assez généralement à la chevelure mal peignée et clairsemée d'une tête malade.

Dressées ensuite contre les parties latérales du squelette, elles y sont, non pas clouées, mais cousues au moyen de lianes, et enveloppent le rancho sur toutes ses faces.

Le plancher se confectionne au moyen de planches de palmiste, à peu près juxtaposées, et s'appuyant, sans être assujetties autrement que par des lianes attachées à leurs extrémités, sur les traverses fixées dans les poteaux.

On dresse une échelle à marches larges, d'une construction aussi primitive, et voilà une habitation au grand complet.

Les gens raffinés et luxueux, ceux qui veulent un logement vaste soit par goût soit parce qu'une famille nombreuse le rend nécessaire, laissent, en haut de l'échelle, un vestibule libre ou *soberado* d'un mètre et demi ou deux de largeur, et font des distributions dans le fond, toujours au moyen de peaux de palmiste, dans lesquelles ils découpent des portes, dont les gonds sont des lianes plus fortes que celles qui ont servi à la couture de la palissade.

L'ameublement consiste en autant de hamacs en cordes grossières de *mabagua*, qu'il y a de membres adultes dans la famille. Les enfants ont le plancher pour se reposer.

Les ustensiles de ménage se composent d'un plus ou moins grand nombre de calebasses de diverses dimensions, suspendues aux solives, toujours par des lianes; voilà pour l'utile. L'agréable se manifeste par une ou deux guitares de fabrique indigène ou *bigüelas*, et quelques calebasses allongées, rangées transversalement, qui servent

à l'accompagnement dans les grandes solennités musicales.

Voilà où naît, vit et meurt une des portions les plus heureuses du genre humain, laquelle comprend que la vie n'est que la vie et n'admet le travail que comme un accessoire forcé.

On devine qu'avec des monuments de cette nature, on doit peu tenir à la maison où l'on est né, attendu qu'il est très rare que de pareilles constructions durent la vie d'un homme. Ceux qui les habitent y tiennent cependant, non pas parce qu'ils y ont leurs dieux lares, non pas parce que quelque souvenir doux ou triste s'y rattache, mais parce que la construction d'une nouvelle demeure serait un travail, et que le travail est inutile et nuisible, suivant eux, quand il n'est pas absolument forcé.

Voilà où vit le *híváro*, ce lazzarone américain⁴⁸ qui comprend bien mieux la vie que celui de Naples; qui fuit les villes et savoure son oisiveté sous la voûte du ciel, au sommet de mornes verdoyants et de hautes montagnes, où la rêverie s'entretient dans la contemplation d'un horizon dont les bornes sont indéçises et vaporeuses comme sa pensée.

Híváro! que veut dire ce mot qui n'a de traduction dans aucune langue, qui n'a pas de signification en espagnol⁴⁹, sur le compte duquel les dictionnaires sont d'un mutisme complet ?

Demandez à un habitant de Puerto-Rico ce que c'est qu'un *híváro*, il ne vous donnera pas la signification du mot, mais il vous dira que cela représente pour lui un homme pauvre et travaillant le moins possible. C'est l'expression littérale de la paresse et de l'opposition la plus formelle au progrès, parce que le progrès, de quelque façon qu'il se manifeste, exige un effort de l'esprit ou du corps.

Les *híváros* se rencontrent dans toute l'île de Puerto-Rico mais surtout dans les quartiers non fréquentés par l'étranger. Ils habitent généralement l'intérieur et ne se fixent guère sur la côte que lorsque cette côte est déserte, que le commerce ne lui a pas imprimé sa vie active, et que les spéculateurs, par leurs allées et leurs venues n'en

ont pas troublé la tranquillité.

Certains quartiers de l'île de Puerto-Rico ont acquis une importance très-grande par suite des établissements qu'y ont fondé les étrangers, — français, anglais, américains, ou les Espagnols métropolitains.

Lorsque les premiers pionniers du travail arrivèrent dans ces quartiers, ils y trouvèrent comme partout les hívaros établis, disséminés dans la campagne.

Ces intrus apportaient avec eux leur activité, leur mouvement, leurs coutumes. Après le succès des premiers efforts tentés pour s'établir sur cette terre productive, lorsque leur tente y fut solidement plantée, ils s'entourèrent peu à peu de bien-être et de ce qu'ils pouvaient se procurer des raffinements de la civilisation.

Tant qu'ils avaient travaillé pour fonder, les hívaros les avaient regardés faire, leur prêtant même l'aide de leurs efforts inconstants, en échange de quelque rétribution, et un peu aussi par curiosité; mais lorsqu'ils virent au prix de quelles sueurs s'achète le bien-être, ils furent effrayés. Ils comprirent combien de besoins en découlent; ils se tinrent en garde contre leurs propres convoitises, et, fuyant devant la civilisation, ils s'éloignèrent peu à peu dans l'intérieur ou émigrèrent dans les quartiers que l'étranger n'avait pas encore abordés.

Ils appréciaient bien les charmes d'une maison confortable, des vêtements abondants, du linge souvent renouvelé; mais, pour acquérir tout cela, il fallait travailler, et on se procurait si facilement un rancho et un hamac ! Ils s'écartèrent donc, redoutant des réformes qui ne pouvaient s'établir que sur les ruines de leur bonheur.

Parmi les hívaros, comme dans toute organisation sociale, quelque incomplète et primordiale qu'elle soit, il y a des degrés; il existe des hívaros plus ou moins riches. On en voit qui ne possèdent autre chose qu'une *ranchito*, où un seul hamac peut à peine se balancer à l'aise; d'autres, mieux partagés, soit que la chance les ait favorisés au jeu, soit qu'ils aient fait l'effort de travailler six mois de suite,

possèdent un ou deux cochons, une ou deux vaches. Les plus pauvres ont toujours un coq et un cheval, la satisfaction de leurs deux plus grandes passions : le jeu et la paresse.

Ils détruisent généralement les arbres qui croissent autour de leurs cases, pour se préserver des moustiques, ces ennemis acharnés du sommeil dont ils font un si grand cas. Ils ne respectent qu'un seul arbre, à l'ombre duquel vient s'abriter la vache, pendant la chaleur du jour.

Les seuls végétaux qu'ils laissent croître à l'aise aux environs, et auxquels ils accordent parfois quelques soins, sont un rosier dans lequel la femme et les filles de la maison trouvent l'ornement de leur chevelure ; un pied de rocou ou *achiote*, dont les fruits donnent de la couleur à la sauce, les jours très-exceptionnels où l'on peut se permettre la *olla*; un pied de piments forts ou *ajis* pour servir de condiment dans ces rares occasions, et quelques touffes de bananiers qui produisent à souhait le fond de leur frugale alimentation.

Ils trouvent partout, dans la campagne, le palmiste que Dieu y a semé à profusion pour leur bonheur.

Le palmiste, dans les colonies françaises, n'est qu'une magnifique inutilité, une parure du paysage où il forme de gigantesques colonnades aux chapiteaux mouvants. A Puerto-Rico, ce n'est pas seulement un admirable ornement de la nature, c'est encore un végétal de première nécessité. L'espèce, un peu différente de celle des colonies françaises, produit d'abondantes grappes de graines savoureuses dont les porcs sont très-friands. Les planches du tronc, faciles à découper, font d'excellentes barrières de jardin, et composent généralement le parquet des cases des hívaros. Le pétiole dont nous avons parlé déjà sous les noms de yagua, de tâche, de peau de palmiste, qui sont les diverses désignations qu'on lui donne dans le pays, est surtout d'une utilité générale. L'application s'en fait dès le commencement de la vie du Puertorriqueño et le suit jusqu'à la dernière heure.

On prend une yagua; on en relève les quatre côtés que l'on assure par quatre coutures de lianes, et l'on a un berceau pour un nouveau-né. Nous avons indiqué l'usage que l'on en fait pour palissader les ranchos et y pratiquer des divisions. Pliée de diverses façons et toujours cousue avec des lianes, elle sert de malles pour les rares heureux qui ont du linge en réserve; on la découpe en paniers, en caisses, en *bateas* ou lavoirs portatifs pour le linge. Enfin, lorsque l'homme a grandi et vieilli et qu'une seule de ces yaguas ne suffirait plus pour le contenir, on en coud plusieurs ensemble, et voilà un cercueil.

A quelque heure du jour de la nuit que l'on parcourt les routes ou les sentiers de Puerto-Rico, si l'on passe devant une case, on y entend le grincement de la corde du hamac et l'on est tenté de croire que la vie n'y est qu'un sommeil perpétuel.

Vienne cependant l'époque de la danse, vers la fin de décembre, et cette population, si complètement immobilisée qu'il semblerait qu'elle ne peut faire usage de ses pieds, est tout d'un coup frappée comme d'une étincelle électrique.

La musique est dans l'air à cette époque bienheureuse, et, de quelque côté que vous dirigiez vos pas, vous entendez le son de la bigüela et des chants monotones qui ne sont pas sans charme lorsqu'on les entend dans l'éloignement.

Les ranchos silencieux s'animent; les chevaux, *embanastrés* et prêts à partir, se tiennent devant les *soberados*, attendant la tombée de la nuit; pas un chemin dans lequel on ne rencontre des écuyers et des écuyères empressés, partageant le plus souvent la même monture, l'homme devant, la femme en *cumaracha*, assise en croupe.

Le soir venu, avancez dans la campagne la plus écartée, gravissez la montagne la plus escarpée, de quelque côté que vous prêtiez l'oreille, la brise vous apporte un son de guitare.

Si, attiré par la curiosité, vous vous approchez d'une case éclairée et bruyante, le maître viendra au-devant de vous avec empressement,

saisira votre cheval par la bride, le fera avancer jusqu'au soberado pour vous aider à descendre, et, avec l'empressement le plus hospitalier, vous conviera à prendre part à la fête.

Entrez dans la maison, un spectacle magique frappera vos regards. Au milieu de la lumière fumeuse des torches de bois de gomme; au milieu du bruit assourdissant produit par les bigüelas de toutes dimensions, par les *bigüeras* rayées dont le raclement strident sert d'accompagnement aux guitares, par quelques syllabes chantées et répétées en chœur de temps en temps, par le frottement des pieds sur le parquet, dominant quelquefois les voix et les instruments ; au milieu de tout ce tapage, et d'un mouvement étourdissant, vous verrez s'agiter les femmes, dont quelques-unes dansent, tandis que d'autres debout, accompagnent les danseurs de la voix et du geste. D'autres encore, gracieusement étendues dans des hamacs, qu'on a relégués, pour la circonstance, dans les encoignures, regardent silencieusement ce qui se passe autour d'elles, en laissant échapper les longues spirales de fumée qu'elles ont tirées de leurs cigares.

Ces femmes sont généralement belles; leurs traits sont réguliers et leurs grands yeux ombragés d'épais et longs cils noirs, qui donnent à leurs regards une douceur que, du reste, ne dément pas leur caractère. Elles ont ce front stupide et fier que Musset donne à la Monna Belcolor⁵⁰. Elles montrent leurs dents blanches enchâssées dans des gencives roses et saines, et leur magnifique chevelure se masse en deux grosses nattes qu'elles relèvent ou laissent pendre, suivant leur fantaisie, et dans laquelle elles ne manquent jamais de planter une rose entourée de quelques feuilles.

Lorsqu'elles voyagent, elles ne garantissent leur visage des ardeurs du soleil et de l'air que par un mouchoir blanc plié en cravate, dont elles se couvrent le front. Cette simple coiffure fait ressembler leurs profils à ceux des plus purs camées antiques.

Au bal, la tête est nue, ornée de fleurs naturelles et couverte de diamants dont bien des reines envieraient l'éclat, et qui, dans la

pénombre du luminaire caractéristique qui éclaire ces scènes, produisent l'effet le plus pittoresque.

Ce sont des pierreries vivantes, de charmantes mouches à feu, *cascabélas*, *cucubános*, fixées dans leur chevelure par de fines épines, et qui jettent des lueurs tant que dure la nuit.

Il est difficile de s'imaginer quelque chose de plus magiquement beau que la tête d'une jeune hívára ornée de ce diadème vivant.

Lorsqu'on voit, dans la demi-teinte, au fond d'un rancho, quelques-unes de ces belles figures bistrées, éclairées d'en haut par cette auréole scintillante qui projette en deux demi-cercles l'ombre de leurs cils épais, voilant à peine l'éclat de leurs grands yeux, on se demande, comme les héros des drames romantiques de 1830, si ce sont là des anges ou des démons.

Ce ne sont, hélas ! ni des démons ni des anges, ce sont des natures froides, que la danse a seule le pouvoir d'animer, et qui, en dehors de ces circonstances exceptionnelles, sont entièrement dépourvues de volonté et d'énergie.

Leurs amours n'ont aucun des charmes que promettent leurs doux et charmants visages, promesses dont elles sont innocentes du reste car elles sont ignorantes de tout ce qui peut s'appeler sentiment.

Elevés pêle-mêle sans distinction de sexe, les enfants croissent comme des animaux domestiques, sans qu'aucune sollicitude les protège, sans qu'aucune surveillance s'exerce sur leurs mœurs, sans qu'aucune pensée de moralité leur soit inspirée, sans qu'aucune idée religieuse leur fasse discerner ce qui est bien de ce qui est mal. Bien que réputés catholiques, ces pauvres gens sont restés idolâtres, et la vierge Marie en plâtre qu'ils adorent n'est pas pour eux la mère du Dieu fait homme, — ce doux et consolant symbole qui verse le baume sur les plaies des affligés, ce n'est qu'une image à laquelle ils adressent leurs vœux et leurs prières.

Quoique perverses dès l'enfance, au point de vue de la morale

sociale, on ne peut pas dire que ces malheureuses femmes soient vicieuses. Elles ont grandi dans l'ignorance du vice et de la vertu; une odieuse promiscuité a émoussé leurs sens avant leur complet développement, et elles arrivent à la maternité sans avoir passé par les douceurs, les anxiétés, les alternatives de la recherche et du choix. Elles accomplissent une fonction naturelle, voilà tout; leurs liaisons ne sont que des accouplements, et l'allaitement des enfants n'est pour elles que l'obéissance forcée à un instinct.

Après les bals, qui commencent à Noël et durent pendant les premiers jours de la nouvelle année, vient la fête des Rois qui leur sert de continuation. Seulement, les courses, alors, ont lieu surtout pendant le jour. Les danses n'ont plus de point central désigné, mais on s'y livre partout où la fantaisie en prend et quand on se trouve dans une maison qui prête à la circonstance.

C'est alors que les hamacs sont décidément abandonnés, que chacun sort de chez soi, que les troupes s'augmentent en se recrutant tout le long des routes. C'est alors que l'on voit, dans les montagnes, de longues bandes d'hommes, de femmes et d'enfants marchant à la file et serpentant le long des sentiers escarpés, bandes joyeuses dont les vêtements aux couleurs éclatantes produisent l'effet le plus pittoresque, au milieu des hautes herbes vertes qui s'écartent ça et là pour laisser passer les têtes des grands bœufs habitués au silence, et dont ce bruit inaccoutumé vient troubler la rêverie.

Qui que vous soyez, étranger ou Espagnol aisé habitant la campagne, que vous possédiez une sucrerie, un *hatto* ou une simple *estancia*, si profitant de l'heure bien heureuse de midi, par un de ces jours de chômage forcé, il vous vient à la pensée de vous abandonner, dans votre hamac, aux douceurs de la sieste, et si vous cherchez à appeler le sommeil par la lecture du *Boletín de Puerto-Rico* ou du *Correo d'Ultramar*, vous êtes soudain éveillé en sursaut par deux ou trois accords de guitare, et vous voyez la foule, arrivée silencieusement, arrêtée et agglomérée devant votre porte.

Bon gré mal gré, il faut avaler la litanie. Un homme, deux, quelquefois trois et plus, ayant chacun une biguëla de dimension différente, donnent le ton avec accompagnement du râclément de la higüera. Aussitôt, les voix graves mais enrouées des hommes, les voix glapissantes des femmes et des enfants se joignent aux instruments pour exécuter le plus affreux charivari qui ait jamais déchiré une oreille humaine.

Ils psalmodient des noëls aussi insignifiants que peu euphoniques, cependant il faut les écouter quelque temps, et souvent jusqu'au bout, sous peine de manquer aux lois de la politesse :

Mes étrennes, (*mes aguinaldos*),
Mes étrennes,
Au nom de l'Enfant Jésus ;
Le maître de la maison
N'est pas un avare (*cicatero*),
Il me donnera mes étrennes,
Mes étrennes,
Au nom de l'Enfant Jésus ...

Et ainsi de suite, avec le même déploiement d'imagination et de poésie, et sans le moindre respect pour la prosodie.

Lorsqu'on a le bonheur de pouvoir saisir le moment où les chanteurs reprennent haleine et qu'on peut leur dire :

— *Sírvanse U^{des} entrar señoras y señores*, alors on est sauvé.

Dans les maisons des gens *bien acomodados*, les chanteurs trouvent toujours un plat de riz au lait qui les attend; c'est prévu. On compte sur cette visite périodique, et la réception est préparée à l'avance. On ne peut pas leur faire l'affront de les accueillir sans leur offrir quelque chose, soit aliment, soit rafraîchissement. Ils se contentent en général de quelques gouttes d'*anisado* ou tafia anisé dans de l'eau. Ils restent ensuite une demi-heure à danser dans la salle et reprennent leur route pour recommencer dans la propriété voisine, emmenant avec eux les gens, ou au moins les fils et les filles de la maison, s'ils

se sont arrêtés chez des Espagnols *ordinarios*.

On comprend qu'après des expéditions de cette nature, qui durent quelquefois douze et quinze jours consécutifs, ils n'aient pas trop du reste de l'année pour se reposer. Et pourtant ce repos n'est pas aussi complet que nous semblons le dire, car à la Saint-Jean, le 24 juin, jour de la fête de l'île, toute la population se met encore en mouvement; mais cette fois, c'est uniquement à cheval.

Celui qui, sans être averti, serait transporté ce jour-là dans quelque localité que ce soit de l'île de Puerto-Rico, croirait arriver dans un pays de fous.

Chaque bourg a ordinairement deux grandes rues qui se joignent par leurs extrémités, et qui forment, suivant l'étendue de la surface que le bourg occupe, soit un cercle parfait, soit un ovale plus ou moins allongé. Quelquefois il y a une place à chaque extrémité, et ces deux rues s'appellent généralement Calle de la Carrera et Calle del Comercio.

La nuit de la Saint-Jean, ces rues sont parcourues, sans une seconde d'interruption, par une foule à cheval qui court sans but et seulement pour courir.

Cette course ne se ralentit pas un instant, depuis la tombée de la nuit jusqu'au lendemain matin. Pour cette fête du 24 juin, les hívaros descendent au bourg et prennent part à la joie publique, le plus souvent avec des chevaux qui ne sont pas à eux, qu'ils ont détachés dans quelque pâturage, que la confusion, les cris, la rapidité de la course, la lumière vacillante des torches rendent méconnaissables aux yeux de leurs maîtres, et qui sont généralement abandonnés le matin, à moitié morts de fatigue. Nous ne décrivons pas ici en détail cette fête caractéristique de l'île de Puerto Rico, à laquelle nous avons l'intention de consacrer un article particulier.

Aussi généreux que les montagnards écossais d'opéra comique, les *Puertorriqueños* ne vendent jamais l'hospitalité.

Qu'il vous arrive d'être surpris par la nuit, arrêté loin du but de

vosre voyage par une crue de rivière ou par toute autre cause de retard, sans aucun bourg dans le voisinage, allez avec assurance à la première case de hívaro qui se présentera, et l'on en trouve partout; vous n'aurez pas à frapper, car ces habitations-là ne ferment pas, mais entrez hardiment; si vous avez de l'argent, laissez-le sonner sans crainte: le Hívaro le plus misérable ne détournera pas une obole de ce qui vous appartient. Il détellera votre cheval, l'attachera dans les hautes herbes et vous dira :

— *Cavaliero, entra usted en esta su casa.* Monsieur, entrez chez vous.

Il mettra à votre disposition le meilleur hamac et la *barbacoa*, le lit, s'il est assez riche pour en posséder un. Il vous servira ce qu'il a de vivres, une banane et un coco de lait, et fumera silencieusement un cigare avec vous, avant que vous vous endormiez; mais il ne vous adressera pas une question et ne cherchera pas à savoir d'où vous venez et où vous allez. Il vous demandera seulement comment vous vous appelez, afin de pouvoir vous interpeller par votre nom, et commencera toujours par se nommer lui-même.

Maintenant, dormez tranquille ; ne vous inquiétez pas de vos banastres, dans lesquelles vous avez peut-être de l'or ou des objets précieux. Votre hôte n'a très probablement pas un *real* dans sa case, mais il ne touchera à rien; tout cela est sous la sauvegarde de l'hospitalité.

Le lendemain matin, il vous remettra votre cheval en état, et, après avoir servi une calebasse de café, — détestable, il faut en convenir, mais offert de bon cœur, il vous montrera votre route, vous donnera du feu pour votre cigare et vous dira gravement :

— *Vaya usted con Dios!*

Ce même homme, qui aura scrupuleusement respecté chez lui tout ce qui vous appartient, que le hasard fasse que vous le receviez chez vous, si vous êtes établi dans le pays; ce même homme vous dérobera tout ce qui lui tombera sous la main, s'il croit n'être pas observé. S'il est surpris en flagrant délit de larcin, il rira bêtement

comme d'une bonne plaisanterie manquée.

La danse, qui est la passion des femmes, n'est pour les hommes qu'un goût auquel ils cèdent par habitude et par entraînement. Leur passion vraiment frénétique est celle des combats de coqs. On ne saurait s'imaginer avec quelle ardeur ils s'y livrent, quel amour-propre ils mettent à entretenir pure la race de leurs coqs de combat, quelles précautions ils prennent pour éviter les mésalliances lorsqu'ils possèdent des individus de race reconnue supérieure.

Quand l'époque des combats arrive, ils donnent aux jeunes coqs qui sont d'âge à y figurer des soins tout exceptionnels, et dans les détails desquels quelques-uns excellent. La nourriture et la boisson de ces précieux volatiles sont scrupuleusement pesées et données à heures fixes; certaines prescriptions hygiéniques sont observées avec la plus grande sollicitude; il y a des heures pour la promenade, pour le bain, pour l'exposition au soleil ou à l'ombre. L'opération la plus importante est celle de la *taille*, qui consiste à leur couper la crête, à leur arracher les plumes du cou, à donner à celles de la queue la forme de l'aigrette d'un casque antique, enfin à les défigurer à un tel point que celui qui voit un de ces animaux pour la première fois, ne se douterait jamais que le singulier oiseau qu'il a sous les yeux est sorti d'un œuf de poule.

Et pendant le combat, quelles anxiétés! quelle sollicitude pour le coq blessé dont on lèche les blessures jusqu'à ce que le sang en soit étanché, et quelle rigueur impitoyable pour le combattant qui a fui! Malheur à la race du lâche! Elle périt tout entière. Un coq qui a *couru* — c'est le mot consacré, voue toute sa famille, ascendants et descendants, à la destruction; on n'en excepte pas un seul individu. Le champion qui tombe glorieusement est enterré avec pompe; jamais un Hívaro ne mange un coq de combat.

On nous dira: ces gens sont sobres; sans doute ils se contentent pour vivre des fruits que leur prodiguent les bananiers plantés dans le voisinage de leurs cases, ou, à défaut, ceux des voisins; de quelque

peu de riz et de maïs, qu'ils récoltent sans peine sur ce sol qui suffit de gratter pour le rendre productif; mais il faut acheter des vêtements et la question d'argent se présente toujours, sous une forme quelconque dans les pays qui n'en sont plus au point de départ de l'humanité.

Là est la véritable misère des hívaros; car là, comme ici, comme partout la nécessité est impitoyable, et le *Catalan* ne donne pas ses étoffes à crédit.

Voici comment le hívaro se tire de cette difficulté. Une ou deux fois par an, il contracte un engagement temporaire sur les habitations-sucreries, surtout à l'époque de la récolte. Comme les esclaves sont peu nombreux à Puerto-Rico et comme peu d'habitants en ont un nombre suffisant pour exploiter toutes leurs terres, les bras libres sont très-recherchés et quelquefois rétribués assez généreusement.

A l'époque de la récolte donc, ils se réunissent par compagnies, de huit, dix et plus, et entreprennent la coupe d'une certaine quantité de pièces de cannes. Ils sont nourris, pendant ce temps de travail et ne demandent jamais d'avances, pour avoir leur salaire entier lorsqu'ils auront accompli leur engagement. Comme ils se servent très-adroitement du *machete*, on leur confie volontiers ce travail, dont ils s'acquittent en conscience et fort habilement.

Quand ils ont touché leur salaire, ils vont au bourg acheter le peu de linge qu'il leur faut, la robe à couleurs éclatantes qu'attend leur femme, et ils regagnent leur hamac, qu'ils ne quitteront qu'au premier besoin impérieux.

Quelques-uns s'associent pour acheter une scie, et ils vont dans les forêts, où ils abattent quelque gros arbre qu'ils divisent en planches. Ces planches, qui restent réunies à l'une des extrémités de la pièce de bois, sont attachées au joug d'une paire de bœufs qu'ils louent, qu'ils empruntent, qu'ils possèdent quelquefois, et ils traînent ainsi ce tronc divisé jusqu'au bourg le plus voisin, où ils ne

manquent jamais de trouver promptement un acheteur.

D'autres s'engagent, — toujours pour un temps très limité, avec les exploitants qui fournissent aux goëlettes françaises et anglaises des pièces de bois dur pour ailes et queues de moulins et pour la construction.

Ils paient les subsides en nature. Quatre ou cinq jours de travail sur la grande route règlent leurs comptes avec le fisc, qui n'a plus rien à leur demander après cela, mais qui doit toujours en venir aux moyens de rigueur pour les amener à s'exécuter.

Il leur arrive très-rarement de chercher à s'employer dans les bourgs; il leur semble qu'ils compromettent leur liberté en quittant la montagne. Les rues sont toujours trop étroites pour eux et les maisons leur interceptent l'air et la vue. Il leur faut la campagne et l'horizon libre devant eux.

Il nous est cependant arrivé de conquérir un hívaro. Il vint chez nous, — poussé par une bien grande détresse, il faut le dire, et la faiblesse de sa constitution ne lui permettait guère de gagner en quelques jours, dans les travaux des champs, de quoi vivre des mois. Il consentit à se mettre à notre service, à raison de trois gourdes par mois (16 fr. 20 c.).

Le terme d'un mois écoulé, il vint nous demander son compte et son congé.

— Et pourquoi me quittez-vous, Antolino? Etes-vous mécontent de la manière dont on vous traite? de la nourriture? Y a-t-il trop de travail?

— *No, señor, se acabo el mes.* Non, monsieur, le mois est fini."

Le mois est fini, c'est-à-dire, avec trois gourdes, j'ai de quoi vivre sans rien faire pendant trois mois.

Nous l'avons eu plusieurs fois à notre service, toujours à deux, trois ou quatre mois d'intervalle, jamais pour plus d'un mois.

Il s'était habitué à cette manière de vivre, sa faiblesse corporelle ne lui permettant pas de se louer sur les habitations pour couper

les cannes et conduire les bœufs.

Ces gens trouvent, sans le chercher bien loin, ce que tant d'autres cherchent toute leur vie sans le trouver jamais : le bonheur. Le bonheur consiste, pour eux, dans la possession d'un rancho et d'un cheval, dans l'assurance d'une ou deux bananes et d'un ou deux cigares pour la journée.

Ils sont inoffensifs et doux, bien qu'au premier abord ils inspirent une sorte de crainte aux étrangers, car un hívaro ne marche jamais sans un sabre dans une de ses banastres, sans un *machete* ou un couteau passé à sa ceinture. Ces armes ne lui servent jamais pour attaquer, attendu qu'il n'attaque personne; jamais non plus pour se défendre, attendu qu'on ne l'attaque jamais.



Peu lui importe la forme du gouvernement espagnol ; que ce soit Espartero ⁵¹, Christine ou la reine Isabelle qui règne, il ne s'en inquiète pas plus que de la France républicaine ou impériale. Il n'a de rapports avec l'autorité que pour le paiement des subsides et il s'y soustrait aussi longtemps qu'il le peut.

L'avenir de ses enfants ne le préoccupe pas, ils seront Hívaros

comme lui, et il voit sur la montagne et dans la plaine assez de palmistes pour suffire au logement de bien des générations.

Une seule chose l'inquiète quelquefois, c'est l'envahissement des étrangers qui, peu à peu, empiètent sur ses domaines, abattent les bois, édifient des usines à sucre et remplacent les pâturages par des champs de cannes. Il a beau reculer devant eux, ces infatigables pionniers avancent toujours, et toujours il les voit aux environs de son rancho. Il se demande où ils s'arrêteront et s'ils s'arrêteront. Il s'éloigne alors et dès qu'il a pu mettre une certaine distance entre les envahisseurs et lui, il s'endort dans son insouciance, et oublie que son bonheur est menacé.

Mais ce qu'il ignore, c'est que le progrès ne s'arrête pas lorsqu'il a posé le pied quelque part; que son premier pas est peut-être difficile à faire, mais que le premier pas est toujours suivi d'un autre, et que le progrès s'avance fatalement, renversant tout ce qui lui fait obstacle.

Les hívaros disparaîtront ou seront absorbés et entreront, malgré eux, dans le mouvement auquel ils ne font pas d'opposition active, mais devant lequel ils reculent. Un moment viendra où la terre leur manquera et où ils seront obligés de payer l'impôt du travail à la société, pour y occuper leur place. Avant de s'y résigner, ils feront des efforts passifs désespérés, ils réduiront leurs besoins déjà si réduits, ils essaieront de vivre sans manger, et ne cèderont que lorsqu'il le faudra absolument à la loi fatale de la nécessité.

Les étrangers, qui les repoussent et qui les acculent tant qu'ils peuvent, les admirent pourtant et les envient quelquefois.

Combien en avons-nous vus, de ceux sur lesquels l'ambition a jeté sa robe de Déjanire ⁵², s'arrêter, après des journées d'épuisement et de travail, devant un rancho à l'abri duquel se balançaient silencieusement deux ou trois hamacs d'où s'élevaient de légères spirales de fumée, et s'écrier avec l'accent de la conviction:

— Pourquoi y a-t-il une Europe où je veux retourner? Pourquoi

la vanité, l'ambition, la soif du bien-être, l'aspiration à un bonheur que je n'atteindrai jamais peut-être, me forcent-elles à marcher sans repos dans une route où je dois trouver la fortune ou la mort? Pourquoi n'ai-je pas pris naissance ici ? Pourquoi ne suis-je pas un simple hívaro ?

Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, septembre 1859.



CH. IV — LA MISA DEL GALLO

Certaines fêtes de l'année laissent dans l'esprit des souvenirs ineffaçables que l'on évoque avec joie quand arrive l'âge du doute et de l'examen.

Lorsque tant de choses relativement sérieuses ont été oubliées, qui ne se rappelle dans tous leurs détails ces belles processions de la Fête-Dieu auxquelles on a porté cette foi si entière et si bienheureuse de l'enfance?

Avec quelle joie on revoit en esprit les longues files de jeunes filles vêtues de blanc, les enfants semant des fleurs devant le dais sous lequel s'avance le Saint-Sacrement, les soldats marchant les armes basses, le sourd roulement du tambour s'unissant aux chants sacrés, les maisons tendues de draps blancs et la foule qui attend dans le silence et le recueillement!

Quelle agitation qu'ait été la vie, quelles que soient les épreuves auxquelles elle ait été soumise, les misères et les déceptions qui l'aient vingt fois brisée, l'esprit et le cœur se reposent et se retrempent dans ces souvenirs d'enfance, et l'homme le plus usé et le plus désespéré rajeunit et renaît à l'espérance en se rappelant ces temps de foi.

Qui peut penser froidement, en remontant à l'âge heureux de l'enfance, au rameau saint que la mère rapportait de l'église, à l'eau bénite dont elle répandait quelques gouttes dans la maison, pour en écarter la foudre, à la nuit d'insomnie de la messe de minuit, à la bûche de Noël dont les charbons étaient si précieusement recueillis et conservés?

J'évoquais hier ces souvenirs d'un temps très-éloigné, au milieu d'une famille d'amis⁵³ qui a transporté sur la terre étrangère les

coutumes et les traditions d'Europe. Dans un pays espagnol, à Puerto-Rico, je me suis vu hier en pleine Suisse, et n'eussent été l'élévation de la température, et les fenêtres largement ouvertes, au lieu d'un appartement clos et d'une cheminée au feu brillant, j'aurais pu me croire dans quelque demeure patriarcale du canton de Neuchâtel.

J'avais partagé la joie des enfants, à l'apparition de l'arbre de Noël, que la mère et les grandes sœurs avaient mystérieusement illuminé et paré de dons destinés à chacun; j'avais été surpris, comme tous, de l'arrivée de la dame de Noël, cette douairière bienfaitrice⁵⁴, cette critique indulgente qui examinait les travaux, interrogeait sur les études et sur la conduite pendant l'année qui venait de s'écouler, rétribuait chacun selon ses mérites et ses progrès, faisant suivre les dons d'un conseil maternel, d'une douce réprimande, d'un encouragement dont on se promettait bien de tenir compte.

J'enviais la foi de ces enfants, foi que j'avais eue à leur âge, cette foi sincère et aveugle qui ne leur permettait pas de reconnaître la grande sœur dans cette vieille dame à la tête branlante, aux boucles blanches, au casaquin antique, dont les pas tremblants invoquaient le secours d'une canne à bec de corbin.

Je fus rappelé au temps où je vivais et au pays où je me trouvais, par la voix de quelques amis m'interpellant en espagnol et me conviant à les accompagner, comme cela avait été convenu, à la *Misa del Gallo*, à la messe du coq, à la messe de minuit.

Les Espagnols des colonies, fort taciturnes dans la vie ordinaire, fanatiques du repos qu'ils recherchent généralement sans que le travail l'ait rendu nécessaire, éprouvent une sorte de vertige aux époques de leurs grandes fêtes. Ce n'est plus alors cette population immobile, réfractaire à tout autre mouvement que celui du hamac. Ce n'est plus, dans le pays, ce repos qu'on admire, tant ceux qui en jouissent paraissent en comprendre le haut prix. C'est une agitation qui se fait sentir de haut en bas de la société, depuis la plus infime case

de hívaro, jusqu'à la *casa de material* du gros négociant ou de l'employé le plus élevé dans la hiérarchie administrative. La campagne n'est que musique et chants, et les rues des bourgs retentissent du bruit confus des guitares, des calebasses, des bigüelas et de tous les instruments enfantés par la fantaisie et le besoin du moment.

Les chevaux vont et viennent dans tous les sens, — portant des hommes aux vestes blanches, aux pantalons rayés, aux pieds nus éperonnés, des femmes vêtues d'étoffes aux couleurs éclatantes; quelques-uns chargés de toute une famille, le père devant avec un enfant sur ses genoux, un enfant dans chaque banastre, la mère en croupe, *en cumaracha*; et le soir de la veille de Noël, tout ce monde prend la direction du bourg où vient converger toute la population de la campagne.

Les maisons des bourgs de Puerto-Rico sont basses et n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée; celles qui ont un étage sont de rares exceptions.

Elles n'ont qu'une porte d'entrée, de chaque côté de laquelle s'ouvrent une ou deux portes-fenêtres, garnie chacune d'un petit balcon en bois dur, qui fait saillie sur la rue.

Ces balcons, posés au niveau du sol et à hauteur d'appui, permettent aux habitants de voir tout ce qui se passe dans la rue et les mettent à portée des allants et des venants.

Leurs balustrades servent à attacher les chevaux des gens qui veulent circuler dans le bourg, et sont surtout mises en réquisition pour cet usage les jours de grandes réunions, et particulièrement les dimanches à l'heure de la messe.

On dépose, dans l'intérieur de la maison, la couverture, l'oreiller, le poncho, ce qu'on avait enfin pour couvrir les banastres, et le cheval reste là tant qu'il plaît à son maître de demeurer au bourg, — la nuit de Noël, il est bien rare qu'il n'y reste pas jusqu'au jour.

Il était dix heures du soir lorsque nous quittâmes l'allée des grands cocotiers de l'*Habitation suisse*; nous étions deux qui n'avions pas

encore assisté à la *Misa del Gallo* et nous voulions arriver au bourg, à temps pour jouer des préliminaires de cette solennité.

Nos chevaux nous entraînaient rapidement sur la route, évitant les mauvais passages assez fréquents, avec cette adresse qui a valu aux chevaux de Puerto-Rico leur réputation. La nuit était obscure, constellée au loin par les torches allumées dans les cases des hívaros qui se disposaient à se rendre au bourg. Nous rencontrions des bandes d'hommes et de femmes, suivant la même direction que nous, montés généralement deux à deux sur le même cheval. Les bigüelas résonnaient de tous côtés, et les voix s'y joignaient, chantant des noëls mélancoliques auxquels d'autres voix répondaient des chemins de traverse, des cases perchées sur les mornes, des ranchitos perdus dans les épais ombrages des bambous.

En approchant du bourg, nous rencontrâmes trois cavaliers qui en sortaient et qui laissaient aller leurs chevaux à toute leur allure. En nous croisant, ils reconnurent de leurs amis parmi nous et nous crièrent en passant :

—*Hay bromo en casa de Don Estanislao Fernandez*. Il y a fête chez Don Estanislao Fernandez. Formule d'invitation qu'ils couraient semer sur la route et dans les maisons amies des environs.

Le bourg, ordinairement obscur et désert dès huit heures dans les temps ordinaires, était, ce soir-là, éclairé et bruyant. Mille lumières se réunissant en une seule lueur, faisaient à distance reflet d'un incendie tranquille, et le bruit confus des voix et des instruments lui donnait, à mesure qu'on s'en approchait, l'aspect d'une immense ruche dans laquelle on aurait jeté le trouble.

Une cour hospitalière s'ouvrit pour recevoir nos chevaux, que nous n'eussions pu attacher à aucun balcon, tellement ils étaient tous garnis, et nous nous acheminâmes vers le lieu de la fête, bien assurés sur le sort de nos montures et surtout de leur harnachement, qui d'ordinaire court quelque risque dans cette nuit de remuement et de confusion.

La maison où se donnait la fête se distinguait par le mouvement dont elle était le centre. Tout le bourg était bien sur pied ; chaque maison, chaque case, le plus misérable rancho de la *rambla* était un point de réunion. Mais la case de Don Estanislao Fernandez se faisait remarquer entre toutes les autres, et la musique plus choisie et plus bruyante qu'on entendait de loin, la foule des entrants et des sortants, celle des hívaros rêveurs, fumant silencieusement aux environs, les nombreux chevaux embanastrés, couverts de selles d'hommes et de femmes, de housses plus ou moins brillantes, indiquaient surabondamment que là s'était concentré la

Nous montâmes l'escalier en briques au haut duquel nous attendait le maître de la maison, qui nous accueillit avec la cordialité la plus expressive.

Les Espagnols, — du moins ceux des colonies, car c'est de ceux-là seulement que nous voulons parler et ce sont ceux-là seuls que nous avons étudiés, fort réservés, circonspects, silencieux dans leurs relations dans la rue, ont chez eux plus d'entrain hospitalier que les Français. Tout ce qui leur appartient est mis à la disposition de l'hôte qu'ils accueillent, et si on leur adresse la question :

—A qui est ceci ? en leur montrant un objet quelconque chez eux, ils ne manquent jamais de répondre :

—Il est à vous.

Cette formule paraît fort agréable à l'étranger qui la prend au pied de la lettre; mais il faut ajouter pour correctif que ce ne sont que des paroles, car l'Espagnol n'est pas donneur, et il regretterait fort qu'on le prît au mot. Trois salles étaient consacrées à la fête.

La première était occupée par les arrivants qui causaient, en se promenant de long en large et en fumant presque tous, car le cigare fait partie intégrante de la vie du Puertorriqueño. Il l'allume en se levant, le quitte à peine aux heures des repas, et plus d'une fois au bal, comme nous le vîmes ce soir-là, il n'en fait pas le sacrifice à sa danseuse.

Dans un coin était une petite table sur laquelle se dressaient un verre, une grande dame-jeanne et une bouteille carrée en verre noir. Nous sûmes bientôt que c'étaient là les rafraîchissements de la soirée.

Un verre unique pour tout le monde, une dame-jeanne d'eau et une bouteille de *Brandy*.

Chacun buvait dans ce verre qu'on jugeait superflu de rincer. Il est bien entendu que les hommes seuls en usaient ; on paraissait avoir oublié que les dames pussent avoir soif.

Il me souvient pourtant que dans un grand bal, donné à l'occasion d'une solennité publique, d'une fête nationale, je vis un jeune homme prendre une bouteille de liqueur et un petit verre sur une assiette. Il alla poliment offrir ce petit verre plein à la première dame, qui y trempa ses lèvres. Le jeune ganymède remplaça ce qu'elle avait bu et passa le verre à la dame qui venait après, laquelle en but aussi ce qu'elle voulut, et le verre fit ainsi le tour de la salle sans exciter aucune manifestation de répugnance.

Cette coutume patriarcale convient peu aux dames françaises qui assistent à ces fêtes ; elles sont pourtant obligées de s'y soumettre, sous peine d'être taxées de *manque de savoir-vivre*.

La seconde salle était un réduit obscur servant de vestiaire, où étaient jetés pêle-mêle les chapeaux et les ponchos, et où se balançaient trois hamacs, alternativement quittés et repris, mais toujours occupés.

La troisième enfin était la salle de bal dans laquelle nous ne pûmes pénétrer, tant était compacte la foule des danseurs.

La danse espagnole est beaucoup plus animée que la danse française, dont le principal agrément consiste dans la conversation. Les Espagnols n'ont pas le temps de causer ; ils sont toujours en mouvement, et leur danse est une suite de valse et de marches sans interruption.

Qu'on ne se figure pas que le *bolero*, le *fandango* et la *cachucha* soient des danses ordinaires ; peut-être en Espagne en est-il ainsi, mais à

Puerto-Rico, ces danses à caractère sont aussi exceptionnelles et aussi curieusement regardées qu'à Paris.

La campagne a un type qu'on ne trouve pas dans les bourgs, où les étrangers qui passent et souvent séjournent, apportent toujours quelques habitudes d'Europe ou d'Amérique, et modifient ainsi les coutumes générales.

Un bal de hívaros a son caractère tout particulier et bien tranché; tout y est indigène et a sa tradition territoriale. Ce n'est pas la même chose dans les bourgs. On y voit bien des fleurs naturelles dans les luxuriantes chevelures des jeunes filles, mais les mouches à feu, les *cascabelas*, ces étincelantes pierreries vivantes, y sont dédaignées.

On y trouve bien le goût natif pour les étoffes à couleurs véhémentes, mais les robes à nombreux volants sur lesquelles se développent les fleurs jaunes, rouges, bleues, les rayures les plus *voyantes*, ne se drapent plus que sur les cerceaux de la crinoline.

La musique même y a fait sa révolution, mais il faut dire qu'elle met plus d'obstination à maintenir sa tradition. Quelques étrangers ont bien essayé de naturaliser la danse au piano, mais nous avouons que nous fûmes heureux de trouver hier de vrais artistes de la *tierra*, la véritable musique puertoricaine, les guitares et les calebasses, dont l'harmonie laisse peut-être beaucoup à désirer, mais dont la *furia* et l'énergie excitante sont incomparablement supérieures à tout le bruit que peuvent produire dans un bal public d'Europe les clarinettes, les violons et les trombones.

La danse était dans toute son animation; les instruments faisaient retentir leur tapage relativement harmonieux. Les matrones, assises autour de la table, s'enveloppaient de longues spirales de fumée de tabac, lorsqu'un son de cloche strident et précipitamment répété se fit entendre au-dehors.

— *El primer repique*. Le premier son, dit-on.

Et aussitôt les danseurs s'arrêtèrent, la musique cessa de se faire entendre, les hommes cherchèrent leurs chapeaux, les femmes leurs

mantilles, qu'elles assurèrent sur leurs têtes.

Ce désordre préparatoire d'un ordre quelconque dura environ un quart d'heure, au bout duquel un second coup de cloche résonna; c'était le second son. On se divisa par groupes de trois ou quatre personnes, parentes ou amies, et on descendit dans la rue.

D'autres groupes se joignirent aux nôtres, et une longue procession s'achemina vers la maison du curé. Elle était déjà entourée d'une foule bruyante, hommes et femmes du bourg et de la campagne, au-dessus desquels s'élevait la lueur des torches et la fumée des cigares.

Enfin le troisième son se fit entendre, et les trois cloches de l'église carillonnèrent cette fois à toute volée, et leurs notes criardes produisaient un chant discordant, dont le murmure confus de la foule amoncelée faisait la basse.

L'accord de quelques violons, basses, bassons et clarinettes, instruments bien différents de ceux que nous venions d'entendre résonner si joyeusement, vint alors frapper nos oreilles.

Des musiciens sortirent du presbytère, se rangèrent deux à deux à un signal du chef d'orchestre et se mirent en marche, suivis du curé et de son vicaire. La foule venait derrière, marchant processionnellement et observant le plus profond silence.

Arrivés devant l'église, les musiciens s'arrêtèrent et se rangèrent des deux côtés de la porte principale, qui s'ouvrit à deux battants et laissa voir l'intérieur de l'édifice éclairé de mille feux. Le curé entra, suivi du vicaire et des chantres, et la foule se précipita sur leurs pas.

Un certain ordre cependant fut observé dans la fougue que chacun mit à se placer, et les habitants d'Humacao nous prouvèrent que les Français n'observent pas seuls les égards dus au beau sexe.

Le milieu de l'église fut laissé aux femmes, et les hommes se rangèrent comme ils purent dans les deux allées latérales; beaucoup restèrent dehors, car le temple avait ce soir-là à contenir une popu-

lation au moins décuple de celle qui vient assister les dimanches au sacrifice de la messe.

Je fus assez heureux pour pouvoir me placer convenablement, appuyé au pilier d'une des portes latérales, d'où je pouvais embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble de l'édifice et voir, sous les bougies qui les inondaient de lumière, les visages si variés de cette nombreuse assemblée composée de tant d'éléments divers.

La symétrie du rangement des bancs et des chaises dans les églises françaises, leur donne l'aspect d'une froide régularité qui n'a rien d'agréable à l'œil, tandis que l'absence complète de meubles donne à une église espagnole le coup-d'œil le plus agréablement pittoresque.

Les femmes, au moins celles auxquelles leur position sociale permet d'avoir des esclaves ou des servantes noires, y viennent toujours suivies d'une jeune négresse qui porte le petit tapis sur lequel la señora doit s'agenouiller ou s'asseoir, suivant les prescriptions du rite.

Les négresses se tiennent derrière leurs maîtresses, debout lorsque celles-ci sont assises, et cette suite de têtes blanches encadrées dans des mantilles noires, de têtes noires luisantes, sur les parties saillantes desquelles les lumières projettent des points lumineux, produit un ensemble qui ne manque pas d'une certaine harmonie, à laquelle le contraste donne la plus grande étrangeté.

Avant le commencement du service divin, l'église se remplit du murmure des causeries particulières, du bruit confus de la foule, que dominait le froissement des éventails sans cesse ouverts et fermés.

L'éventail est la ressource des dames espagnoles pour tuer le temps en cas de silence forcé. Dans les visites de cérémonie, lorsque plusieurs señoras qui se connaissent peu, ont épuisé les lieux communs de la politesse, comme ces visites se prolongent généralement beaucoup, l'éventail supplée à la conversation, et quelquefois, pendant assez longtemps, on n'entend dans les salons que ce petit bruit sec et caractéristique qui est pour l'étranger et surtout pour l'étrangère, lorsqu'elle

est française, l'objet d'un grand étonnement.

Les deux allées latérales étaient, comme nous l'avons dit, pleines d'hommes. Les distinctions sociales bien observées avaient laissé le premier rang aux *cavalieros* blancs et à quelques mulâtres riches, derrière lesquels se groupaient les nègres, les mulâtres, les hivaros et quelques négresses de campagne, dont les têtes noires paraissaient plus noires encore sous leurs mantilles blanches.

Les membres du Cabildo étaient assis dans le chœur, serrés dans leurs habits noirs, étranglés par leurs cravates blanches, et tenant chacun à la main une canne à pomme d'or. L'Alcade était en avant, gravement campé dans un fauteuil orné de galons d'or.

La messe commença; toutes les conversations s'arrêtèrent, et les éventails cessèrent de se faire entendre. Il nous fut cependant possible d'observer le mouvement muet de quelques éventails obstinés, derrière lesquels se cachaient de charmants visages de jeunes filles dont les yeux noirs croisaient leurs regards avec les regards ardents de quelques jeunes gens qui avaient pu se placer au premier rang.

Les jeunes gens espagnols, métropolitains et créoles, ont généralement des formes très-agréables; leur familiarité avec les jeunes filles est peut-être un peu trop *familière*, — mais ils y sont autorisés par l'usage et par les facilités qui leur sont offertes. Les jeunes Français qui passent à Puerto-Rico s'effarouchent un peu de cette grande liberté, mais on conçoit qu'ils s'y fassent aisément.

Le recueillement est inconnu aux Espagnols, à l'église, aux Espagnoles, devrions-nous dire, car les hommes paraissent beaucoup plus sérieux et beaucoup plus attentifs que les femmes dont les regards errent sans cesse sous l'abri de l'éventail. A part quelques jeunes gens dont l'âge et les provocations dont ils sont l'objet excusent un peu les distractions, les hommes, comme nous l'avons dit, sont généralement calmes, sérieux et recueillis.

Le prêtre, du reste, se pose un peu en pédagogue à l'église et il lui arrive plus d'une fois d'interrompre l'office pour adresser quelque

admonestation individuelle motivée par l'inattention d'un assistant.

Un de mes compagnons et moi fumes exposés cette nuit même à une leçon de cette nature.

Comme notre pensée tout entière était captivée par ce qui se passait autour de nous, par les visages étranges et divers qui composaient l'assemblée, par le pittoresque de la réunion, et qu'elle s'était détournée des cérémonies du rite, dont nous n'observions pas scrupuleusement les prescriptions, comme nous restions debout, lorsque nous aurions dû être agenouillés, la voix sévère du curé se fit entendre par-dessus celle des chantres et nous cria :

—*Anodillense señores!* A genoux, messieurs ! Il va sans dire que nous nous empressâmes d'obéir.

En Europe l'attention n'est excitée, dans une agglomération d'hommes, que par la variété des physionomies. Ici, pour un Européen surtout, elle trouve un aliment sans cesse renouvelé et auquel le contraste donne le plus grand charme de curiosité.

Qu'on se figure en effet des têtes groupées dans la plus pittoresque confusion et offrant aux regards toutes les couleurs depuis le blanc le plus éclatant du visage des jeunes filles, rehaussé encore par la poudre dont elles exagèrent l'usage fâcheux, jusqu'à la face africaine la plus profondément noire et rendue plus noire encore par plusieurs couches d'huile de palmier ou de coco.

Qu'on se figure l'effet que doivent produire ces oppositions, lorsqu'on saura qu'entre ces deux extrémités chromiques, il y a toute l'immense gamme de tons qu'elles peuvent produire en se joignant à divers degrés.

Qu'à cela on ajoute la diversité des visages, la prétention des faces blanches, le sentiment de l'imitation forcée traduit sur les physionomies rouges et jaunes par mille expressions tenant aux deux points de départ, la gravité grotesque et la bonhomie niaise stéréotypées sur les faces noires.

Qu'on y ajoute la variété des costumes, l'éclat des colliers et des

bijoux, les couleurs tranchées des vêtements. Tout cela brillant sous une voûte constellée de mille bougies, voilé de temps en temps par un léger nuage d'encens qui, échappé du chœur, passe en tournoyant, chassé par le vent d'une porte à l'autre, les chants des prêtres et de leurs acolytes donnant au latin une prononciation incompréhensible pour un bachelier ès-lettres de Paris, la musique, sinon harmonieuse, au moins constante, et l'on sera peu surpris si je dis qu'appuyé à mon pilier, je m'étais laissé aller à une contemplation muette, sorte de rêve éveillé qui aurait paru être le sommeil si je n'avais pas eu les yeux grand ouverts.

Une forte détonation me tira de mon apparente léthargie. Un petit canon, amené devant la porte de l'église, annonçait la fin de la messe. Aussitôt on entendit le bruit précipité de mille petits pétards, que les Espagnols appellent *ciquitraques*, éclatant de tous côtés dans l'air, au grand péril des mantilles des señoras.

Les cloches se remirent en branle et l'église se vida avec tumulte et confusion, comme elle s'était remplie. La musique accompagna le curé, auprès de qui se rendit la société de Don Eslanislao Fernandez, dont nous étions les conviés, et chez lequel Fernandez devait avoir lieu la *cena*, ce que nous appelons le réveillon.

Le *Padre* quitta ses habits de cérémonie, passa une sorte de soutane plus ample que celle des ecclésiastiques français, remplaça son bonnet par un chapeau de Panama et se mit en route avec nous, plaisantant les jeunes filles avec autant d'aisance et beaucoup plus de laisser-aller que tout autre assistant ne se le fût permis.

Nous arrivâmes chez Don Estanislao, où nous trouvâmes le couvert mis et attendant les convives.

La table était longue et garnie d'assiettes, de fourchettes de fer à trois pointes et à manches de corne de cerf, de carafons de vin de Malaga *seco y dulce*, de vin de Pajarete, de demi-bouteilles de vin de Champagne.

Quatre plats seulement, mais immenses, en occupaient le centre;

c'étaient les plats traditionnels des repas de cérémonie, deux *lechones azados* ou cochons de lait rôtis, dont la peau, d'un jaune éclatant, brillait comme de l'or à la lueur des bougies, et deux *pavos rellenados* ou dindons farcis.

Les Espagnols, indifférents au bien-être en général, montrent peu de goût pour la cuisine; aussi leurs ressources culinaires sont-elles très -restreintes.

Dans la vie ordinaire, dans la vie de famille, ils n'ont qu'un plat, qui reparaît fatalement à chaque repas : c'est *la olla*. La olla est un composé de viande, de volaille, de patates, d'ignames et de toutes les autres racines de la saison, qu'on fait cuire dans la même marmite avec accompagnement obligé de tomates et de rocou, pour donner de la couleur au ragoût, et d'*ajís* ou piments forts, pour lui donner du montant ⁵⁵.

Ce triste aliment charme peu les palais français et anglais; en revanche, il faut convenir que l'effort que font les Puertorriqueños dans les occasions solennelles, est généralement couronné de succès, et que leur *pavos* et leurs *lechones* sont appréciés même par les gourmands européens. Mais là s'arrête toute leur science, et si une circonstance quelconque amène une suite de repas de cérémonie, c'est aussi une suite de *pavos rellenados* ou de *lechones azados*.

Les señoras et les señoritas prirent place autour de la table, ayant chacune derrière elle un cavalier debout et occupé à la servir.

C'est alors que nous pûmes juger de la liberté grande qui règne entre les hommes et les femmes, sans pouvoir nous dire cependant si elle atteignait ou dépassait les limites de l'inconvenance.

Inconvenance est un mot relatif et élastique. Il est certain que dans le milieu où nous nous trouvions, nous ne pouvions pas qualifier ainsi les actions qui se passaient sous nos yeux et qui, dans une société française, n'eussent pas été appelées d'un autre nom.

Que dirait-on, par exemple, dans un pays français quelconque, si l'on voyait une jeune fille derrière laquelle se tient un jeune homme

penché sur sa chaise et lui parlant tout bas, se retourner pour lui répondre de la même façon, rire des paroles qui s'échangent ainsi, rougir quelquefois et pousser la familiarité jusqu'à lui mettre dans la bouche des morceaux pris dans son assiette, et le faire boire dans son propre verre?

La coutume dont nous avons parlé, du verre unique circulant autour d'une salle, explique ce dernier fait, et, en somme, cette inconvenance apparente et choquante pour les étrangers n'est que le résultat de l'absence d'éducation.

Nous avons bien ouï dire que quelquefois des malheurs étaient résultés de ces familiarités trop grandes, mais la réparation avait toujours suivi la faute, et nous avons entendu citer des amours fidèles qui ont franchi heureusement les obstacles et le temps, vaincu les difficultés et la mauvaise fortune, et conjuré les maux qu'auraient causés autre part les soupçons de la jalousie.

Les Puertorriqueños ne restent jamais longtemps à table, et ils abrègent surtout le séjour qu'ils ont à y faire lorsque la danse doit succéder au repas.

Le *Padre*, qui était assis entre deux jeunes filles, se leva le premier. Il termina le repas par ce toast :

—*Brindo a las señoras y señoritas de Humacao en particular, y de Puerto-Rico en general.* Je bois à la santé des dames et des demoiselles de Humacao en particulier, et de Puerto-Rico en général; toast qui fut accueilli par des applaudissements et des vivats.

Des nègres entrèrent; en un instant la table fut enlevée. Les guitares, les bigüelas, les güiros s'accordèrent, et la danse commença.

Le *Padre* l'ouvrit avec une des plus jolies filles du bourg.

Nous quittâmes la maison de Don Estanislao Fernandez au jour, brisés par la fatigue, assourdis par le bruit des instruments et par le froissement incessant des pas sur le parquet.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le soleil est déjà haut sur l'horizon; le nègre *de la provisión*, qui arrive du bourg, nous dit qu'on

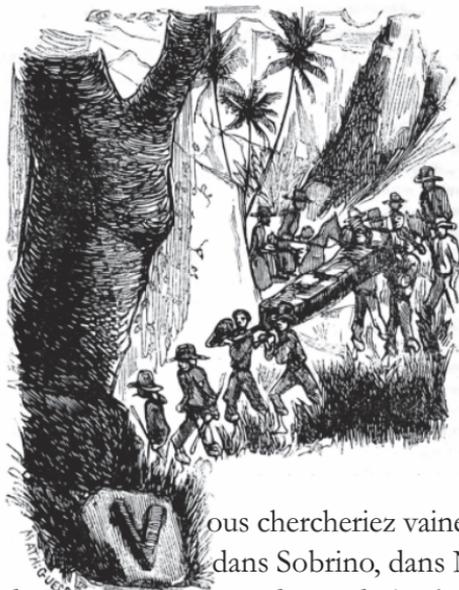
danse encore chez Don Estanislao Fernandez.

On s'arrêtera un moment *por el almuerzo*, pour le déjeuner, qui sera composé des débris du souper d'hier. Puis la danse recommencera, et cela durera pendant les deux jours et les deux nuits qui vont suivre.

Humacao, Puerto-Rico, 25 décembre 1859.



CH. V UN VELORÍO



Vous chercheriez vainement la traduction de ce mot dans Sobrino, dans Nuñez de Taboada, dans José da Fonseca. Vous en demanderiez la signification au *Diccionario de la Academia*, — car l'Espagne a son Académie, laquelle, comme la nôtre, a son dictionnaire toujours en voie de confection, qu'il ne saurait que vous répondre.

Vous interrogeriez sans succès un *Estremeño*, un *Andaluz*, un *Gallego* et tous les habitants de toutes les provinces d'Espagne. S'ils n'ont pas habité Puerto-Rico, ils ne connaîtront pas mieux que vous le mot *velorío*, qui n'est pas espagnol, mais proprement puertorriqueño⁵⁶.

Le *velorío*, c'est la veillée mortuaire.

Lorsqu'une famille a perdu un de ses membres, que ce soit au bourg ou à la campagne, comme presque tous les Puertorriqueños d'un quartier, riches ou pauvres, se tiennent par une parenté réelle

ou par la parenté conventionnelle des compérages de tout genre⁵⁷, comme, donc, ils sont tous quelque chose les uns aux autres, c'est pour eux une obligation, à laquelle ils ne cherchent pas à échapper, de passer auprès du corps d'un mort la nuit qui précède son inhumation.

Ils s'y soumettent d'autant plus volontiers qu'ils trouvent, dans l'accomplissement même de ce devoir, une large compensation à la nuit d'insomnie qu'il leur impose.

Qu'on ne s'imagine pas que cette veillée, cette dernière entrevue, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec un parent ou un ami qui n'est plus, ait quelque chose de funèbre; loin de là. Bien souvent les passants y sont attirés par les rires et les joyeux propos qu'ils y entendent. Un velorio est une sorte de fête, un adieu joyeux que l'on fait à celui qui a quitté, pour un monde meilleur, ce monde d'ennuis, de travail et de déceptions.

Lorsque le mort est une personne faite, homme ou femme, le velorio n'est qu'une nuit de réunion ordinaire. On y cause, on y fume, on y rit. On y boit de l'anisado, du chocolat, du café. — On y mange du riz au lait. — Mais tout cela se passe assez tranquillement, assez *décemment*.

Quand c'est un enfant que l'on *pleure*, alors c'est autre chose, la fête est complète. Il n'y manque ni musique ni danses; les bigüelas, les güiros se font entendre toute la nuit, et le lendemain l'enfant regretté est accompagné au *campo santo* par les musiciens, qui exhibent pour cette cérémonie, — funèbre ailleurs, leurs airs les plus joyeux et leurs marches les plus animées et les plus allègres.

Il n'y a pas à Puerto-Rico d'entreprise des pompes funèbres, et le croque-mort y est parfaitement inconnu. On peut cependant avoir l'assurance, à quelque distance que l'on meure d'un bourg, qu'on ne manquera pas d'être transporté à l'église.

Les Puertorriqueños, très-hospitaliers pour les vivants, le sont également pour les morts.

Le transport d'un mort est un devoir à l'accomplissement duquel chacun se croit obligé de concourir; non-seulement les parents et les amis, non-seulement ceux qui ont assisté au velorio, mais encore ceux dont les demeures se trouvent sur la route que doit parcourir le corps du défunt.

Dans les bourgs, on fait usage de cercueils de bois, tout comme dans les pays de vieille civilisation. Il y en a même en bois ciré, verni, sculpté, cloué d'or et d'argent, comme vraisemblablement on n'en verra jamais à Paris.

A la campagne, cinq ou six yaguas font l'affaire, comme nous l'avons dit dans un précédent article. Le mort est couché dans ce cercueil rustique, recouvert jusqu'au cou, la face découverte, la tête appuyée sur un oreiller qui la soulève et l'assujettit. Ce cercueil est posé sur une sorte de litière formée de deux longs et forts bambous, réunis transversalement par des lianes solides. Quatre hommes en placent les extrémités sur leurs épaules, et on se met en marche. Les amis et les parents suivent à pied et à cheval. Les plus jeunes et les plus forts vont à pied pour être à même de remplacer les porteurs, qui s'alternent plus ou moins souvent, suivant les difficultés qu'ils rencontrent sur la route.

Lorsque cette route est longue et mauvaise, que les porteurs sont peu nombreux ou fatigués, l'un d'eux pousse de temps en temps une clameur particulière dont la signification est bien connue. Aussitôt on voit descendre des mornes, sortir des ranchos perchés sur les hauteurs les plus escarpées, des hommes qui, sans explication, prennent le bambou et le mettent sur leur épaule. Ils ont compris l'appel et y ont répondu. On continue la marche en silence, et le même cri se répète avec le même succès, toutes les fois que le besoin de nouveaux aides se fait sentir.

Les porteurs se changent souvent, et ils marchent quelquefois d'un pas très précipité qui donne à leur procession un aspect étrange, lorsque au milieu de cette bande d'hommes s'avancant silencieuse-

ment, disparaissant et reparaissant successivement, suivant que la route est plus ou moins tortueuse, l'attention se porte sur cette figure étendue, dont le visage seul est découvert et exposé au soleil, dans l'immobilité de la mort.

On arrive ainsi jusqu'au bourg. S'il y a une rivière, et il y en a toujours une aux environs, le convoi s'arrête un moment. Chacun lave ses pieds souillés de poussière et de boue. On baisse les pantalons qu'on avait relevés et roulés jusqu'au genou, et on se dirige vers l'église d'un pas lent et dans le plus grand recueillement.

L'église espagnole n'est pas plus généreuse que les autres églises; que ce soit pour un vivant ou pour un mort, elle ne donne de ses pompes que ce qu'il peut en payer. Aussi la cérémonie mortuaire n'est-elle que ce que la fait la position sociale du défunt.

Pour certains morts, l'église se tend de noir en dedans et en dehors, et se constelle de larmes d'argent. L'orgue retentit, et, à son défaut, la voix des chœurs est accompagnée par les musiciens du bourg, sur les violons, les bassons et les basses.

Pour le mort campagnard, la cérémonie se dépêche sommairement. Un peu d'eau bénite, une prière expédiée en hâte, et l'affaire est faite. Les porteurs reprennent leur ami qu'ils ont déposé à l'entrée du chœur et se mettent en route pour la dernière étape, celle du cimetière.

Les riches ont dans le *campo santo* une tombe de famille qu'ils intitulent modestement un *panthéon*.

Ils ne font pas grande dépense de génie architectural pour cette construction funèbre, dans laquelle les cercueils sont entassés les uns sur les autres et introduits par une porte que l'on mure aussitôt après l'admission d'un nouvel hôte.

Ces tombes ressemblent à des fours, — ou mieux encore, pour en avoir une idée exacte, qu'on se rappelle les petites voitures que nous faisons dans notre enfance avec deux cartes dont l'une est légèrement pliée sur ses bords, aux extrémités, et l'autre courbée

en demi-cercle.

Qu'on se figure aussi l'affreux véhicule dont on se servait autrefois dans l'intérieur de la France, dans le Nivernais notamment, et qu'on appelait *patache*. Un panthéon espagnol est exactement une patache nivernaise sans roues et sans brancard.

Les pauvres sont, comme partout, simplement jetés dans le sein de la mère commune, et le léger monticule indiquant au-dessus du sol la place qu'ils occupent au-dessous est la seule marque de leur présence, avec la croix de bois traditionnelle.

Les morts, comme je l'ai dit, sont conduits en terre, le visage découvert, et la tête, soulevée hors du cercueil, est appuyée sur un oreiller qui la maintient dans sa position.

Arrivé au bord de la fosse ou devant la porte du panthéon, on ôte l'oreiller et la tête retombe au fond du cercueil, pour permettre de clouer le couvercle si ce cercueil est en bois, ou de coudre la dernière yagua, si le palmiste en a fourni la matière.

L'oreiller qui soutenait la tête du défunt est jeté au pied de la croix et abandonné là, car personne n'oserait s'en servir. Aussi la croix de chaque cimetièrre de Puerto-Rico a-t-elle le pied littéralement couvert d'oreillers de toutes sortes, quelques-uns richement brodés, qui, avec le temps, finissent par l'entourer d'un rempart de fumier, dissimulé par les oreillers neufs qui en garnissent le sommet et les côtés.

Un moyen facile d'établir la statistique nécrologique d'un bourg serait de compter les oreillers jetés au pied de la croix d'un bout de l'année à l'autre. La diversité des dimensions pourrait même conduire à faire connaître approximativement l'âge de ceux que la mort a fauchés dans un espace de temps donné.

Lorsque je m'établis à Puerto-Rico, j'eus à subir la sorte d'apprentissage ou d'épreuve à laquelle les Espagnols soumettent les étrangers, et particulièrement les Français, qui viennent fonder un établissement sur leur sol. Il faut le dire, mais pas à la louange de nos compatriotes,

ce n'est pas sans raison que les Puertoricains se tiennent en garde contre leurs hôtes. Ils ont été trompés bien des fois ; ils ont trop souvent accueilli comme recommandables des Français qui n'étaient rien moins que cela, pour ne pas se tenir sur une certaine réserve vis-à-vis des nouveaux venus.

Aussi cette réserve, toujours extrême, frappe-t-elle dès l'abord ceux qui ont un peu vu le monde et qui ne se laissent pas prendre à leur politesse tout extérieure, et sous laquelle on reconnaît facilement l'étude et l'observation qu'ils font des nouveaux visages qui se présentent à eux.

J'étais donc sous la pression de cette suspicion légitime, et je le savais, car j'avais été renseigné par des hommes habitués aux choses espagnoles. J'en souffrais, car les sourires dont je connaissais la signification n'étaient pour moi que des grimaces ; mais je comptais sur le temps qui ne m'a pas trompé et m'a fait trouver des amis véritables parmi les Espagnols les plus soupçonneux.

Si je n'avais pas alors d'amis dans le bourg, je m'en étais fait un à la campagne.

Mes affaires m'obligeant à faire souvent le trajet de Humacao au port de Naguabo, il m'était arrivé de m'arrêter plusieurs fois dans une case de hívaro, soit pour y allumer un cigare, me mettre à l'abri de la pluie ou simplement me reposer, après avoir subi pendant une heure le soleil brûlant de la *playa* et avalé la poussière épaisse que les pieds des chevaux soulèvent sur la route.

Attiré d'abord par la préférence que je donnais instinctivement à un accueil cordial, j'en arrivai à m'arrêter là, sans nécessité de le faire, uniquement pour échanger un salut amical, et je finis même par faire le trajet exprès, prenant pour but de ma course la case hospitalière où j'avais toujours été bien accueilli, sans y être autrement connu qu'un passant quelconque.

Mon nouvel ami n'était pas un hívaro de la classe infime ; ce n'était pas non plus un *cavaliero*. Son domicile était bien un rancho perché

sur de hauts poteaux, mais en tant que rancho il était confortable, et ses commodités reposaient surtout dans son étendue. Un certain goût avait présidé à sa construction. Une propreté inconnue aux habitations de cette nature régnait à l'entour, et, somme toute, Ramón Apestequia en avait fait un séjour habitable, même pour un homme habitué à reposer sa tête sous un toit *civilisé*.

Il était bâti sur un morne peu élevé, au pied duquel passe le chemin qui va de Naguabo à Humacao, à l'endroit où il se divise en deux routes, dont l'une suit le littoral pour aller à Yabucoa par Guayama, et l'autre étend son large ruban blanc et poussiéreux jusqu'au bourg de Humacao.

On y arrivait par un étroit sentier bordé d'acacias aux fleurs embaumées, dont les branches, chargées de petites feuilles serrées, formaient une voûte sous laquelle on pouvait passer à cheval. Le sol, peu parcouru, était peu battu et laissait pousser à l'aise les herbes qui y formaient un tapis toujours frais, que les rayons du soleil ne venaient jamais dessécher.

La demeure de Ramón produisait à distance l'effet le plus pittoresque. Elle s'élevait au-dessus du bouquet d'acacias, qui semblait une immense corbeille d'un vert sombre, du milieu de laquelle surgissait l'extrémité du morne, couronnée de quelques rosiers toujours en fleurs, d'un tamarin, du pied d'*achiote* traditionnel, ouvrant au soleil ses gousses hérissées et d'un rouge splendide, du rancho, qui en occupait le centre, encadré dans la chaude verdure des larges feuilles des bananiers, que la brise la plus légère mettait en mouvement comme d'immenses éventails.

Apestequia était propriétaire de quelques *cuerdas de tierra*. Il semait chaque année quelques *talas* de maïs ou de riz. La bananière, dont les premiers pieds encadraient son rancho, descendait le versant du morne et lui donnait, bon an, mal an, une centaine de régimes bien fournis. Trois belles vaches erraient dans son pâturage. Si un voisin avait une *tarea* de bois à brûler ou un tronc de planches à conduire

au bourg, il pouvait lui prêter ou lui louer, suivant la nature de leurs relations, une paire de bœufs bien dressés au joug. Deux juments de la race d'*Aponte* ⁵⁸ lui avaient donné de bonnes montures pour lui, pour sa femme, pour un ami, et le mettaient à même de louer un ou deux chevaux ou d'en vendre, quand se présentait un acheteur, qu'il ne recherchait jamais.

C'était un homme aisé dans toute l'acception du mot; aucune des choses nécessaires à la vie ne lui manquait, et on voyait, attachés devant sa case, une douzaine de coqs des races les plus illustres.

Son bien lui était venu par héritage; il n'avait pas agrandi son domaine d'un centimètre. Ses chevaux et ses vaches étaient les descendants des chevaux et des vaches de son père. Il avait entretenu les plantations sans les augmenter. Il avait eu la sagesse d'accepter son bonheur patrimonial sans pensée de l'accroître, mais aussi avec la volonté de le conserver intact et de le transmettre tel à ses enfants.

Cette position constituait le bonheur absolu, car jamais il n'avait été obligé de travailler pour les autres, et lorsque arrivait le quart d'heure de Rabelais du fisc ⁵⁹, lorsqu'il fallait payer les subsides, il avait toujours en réserve un *becerro* ou une *novilla* qu'on allait vendre au bourg, et dont on consacrait le produit à la libération d'une année, si on n'avait pu y subvenir par la vente de quelques *fanegas* de riz, de quelques *cargas* de bananes, ou d'un à deux milliers de *mazorcas* de maïs.

Pour tout autre homme qu'un hívaro, entrer dans la vie avec la position qu'avait Ramón Apesteguía était le faire dans les conditions les plus favorables pour arriver en peu de temps à une fortune certaine. Son ambition, à lui, se bornait à n'avoir pas besoin des autres.

Dans une condition plus élevée, cette insouciance, cette incurie, cette crainte du changement, qui est chez le Puertorriqueño l'horreur native du progrès, sont exploitées par les spéculateurs métropolitains, particulièrement par les Catalans, qui trouvent moyen de secouer cette apathie calculée et de profiter de la révolution au moyen de

laquelle ils arrivent à l'écartier.

Supposons qu'ils aient affaire à un homme dans les mêmes conditions d'origine que Ramón Apesteguía, mais possédant par héritage, au lieu de quelques cuerdas de tierra, une belle sucrerie, — non à un hívaro, mais à un *hijo de familia*, à un homme ayant fait ses preuves de *limpieza de sangre*⁶⁰.

Très-accessible aux séductions du luxe, le Puertorriqueño qui possède les moyens de satisfaire ce goût, ce qu'il ne fait jamais sans hésitation, lorsqu'il se décide à s'y livrer, le fait d'une manière très-dispendieuse. Il ne résiste à aucune des tentations qui viennent l'assiéger et qui l'attaquent sous toutes les formes, et particulièrement en s'adressant à sa vanité.

On lui fournit tout ce qu'il demande, et souvent ce qu'il ne demande pas. On fait des commandes pour lui à Saint-Thomas. On lui fait venir des Etats-Unis des machines de nouvelle invention qui doivent doubler, tripler le rendement de la canne. On ne lui demande pas d'argent pour cela, on lui en fournit même aux époques des fêtes, lorsque de toutes parts il est sollicité par la tentation des *desafíos*, pour les combats de coqs où il jette sans compter, les *onzas* et les *californias*, comme on appelle les pièces américaines de vingt gourdes. De temps en temps on règle les comptes et on les lui fait accepter, ce qu'il accomplit généralement sans examen.

Mais il arrive qu'un beau jour le créancier présente ces comptes qui se sont accumulés; il est pressé, il a des remises à faire. L'argent se trouvant difficilement, on en emprunte à gros intérêts, et c'est souvent le créancier lui-même qui est le prêteur, représenté par ce qu'on appelle partout un *homme de paille*. Les échéances se succèdent; on se crée de nouveaux embarras pour y faire face, on fait des renouvellements. Pendant ce temps, le fournisseur pousse toujours à la consommation des produits étrangers, ce qui augmente la colonne de chiffres du passif; et il arrive qu'un beau jour on se brouille, le propriétaire est exproprié, l'habitation passe des mains

du Puertorriqueño dans celles du Catalan ou de tout autre, et le tour est joué.

Qu'on ne croie pas que le Puertorriqueño se livre au désespoir pour cela; il accepte son sort comme une conséquence de la fatalité. Il abandonne son domaine, se bâtit une case de peaux de palmiste, et il n'y a rien de changé à Puerto-Rico : il n'y a qu'un hívaro de plus.

Apestequia ne s'était pas lancé dans cette voie dangereuse, et du reste sa position n'était pas assez brillante pour tenter un spéculateur.

C'était un hívaro et sa femme une hívара, dans toute l'étendue et dans toute l'acception du mot; mais des hívaros plus aisés qu'ils ne le sont généralement et jouissant de leur bonheur avec cette tranquillité, cette placidité qui est l'expression d'une reconnaissance instinctive pour la bonté du ciel qui leur avait fait cette félicité.

Apestequia pouvait avoir trente-cinq ans; il en paraissait davantage et avait la démarche traînante de l'homme fatigué par l'oisiveté. Son travail avait toujours été régulier, mais aussi réduit que possible. Après avoir *changé*, le matin, ses quelques bœufs et ses chevaux, *tallé*⁶¹ l'endroit où ils avaient mangé la nuit, après avoir traité ses vaches, *habillé* ses coqs⁶², il se mettait dans son hamac et n'en sortait qu'une fois dans la journée pour donner à boire à ses animaux, ou de temps en temps pour aller jusqu'au bourg ou jusqu'à la Punta de Humacao.

Personne n'avait plus que lui le sentiment de l'indépendance : il n'avait jamais travaillé pour autrui et ne l'eût fait à aucun prix. Il n'aurait pas risqué un réal dans l'entreprise la plus certaine et la mieux appuyée, et n'exposait d'argent qu'à la *gallera*, quand il faisait battre ses coqs, et sacrifiait de temps en temps au dieu hasard *una peceta fuerte* lorsqu'il avait bien vendu un *novillo*, en achetant un huitième de billet de la *Lotería real*, qui du reste s'était toujours montrée peu reconnaissante de ce sacrifice.

Sa femme Ramona avait été fort belle de seize à vingt ans et fort recherchée par les gens du bourg. Mais elle leur avait préféré

Apestequia qui était son cousin, son *tocayo*, avec qui elle avait été élevée et avec lequel elle consacra par le mariage une union qui avait de longtemps précédé le sacrement.

Lorsque je la connus, elle avait peut-être vingt-huit ans, peut-être moins. Sa face, couleur d'ambre, avait ce beau type caraïbe, qu'on trouve quelquefois très-pur chez les hívaras; mais chez elle, il était un peu altéré par l'embonpoint. Ses joues eussent gagné à être moins pleines et ses deux grosses nattes de cheveux noirs devaient avoir plus de charmes, lorsqu'au lieu d'une face arrondie et pleine, elles encadraient un visage légèrement allongé, éclairé par deux grands yeux, s'élevant un peu du côté des tempes, comme ceux des Chinois.

Son cou un peu gros accusait trop ces beaux plis que les artistes nomment le collier de Vénus, et certaines dépressions de son vêtement faisaient déplorer que l'usage du corset lui eût été probablement toujours inconnu.

Ses pieds petits et plus blancs que son visage étaient toujours nus ou chaussés de pantouffles ne tenant que par le bout.

Je pourrais parler de sa démarche, mais je ne saurais pas dire au juste si elle savait marcher. Je me souviens à peine de l'avoir vue debout, et je ne me la rappelle que couchée dans son hamac ou à cheval.

Son visage respirait la cordialité, et son regard était tout-à-fait sympathique; mais sa nullité devait être absolue, et j'ai toujours admiré avec quelle satisfaction franche et naïve elle savourait son oisiveté, et comme le balancement du hamac lui paraissait doux.

L'accueil prévenant et cordial d'Apestequia, lorsqu'il m'était arrivé de m'arrêter devant chez lui pour demander du feu ou me mettre à l'abri de la pluie, m'avait ramené à sa case, chaque fois que je passais dans les environs. Mais lorsque mes voyages devinrent plus rares, que je n'eus plus à passer devant sa porte, je n'aurais pas fait le voyage exprès, si je n'y avais été attiré par un attrait plus puissant que la cordialité de Ramón et de Ramona.

Cet attrait était l'accueil que me faisait une petite fille de cinq ans, leur enfant, qui s'appelait Concepción, et par abréviation Concha ou Conchita.

Les enfants des hívaros ne sont pas *sauvages*, dans l'acception que l'on donne à ce mot. Ils ne fuient pas devant les étrangers. Ils restent au contraire immobiles et muets devant eux et les regardent curieusement. Mais ils évitent leurs caresses sans fuir, ne font jamais aucune avance et se familiarisent très-difficilement.

Malgré mille bassesses faites en vue d'obtenir les bonnes grâces de ces petits êtres, il ne m'était jamais arrivé de faire la conquête d'aucun, et toujours ils s'étaient montrés réfractaires à mes caresses. Peut-être fut-ce parce que je trouvai la Conchita différente des autres enfants, que je m'attachai à elle dès la première fois que je la vis.

C'était une charmante petite créature, blanche, avec de longs cheveux châains qui promettaient de devenir noirs avec le temps.

Son visage était d'une blancheur mate qui paraissait transparente. Bien qu'on n'y vit pas les couleurs qui brillent sur le visage des enfants d'Europe, on sentait la vie et la santé circuler sous cette pâleur qui n'avait rien de maladif et qu'animaient deux grands yeux bleus pleins de candeur et entourés déjà d'épais cils noirs.

J'étais pour elle *el amiguito*, le petit ami, et dès qu'elle entendait le pas de mon cheval, je la voyais accourir presque nue, une petite rose plantée coquettement, par sa mère, dans sa chevelure nattée, m'attendant sur le soberado, d'où elle s'élançait sur mes banastres, pour tomber dans mes bras.

Elle riait de la manière dont j'écorchais l'espagnol, et lorsque je ne parvenais pas à me faire entendre, il fallait répéter jusqu'à ce qu'elle me comprît, et elle me disait en m'embrassant :

— *Amiguito, tu no sabes hablar*. Petit ami, tu ne sais pas parler.

J'aimais le doux regard de cette enfant, et comme je n'en avais pas encore moi-même à cette époque, je comprenais par anticipation les bonheurs de la paternité, par la nature des sentiments que j'éprou-

vais pour elle.

Je partageais sans l'envier le bonheur d'Apestequia, car la Conchita paraissait m'aimer autant que lui, sans le rendre jaloux. Elle paraissait m'aimer davantage, s'il faut en juger par l'expression, car son affection pour moi se manifestait par les caresses et les mille chatteringes de l'enfance, tandis que celle qu'elle ressentait pour son père n'était, pour ainsi dire, qu'à l'état latent.

Les Espagnols sont peu démonstratifs dans leurs affections pour leurs enfants. Il leur arrive de les accueillir, après une longue absence, par un simple embrassement sans baiser.

Je n'ai jamais vu qu'une fois, et on saura bientôt dans quelle triste circonstance, Apestequia donner un baiser à sa fille. Lorsqu'il la regardait, on lisait bien dans ses yeux l'expression d'une affection profonde, et le sourire qui entr'ouvrait alors ses lèvres et laissait voir ses dents blanches, avait quelque chose de caractéristique et de spécial, pour ainsi dire. Ramona lui passait bien avec amour la main sur les cheveux, mais c'était là tout, — c'était l'expression extrême, c'était pour elle l'équivalent des baisers dont nous voyons les mères françaises dévorer les enfants qu'elles aiment.

Cette froideur ne me choquait nullement, parce que je savais qu'elle n'existait qu'à la surface, qu'elle était toute d'habitude, traditionnelle et voilait une tendresse réelle qui n'avait pas d'autre expression pour se manifester. Mais il m'eût été impossible de manifester mon affection de la même manière qu'eux. Je voyais bien qu'ils considéraient mon expansion comme une affaire de coutume, et n'en concluaient pas que j'aimasse leur enfant plus ou mieux qu'eux, mais de même que je me disais que les Puertorriqueños sont réservés même dans l'expression de leurs sentiments les plus vifs, eux se disaient que les Français sont expansifs dans toutes leurs affections. Ils ne m'en faisaient pas plus un mérite que je ne leur faisais un reproche de leur apparente froideur.

Je dois à cette enfant d'avoir appris promptement l'espagnol.

J'aimais à lui faire dire les noms de toutes les choses usuelles pour les répéter après elle, et il est bien des locutions locales, peut-être vicieuses, que j'emploie encore et qui me viennent plus facilement à l'esprit que d'autres, par suite du plaisir que j'avais à les apprendre de la Conchita.

Je lui appris aussi quelques mots de français, et elle était toute fière et tout heureuse quand elle avait pu retenir le nom de quelque objet qu'elle devait me présenter ou me demander. Elle frappait alors ses petites mains l'une contre l'autre, et disait en regardant son père et sa mère avec une délicieuse expression de suffisance enfantine : — *Io hablo francés como el amiguito.*

Je vis cette chère petite presque chaque jour pendant deux ans, et son affection pour moi et mon amour pour elle n'avaient fait que croître pendant ce temps. Maintenant que j'ai des fils que j'ai vus grandir, je puis dire que je l'aimais comme le père le plus tendre. Cette affection n'avait pas de raison d'être ; elle était toute instinctive, et je suis sûr que si nous avions eu le bonheur de conserver la Conchita, je ne l'aurais pas moins aimée lorsque j'ai eu des enfants ; je l'aurais seulement considérée comme leur sœur aînée.

Un second enfant était né à Apesteguiá, et cette augmentation de famille avait resserré notre union. Je fus choisi pour être le parrain du nouveau venu, et la Conchita en fut la marraine.

Je cessai alors d'être el amiguito, et je devins *el compadre*, ce qui établit une sorte de parenté.

Je devins tout-à-fait de la maison, et je fus considéré comme étant de la famille.

Cette parenté est généralement onéreuse lorsqu'on la contracte avec des hívaros pauvres ou avides, qui se croient le droit de pressurer *el compadre* et qui en usent largement, surtout lorsqu'il est étranger. Elle ne fut pour moi que la source de nouvelles douceurs d'affection ; l'idée de mon origine étrangère s'effaça tout-à-fait, et on ne vit plus en moi qu'un parent.

Apestequia et sa femme ne devinrent pas plus démonstratifs; mais je sentais que leur amitié reposait sur une base solide, et que je pouvais compter sur leur dévouement, si le cas se présentait d'en user.

Quant à la Conchita, elle fut toujours la même, et lorsque son père m'apercevait de loin et lui avait dit :

— *Abi viene el compadre*, j'étais sûr de la trouver m'attendant sur le soberado, et quelquefois, lorsque l'avis avait été donné à temps, au bas du sentier, sur la route.

Les premiers symptômes du mal qui nous la ravit se manifestèrent lorsqu'elle avait près de sept ans. Elle eut plusieurs accès de fièvre auxquels on ne fit pas attention, et je n'en eus connaissance que par l'altération que je remarquai sur son visage après une huitaine de jours passés sans la voir. Le tour de ses yeux était devenu d'un bistre foncé ; le bleu en avait pâli, bien qu'ils parussent plus brillants; sa peau transparente avait pris une teinte terreuse, et malgré cela elle fut très-gaie et parut ravie de me revoir.

Je fus effrayé et je reprochai avec quelque amertume à Apestequia de ne m'avoir pas averti.

— *No es nada, compadre*, me répondit-il avec son flegme national; *una calenturita, nada más*. Ce n'est rien, compère; une petite fièvre, rien de plus.

Je revins tous les jours, souvent deux fois dans la même journée, croyant trouver les symptômes des fièvres paludéennes, — que j'avais eues moi-même à la Guadeloupe, dans la périodicité et la ténacité des accès, très faibles il est vrai, mais persistants et minant la pauvre enfant, qui, de blanche et grasse qu'elle était, devenait sensiblement jaune et maigre.

Je l'enlevai un jour et n'eus pas grands efforts à faire pour l'obtenir d'Apestequia et de Ramona. Je voulais l'arracher au voisinage des palétuviers du Río Prieto qui se trouvaient au vent de la case, et auxquels j'attribuais la maladie de la pauvre petite, malgré les protestations du père et de la mère, qui m'affirmaient que jamais, chez

eux, personne n'avait souffert de leur influence.

Je l'emmenai dans les hauteurs de San-Lorenzo. Un ami suisse, établi dans ce quartier, où il s'était entouré de tout le bien-être possible, m'offrit sa maison, où je m'établis avec ma chère petite malade. J'y restai deux mois avec elle.

La nature de ces hauteurs est toute différente de celle de la plaine et surtout du littoral.

De grandes forêts couvrent leurs sommets. Des arbres immenses, des courbarils, des balatas, des gommiers dont l'odeur suave embaume tout autour d'eux, y entretiennent une ombre perpétuelle. Les rayons du soleil n'y pénètrent que là où quelque gros arbre a été abattu et n'a pas encore été remplacé par la végétation ardente de ces pays. D'immenses lianes, qui semblent des troncs d'arbres flexibles, y font des balançoires naturelles. Des ravines profondes y roulent contre de grosses roches arrondies leurs eaux écumeuses et mugissantes, qui vont se déverser dans le lit de la rivière de Humacao. De grands *casatas* aux feuilles pointues, dont la flèche ressemble au chandelier à sept branches des Hébreux, descendent le long des mornes et donnent à cette nature son cachet caractéristique, que complètent les immenses bouquets de bambous qui baignent leurs pieds dans les eaux, auxquelles ils opposent des barrières aussi difficiles à franchir que les plus durs galets.

Je fis prendre à la Conchita des bains froids dans les bassins naturels, où les bambous forcent l'eau à s'arrêter un instant. Je la promenai avec ménagement dans la forêt. Je lui fis parcourir les allées de cañiers de l'habitation de mon ami le Suisse, ombragés par les bouquets de pommiers-roses et de pois-doux, qui les préservent des ardeurs du soleil sans les priver de son influence bienfaisante.

Je m'aperçus bientôt que mon traitement avait réussi. La fièvre de ma petite malade s'était dissipée entièrement, la gaieté folle était revenue, et avec elle des couleurs rosées que je n'avais jamais vues sur les joues de la chère enfant.

Un jour que nous faisons notre promenade matinale, nous vîmes poindre au loin, sur le sentier, deux chevaux dont l'un portait un homme et l'autre une femme. J'y fis peu attention, habitué que j'étais à en voir tous les jours aller et venir dans toutes les directions. Concha les reconnut. C'étaient Apestequia et Ramona. Elle courut à eux, et ils montrèrent, en la voyant rétablie, une joie aussi contenue que l'avait été leur douleur lorsqu'ils l'avaient vue malade.

La cure était complète. Nous pûmes retourner au rancho ; la Conchita voulut faire la route en *cumaracha*, derrière le compadre.

La joie que me causa le rétablissement de ma petite malade fut de courte durée. Une toux, d'abord légère, se déclara. On n'y fit pas plus attention qu'on ne l'avait fait aux premiers accès de fièvre, et je vis, après bien peu de temps, la pauvre enfant retomber dans son premier état. Seulement, les couleurs qui lui étaient venues aux joues à San-Lorenzo ne s'étaient pas effacées, et je sentais instinctivement mes inquiétudes s'en accroître.

Une après-midi, j'entendis le pas précipité d'un cheval qui s'arrêta à ma porte. Le cavalier sauta à terre : c'était Apestequia. Il n'avait pas cet air calme qui le caractérisait. Sa voix était altérée et tremblait en parlant. Son cheval haletant, couvert de sueur et d'écume et qui soufflait violemment, paraissait avoir fait une course rapide.

— *Compadre*, me dit-il, *venga ligero, se muere la Conchita.*

Compère, venez vite, la Conchita se meurt.

Je ne donnai pas le temps de seller un cheval, je sautai en croupe derrière Apestequia, qui frappa sa bête des talons, et nous partîmes comme un tourbillon.

Lorsque nous arrivâmes, le rancho était plein de femmes qui obstruaient l'air dont la pauvre petite malade devait avoir besoin.

Ramona était dans son hamac, la tête dans ses mains, la poitrine soulevée de temps en temps par des sanglots silencieux.

Apestequia alla s'asseoir auprès de la couche de sa fille et lui donna un long et tendre baiser. Ses lèvres tremblaient, et on voyait, aux

mouvements de sa gorge et de sa bouche, qu'il essayait vainement d'articuler quelques paroles. Je n'eus que le temps de m'approcher de la pauvre enfant, qui était étendue sur un petit matelas de paille de riz, blanche et immobile comme une figure de cire.

Elle ouvrit les yeux et me reconnut. Elle passa son petit bras autour de mon cou et rendit le dernier soupir sur mes lèvres.

J'ai assisté à bien des morts. J'ai fermé les yeux à bien des êtres que j'aimais, parents et amis. J'ai fait une de ces pertes qui brisent toute une existence et dont la blessure incurable est sans cesse irritée par le souvenir. Mais jamais je n'ai été plus vivement frappé que lorsque je vis étendue, morte, auprès de moi, sa main crispée serrant encore la mienne, cette charmante enfant qui m'avait tant aimé et qui m'avait fait pressentir l'amour paternel dont je ne connaissais pas encore les douceurs.

Je restai anéanti, la regardant fixement, espérant que j'allais voir ses yeux se rouvrir, ses lèvres s'agiter pour articuler mon nom.

Hélas! elle était bien morte. Ses yeux restèrent fermés et ses lèvres demeurèrent immobiles.

La fixité avec laquelle je la regardais amena les larmes dans mes yeux; un sanglot soulagea ma poitrine, et après avoir baisé sa petite main froide que je déposai tout humide le long de son corps, je perçai le cercle déjà nombreux des voisines accourues de tous côtés et je sortis de la case.

J'allai au hasard, et je ne sais combien de temps je marchai sur le rivage de la mer, sourd au bruit de la houle qui grondait auprès de moi, insensible aux secousses des grandes lames qui venaient me baigner les pieds.

Mes souliers étaient pleins de sable, le vent avait emporté mon chapeau; je me heurtai contre les grands raisiniers, qui semblaient avancer leurs branches aux feuilles larges et épaisses pour braver les efforts du vent d'Est qui bat constamment ce rivage. Je tombai, épuisé de fatigue, sur un monticule de sable, formé à l'embouchure

du Río de Guayama par la lutte des eaux du fleuve avec les lames de la mer. Quand la nuit fut tout-à-fait venue, que je sentis la fraîcheur me pénétrer, je m'éveillai comme d'un rêve; je me levai. Je cherchai mon chapeau que je ne retrouvai pas, et après avoir secoué le sable qui souillait mes vêtements et jusqu'à mes cheveux, je me remis en marche pour la case de Ramón.

Une idée soudaine m'était venue, que je me reprochais de n'avoir pas eue plus tôt, le *velorio*. Je frissonnai en pensant à cette cérémonie barbare, dans laquelle on allait profaner celle que j'aurais voulu ensevelir silencieusement et simplement dans un suaire dont la blancheur eût rappelé tout ce que son âme renfermait de candeur et d'innocence.

En quittant le rivage et prenant la traverse pour arriver chez Ramón, je m'aperçus que je n'avais que trop bien deviné. Un accord d'instruments, des voix qui arrivèrent jusqu'à moi m'apprirent que la *fête* était commencée. Il était tard. La nuit était très-noire, et j'apercevais dans l'éloignement la lueur des flambeaux de résine, des *bachas*, arrêtés en grand nombre devant la case ou circulant sur les mornes ou dans la campagne, et se dirigeant toutes vers le même centre.

La musique joyeuse que j'entendais me serra le cœur. Je m'avançai cependant à pas lents et comme machinalement, et je m'adossai à un grand tamarin planté devant la maison de Ramón, à quelque distance, et qui servait à abriter les jeunes animaux dans la grande chaleur du jour. Le feuillage épais qui descendait presque jusqu'à terre m'enveloppait de son ombre profonde, et je pus être spectateur d'une cérémonie à laquelle je savais qu'il était hors de mon pouvoir de soustraire les restes chéris de la Conchita.

Lorsque je me plaçai dans mon observatoire, une danse venait de cesser; les hamacs supplémentaires, qui avaient été pendus partout où se trouvait un support, furent aussitôt occupés par les femmes. Les jeunes gens et les jeunes filles se divisèrent par couples.

Des conversations très-intimes s'engagèrent, et on n'entendit plus, pendant un moment, que le murmure confus des paroles prononcées à voix basse. Il s'élevait des rires plus ou moins éclatants, suivant que les propos qui s'échangeaient étaient plus ou moins gais, et par-dessus ce bruit, qui indiquait plutôt une fête qu'une cérémonie funèbre, se faisaient entendre de temps en temps l'accord aigu d'une *bigüela* ou le bruit strident d'un *guiro*.

Ramón et Ramona étaient entrés tout-à-fait dans leur rôle. L'esprit traditionnel avait pris le dessus sur une douleur qu'ils ne pouvaient manquer d'éprouver profondément, à moins de n'avoir point d'entrailles, car jamais enfant plus charmant que la Conchita n'avait été enlevé à un père et à une mère.

Tous deux étaient vêtus comme aux jours de fête, Ramón en pantalon et veste de coton blanc, chemise rayée bleue, Ramona avec une robe à fond jaune semé de grandes fleurs rouges et bleu de ciel.

Ramona, à demi couchée dans son hamac, fumait en causant avec les allants et les venants. Ramón distribuait de l'anisado, du café, du chocolat, faisait, en un mot, tout-à-fait les honneurs de chez lui, avec ses deux sœurs qui étaient accourues pour aider aux préparatifs et prendre leur part du *velorio*.

Celle en l'honneur de laquelle se donnait cette fête si funèbrement gaie, occupait le fond de la salle, et on eût dit au peu d'attention qu'on y faisait, à l'indifférence avec laquelle on circulait autour de ces tristes restes, que ce n'était qu'une vaine image.

Elle était pourtant bien là, mais changée, profanée, travestie par le vandalisme de la tradition. Elle était sur une table couverte d'une toile blanche. Je ne sais par quels moyens on était parvenu à la faire tenir debout ; mais enfin, elle était debout, enveloppée d'une grande robe d'étoffe claire. Ses yeux étaient ouverts et ses joues, ordinairement pâles, étaient couvertes d'un vermillon ardent. A ses épaules étaient attachées deux grandes ailes ; sur son cou et sa poitrine ruisselaient plusieurs colliers de fausse bijouterie, aux pierres énormes, aux couleurs

crues, tranchant sur le blanc mat de sa chair, sur le blanc éclatant de son vêtement.

Devant elle, sur la table, brûlaient deux flambeaux de résine entre lesquels était étendu un petit cercueil blanc, couvert de clous dorés et d'oiseaux et de fleurs en cuivre repoussé.

J'embrassai ces détails d'un coup-d'œil rapide et je détournai le regard. Je craignais que cette transformation ne modifiât dans ma mémoire la triste et touchante expression de la physionomie de la pauvre fille expirante, qui s'était profondément gravée dans mon esprit.

La voix de Ramón me tira de la rêverie dans laquelle j'étais tombé: *Al bayle, señores*, criait-il; à la danse, messieurs! Et aussitôt les bigüelas, les güiros, les voix se firent entendre. Je me tapis dans l'ombre de mon tamarin et je demeurai immobile, comme fasciné par le bruit et le mouvement. Mes tempes battaient, et sous l'impression d'une fièvre ardente, causée par l'émotion et la course folle que j'avais faite au bord de la mer, il me sembla assister à une cérémonie du culte des anciens habitants du pays.

J'entendais des chants bizarres auxquels je ne comprenais rien; un récitatif prononcé par un homme ou une femme, et une sorte de refrain répété en chœur au milieu des danses, et par-dessus tout ce bruit s'élevait de temps en temps un cri aigu poussé par un des joueurs de bigüelas pour activer le mouvement de la valse et l'ardeur des valseurs.

Je voyais dans cette ronde sans fin, au milieu des nuages de la fumée des torches et de celle des cigares, apparaître et disparaître successivement le cadavre de la Conchita, auquel le mouvement imprimé au plancher par les pas des danseurs, donnait une apparence de vie. Je voyais ces yeux glauques, cette figure profanée par le vermillon, ce corps tenu forcément debout, auquel la danse qui agitait le parquet, imposait sa mesure. Et tout cela allait, venait, tournait autour de ma tête, — horrible cauchemar dont je ne me délivrais pas en fermant les yeux; car alors, si je ne voyais pas, j'entendais

toujours la musique infernale, les chants sauvages et le glissement strident des pieds sur le plancher, — puis le bruit sourd de toute la case en mouvement, qui me rappelaient l'héroïne de ces réjouissances funèbres.

La fatigue m'endormit sans doute, mais je n'eus pas le sentiment du sommeil qui me saisit. Je m'éveillai à la voix de Ramón, qui était auprès de moi et me disait :

— *Compadre, ya vamos al campo santo.* Compère, nous partons pour le cimetière.

Il faisait jour et le soleil commençait à couronner, à l'Est, l'île de Vièques de ses premiers rayons.

La Conchita était couchée dans le petit cercueil orné de clous dorés, que j'avais vu à ses pieds pendant la nuit. Le vermillon la défigurait toujours. Je la regardai, mais il me sembla que ce n'était plus elle. Mon regard d'adieu fut moins tendre que si elle eût été telle qu'elle devait être. Il me semblait que j'en voulais à la pauvre petite morte de la profanation à laquelle on l'avait soumise.

On amena les chevaux. Un des parents de Ramón prit le cercueil sur le devant de ses banastres. Il ne pesait pas lourd. Et on se mit en marche pour le bourg, les musiciens en tête, raclant leurs cordes de temps en temps et chantant une ou deux mesures d'une chanson quelconque, que les autres répétaient. Puis le silence se faisait, jusqu'à ce qu'il prit fantaisie à un musicien de le rompre de nouveau.

J'avais remarqué avec une inquiétude vague qu'un de ceux qui suivaient, portait une sorte de boîte en yagua, de la dimension, à peu près, du cercueil. Je n'étais pas encore assez au courant des coutumes du pays pour en deviner la destination.

Nous arrivâmes au bourg, à l'entrée duquel tout le monde descendit de cheval. On se rangea deux par deux; les musiciens prirent la tête. Quatre jeunes gens posèrent le cercueil sur deux morceaux de bois apportés à dessein, et on se mit en marche. Un violon amateur était venu se joindre à nos exécutants qui conduisirent le convoi

à l'église en jouant les airs les plus allègres qui se présentaient à leur esprit, sans trop s'inquiéter si le citadin et les campagnarde étaient parfaitement d'accord.

La cérémonie funèbre accomplie à l'église, on se remit en route pour le cimetière, et pendant le chemin, les musiciens épuisèrent le catalogue de leurs airs joyeux.

J'avais d'abord suivi de très-près le corps de la pauvre enfant que j'avais si tendrement aimée, mais peu à peu je m'étais laissé dépasser par la foule et je me trouvais presque seul, au dernier rang, lorsqu'on arriva au cimetière. Je ne sais quel sentiment j'éprouvai alors et qui laissa à peine place à la curiosité, car je restai à la porte du cimetière et ne cherchai pas à assister aux dernières phases de cette triste cérémonie dont les premières m'avaient si cruellement déchiré le cœur.



Ce n'était ni du dégoût ni du ressentiment. Ce que je considérais comme une profanation, eux le regardaient comme un hommage rendu de légitimes regrets. Si leur joie, leurs danses, leur musique me déchiraient le cœur, elles servaient pour eux à prouver combien ils s'associaient vivement à la douleur de Ramón et de Ramona, et le plus ou moins de gaîté qu'ils déployaient dans ces fêtes était la mesure de l'intérêt qu'ils croyaient devoir témoigner à la mémoire du mort et à leur sympathie pour les survivants.

J'ai entendu bien des Français condamner sans examen ces cou-

tumes, certainement barbares, mais qui ne prouvent pas l'insensibilité. L'insensibilité consisterait à délaissier un mort et à ne s'occuper de ses restes que pour s'en débarrasser.

Nous pouvons être surpris et affligés de voir une extrême joie servir d'expression à une extrême douleur, de voir une veillée mortuaire être un rendez-vous d'amour, des parents paraître se féliciter de ce qu'une jeune âme devient un ange du ciel et lui donner cette apparence par un hideux travestissement. Nous ne pourrions nous en indigner que si c'était une exception. La coutume et la tradition justifient et consacrent bien des choses.

Ramón et Ramona aimaient certainement la Conchita, et bien que leur amour fut peu expressif, peu démonstratif, il était profond; j'en ai eu des preuves nombreuses et incontestables.

Ils étaient peu religieux, — catholiques de forme seulement, et pourtant l'idée que leur fille était devenue un ange, idée manifestée par une lugubre comédie, avait suffi pour tarir leurs larmes et imposer silence à leurs regrets. C'est que dans tous les événements de même nature, ils avaient vu la même idée se présenter ainsi et amener le résultat auquel ils se soumettaient machinalement.

Un père et une mère français, pénétrés des principes religieux les mieux raisonnés, ont la même foi, mais ils ne sont pas si résignés. Une mère française pardonne difficilement au ciel d'avoir besoin d'un ange.

La cérémonie de l'inhumation achevée, on sortit du cimetière. J'entendis à la porte la voix de Ramón s'élever pour dire :

— *Señores, doy à V^{es} las gracias por il acompañamiento.* Messieurs, je vous remercie de votre assistance.

Les gens du bourg se retirèrent chez eux; ceux de la campagne allèrent chercher leurs chevaux. Je courus pour accompagner Apestegua jusque chez lui. Je le trouvai monté à cheval et installant commodément sur ses banastres le cercueil de la Conchita qui était vide. Il ne comprit pas mon regard étonné et interrogateur.

Enfin, à la question que je lui adressai, il répondit :

— Ce cercueil n'est pas à moi. Mon compadre Candelario me l'a prêté. Il a déjà servi pour deux de ses enfants; il est trop joli pour être mis en terre.

Les restes de la Conchita avaient été enfermés dans la boîte de yagua et on remportait le cercueil orné de clous dorés, qui devait encore servir dans bien des occasions.

C'est encore une coutume.

Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, juillet 1860.



CH. VI — EL BERGANTÍN

La mer des Caraïbes est généralement assez déserte entre le 12^e et le 17^e degré de latitude nord. Quelques rares caboteurs allant d'une des petites Antilles à l'autre, quelques navires, remontant dans le nord pour chercher les débouchements⁶³, en animent seuls la surface.

Ce désert ne se peuple qu'aux approches de Saint-Thomas, ce grand entrepôt commercial des Antilles, ce misérable rocher sans valeur intrinsèque, dont la liberté du commerce a fait une mine d'or que les travailleurs de tous les pays exploitent sans relâche, et où ils se succèdent rapidement sans parvenir à en épuiser les filons.

Des navires de toute grandeur et de tout tonnage, de voilures variées, déployant à leur corne les pavillons de toutes les nations, des bateaux pêcheurs dont le corps disparaît dans le sillon des lames, pour ne laisser voir que leurs grandes voiles qui semblent les ailes de monstrueux albatros, passent incessamment entre les deux batteries pacifiques et muettes élevées à l'entrée du port.

Les grands vapeurs d'Europe y apportent périodiquement, deux fois par mois, cette population flottante du golfe du Mexique qui s'y repose quelques instants, comme une bande d'oiseaux voyageurs, pour se répandre ensuite, par les bateaux intermédiaires, dans les Antilles et dans toutes les villes du continent américain, renfermées dans l'immense hémicycle qui commence à la Floride et va finir à la Trinidad.

Lorsqu'on a quitté Saint-Thomas et qu'on se dirige vers l'est, le passager qui n'a rien à faire qu'à interroger l'horizon et à chercher dans ce qui l'entoure des distractions à la monotonie de la navigation,

suit avec intérêt toutes ces voiles et ces panaches de fumée, qui se croisent, rayonnant vers tous les points de l'immensité de la mer. Mais après quelque temps d'observation générale, son attention est captivée par un grand navire, mâté en brick⁶⁴, qui reste immobile, pendant que tous les autres, suivant leur allure et le vent qui souffle dans leurs voiles, s'éloignent et disparaissent plus ou moins rapidement.

Le matin, toutes les voiles blanches de ce navire stationnaire reçoivent et reflètent les rayons du soleil qui se lève. Il semble incliné par le mouvement du roulis, et, au premier coup d'œil, il n'intéresse pas plus que les autres, à moins que par hasard il ne se trouve seul sur la mer. Mais, lorsque le regard qui l'a quitté se reporte sur lui, lorsqu'on reconnaît qu'au lieu de se relever de son inclinaison, il reste en place malgré toutes ses voiles déployées, qui paraissent enflées par le vent, on se demande avec inquiétude quelle peut être la cause de cette immobilité avec toutes les apparences du mouvement et toutes les conditions d'une marche rapide.

Ce n'est qu'en approchant de très-près qu'on a le mot de cette énigme qui trompe souvent ceux mêmes qui ont l'habitude de naviguer dans ces parages.

Ce navire fantastique est un immense rocher blanc qui s'élève à pic du sein de la mer, et auxquels les Espagnols ont donné, à cause de sa forme trompeuse, qui est tout-à-fait celle d'un brick à la voile, le nom d' *El Bergantín*.

Vers la fin du mois de septembre 1850, la *Nouvelle-Georgette*, goëlette de la Basse-Terre, sortait du port de Saint-Thomas. Elle avait fait son dernier bord et orienté ses voiles, pour faire route vers Vièques, où elle allait chercher, du bois dur et des bœufs. La mer, que le vent d'équinoxe avait soulevée pendant les jours précédents, ne conservait de son agitation récente que cette grande houle qui la fait briser avec fracas sur la côte, pendant que sa surface, sans vagues s'arrondit en larges sillons que l'écume ne blanchit plus. La

goëlette, bien lestée et orientée pour marcher grand largue, s'avancait rapidement sous cette allure gracieuse, si favorable aux bâtiments latins³. Elle longeait le promontoire du Petit-Saint-Thomas, à courte distance de la côte, et s'élevait sur les grandes lames qui allaient se briser sur les rochers perpendiculaires de ce rivage, si inoffensifs par le beau temps, qu'ils permettent aux bâtiments de pousser leurs bordées jusqu'à les toucher du beaupré, si redoutables lorsque le vent lance sur eux les flots déchaînés.

Le capitaine Ride⁶⁵, marin expérimenté et le plus aimable des hommes, avait *fait faire la tente* pour nous préserver des feux du soleil levant. Chacun s'était arrangé sur le rouffle, suivant sa fantaisie, ou plutôt comme il l'avait pu, car l'arrière d'une goëlette à bœufs présente peu de commodités, et n'offre qu'un triste passage à ceux qui ne sont pas habitués à la mer.

Nous étions cinq passagers. J'étais parti de la Guadeloupe avec la goëlette; mes quatre compagnons étaient trois Français et un vieil Espagnol qui avaient pris, à Saint-Thomas, passage pour Vièques.

— Messieurs, nous dit le brave capitaine Ride, vous avez tous navigué et vous savez qu'il faut s'ingénier ou dormir pour ne pas mourir d'ennui en mer. Nous n'avons pas le temps de nous ingénier beaucoup; quant à dormir, ce sera pour après déjeuner. En attendant, nous allons prendre le coup du matin pour *décoller le mabouya*⁶⁶, comme nous disons à la Guadeloupe, pour tuer le ver, comme disent les Charabias, puis nous mettrons la ligne à la traîne; et, que la pêche soit heureuse ou malheureuse, nous déjeunerons quand il plaira au cuisinier. Seulement, en cas de pêche heureuse, nous aurons du poisson frais.

— Mousse ! ...

— Capitaine?

Et la tête crépue d'un affreux petit nègre se montra à la porte de la cabine.

— Des verres! et offre l'*amer* à ceux de ces messieurs qui en voudront.

Les trois Français étaient de mes connaissances et de celles du capitaine. Tous trois, originaires de la Guadeloupe, faisaient partie de ces quelques courageux travailleurs qui firent la conquête pacifique de l'île de Vièques, que les Espagnols paraissaient avoir oubliée dans le voisinage de leur opulente Puerto-Rico, et que cet abandon avait longtemps livrée aux pirates des Antilles, auxquels elle servait de point de ralliement.

Quelques Français, que le hasard y avait conduits, purent apprécier la valeur de ce sol vierge, et ils étaient venus courageusement s'y établir, transportant leurs dieux lares sur une terre déserte et redoutée, qu'ils devaient promptement rendre productive et hospitalière.

Peu d'années s'étaient écoulées, et plusieurs sucreries élevaient déjà leurs cheminées au-dessus des mangles du rivage, colonnes milliaires de l'industrie qui avait conquis cette terre ! Les vieilles forêts livraient leur bois incorruptible au commerce étranger, qui apportait des provisions en échange; et les hôtes douteux de l'île déserte en avaient abandonné les criques mystérieuses pour aller demander à d'autres terres la discrétion et la sécurité qu'ils craignaient de ne plus trouver sur celle-ci.

Le vieil Espagnol seul était pour nous un inconnu; mais comme nous parlions sa langue aussi facilement que le français qu'il comprenait à peine, nous nous conformâmes à l'entrain hospitalier et aux courtoises attentions de notre excellent capitaine pour le vieil étranger. Nous nous mîmes à causer en espagnol avec cette facilité qui caractérise nos compatriotes, ces saltimbanques de la linguistique, qui sautent si facilement par-dessus les difficultés et les broussailles du langage, qui se frayent passage à travers les phrases les plus embrouillées, coudoyant tout, à coups de barbarismes, et créant hardiment des mots qui sont toujours compris.

Nous eûmes le bonheur de pêcher un beau tassar, et nous nous mîmes à table quand il fut rôti par tranches. Quand je dis à table, c'est une figure. Nous nous plaçâmes comme nous pûmes, sur des

pliants, sur le banc de l'arrière de la goëlette, sur la cabane du vent; chacun s'étant arrangé le plus commodément possible, avec son assiette sur les genoux. Le déjeuner servi sur le rouffle, démonstration de l'axiome de Béranger, qu'on peut bien manger sans nappe, se composait de belle et bonne morue américaine, de nos tranches de tassar, d'une splendide pièce de *family-beef*, achetée à Saint-Thomas et de fruits dont nous avions fait provision à la Guadeloupe.

Quelques verres de bon vin avaient rendu presque communicatif notre vieil Espagnol, qui s'était tenu à l'écart avec la circonspection naturelle à ses compatriotes, et de qui les avances pleines de gaieté de notre capitaine n'avaient obtenu jusque-là que des réponses polies et réservées. Le vin et la bonne chère lui avaient délié la langue, et il finit par causer agréablement, nous racontant des anecdotes intéressantes sur Puerto-Rico où il était né.

Le capitaine, à ma prière, avait fait mettre le cap sur le Brigantin, que je n'avais jamais aperçu que de loin et que je désirais voir de près; du reste, la satisfaction de cette fantaisie ne nous détournait pas de notre route.

On remarqua, sans pourtant en faire l'observation tout haut, que l'aspect de ce rocher paraissait préoccuper notre Espagnol et qu'il s'assombrissait et devenait silencieux, à mesure que nous nous en approchions.

L'immense polypier sortait du sein des vagues qui se brisaient sur lui en écumant. Il avait perdu, à la courte distance dont il se présentait à nos regards, tout aspect fantastique. Ce n'était plus qu'un grand rocher blanc s'élevant en pointe, mais dont l'isolement au milieu de la mer avait quelque chose d'étrange et de mystérieux.

Comme il n'y avait pas de savants parmi nous, personne ne bâtit de théorie sur la formation de ce roc, et ne se demanda ou demanda aux autres comment ce gigantesque champignon avait pu croître là et à quelle profondeur pouvaient s'attacher ses racines.

Nous passions devant, et toute notre attention était captivée par

cette superfétation colossale, qui se trouvait à si courte distance de nous qu'un enfant y eût jeté une pierre, lorsque le capitaine Ride me poussa le coude et me fit voir notre vieil Espagnol, penché sur le bord de la goëlette, faisant le signe de la croix, avec le pouce sur son front et s'abîmant dans une réflexion profonde, la tête appuyée sur ses deux mains croisées. Les autres passagers le remarquèrent aussi, et, comme nous, respectèrent la rêverie du vieillard dont le visage avait pris l'expression d'une mélancolie profonde.

Ceci fut l'affaire de quelques minutes, car le vent soufflait et la goëlette filait rapidement, appuyée sur le tribord et poussée par une jolie brise d'Est.

Sans que personne eût échangé une parole à ce sujet, la préoccupation du vieil Espagnol, que chacun avait remarquée, avait jeté une sorte de réserve parmi nous, et à une causerie animée avait succédé un silence que personne ne paraissait vouloir faire cesser.

Le capitaine Ride rompit la glace. Incapable de résister à l'inspiration de sa nature expansive et franche :

— Amigo, dit-il au vieil Espagnol, *El Bergantín* ne paraît pas avoir le don de vous égayer. Un petit verre de cherry-cordial, et vous nous raconterez, s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander, ce qui vous déplaît dans l'aspect de cette énorme patte à chaux! ⁶⁸

— Volontiers pour le cherry, répondit le vieil Espagnol en prenant le verre que lui présentait l'affreux mousse. Volontiers aussi pour le récit que votre demande m'amènera à vous faire et qui vous apprendra des choses qui se sont passées il y a bien longtemps, que je suis peut-être le seul à me rappeler, et qui vous feront comprendre l'émotion que je ne puis dominer chaque fois que je passe par ici :

Vous avez dû entendre parler plus d'une fois de Mateo Isturitz, tant à Puerto-Rico qu'à Vièques ; à Vièques, si longtemps son refuge et le point de départ des expéditions qui épouvantèrent si souvent les commerçants de Saint-Thomas et les navigateurs de ces mers ; à Puerto-Rico où il fut arrêté et fusillé.

Maintenant on part de Saint-Thomas, sans la moindre appréhension, et quelque rapprochement qu'amène avec votre navire, la manœuvre d'un bâtiment qui marche de conserve ou le croise en faisant des bords, il ne vient plus à la pensée qu'il puisse être suspect ou dangereux. La mer est plus sûre que la terre; elle ne présente d'autres dangers que la tempête ou des abordages involontaires, si on néglige, la nuit, les précautions que prescrit la prudence. Quant à l'homme, il s'y est effacé sous son mauvais aspect, et quelle que soit l'allure ou la couleur d'un bâtiment, jamais une pensée de fuite ou de résistance ne s'éveille quand il apparaît à l'horizon.

Il n'en était pas ainsi à la fin du siècle dernier. A cette époque, un bâtiment ne pouvait quitter le port sans être exposé à quelque danger. Son allure, à la sortie, trahissait les appréhensions du capitaine. L'appareillage était toujours fait aussi tard que le permettait les règlements du port, et le matin aussitôt que possible. Toutes les voiles, toutes les manœuvres étaient disposées pour lui donner la marche la plus rapide et lui faire prendre chasse ou favoriser sa rentrée au port, suivant la distance à laquelle se présenterait le danger trop connu, mais mystérieux, qu'on appréhendait toujours.

Malheureusement, les pirates n'étaient pas seulement sur mer; la terre en recelait quelques-uns. Certaines traditions, dont vous entendrez le récit, si vous interrogez les vieux de Saint-Thomas, vous apprendront que souvent un commis du consignataire accompagnait un navire jusqu'en dehors des passes. C'était une marque d'intérêt qu'il donnait au capitaine. Puis, en quittant le navire pour rentrer au port dans son bon-boat ⁶⁹, il faisait avec son chapeau, avec son mouchoir, avec un pavillon flottant au haut du mât de la petite embarcation, un signe d'adieu amical à ce capitaine dont il venait de serrer la main.

Ce signe, — toujours bien accentué et répété plusieurs fois, d'autres yeux que ceux auxquels il paraissait s'adresser le suivaient, et l'analysaient avec intérêt et en comprenaient la signification.

Ce brave capitaine, qui répondait avec effusion aux signaux affectueux de son jeune ami, remerciait le ciel de s'être consigné à une maison si sûre, si pleine de sollicitude qu'on lui avait conseillé de cacher son argent dans tel endroit du navire plutôt qu'ailleurs, parce que, disait-on, si par hasard, — et Dieu vous en préserve, vous rencontrez Isturitz, la pensée ne lui viendrait jamais de fouiller là ; cela ne lui est jamais arrivé.

Pendant que le confiant capitaine se livrait à un monologue de cette nature, il ne pouvait pas voir, dans une des criques du commencement des Vierges, une balandre⁷⁰ cachée par les roches dont elle avait la couleur, voilée par les mangles, les mâts vides de voiles. Il ne pouvait pas voir, couché sur le beaupré, qui dépassait seul la cachette, un homme, armé d'une lunette anglaise de première qualité, qui n'avait pas perdu de vue un seul instant le bon-boat du commis, dont les signaux paraissaient avoir pour lui le plus grand intérêt.

Puis, lorsque le bâtiment avait dépassé le fort de Saint-Thomas disparu derrière le morne sur lequel il s'élève, la balandre levait son ancre qui tenait à peine, hissait son grand foc, sortait de l'anse où elle se tenait à l'affût, et suivant la côte qu'elle rasait, doublait la pointe du Petit-Saint-Thomas et se trouvait bientôt à peu distance du navire ...

Dès qu'on apercevait le petit bateau de proie, on ne se méprenait pas sur ses intentions. On laissait tomber tout ce qui restait de voiles à mettre au vent à bord du navire, mais il n'était plus temps. Le vautour ouvrait toutes ses ailes : ses trois focs, sa grande voile, sa flèche et sa brigantine ; il rasait l'eau comme un poisson volant, et avant que le bâtiment carré eût pris son erre, un grappin jeté de la balandre en prenait possession et Isturitz sautait à bord.

Il lui est arrivé de s'attaquer à des navires dont les équipages étaient sur la défensive et disposés à lui résister. Plus d'une fois, des bordages trompeurs et ayant toute l'apparence innocente des bâtiments marchands lui voilèrent des canons. Il eut toujours le bonheur

d'échapper à ces dangers grâce à sa présence d'esprit, à une force corporelle et à une agilité extraordinaires, grâce à la marche de sa balandre, qu'un vapeur, s'il y en avait eu alors, n'aurait pu suivre lorsqu'il courait grand large, et qui, au plus près du vent, faisait autant de route qu'un bâtiment carré⁷¹ en eût fait vent arrière.

La balandre était montée d'une quinzaine d'hommes; huit ou dix suivaient Isturitz à bord de la prise, et comme il fallait que ces expéditions fussent achevées en un tour de main, on ne s'en rapportait jamais au dire du capitaine, qui ne livrait d'habitude qu'une faible somme d'argent tenue à portée en cas d'événement. On furetait partout, et le *basard* faisait toujours découvrir la cachette où étaient serrées les onces.

On n'en venait à la violence qu'envers les capitaines consignés à des maisons dont les commis n'avaient pas été assez polis pour venir leur faire la conduite à bord.

Chaque chose a son bon côté, et si dans toutes les actions de la vie, même les meilleures, le diable a, dit-on, sa part, l'humanité trouve aussi quelquefois la sienne dans les plus mauvaises.

Mateo Isturitz ne se contentait pas de ses expéditions sur mer; il en entreprenait d'aussi fructueuses sur terre, avec plus de dangers quelquefois, mais il s'en tirait toujours avec le même bonheur. Son nom était devenu proverbial à Puerto-Rico, et lorsqu'il était question de lui, c'était avec crainte qu'on en parlait sans doute, mais le sentiment qui dominait était l'admiration. Admiration de son courage, de son audace, de sa force, de son bonheur. On citait de lui mille faits invraisemblables; mais comme on le croyait capable de tout, on croyait à tout.

Il faut dire que cette admiration, généralement sans réserve, était professée par une population qui avait des notions très inexactes du juste et de l'injuste, qui jugeait de bonne prise tout ce qui était pris avec audace, et chez qui les intérêts personnels seuls s'irritaient lorsqu'ils étaient lésés.

Outre sa balandre la *Galga*, qu'il montait toujours et qui ne prenait jamais la mer sans lui, il avait une goëlette d'une soixantaine de tonneaux, de la grandeur de celle-ci à peu près, la *Mulatta*. La *Mulatta* lui servait pour ses expéditions à Puerto-Rico. Il l'avait munie, je ne sais par quel moyen, de papiers bien en règle, et elle était commandée par un capitaine apparent qui avait les allures innocentes du plus honnête marchand de bœufs.

Isturitz était Galicien. Je ne sais quand et comment il avait quitté l'Espagne ; je l'ai entendu dire quand j'étais enfant, mais je ne m'en souviens pas. Si beaucoup, dans l'île de Puerto-Rico, et surtout dans les quartiers de Fajardo, Naguabo, Humacao, savaient son nom et se flattaient d'avoir reconnu la *Galga* dans une balandre courant au large, quelques-uns connaissaient sa personne, et, pour leur malheur, mon père et mon frère, plus âgés que moi de dix ans, étaient de ce nombre.

Je l'ai aussi connu, moi, et dans des circonstances trop fatales pour oublier jamais sa figure brune, animée par deux yeux vifs et narquois, son long nez, sous lequel une grande bouche, meublée de belles dents blanches, s'ouvrait sans cesse par un sourire quelquefois bienveillant, généralement railleur, souvent diabolique.

Nous demeurions entre Fajardo et Naguabo. Mon père avait construit sa case sur un morne dont il avait déboisé une partie, et d'où on apercevait l'île de Vièques dans toute sa longueur et une vaste étendue de mer, dans laquelle, lorsque le temps était bien clair, nous pouvions facilement voir serpenter la Couleuvre ⁷².

Dès ma première enfance, le nom de *el Gallego* m'était familier, et je l'entendais toujours prononcer avec plaisir, parce qu'il annonçait toujours des cadeaux, d'étoffes pour ma mère qui vivait alors, de vivres, de vin, de liqueurs, de cigares de la Havane pour mon père et mon frère, de sucreries et de fruits confits pour moi.

Lorsque ma mère mourut, j'avais environ six ans alors, *el Gallego* pleura beaucoup. A toutes ses apparitions, après cette perte, il m'em-

brassait avec tendresse; je me souviens d'avoir senti bien souvent, dans le demi-sommeil, le contact de sa figure barbue, et et j'ai encore présent à la mémoire l'éclat sympathique de ses yeux se fixant sur moi lorsque, éveillé en sursaut, j'ouvrais les miens, et le sourire bienveillant et paternel qui, dans ces circonstances, entr'ouvrait sa grande bouche.

Bien des choses ont dû m'échapper car quoique les enfants soient généralement observateurs, rien ne m'intriguait dans les venues mystérieuses del Gallego. Nous vivions seuls; les visites que nous recevions étaient toujours des apparitions, qu'elles fussent faites de jour ou de nuit. Je savais qu'il en était ainsi tout autour de nous, que les amis de mon père vivaient comme nous, les uns du côté de Fajardo, les autres de celui de Naguabo, et qu'on ne se voyait guère, à part les rares visites dont j'ai parlé, que le dimanche, au bourg, lorsque l'état des chemins permettait d'aller à la messe.

Maintenant que les habitations se sont rapprochées, que des agglomérations de cases se sont formées et ont constitué des hameaux, que les routes sont à peu près praticables en tout temps, que le commerce avec l'étranger a déboisé une partie de la côte et livré à la culture des terrains qui étaient alors des forêts souvent impraticables, maintenant, dis-je, il n'est pas d'enfant qui ne serait surpris de visites nocturnes comme celles que nous faisait el Gallego.

Dans ce temps, rien ne m'étonnait, parce que les relations entre les hommes n'avaient rien de régulier.

Je m'amusais des grands feux que mon père et mon frère allumaient quelquefois sur le bord de la mer, des divisions bizarres qu'ils donnaient aux divers bûchers auxquels j'étais chargé quelquefois de mettre le feu. Je remarquais, mais sans surprise, que souvent un feu apparaissait au milieu de l'obscurité de la mer dès que les nôtres étaient allumés, et que, sur la côte de Vièques, la disposition de nos bûchers était reproduite et comme reflétée.

De temps en temps, el Gallego venait la nuit, accompagné d'une

dizaine de nègres et de mulâtres qui conduisaient des troupeaux de bœufs plus ou moins nombreux. On faisait entrer ces animaux avec précaution dans un *cercado* taillé par mon père et mon frère en pleine forêt, ce qui formait un réduit impénétrable. Les bœufs étaient conduits un à un par un sentier étroit et tortueux qu'on fermait au moyen de grandes broussailles.

Je me souviens, lorsque des bœufs avaient été enfermés ainsi, avoir vu venir bien des fois des gens à cheval, l'air affairé et inquiet, interrogeant mon père et mon frère qu'ils trouvaient se balançant dans leurs hamacs, et qui, avec l'air de la plus parfaite innocence, faisaient des réponses négatives aux questions qu'on leur adressait.

La nuit qui suivait ces visites ou celles d'après, el Gallego ne manquait jamais de venir. On faisait sortir les bœufs mystérieusement du *cercado*. On les faisait descendre jusque dans la baie d'Enseñada honda⁷³ où une grande goëlette attendait, mouillée à toucher les mangles. Les bœufs, conduits sur une sorte de pont appuyé sur les racines entrelacées, étaient embarqués silencieusement. J'assistais souvent à ces expéditions, et je restais en extase devant ce grand bâtiment, qu'un long canot armé de dix à douze nages touait⁷⁴ hors de la baie, dès que le chargement était achevé, et dont je voyais bientôt les grandes voiles disparaître dans l'obscurité.

Mon père et mon frère remontaient alors, effaçant avec soin toutes les traces qu'avait pu laisser le passage des animaux. Chacun reprenait son hamac et ils répondaient alors avec plus d'assurance et de bonhomie que jamais aux questions que des visiteurs empressés et inquiets ne manquaient pas de venir leur adresser pendant plusieurs jours.

Il y avait alors à Fajardo un capitaine de port nommé Don Baltazar Córdoba pour lequel mon père avait un culte tout particulier.

Il l'avait connu dès son enfance et l'avait choisi pour son parrain de mariage. Don Baltazar était le parrain de mon frère qui partageait le dévouement de mon père pour son riche ami. Il est vrai que l'ami-

tié de Don Baltazar ne s'était pas bornée à être une fiction flatteuse, et s'était quelquefois manifestée, d'une manière effective, en faisant sortir heureusement mon père et mon frère des différends qu'ils avaient eus avec les autorités, à propos des subsides, du service militaire, de l'immatriculation maritime, etc.

Don Baltazar était un des plus riches habitants du quartier de Fajardo, et sa fortune consistait, comme presque toutes celles du pays, en *quadriilas* de bœufs, en plantations de riz et de maïs. Les sucreries ne faisaient que commencer et n'avaient pas encore pénétré dans notre quartier. Mayaguès et Ponce en avaient seuls quelques-unes.

Plusieurs fois j'avais entendu son nom prononcé par mon père et par Isturitz avec des accentuations différentes, par el Gallego, avec un rire railleur qui était la suprême expression du doute, de l'incrédulité, du dédain le plus ironiquement méprisant ; par mon père et mon frère, avec une fermeté qui ne leur était pas habituelle, — fermeté froide qui paraissait être l'expression d'une volonté bien arrêtée.

— Non, disait mon père, à toutes les propositions qu'avancait Isturitz, *no, es mi compadre, yo no quiero.*

— *No*, disait mon frère, *es mi padrino.* Qui vous voudrez mais pas lui, lui jamais.

Souvent, à la suite de discussions de cette nature et dans lesquelles le nom de Don Baltazar avait été prononcé plusieurs fois, el Gallego s'était jeté brusquement hors de son hamac et était parti sans serrer la main de mon père, sans m'embrasser ...

Il semblait qu'une lutte fût engagée et qu'aucun ne voulût céder à la volonté de l'autre. Les relations si amicales de ces hommes avaient perdu leur caractère. J'entendais mon père et mon frère parler entre eux d'Isturitz avec aigreur, et chaque fois que celui-ci revenait, lui-même les abordait d'un air agressif, et la lutte s'engageait aussitôt pour ne finir quelquefois que par des menaces et une séparation brusque.

Une nuit, el Gallego vint éveiller mon père. Un troupeau de bœufs

attendait devant l'entrée du *cercado*, gardé par les hommes d'Isturitz. Mon père et mon frère allumèrent des torches et on se mit en devoir de découvrir l'entrée pour y faire pénétrer le butin.

Plusieurs bœufs avaient déjà pénétré dans l'étroite avenue lorsque mon père, que la couleur d'un des animaux parut frapper, arrêta tout-à-coup l'homme qui les conduisait. Il approcha sa torche et vit sur la cuisse de derrière de l'animal, B C, initiales de Don Baltazar, marquées au fer rouge, comme vous savez que cela se pratique. Il jeta son chapeau, passa sa main dans ses cheveux avec rage, courut à un autre animal et renouvela son inspection pour trouver la répétition des mêmes lettres, il examina tous ceux qui restaient dehors, et sur trois trouva la marque de Don Baltazar Córdoba.

Il courut à Isturitz et d'une voix étranglée par la colère :

— Je vous avais dit que je ne voulais pas, lui dit-il.

— Et moi, ne vous avais-je pas dit que je voulais ? répondit froidement el Gallego.

Un éclair de rage passa dans les yeux de mon père. Il laissa tomber sa torche et se jeta sur Isturitz. Mais celui-ci, sans effort apparent, lui saisit les deux avant-bras dans une de ses larges mains, et tirant une corde de sa poche, il la lui passa plusieurs fois autour des poignets, et le renversant à terre, il lui lia de même les jambes. Mon frère voulut courir au secours de notre père, mais arrêté par un des nègres du pirate, il fut bientôt couché auprès de lui sur la terre.

Effrayé, je m'enfuis en poussant des cris, mais el Gallego m'arrêta en m'appelant de sa grosse voix qui me faisait trembler, et me lançant un regard comme il ne m'en avait jeté :

— Viens ici, petit, me dit-il. Et comme terrifié, je m'arrêtai et revins sur mes pas.

— Reste ici, me dit-il d'une voix plus douce. On ne te fera rien. On ne fera pas de mal à ton père et à ton frère.

Il fit alors entrer le reste du troupeau dans le *cercado*. Le sentier et l'entrée furent encombrés comme de coutume. Puis il dit quelques

mots à ses hommes qui démarrèrent⁷⁵ les jambes de mon père et de mon frère qu'ils emmenèrent avec eux.

Quand il fut seul avec moi :

— Ecoute, me dit-il, tu es assez grand garçon pour comprendre ce que je vais te dire. Ton père et ton frère ne courent aucun danger, mais j'ai besoin d'eux pour quelque temps. Tu vas rester seul à la case pendant trois ou quatre jours. Don Baltazar y viendra sans doute plusieurs fois. Tu lui diras que ton père et ton frère sont partis depuis avant-hier pour Humucao, appelés par l'alcade mayor. Et quant à cela, continua-t-il en me montrant l'entrée du cercado et me regardant d'une façon tellement significative, que je compris; quant à cela, tu n'as rien vu.

Habitué comme nous le sommes, comme nous l'étions, au moins, dans ma jeunesse, à vivre dans l'isolement, — m'étant, du reste, souvent trouvé seul à la case pendant les absences de mon père et de mon frère, dont ils ne me donnaient et dont je ne demandais pas l'explication, la solitude n'avait rien d'effrayant ou d'inusité pour moi. El Gallego partit après sa recommandation que la crainte grava dans mon esprit, et je restai seul.

Le lendemain, comme il l'avait prévu, Don Baltazar vint à la case et parut vivement contrarié de l'absence de son compère et de son filleul. Il m'interrogea sur leur voyage, sur l'époque de leur départ que, d'après la recommandation de mon terrible conseiller, je dis dater de l'avant-veille. Du reste, mes réponses étaient faciles. Mon père et mon frère étaient partis à l'époque que j'indiquais. Personne n'était venu, je ne savais rien de plus. Mon isolement n'avait rien de surprenant pour Don Baltazar, qui savait que les bananes que je n'avais qu'à cueillir suffisaient à ma nourriture.

Il partit, mais il revint quelques heures après; son esclave de confiance vint le lendemain matin, et je le revis lui-même deux fois dans cette journée.

La troisième nuit je fus éveillé par Isturitz, qui était suivi de ses

compagnons habituels.

— Eh bien ! petit, me dit-il, qu'y a-t-il de nouveau ?

Je lui rendis compte des visites de Don Baltazar et de son agent. Il sourit quand il vit que tout s'était passé comme il l'avait prévu. Il se mit avec ses gens à faire sortir les bœufs du cercado, et moi je repris mon hamac et me rendormis.

Le matin, quand je me levai, je vis mon père et mon frère dans leurs hamacs. Ils furent tout le jour mornes et silencieux. Vers le soir ils eurent un colloque très-animé dans lequel j'entendis revenir à plusieurs reprises le nom de Don Baltazar, et mon frère mit les banastres sur son cheval et partit.

Le lendemain il revint avec Don Baltazar, avec lequel ils eurent de longs entretiens, et qui échangea avec eux, en partant, des poignées de main, des promesses, des protestations, des recommandations que je ne compris pas.

Plus d'un mois s'écoula sans que nous vissions Mateo Isturitz. Cela n'avait rien de surprenant, car il lui était souvent arrivé de rester deux et trois mois sans venir, tandis qu'à d'autres époques il nous visitait trois et quatre fois par semaine.

Enfin il revint. Mon père et mon frère ne l'accueillirent pas cordialement comme de coutume; il y eut un peu de réserve dans leur accueil, mais pas de colère et seulement l'apparence d'un ressentiment qu'on cherchait à oublier. El Gallego parut comprendre la cause de leur reste de froideur; il leur tendit la main qu'ils consentirent à serrer, et leur dit: — Puisque l'affaire est faite, eh bien! n'en parlons plus.

Quelques jours se passèrent; les relations paraissaient établies sur le même pied qu'auparavant, et une nuit, un troupeau d'une cinquantaine de bœufs vint demander l'hospitalité du cercado. Mon père, cette fois, ne s'inquiéta pas de la marque des animaux. Seulement, mon frère monta à cheval dès le matin, et je remarquai pendant son absence, sur le visage et dans les allures de mon père

qui était d'un naturel tranquille et réfléchi, une agitation inaccoutumée. Elle cessa après le retour de mon frère, pour faire place à une expression calme et résolue.

La nuit de l'embarquement des bestiaux arriva. Mon père, qui la prévoyait, s'était couché dès que le soir était venu. Mais je vis bien qu'il ne dormait pas, que toutes ses facultés étaient tendues, et qu'il attendait avec anxiété un bruit qui vint du dehors. La corde de son hamac cria sous le mouvement brusque et presque convulsif qu'il lui imprima, lorsque j'entendis la voix de Mateo Isturitz qui l'appelait, il feignit de s'éveiller en sursaut et sortit pour accomplir le dernier acte de ces rapines nocturnes.

Les bœufs sortirent comme d'habitude. Comme d'habitude ils furent conduits avec les plus grandes précautions à la baie d'Enseñada honda, et embarqués avec l'assistance de mon père et de mon frère que j'avais accompagnés, Isturitz se mit à la barre ; les douze hommes de l'équipage de la goëlette entrèrent dans le grand canot et les douze rames, manœuvrées avec ensemble, ébranlèrent la lourde machine qui glissa silencieusement sur l'eau tranquille de la baie et s'avança vers son embouchure.

D'ordinaire, nous remontions dès que les bœufs étaient à bord. Cette nuit-là, mon père et mon frère restèrent comme pétrifiés à l'endroit où ils étaient, debout sur les racines de mangliers. Leurs yeux, brillant dans l'obscurité, suivaient du regard la goëlette dont la grande voile était déployée et tranchait en noir sur la mer qui reflétait les étoiles du ciel.

Quand elle arriva à la passe étroite qu'elle avait à franchir pour entrer dans la pleine mer, nous entendîmes tout-à-coup un grand tumulte, quelques détonations de fusils et de pistolets, et tout rentra dans le silence.

Nous vîmes alors dans l'eau un corps qui nageait rapidement vers nous, et qui en sortit en s'accrochant aux racines des mangliers. C'était el Gallego, qui, en deux ou trois sauts sur ce plancher élas-

tique, se trouva auprès de mon père. Il le frappa violemment au visage, et lui dit en le regardant avec son méchant sourire :

— *Traidor, tu me lo pagarás!* Il renversa mon frère, qui essaya de le saisir, et disparut par le sentier des bœufs.

Pendant ce temps, la goëlette revenait à l'endroit d'où elle était partie et où nous nous trouvions. Cette fois elle était touée par quatre canots conduits par des matelots de la marine royale. L'arrière du pont était couvert de carabineros armés, et Don Baltazar était avec eux.

Je sus plus tard que mon père et mon frère, fanatiques de leur dévouement à leur compadre y padrino, lui avaient sacrifié leur plus vieille et peut-être leur seule affection. Ils avaient dénoncé el Gallego à Don Balthazar. Celui-ci avait pu faire avertir le commandant du garde-côte, qui lui avait envoyé quatre chaloupes montées par de bons matelots, auxquels il avait joint tout ce qu'il avait pu ramasser de carabineros à Fajardo et à Naguabo.

Avertis de l'arrivée de la goëlette dans la baie, ils avaient pu disposer leur embuscade avec d'autant plus de facilité, qu'ils avaient affaire à des gens qui n'étaient pas habitués à rencontrer des obstacles de cette nature. On ne put cependant s'emparer que de la goëlette chargée. Les matelots royaux, craignant un contact trop rapproché avec leurs ennemis, tirèrent sur eux; ils n'en blessèrent probablement aucun, et leur donnèrent le temps de couper leur amarre et de disparaître sous les efforts de leurs douze avirons.

Isturitz, qui était à bord de la goëlette, dut pourvoir seul à son salut et ne resta sans doute pas longtemps séparé de ses compagnons.

Des jours, des semaines, des mois mêmes s'écoulèrent sans que nous entendissions parler de notre ancien ami. Mon père et mon frère, qui avaient paru inquiets pendant les jours, et surtout les nuits qui suivirent la prise de la goëlette, semblaient avoir oublié ce qui s'était passé. Don Baltazar était venu souvent à la case; le sacrifice

qui lui avait été fait d'une amitié ancienne et étroite comme celle d'Isturitz paraissait l'avoir touché. Il n'ignorait pas, sans doute, la nature des relations qui avaient existé entre mon père et le pirate ; mais sans entrer en explication sur un sujet aussi délicat, ne voulant pas sans doute que ce que mon père avait fait pour lui nous fût préjudiciable d'une manière trop effective, il nous fit quelques dons utiles avec une délicatesse qui ne pouvait laisser soupçonner qu'il fusse le prix d'un service rendu.

Comme il n'était plus question d'Isturitz dans les environs, on pensa qu'après l'échec d'Enseñada honda et la perte de sa goëlette, il avait renoncé à ses expéditions d'animaux. Don Baltazar seul savait comment l'affaire s'était passée. Si on en eût connu les détails dans le pays, bien que le nom de Mateo y répandît la terreur, pas une voix ne se fût élevée pour excuser mon père et mon frère ; toutes eussent condamné les traîtres.

Plusieurs mois s'étaient donc écoulés, et avec l'insouciance de l'enfance, j'avais presque oublié l'événement d'Enseñada honda et je ne pensais plus à Isturitz que pour lui reprocher mentalement la prolongation de son absence, qui me privait des sucreries, des bons fruits confits d'Europe auxquels il m'avait habitué.

Une nuit pourtant, je fus éveillé par un grand bruit qui se fit autour de moi. Quand j'ouvris les yeux, je rencontrai ceux de mon ancien ami. Je cherchai dans son regard cet éclat sympathique que j'y trouvais autrefois, cette douceur pénétrante qui faisait que, tout petit enfant, je tendais machinalement les bras lorsque j'étais soumis à cette influence affectueuse. Je ne trouvai plus rien de cela, et mes paupières se baissèrent sous le feu d'un regard diabolique.

Mon père et mon frère avaient les poignets liés et étaient tenus en respect par les matelots.

— Je t'ai dit que tu me le paierais, dit el Gallego à mon père en le regardant dans les yeux et d'une voix tremblante de colère, et tu me le paieras.

Il indiqua la route à ses hommes, qui se mirent en marche avec les deux prisonniers. Quant à moi, il me prit par la main et m'entraîna avec lui sans me dire un mot.

Nous descendîmes à la baie d'Enseñada honda, où nous trouvâmes le grand canot à la place où se tenait ordinairement la goëlette. On y fit entrer mon père et mon frère, qui n'avaient pas dit une parole et n'avaient pas tenté un effort pour désarmer leur terrible ennemi. Ils savaient à qui ils avaient affaire.

En sortant de la baie d'Enseñada honda, el Gallego fit un signal à une balandre qui louvoyait à quelque distance. Elle vira de bord, et bientôt le canot put l'accoster.

On embarqua les deux prisonniers amarrés. Isturitz me fit passer devant lui, et lorsque tout le monde fut à bord, on hissa le canot en porte-manteau à l'arrière, et on orienta la barque pour remonter dans l'est.

Mon père et mon frère furent enfermés dans la cabine de la balandre. Aussitôt après l'appareillage, Isturitz leur fit délier les mains, et défendit de monter sur le pont. Un homme restait assis sur la première marche de l'étroit escalier pour veiller à ce que les prisonniers n'enfreignissent pas cette consigne.

Pour moi, on me laissa libre sur le pont.

El Gallego passa toute la nuit, à demi-couché, sur le banc, derrière le timonier, sans ouvrir la bouche pour autre chose que pour quelques recommandations brèves touchant la manœuvre. Je remarquai qu'il fumait précipitamment et jetait souvent son cigare, sans l'avoir achevé, pour en allumer un autre presque aussitôt. Le lendemain, nous louvoyâmes toute la journée, avec vent debout, devant l'île de Vièques. El Gallego fit descendre à manger à ses prisonniers, avec lesquels je pouvais communiquer et dont je partageais le repas.

Quant à lui, il mit dans sa bouche quelques morceaux de biscuit, qu'il cracha ensuite dans la mer, comme s'il lui eût été impossible d'avaler. Ce fut, avec une grande calebasse d'eau, tout ce que je lui

vis prendre dans la journée, qu'il passa comme la nuit, couché sur le banc de l'arrière, ne se levant que de temps en temps pour jeter un coup d'œil sur l'habitacle, afin de voir la route que faisait la balandre et pour regarder machinalement à tous les points de l'horizon. Il n'avait échangé ni un mot ni un signe avec les prisonniers.

Nous arrivâmes vers cinq heures du soir devant le Brigantin, et j'entendis el Gallego donner l'ordre de faire des petits bords jusqu'à la nuit. Il faisait alors grand jour encore, et le soleil couchant allongeait démesurément l'ombre de cette terrible roche devant laquelle nous ne fîmes qu'aller et venir, jusqu'à ce que la nuit fût entièrement tombée. Il ventait une bonne brise du sud ; le pied du rocher était entouré d'écume phosphorescente qui faisait paraître toute noire dans l'ombre sa masse énorme si complètement blanche dans le jour.

La balandre allait et venait, poussant ses bordées à une centaine de pas de chaque côté de la roche, et chaque fois que nous passions devant le sombre récif, inquiet de ces allées et venues inexplicables, j'étais saisi d'une sorte de frisson nerveux.

Il y avait bien deux heures que nous courions ainsi, lorsque l'horizon fut éclairé par la lune qui allait paraître. El Gallego se leva alors, ordonna de mettre le canot à la mer, y fit porter quelques objets qui paraissaient avoir été préparés à l'avance, trois pièces de bois, des cordes, des poulies, y descendit lui-même avec quatre hommes et fit nager vers le Brigantin.

Le matelot préposé à la garde des prisonniers resta à sa place, et rien ne fut changé à bord. Seulement, chaque fois que nous passions devant le rocher, car la balandre continuait ses bordées, je voyais des ombres s'agiter sur une des plates-formes qu'on voit de côté, et que de loin paraissent être la ligne qui termine en haut la grande voile du navire dont il représente l'image. J'entendais un bruit comme si on attaquait la pierre avec des instruments de fer, mais je ne me rendais compte de rien et je n'osais interroger personne.

Un signal partit du rocher ; la balandre mit à la cape et fût bientôt accostée par le canot. El Gallego sauta à bord et descendit dans la cabine : je vis, à la lueur de la lampe de l'habitacle, que son visage était d'une affreuse pâleur.

Il saisit mon père sans lui parler et lui lia fortement les mains derrière le dos. Il en fit autant à mon frère. Frappé de terreur et d'anéantissement, ils se laissèrent faire sans chercher à résister. Il leur fit signe de monter sur le pont, et quand ils y furent, il me prit par un bras et me jeta dans le canot. Toujours sans parler, il fit comprendre à ses deux prisonniers qu'ils eussent à me suivre, ce qu'ils ne purent faire qu'avec l'aide des matelots, qui les soulevèrent sur le bordage de la balandre, et les laissèrent tomber auprès de moi en arrière du canot.

El Gallego se mit à la barre. — *Adelante!* en avant ! dit-il d'une voix étranglée et en quelques coups d'aviron nous nous trouvâmes le long du rocher, que nous abordâmes sous le vent pour pouvoir débarquer sans danger.

Mon père, mon frère et moi, terrifiés par cette scène nocturne, fûmes portés sur le rocher, n'ayant ni la force ni la faculté de nous aider nous-mêmes. On nous entraîna sur la plate-forme où j'avais entendu le bruit, et je vis deux vergues plantées perpendiculairement dans le roc avec une troisième qui les réunissait au sommet ; à celle-ci étaient frappées deux poulies d'où tombaient deux cordes ayant chacune un nœud coulant préparé à son extrémité. Les matelots, instruits à l'avance, sans doute, passèrent ces cordes au cou de mon père et de mon frère, et Isturitz s'adressant au premier, lui dit :

— Je t'ai dit que tu me le paierais ; l'heure est venue ! et, se tournant vers les matelots qui tenaient les extrémités des cordes :

— Hisse ! leur dit-il. Un double cri, un cri affreux se fit entendre.

Je sentis une forte commotion au cerveau. Je vis tout tourner autour de moi, et je crois que je tombai sans mouvement.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état. Quand je revins

à moi, les premières sensations que j'éprouvai furent celles d'un grand froid et d'un bruit terrible qui se faisait autour de moi. La mémoire me revint tout d'un coup avec les forces. J'ouvris les yeux et je me levai debout. La lune descendait à l'horizon du côté opposé à celui où je l'avais vue quand nous étions arrivés à cet endroit fatal.

J'étais seul sur le rocher, et, au-dessus de moi, se balançaient les cadavres de mon père et de mon frère.

La mer grondait au pied du rocher, et son écume arrivant jusqu'à moi en pluie fine et serrée, avait traversé mes vêtements.

Ma première pensée fut personnelle, je dois le dire. Bien que je fusse sur une plate-forme étroite, il est vrai, mais assez étendue pour que je pusse être à l'abri du vent et des lames qui ne pouvaient pas arriver jusque-là, une crainte folle me saisit, une sorte de vertige; j'eus peur d'être entraîné dans la mer; je me jetai à terre et m'attachai en désespéré à ce que je trouvai sous mes mains. C'était un des deux poteaux perpendiculaires.

Je renonce à vous dire ce que j'éprouvai. Le souvenir seul de cette nuit terrible me fait courir un frisson de la plante des pieds à la pointe des cheveux. Vous devez comprendre après cela que je ne puisse voir le Brigantin sans être ému. Et il est certain, continua le vieil Espagnol en me regardant avec un triste sourire, que si vous aviez su ce que me rappelle cet endroit, vous eussiez renoncé à satisfaire aujourd'hui la curiosité qui vous a fait désirer de le voir de près.

Pour finir cette triste histoire, je vous dirai que ce ne fut qu'à dix heures environ du matin que je fus aperçu par une goëlette venant de Puerto-Rico, et qui me porta à Saint-Thomas. Le gouverneur de Saint-Thomas envoya un cotre pour recueillir les restes des deux victimes du pirate.

Je pus faire une déclaration bien circonstanciée, qui ne servit à rien qu'à augmenter le renom d'El Gallego, et à le rendre le héros d'histoires bien plus extraordinaires que toutes celles qu'on avait

racontées jusque-là.

Ce ne fut que quelques années après que s'étant imprudemment engagé dans la baie de Jobos, auprès de Guayama, il fut attaqué par des marins français et américains qui s'emparèrent de sa balandre. Ils le poursuivirent dans les mangles et furent heureusement aidés dans leurs recherches par les hívaros.

Tous les compagnons d'Isturitz, qui l'accompagnaient, furent pris. Quant à lui, il se défendit en désespéré et fut cependant saisi vivant mais haché de coups de *machete*.

On le transporta dans un hamac à Saint-Jean, où on essaya de le guérir, pour donner à son procès et à son exécution toute la solennité possible. Mais ses blessures étaient trop graves et trop nombreuses.

Il fallut hâter son jugement pour ne pas être devancé par la mort, et on dut le lier à un poteau pour le fusiller debout et vivant. J'assistai à son exécution.

Peu d'instants après que le vieil Espagnol eut achevé son triste récit, nous arrivions à Puerto Mulas, qui était le lieu de notre destination.

Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, août 1860.



CHL VII LE COMMERCE DES BŒUFS À PUERTO-RICO



malgré les nombreux essais tentés par les propriétaires d'habitation, malgré les primes d'encouragement, malgré les efforts directs faits par le gouvernement qui, à plusieurs reprises, y a envoyé des animaux de choix et propres à la propagation, les colonies françaises n'ont jamais pu produire assez de bétail pour suffire à leur alimentation et aux besoins de leurs travaux.

Que d'efforts intelligents faits dans ce sens, par des colons à l'esprit actif et avide de progrès, qui n'ont abouti qu'à la ruine ! Combien, dans leur persistance obstinée, ont été étudier la question pratique en France et en Angleterre, se faisant valets de ferme pour connaître les mœurs des bœufs et des vaches, leurs maladies, l'hygiène à laquelle ils doivent être soumis suivant les températures !

Combien ont interrogé Alfort⁷⁶, ont couru les foires, les marchés, et sont revenus riches d'une science acquise péniblement, mais dont le résultat devait être négatif!

L'esprit léger du Français en général est proverbial; l'esprit du créole passe pour en être l'exagération. Que de choses durables, cependant, n'a pas produites l'esprit français!

Que de volonté n'a-t-il pas fallu au colon pour atteindre le résultat auquel il est arrivé et que peu de gens peuvent apprécier, parce que peu connaissent les obstacles de toute nature qu'il a eus à surmonter, les insuccès qui lui ont si souvent barré le passage sans jamais le décourager, parce que personne n'a jamais pu juger convenablement la puissance qu'il lui a fallu développer, ne fût-ce que pour lutter avec un climat énervant

Une grande erreur répandue en Europe a stigmatisé le colon. Le colon est nécessairement paresseux, et on ne se le représente pas autrement qu'abandonné à perpétuité au *farniente*, pendant que de malheureux nègres, esclaves ou non, travaillent pour lui et fécondent de leur sueur le sol dont il récolte les produits.

Erreur funeste, et qui a été plus préjudiciable aux colonies que la concurrence de la betterave, et toutes les lois et arrêtés qui mettent dans les ports de France leurs produits en suspicion!

Bien qu'on n'ait pu encore accepter comme fait acquis et irréfutable l'impossibilité absolue d'élever des bœufs dans les colonies françaises, il a fallu cependant se résigner à cette vérité fatale qu'on n'a pu jusqu'à présent en élever assez pour subvenir aux besoins du pays, et, en attendant le résultat des effets des opiniâtres oseurs qui marchent toujours en avant et ne cèdent jamais à l'impossible, il faut aller s'approvisionner à Puerto-Rico, le grand marché de bétail des Antilles.

On apporte aux Antilles des bœufs du Sénégal qui sont employés aux travaux, mais dont la chair est rejetée pour la boucherie. On a essayé maintes fois des bœufs de la Côte-Ferme, de ceux de Santo-

Domingo, mais nulle part on a rencontré des animaux pouvant soutenir la concurrence, soit comme bœufs de travail, soit comme chair propre à l'alimentation, avec ceux de Puerto-Rico.

Le commerce des bœufs se fait donc d'une manière régulière entre les colonies françaises et Puerto-Rico, par des goëlettes ⁷⁷ particulièrement affectées à ce service.

La Guadeloupe a été longtemps seule à se servir dans l'île espagnole; la Martinique, plus voisine de la Côte-Ferme, en tirait son approvisionnement; mais la comparaison lui a démontré que la supériorité des animaux puertoricains compensait largement la distance et même le prix moins élevé des bœufs de la Côte-Ferme. Aussi, depuis dix ou douze ans, ses relations avec Puerto-Rico sont-elles devenues aussi suivies et aussi absolues que celles de la Guadeloupe. Les Antilles anglaises ont suivi depuis plusieurs années l'exemple des colonies françaises, et un bateau à vapeur, *Le Toro*, va deux fois par mois à Naguabo, où il prend à chaque voyage cent cinquante bœufs qu'il distribue dans les îles d'Antigue, de la Barbade, de la Trinidad, etc.

Le premier bateau à vapeur qui ait fait ces transports, *La Madinina*, était un bâtiment français qui, pendant une année et plus, a approvisionné la Guadeloupe et la Martinique. Nous constatons avec orgueil cette tentative de progrès, parce qu'elle est française; mais nous disons avec regret qu'elle a échoué ⁷⁸. Par quelle cause? Nous ne saurions le dire. Toujours est-il que ce premier jalon a été posé par les Français, qui s'en sont tenus là. *La Madinina* a été vendue, et est maintenant, nous a-t-on dit, dans la mer Noire. S'est-on heurté à des difficultés trop grandes? Nous ne le savons pas; mais *Le Toro* anglais n'a sans doute pas rencontré ces difficultés, où les a heureusement franchies, car il fait régulièrement et avantageusement ses voyages pendant que les colonies françaises en sont revenues, après leur vain essai, au moyen de transport traditionnel des goëlettes.

Je ferai donc faire à mes lecteurs un voyage de Puerto-Rico en goëlette, leur déclarant d'abord que je ne déplore la cessation des voyages de *La Madinina* que comme essai progressiste avorté, mais que je ne demanderais pour mon compte et ne leur souhaiterais pour le leur, comme moyen de transport, un meilleur bâtiment que *La Georgette* sur laquelle je vais les faire embarquer avec moi, et un plus aimable et plus habile capitaine que le capitaine Ride⁷⁹ qui le commande.

Nous appareillons le 2 février à six heures du soir. Nous quittons la dernière bouée du port de la Pointe-à-Pitre, après avoir suivi les méandres de la passe, comme le soleil se couchait, et nous avons devant et derrière le plus magnifique spectacle qu'il fût possible de contempler. A l'ouest, le globe de feu s'effaçant lentement derrière les montagnes qui se découpaient en brun sur le rouge ardent de ses rayons ; à l'est, la Grande-Terre, qui s'allongeait sur la mer calme comme un immense serpent couché ; plus loin, la Désirade, qui semblait un cercueil gigantesque posé sur l'Océan et se perdait dans la brume qui enveloppait plus au nord Marie-Galante et la Dominique.

Une bonne brise d'est enflait les voiles de la goëlette dont les flèches avaient été hissées. Elle filait dans un sillon d'écume, bien appuyée sur tribord ; les vagues qu'elle fendait la soulevaient à peine. Le roulis ne s'y faisait pas sentir, et les petites lames séparées par son allure rapide paraissaient ne pas avoir le temps de la soulever.

Nous passions devant les Saintes à huit heures, et à onze nous mouillions dans la rade foraine de la Basse-Terre, sous la flamme rouge de l'apontement.

La matinée du 3 fut employée à remplir, à la fontaine marine, les barriques d'eau destinées aux animaux que nous allions chercher, et le soir, au coup de canon de huit heures, nous nous mettions en route pour notre destination.

La côte de la Guadeloupe proprement dite, qu'on appelle la *partie de dessous le vent* de l'île, est baignée par une mer quelquefois agitée

par de terribles raz-de-marée, mais où règnent généralement des calmes profonds qui rappellent ce qu'on dit de l'océan Pacifique. La mer se soulève au loin, et vient par des ondulations successives se briser sur le rivage sur lequel elle s'étale en large nappe écumeuse, et dont elle entrechoque les galets que l'on entend au loin rouler les uns sur les autres.

On se tient alors aussi près du rivage que l'on peut pour profiter de la brise de terre. Mais il est bien rare, lorsqu'on a quitté la Basse-Terre le soir, qu'on ne se retrouve pas encore le lendemain matin sous l'ombre de ses hautes montagnes.

C'est ce qui nous arriva. Lorsque le jour se fit, nous étions par le travers de la Pointe-Noire, à quelques lieues à peine de notre point de départ.

La brise qui fraîchit le matin permet alors de doubler la dernière pointe de la Guadeloupe, et le vent régulier qui n'est plus arrêté par les hautes montagnes, pousse dans leur direction les bâtiments qui vont vers le nord.

Pendant que *La Georgette* s'éloigne des terres françaises, qu'inclinée gracieusement par la brise d'est, elle glisse sur les lames qui fouettent son avant de leur écume blanche; pendant que livrée à son allure la plus avantageuse, elle poursuit sa route sans que l'équipage ait à s'inquiéter de la manœuvre; pendant que le timonnier est seul debout sur le pont, j'en ferai la description, en la présentant au lecteur comme type, avantageux peut-être, mais enfin comme type des goëlettes qui font la navigation de Puerto-Rico pour le commerce des bœufs.

Je ne dirai pas, en parlant de *La Georgette*, ce que Alfred de Vigny disait de la frégate *La Sérieuse* :

Elle avait au soleil levant
Toutes les couleurs de l'agate.

Elle n'a aucune des couleurs de l'agate; elle est pour le moment peinte en jaune, un peu trop clair peut-être, pour qu'elle puisse être d'une propreté irréprochable à l'extérieur, et les issues laissées à son plat-bord, au niveau du pont, trahissent sa destination par des stigmates qui altèrent ça et là sa couleur primitive.

Son ensemble cependant est des plus gracieux. De quelque façon qu'elle se présente, soit avec ses focs jetés en *pagale*⁸⁰ sur le beaupré, sa grande voile et sa misaine amenées dans tout le désordre de l'arrivée, soit au mouillage, *propetée*, comme disent les matelots noirs, avec ses voiles soigneusement serrées et sa tente blanche tendue et raidie au-dessus de l'arrière, soit à l'appareillage lorsque ses focs sont hissés et que la grande voile commence à prendre le vent, soit en pleine mer, avec le vent tout debout et ses hautes voiles et ses flèches déployées à la brise, soit dans un de ces virements *lof pour lof* qu'elle accomplit avec tant d'aisance, il est impossible de voir un bâtiment s'avancer plus gracieusement et plus crânement dans le vent, avec ses deux grands mâts penchés sur l'arrière et son canot en porte-manteau.

Le pont de *La Georgette* peut avoir 20 mètres de long sur 5 dans sa plus grande largeur. Elle jauge environ soixante tonneaux.

Tout-à-fait à l'arrière, partie consacrée au capitaine et aux passagers, se trouve un grand banc occupant toute la largeur du bâtiment derrière la barre du gouvernail. Au milieu, et à deux pas du timonnier, s'ouvre une chambre de 2 mètres carrés dans laquelle on descend par les quatre marches d'un petit escalier. Le *rouffle* ou plafond de cette chambre s'élève d'environ 50 centimètres au-dessus du niveau du pont de la goëlette, et de chaque côté de la porte, une vitre, éclairée le soir, laisse voir une large boussole au matelot qui tient la barre. Ceci est l'habitacle ou la *bitaque*, s'il faut en croire les matelots et quelques capitaines.

La barre n'est pas un simple morceau de bois comme dans les petites embarcations; ce n'est pas non plus une roue comme dans

les grands navires. C'est une pièce de bois solide que le timonier manœuvre au moyen d'une grosse garcette passée dans une poulie attachée à la muraille du bâtiment, et qui lui permet de la tenir ferme sans effort et sans craindre les mouvements imprévus de la lame ou du vent.

Le timonier se tient au vent, et la garcette passée dans la poulie, du côté qui se trouve dessous, est changée à chaque virement de bord.

Le rouffle ou partie de la chambre qui s'élève sur le pont, le fait, disons-nous, à une hauteur d'environ 50 centimètres au-dessus. Il représente ainsi en dehors l'étendue de la chambre en dedans,— je veux dire l'étendue dans laquelle on peut se tenir debout, car de chaque côté de cette chambre exigüe se trouve une cabine destinée dans le principe aux passagers, mais qui sert généralement à serrer les voiles de rechange, la tente et tous les objets d'encombrement, la chaleur et la concentration de l'air en faisant un séjour inhabitable.

Le véritable séjour des passagers est dans les deux cabines du pont. Ce sont deux espèces de cages, indépendantes du navire, sur lequel elles sont seulement posées, et auquel elles ne tiennent que par un double amarrage. Elles sont appuyées contre le plat-bord de chaque côté du rouffle, dont elles sont séparées par un espace de 30 à 40 centimètres.

L'une de ces cabines, celle de tribord, est la cabine du capitaine, et renferme ses cartes et ses papiers suspendus à des ficelles. Dans les *équipets* ou petites étagères posées aux extrémités, se trouvent sa pipe, ses cigares, des livres, des lettres, sa brosse à dents, son peigne: de vrais tiroirs d'un meuble de garçon.

Cette cabine n'est réellement celle du capitaine que lorsqu'il n'a point de passagers ou qu'il n'en a qu'un, le capitaine Ride en faisant toujours généreusement l'abandon, le cas échéant, pour se coucher sur le rouffle ou sur le banc de l'arrière enveloppé dans une couverture de laine.

Ces cabines, où l'on dort bien, — je le sais par une expérience souvent répétée, ne charmeraient pas, au premier coup-d'œil, les amateurs de couches spacieuses.

Qu'on se figure, en effet, une boîte de la longueur d'un cercueil ordinaire, large d'une soixantaine de centimètres, haute d'un mètre et quart environ sur le devant, et allant en diminuant jusqu'à finir à la hauteur du plat-bord du bâtiment. Un cercueil, auquel nous le comparons, n'est guère plus étroit. Elle est fermée dans sa longueur, et dans la partie qui regarde le rouffle, par deux portes à jalousies dormantes qu'on laisse généralement ouvertes, mais qu'on ferme lorsque celle dans laquelle on est couché se trouve sous le vent et que la pluie *chasse*.

Un matelas épais comme la main et un oreiller garnissent cette couche d'anachorète, dans laquelle on goûte cependant un excellent sommeil, lorsqu'on est bercé par le mouvement doux et mesuré d'une belle mer et d'une bonne brise.

La cuisine, placée entre le grand mât et le mât de misaine, et qui occupe sur le pont à peu près la moitié de l'espace rempli par le rouffle, semble établir la séparation entre l'avant et l'arrière de la goëlette.

Là trône le cuisinier Gonti, affreux cordon bleu noir dont les vêtements sordides portent écrit, en stigmates plus ou moins graisseux, que le dessous des trois ou quatre marmites et de la poêle à frire dont il a l'administration, a été essuyé.

L'équipage se compose du second capitaine, de quatre matelots qui s'alternent à la barre, de quatre matelots bouviers qui concourent aux manœuvres, mais sont spécialement chargés du soin et de la surveillance des animaux, du cuisinier que nous venons de nommer, et de deux mousses. Ceux-ci sont deux négrillons de douze à quatorze ans, qui, aux mêmes titres, pourraient avoir les mêmes qualifications que la *grande et la petite cassenses* du roman de *Fleur des bois* de Cooper ⁸¹.

Quand la goëlette est bien orientée pour faire route, que les écoutes ont été convenablement brassées, que toutes les manœuvres sont à leur place et qu'il n'y a plus, suivant l'expression consacrée, qu'à laisser courir, le capitaine se fait monter sur le pont les paniers et caisses de provisions que l'on a apportés à bord, et procède à l'inventaire des vivres et boissons. Chaque chose trouve sa place dans les caissons de la chambre et est disposée de façon à se trouver sous la main quand arrivera le moment de la mettre en usage.

Relatons *ab ovo* l'emploi d'une journée à bord.

Dès que le passager met la tête hors de sa cabine, un des deux affreux mousles lui apporte un verre d'eau, sa brosse à dents et son peigne qu'il a eu le soin de lui confier en montant à bord, s'il a la pratique de cette manière de voyager.

Lorsqu'il a fini avec les soins de toilette, toujours très sommairement accomplis, l'autre affreux mousse se présente avec une tasse de café, ordinairement bon, car Gonti s'entend à le faire, et le capitaine veille à ce qu'il n'en néglige pas la confection.

Après le café, on s'occupe du lavage du pont. Deux matelots puisent de l'eau dans la mer avec des seaux à anses de cordages, qu'on appelle *seilles*, pendant que deux autres frottent partout sur le pont, sur le rouffle, sur et sous les cabines, avec des balais courts ; et on sèche aussitôt après, en passant à plusieurs reprises d'énormes fauberts de cordes qui épongent l'eau, que le soleil ne tarde pas à faire évaporer entièrement.

Puis vient le commandement, toujours impatiemment attendu quand il fait beau temps, c'est-à-dire lorsque le soleil darde horizontalement ses rayons brûlants :

— *A faire la tente!*

La tente faite, on procède à une des opérations les plus importantes de la journée, aux apprêts du déjeuner.

À bord, excepté le soir, où l'esprit est naturellement porté à la rêverie, on n'est préoccupé que des appétits matériels, — manger,

boire, dormir.

L'esprit ne s'éveille que lorsque vient l'obscurité et que le regard se baigne dans le sillage phosphorescent, dans l'eau lumineuse qui fait éclore mille pensées extravagantes, mille rêves irréalisables mais pleins de charme.

Un conseil se forme, composé du capitaine, du second et des passagers; on appelle Gonti et les mousses. On met en question comment on accommodera le poisson qu'on vient de trouver pris sur la ligne. J'ai bien souvent donné ma voix dans ces réunions où

Le sénat décida cette affaire importante,
Et le *tasar* fut mis à la sauce piquante.⁸²

Les votes recueillis et la séance levée, les vivres et leurs condiments partent pour la cuisine.

Une heure avant le repas, on prend l'*amer*. Un Européen, auquel on offrirait cette boisson apéritive sans l'avoir averti, prendrait cela pour une affreuse mystification. L'amer, en effet, est bien nommé; c'est une boisson verte composée de tafia de bonne qualité, dans lequel on a fait macérer pendant plusieurs jours des feuilles d'absinthe fraîche qui lui communiquent une belle couleur verte et une amertume auprès de laquelle celle de l'aloès paraît presque fade.

Cette boisson, fort saine quand elle est prise avec discrétion, que les Européens repoussent avec horreur lorsqu'ils la goûtent pour la première fois, acquiert par l'habitude un charme dangereux; beaucoup en boivent avec excès, et les victimes du *François*, nom familier que lui donnent les amateurs, sont nombreuses dans les colonies.

Avant le repas de l'arrière, le capitaine a pensé à celui de l'avant et commandé de *donner la farine* à l'équipage. Les matelots caboteurs des Antilles, qui sont tous des nègres ou des mulâtres, mangent de la farine de manioc en guise de pain ou de biscuit. On leur donne avec cela de la morue, des pois et d'excellent bœuf salé, dont une part est

toujours prélevée pour la table de l'arrière.

Quand je dis la *table* de l'arrière, que mes lecteurs n'aillent pas s'imaginer qu'on met le couvert comme à terre, ni qu'il y ait à bord des goëlettes des tables fixées au pont, comme sur les grands navires. Le mot ici est pris au figuré. La table, c'est le rouffle sur lequel on dispose comme on peut les plats et les assiettes, et chacun s'assied autour, sur des pliants, sur le rouffle lui-même, sur les cabines, si la mer est tranquille, sur le banc de l'arrière, sur le pont. On ne cherche pas des commodités impossibles.

On prolonge le repas peut-être outre-mesure; cela se conçoit. L'appétit est toujours largement ouvert quand on se porte bien à bord et qu'on ne craint pas le mal de mer, et comme on n'a rien à faire qu'à dormir dans l'intervalle des repas, on occupe ainsi le temps aussi longuement qu'on le peut.

Après le déjeuner, on fume, on dort. A midi, on boit un verre de bière. A deux heures, sous prétexte de rafraîchissement, on prend un mélange d'eau, de sucre et de rhum. Puis on rentre en séance pour faire le menu du dîner, on reboit l'amer et on dîne.

Le soir, quand on a un compagnon aimable et spirituel comme le capitaine Ride, on n'a pas le sentiment du temps qui s'écoule, et pendant que la goëlette file rapidement au milieu de l'écume, pendant que le timonnier, l'œil fixé sur le compas, la tient dans la direction qui lui a été indiquée, pendant que les matelots dorment ou chantent sur l'avant, on oublie dans une causerie intéressante l'heure qui passe, et on regarde les îles sombres qui s'élèvent au-dessus de l'eau comme de gros nuages qui y ont pris racine.

De temps en temps, le capitaine interrompt incidemment la conversation pour donner au matelot de barre de ces avis brefs qui indiquent que, bien qu'occupé ailleurs, son esprit ne perd pas de vue la responsabilité qui pèse sur lui : —*Plein la voile, —n'arrivons pas trop, — plus au vent, etc.*

Les nuits sont si belles, si lumineuses, si splendides sous les tro-

piques pendant la belle saison, qu'on regrette d'en perdre la vue et de se renfermer dans l'obscurité de la cabine. Aussi, à moins de pluie qui m'en exilait, il m'est rarement arrivé de passer les nuits autre part que sur le pont, enveloppé dans une couverture de laine, la face tournée vers la voûte étoilée, et il faut le dire, puisqu'il faut tout dire, la tête enfermée dans un bonnet de coton, comme préservatif du rhume de cerveau, dont on ne peut éviter les atteintes que par un moyen aussi prosaïque que le mal lui-même.

Nous avons laissé derrière nous Monserrata, la Redonda, Nieves, Saint-Christophe, Saint-Eustache. L'île hollandaise de Saba élevait devant nous sa pyramide, qu'on semble ne pouvoir jamais perdre de vue dès qu'on a commencé à l'apercevoir. Elle se perdit pourtant dans la brume, et après avoir longé les côtes arides et desséchées des îles Vierges, nous arrivâmes à Saint-Thomas.

Le capitaine avait à y échanger des traites contre des doublons, et moi à y prendre un passe-port, que, soit négligence soit oubli, je n'avais pas pris à la Guadeloupe, et qui est indispensable pour pouvoir entrer et circuler régulièrement dans un pays espagnol. Je dois dire aussi que je savais, par expérience, que le passe-port danois coûte moins d'argent, moins de démarches, moins de pas et de formalités que le passe-port français.

Voici comment je me procurai cette pièce relativement importante, et comment se la procurent tous ceux qui n'en sont pas munis et qui se rendent dans un pays espagnol en passant par le port danois. J'envoyai un domestique de la *Posada del Turco* où nous déjeunions, avec mon nom et une gourde, au bureau de police.

Il revint avec le passe-port en règle, dûment signé, paraphé et scellé, et, pour plus de commodité, avec le signalement en blanc.

Au moyen d'une gourde (5 fr. 40 c.), on peut ainsi se procurer à Saint-Thomas le droit de circuler légalement dans le monde entier. La police danoise n'a pas de préjugés et ne s'inquiète ni des antécédents, ni de l'identité, ni de la figure des voyageurs ; leur gourde

lui suffit.

Nous passâmes à Saint-Thomas la journée du 5 ; le soir, à six heures, nous mettions à la voile.

Nous étions arrivés à Naguabo à deux heures du matin ; le mouillage s'était fait pendant mon sommeil, et quand je m'éveillai, je vis s'élever au-dessus de nous la verte Punta de la Lima, et s'étendre devant, l'hémicycle du port de Naguabo avec ses ranchos ombragés de cocotiers, entourés de bananiers aux larges feuilles, avec sa douane à forme tumulaire, ses quelques cases, parmi lesquelles se remarquait celle de Manuel Navarro, dont j'ai déjà fait faire la connaissance aux lecteurs de la *Revue* ⁸³.

Dès le point du jour, on avait été averti de notre arrivée, et l'agent consulaire de France nous faisait, avec le pavillon national hissé à sa porte, un salut auquel nous nous hâtâmes de répondre.

Quand un navire étranger arrive dans un port de Puerto-Rico, il lui est interdit de communiquer avec la terre avant que la *visite* soit venue à bord. La visite se compose du capitaine du port, du médecin aux rapports (*el medico de la reyna*), d'un officier de douane, de l'interprète et de l'agent consulaire de la nation à laquelle appartient le navire.

Il est formellement interdit d'aller à terre avant que cette formalité, qui a pour but principal de constater l'état sanitaire de l'équipage, soit accomplie.

Il faut quelquefois attendre longtemps la visite, par suite de la difficulté qu'on trouve à réunir les individus qui la composent. L'interprète et le médecin demeurent au bourg distant de 2 kilomètres au moins du port ou *playa*.

Comme les goëlettes qui généralement touchent à Saint-Thomas et en partent à l'heure réglementaire de six heures, ainsi que nous l'avions fait, arrivent longtemps avant le jour à Naguabo, tous les membres de la visite pourraient être avertis avant sept heures. Mais il est rare qu'ils paraissent avant dix heures ; il est quelquefois plus

tard. Il en était onze lorsque nous vîmes se développer le pavillon rouge et jaune de l'arrière du canot de la douane, et qu'enfin les rames se mirent en mouvement pour nous tirer de notre quarantaine momentanée.

Dans tout pays espagnol, rien, rien d'officiel surtout ne s'accomplit sans une sorte de solennité quelquefois bouffonne.

Le canot s'arrêta à longueur de gaffe de la goëlette.

Le capitaine du port se fit remettre les papiers du navire, dont il tira la *patente de santé* qu'il passa au docteur.

Notre patente était *nette*, c'est-à-dire qu'elle certifiait qu'aucune épidémie ne régnait à la Guadeloupe au moment de notre départ. Nous pouvions donc être mis en libre pratique. Cependant, pour plus de sécurité, on fit rassembler tout le monde sur le bord de la goëlette, équipage et passagers. Le capitaine du port s'assura par la confrontation avec le rôle du navire que le nombre s'y trouvait, et le médecin constata que personne ne paraissait malade. Nous pûmes donc communiquer avec nos visiteurs, qui montèrent à bord, échangèrent des nouvelles avec nous et goûtèrent nos provisions liquides.

Nous descendîmes alors à terre, le capitaine et moi, et le second resta à bord, où on commença à installer les *parcs* ou enceintes destinées à recevoir les bœufs.

Ces parcs sont ordinairement achevés le jour même de l'arrivée, attendu que toutes les pièces qui les composent sont rangées et disposées sur le pont, que le séjour à Naguabo n'est que d'un ou deux jours, trois au plus, et que les matelots sont pressés de jouir d'un peu de liberté pour acheter des coqs de combat, des cocos, qu'ils revendent avantageusement à la Guadeloupe et à la Martinique, et qu'ils paient en marchandises introduites sans avoir payé à l'avidé fisc espagnol les droits énormes dont il frappe tout ce qui entre dans l'île.

Des pièces de bois de 10 à 12 centimètres d'équarrissage sont étendues longitudinalement sur le pont à une hauteur calculée, pour

être à peu près celle du haut de poitrail d'un bœuf, c'est-à-dire de 50 à 60 centimètres. Deux partent du rouffle en passant de chaque côté du grand mât, et mesurent entre elles assez d'espace pour que la cale soit ouverte à l'air et pour laisser sans encombrement l'endroit où est la cuisine. Ces pièces de bois se continuent jusqu'à 1 mètre et demi ou 2 mètres de l'avant du navire, qui reste libre pour la manœuvre du mouillage.

D'autres pièces transversales partent de celles dont je viens de parler et vont s'attacher sur le plat-bord de la goëlette, formant avec elles des enceintes carrées pouvant contenir chacune cinq bœufs serrés les uns contre les autres, sans l'être cependant d'une façon gênante. Ces pièces de bois sont solidement liées entre elles par des cordes, ce qui permet de les mettre en place et de les démonter avec la plus grande facilité et en quelques heures.

Tous ces soins regardant, comme je l'ai dit, le second, nous descendîmes à terre, le capitaine Ride et moi.

Avant de s'occuper de quoi que ce soit, il faut *faire l'entrée* de la goëlette et présenter le ou les passagers au commandant militaire, au bourg ⁸⁴.

Le capitaine Ride expédia un peón à Don José Maria Ríos, son marchand de bœufs, pour lui donner avis de son arrivée et lui faire savoir qu'il se rendrait à son habitation de Las Mulas, où ils se rencontreraient pour choisir et marquer les animaux. Et comme pour aller à Las Mulas il fallait passer par le bourg, nous pouvions accomplir les formalités officielles d'entrée du bâtiment et de présentation au commandant sans dérangement et sans que cela nous occasionnât aucun retard.

Les chevaux nous furent fournis par Manuel Navarro, et nous quittâmes la *playa* de Naguabo sur des montures qui ne laissaient rien à désirer sous le rapport de l'allure, mais beaucoup sous celui du harnachement.

Nous nous présentâmes chez le commandant militaire, auquel je

du exhiber mon passe-port danois, qu'il garda pour me le rendre au moment du départ. On me demanda si j'étais venu pour rester, *para permanecer* dans l'île, auquel cas j'aurais été obligé de fournir caution. Mais ne devant y demeurer que le temps nécessaire au chargement de la goëlette, cette formalité ne fut pas jugée utile.

Nous nous trouvâmes donc débarrassés de toutes entraves officielles, libres de nous occuper de notre opération.

Nous remontâmes à cheval et prîmes la direction de Las Mulas, où devait nous attendre Don José Maria Ríos.

J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de dire que le quartier de Naguabo est celui où se fait principalement le commerce des animaux, et le port ou la *playa* de Naguabo l'endroit où on les embarque presque tous.

Cela ne veut pas dire que Naguabo soit la partie exclusive de ce commerce. C'en est surtout le centre et le débouché.

Deux ou trois riches propriétaires se sont fait une sorte de monopole de la vente des bœufs qui leur fait réaliser des bénéfices énormes. Bénéfices d'autant plus productifs, que la vie sobre qu'ils mènent leur permet de capitaliser les intérêts et les intérêts des intérêts des sommes importantes qui passent par leurs mains.

Ces propriétaires élèvent beaucoup d'animaux, mais ils n'élèvent pas tous ceux qu'ils vendent. Leurs savanes, — immenses cependant, ne suffiraient pas à alimenter la quantité de bœufs et de taureaux qu'ils exportent dans le courant d'une année.

De même que le sucre dans les colonies françaises et anglaises et dans beaucoup de lieux de Puerto-Rico, — le café autre part, le coton dans certaines parties des Etats-Unis, le bœuf est la base de tout dans les quartiers où se fait ce commerce. C'est le centre autour duquel tout se meut, le but de tous les efforts, de tous les travaux, de toutes les préoccupations, le mobile de toutes les affaires et de toutes les transactions.

Le commerce en grand des bœufs est, comme je l'ai dit, entre les

mains d'un petit nombre de spéculateurs. Au moment où j'écris ces lignes, le principal de ces gros marchands est celui chez lequel je conduis mon lecteur, Don José Maria Ríos. Il a eu longtemps pour concurrent Don Pepe Saldaña, qui a cessé pour s'occuper exclusivement de la culture de la canne.

Il partage maintenant avec les fils d'un Catalan mort depuis une année, qui était alcade de Naguabo et qui s'appelait Don Francisco Buso. Les fils de Buso, propriétaires de belles savanes, actifs et avides comme il faut l'être pour réussir à Puerto-Rico, sont sur la route d'une grande fortune. Celle de Ríos est proverbiale non seulement à Puerto-Rico, mais dans toutes les Antilles. Bien que fort considérable, elle est encore augmentée par les admirateurs de ce grand succès, et la distance fait souvent multiplier les zéros dans les stipulations qu'on en fait à la Guadeloupe et à la Martinique.



J'ai dit que les grands marchands de bœufs ne pouvaient pas élever tous les produits qu'ils vendent aux étrangers. Pour expliquer comment ils subviennent, sans aucun retard, aux demandes souvent journalières et toujours importantes qui leur sont faites, il faut dire comment se font les transactions d'animaux dans les quartiers particulièrement affectés à ce genre d'affaires.

Ces quartiers sont Naguabo, Humacao, Yabucoa, la Seyba, San Lorenzo, las Piedras, Uncos. Les trois premiers sont sur le littoral, mais Naguabo est le débouché, parce que son port est ouvert au commerce étranger, et que les ports de Humacao et de Yabucoa ne servent qu'au cabotage de l'île; que, du reste, Naguabo a véritablement un port, tandis que les autres n'ont que des rades foraines et dangereuses.

Beaucoup de petits propriétaires de ces quartiers possèdent des terres quelquefois très-étendues, généralement en savanes depuis le déboisement amené par le commerce des bois durs, dont les étrangers ont dépouillé certaines parties de l'île. Ces terres, parcourues par des eaux claires que renouvellent des courants rapides, couvertes de la verdure luxuriante des herbes de Guinée, du *malojillo*, etc., sont d'admirables et d'excellents pâturages.

Propriétaires du sol par héritage, ils possèdent aussi par héritage un amour du hamac qui a éloigné de leur esprit toute pensée d'industrie et de travail. Toute leur préoccupation a été de trouver le moyen, — et ils y sont arrivés, d'utiliser leur patrimoine et d'en tirer bon parti, sans une trop grande dépense de transpiration.

Le bœuf est une monnaie courante: quel que soit son âge, qu'il soit veau, *novillo* (jeune taureau), taureau adulte ou bœuf, quand il est mis en vente, il trouve toujours un acheteur. Il sert aux habitants des bourgs de placement pour leurs économies.

Chacun d'eux, qu'il soit *tendero*, commerçant, marchand de n'importe quoi, pharmacien, médecin, avocat, employé, civil, militaire, ecclésiastique ou laïque, a pour correspondant à la campagne un des propriétaires dont je viens de parler.

Dans chaque maison se trouve un outil qui se compose d'un manche en bois dans lequel est fixée une tige de fer terminée à son extrémité par les initiales du propriétaire, en lettres de 10 centimètres environ.

Les dimanches, les jours de fête, — quelquefois, mais rarement, dans la semaine, on voit descendre au bourg des hívaros conduisant à la corde de très-jeunes taureaux ou des génisses, produits de la vache qui fournit le lait à leur famille. Ils viennent les vendre pour faire leurs provisions de deux ou trois mois et renouveler leur garde-robe.

A peine entrés dans le bourg, il sont arrêtés à chaque porte par cette question : *Cuanto vale el becerro* (veau), *el novillo* ou *la novilla*

(jeune taureau ou génisse)? Ils répondent à peine, demandent un prix exagéré, et parcourent les deux ou trois rues du bourg en recueillant les offres. Ils ne trouvent jamais le prix qu'ils ont demandé d'abord; mais leur course finie, ils reviennent au plus offrant et lui livrent l'animal.

Pour en toucher le prix, ils doivent produire l'acte de la vente qui leur a été faite de la mère, acte qu'ils ont eu soin d'apporter. On va à l'Alcadie; un régidor passe la vente, sur laquelle figure sommairement le signalement de l'animal; le nouveau propriétaire en prend possession et en compte la valeur, qui est de huit, douze, quinze gourdes, suivant l'âge, la force et le pelage, suivant le sexe aussi; les génisses se vendent meilleur marché que les taureaux.

En arrivant chez lui, l'acheteur fait mettre au feu l'instrument dont j'ai parlé plus haut. Un homme habitué à cette manœuvre renverse le jeune animal, et on lui imprime sur le gras d'une cuisse de derrière les initiales de son nouveau maître en caractères indélébiles. On l'envoie ensuite par un peón au correspondant de la campagne.

Les animaux sont ainsi placés, suivant l'expression consacrée dans le pays, *a partir ganancias*, au partage des bénéfiques.

Le propriétaire des terres se charge des soins à donner aux animaux qui lui sont confiés. Ces soins consistent à les attacher dans la savane, à une corde de *mahagua* d'environ 3 mètres de longueur.

L'animal broute dans le rayon que lui permet de parcourir la corde et est conduit une fois par jour à la rivière. Le lendemain matin on le change de place, et celui qui est chargé de cette fonction *talle* ou coupe, avec un coutelas ou *machete*, les herbes que l'animal a dédaignées, et on l'attache plus loin. Quelques propriétaires ont des esclaves; un seul esclave suffit pour changer cent bœufs.

Beaucoup ont des terres entourées par des bois ou par des rivières qui forment des sortes d'îles ou des *cercados*, dans lesquels les bœufs peuvent circuler librement, choisissant eux-mêmes leur pâturage et buvant à leurs heures.

On calcule qu'un *novillo*, mis au pâturage dans de bonnes conditions, profite de la valeur d'une gourde par mois.

Il arrive un moment où les animaux atteignent un certain point, bien connu des hommes pratiques, où un plus long séjour dans la savane ne peut leur faire acquérir plus de poids ou plus de taille.

C'est à ce moment qu'on les vend aux spéculateurs en grand.

La vente conclue, le propriétaire commence par prélever le capital qu'il a mis dehors pour l'achat des animaux. Il prélève même le prix de ceux qui sont morts chez le gardien, et le bénéfice net est partagé entre eux. Celui qui place des animaux de cette façon ne court aucune chance de perte. Il ne peut, en cas d'accident, que perdre l'intérêt de son argent; son capital est toujours garanti. Le gardien a pour lui la peau de l'animal mort, et la chair, s'il peut en tirer parti.

Les grands propriétaires achètent ces parties d'animaux, qu'ils font conduire dans leurs savanes et qu'ils divisent par *cuadrillas* ou sections de dix, douze, vingt et jusqu'à cinquante de même taille et de même valeur. C'est là que les capitaines vont choisir leurs chargements.

Outre ces animaux qu'ils achètent, les grands propriétaires, comme Don José Maria Ríos, Don Pepe Saldaña, Buso, en ont d'immenses troupeaux nés et élevés dans leurs savanes, qu'ils joignent aux autres et mettent en vente lorsqu'ils ont atteint le point qui les rend d'une défaite facile pour l'exportation.

La Hacienda de las Mulas, propriété de Don José Maria Ríos, est située à 3 kilomètres environ au-delà du bourg de Naguabo. Pour s'y rendre, on parcourt d'abord à peu près 2 kilomètres du Camino Real qui conduit à San Juan, et dont les fondrières indiquent surabondamment que la voirie s'inquiète peu de l'état des routes, en admettant qu'il y ait une voirie. Ce chemin, très-pittoresque au point de vue artistique, traversé dans trois ou quatre endroits par le Río de Naguabo qui serpente dans cette belle plaine, bordé de hauts palmistes, de haies de mahaguas ou de magueys, peuplé de ranchos

construits çà et là, comme au hasard, laisse beaucoup à désirer sous tous les rapports usuels et est presque impraticable dans les temps de pluie. Le terrain, défoncé par la succession des charrettes qui portent les sucres à la playa, est rayé de profondes ornières qui atteignent jusqu'à 1 mètre de profondeur. A chaque déclivité se forme un cloaque de boue et d'eau, effrayant par sa tranquillité et dans lequel restent souvent les chevaux des imprudents qui s'y engagent, et d'où s'élèvent, comme les débris de navires naufragés sur une côte dangereuse, des rayons de roues brisées, des timons de charrettes menaçant le ciel.

A ces passages périlleux, les cavaliers prudents contournent la difficulté en passant dans la savane, de telle façon que la grande route n'est qu'une succession de sentiers qui décrivent à droite et à gauche des demi-cercles frayés sur les terres avoisinantes.

Nous quittâmes cette grande route dangereuse pour nous engager dans une traverse plus dangereuse encore, et ce ne fut qu'après avoir risqué vingt fois de nous rompre le cou, mais, à notre grande surprise, ce fut sans avoir brisé les jambes de nos chevaux, habitués sans doute à ce manège, que nous arrivâmes à l'habitation de Las Mulas.

Cette propriété était dans le principe exclusivement consacrée à l'élève du bétail. Une partie a été depuis quelques années détournée de sa destination primitive, et on y a fondé une belle sucrerie qui produit cinq cents boucauts de sucre. Maintenant, la vapeur rugit et siffle là où on n'entendait que les mugissements mille fois répétés des bœufs et des taureaux. Les longues flèches des cannes s'élèvent au-dessus des tiges minces du malojillo, et une haute cheminée en briques, qui de loin ressemble à un obélisque perdu au milieu de cette verdure, jette vers le ciel sa spirale de fumée noire.

La maison de Don José Maria Ríos est construite sur le sommet du morne le plus élevé de la grande plaine dont l'ensemble a été appelé Las Mulas.

De là, le propriétaire, embrassant du regard tout ce qui l'entoure, terres, bêtes et gens, la luxuriante verdure des herbes sur laquelle tranchent les grands bœufs blancs, rouges et noirs, les esclaves répandus dans la plaine, peut se dire : tout cela est à moi.

Comme toutes les maisons puertoricaines de la campagne, cette maison est juchée sur d'énormes poteaux plantés en terre, et on n'y arrive que par une échelle-escalier (*una escalera*) de dix à douze marches. Le dessous, élevé de 6 à 8 pieds, et sous lequel on peut circuler à l'aise, sert d'écurie quand il y a quelque cheval qu'on ne veut pas tenir au pâturage.

On y attache le matin les vaches que l'on va traire, les veaux, les bœufs, les taureaux, les chevaux malades ou qu'on croit menacés de quelque maladie.

Le premier et unique étage se compose d'une grande salle meublée d'une table et de quelques chaises américaines en bois de rotin; d'une chambre où couche le *mayordomo* ou gérant de l'habitation, sur un cadre ou lit de sangle sans matelas; d'une grande terrasse découverte, représentant la même surface que la maison, à laquelle on arrive par deux portes-fenêtres s'ouvrant dans la salle, et sur laquelle on met à sécher le riz, le maïs et les peaux de bœufs. Quelques négrillons silencieux y passent les journées, *tornando el sol*.

Un passage intérieur conduit à une cuisine construite parallèlement à la maison, et à laquelle on arrive par un dangereux pont suspendu.

La maison est palissadée de planches et couverte d'aissantes ou bardeaux en bois des Etats-Unis.

La cuisine est en planches brutes et en peaux de palmiste, comme le rancho d'un Hívaro. Malgré la nature inflammable des matériaux qui la composent, elle court peu le risque d'incendie, car on y allume rarement du feu, et celui qu'on y allume est rarement très-ardent.

Don José Maria Ríos avait reçu à temps le mot d'avis du capitaine. Son cheval café au lait, *bayo*, couvert de ses banastres et bridé, était attaché à l'ombre sous la maison, par un licol en maguey blanc.

Don José nous attendait sur la première marche de l'escalier.

— *Hola! capitán, como vamos?* s'écria-t-il en serrant la main du capitaine Ride avec cette expression de satisfaction démonstrative dont les Espagnols se montrent quelquefois si prodigues, et que tous ceux qui les connaissent savent très-bien n'être qu'une affaire de forme.

— J'ai de bien beaux bœufs à vous vendre, capitán; mais vous allez déjeuner?

Si nous nous en rapportions aux mauvaises langues, nous devrions penser qu'il eût désiré qu'on lui répondit par la négative. Mais pour rendre hommage à la vérité, nous devons dire que notre réponse, qui fut une acceptation, n'amena l'expression d'aucun mécompte sur son visage.

— *Hola! Maria Carmen!* Une affreuse négresse parut.

— Prépare quelque chose vite, — des œufs, ce qu'il y a.

Il faut dire qu'il n'y a jamais rien dans une maison espagnole.

L'affreuse négresse se mit en course, probablement à la recherche des coins où pouvaient avoir pondu les poules, et nous nous disposâmes à monter dans la maison.

Comme nous allions le faire, un nègre vêtu de haillons vint à passer, et apercevant son maître, il mit un genou à terre devant lui et lui dit: — *Bendición, mi amo.* Votre bénédiction, mon maître. Formalité qu'accomplissent les esclaves la première fois qu'ils voient leur maître, le matin.

Un étranger est toujours frappé de cette action de l'esclave à la vue de son maître. Cette demande de bénédiction donne aux rapports de ces deux êtres, si différemment placés sous le niveau social, quelque chose de patriarcal et de touchant, et on est porté à trouver moins odieuse, qu'on nous passe une locution usée jusqu'à la corde, la possession de l'homme par l'homme. Mais, après quelque temps de séjour dans ce milieu de servitude sans autre principe que la possession pure et simple, on comprend qu'il n'y a que haine des deux

parts, et que cette action n'est qu'une vaine formule imposée d'abord par la force, continuée ensuite par l'habitude et la crainte.

L'esclave hait son maître ; il n'aurait rien de l'homme, s'il éprouvait pour celui qui le possède un autre sentiment que la haine. Il le hait d'autant plus qu'il doit paraître l'aimer. Le maître n'aime jamais son esclave, parce qu'il est toujours en garde contre lui. Il s'intéresse à lui, parce que c'est un instrument de travail précieux et d'une valeur cotée.

Ce fait ne me toucha ni ne me surprit, parce que j'en avais été souvent témoin et que j'étais édifié sur sa signification et sa portée. Je n'en fais mention que comme peinture locale, à l'usage de ceux de mes lecteurs qui ne connaissent pas les mœurs coloniales.

Je ne ferai pas le menu du déjeuner, ou je le ferai en deux mots : des œufs, des bananes rôties et du vin catalan.

L'Espagnol ne paraît jamais embarrassé et ne s'excuse pas lorsqu'il donne un *coup de fusil*⁸⁵ à l'hôte qui lui arrive ou qu'il a invité. Il affecte dans ce cas un air de profond mépris pour les douceurs de la table, et il faut dire, non pas à sa louange, sans doute, que s'il ne les méprise pas réellement, au moins il n'a vers elles aucun entraînement.

Après le déjeuner, nous remontâmes à cheval et prîmes la route des savanes. Chemin faisant, Don José Maria Ríos détaillait au capitaine Ride les beautés et les qualités de toutes sortes du bétail qu'il allait lui faire voir. A l'entendre, c'étaient les plus belles créatures qui eussent jamais mangé de l'herbe. La veille, il avait vendu un chargement à un Anglais, auquel il avait eu le soin de tenir cachés ces animaux exceptionnels, qu'il avait mis en réserve *por su amigo el capitán Ride*. Jamais on n'avait rien vu de tel ; ils avaient atteint le point suprême après lequel il faut descendre.

— *Mejores que estos no sirven!* ajouta-t-il par péroraison. De plus beaux que ceux-là ne seraient bons à rien.

Nous arrivâmes dans la savane, où les animaux étaient rangés par

cuadrillas, amarrés sur une longue file que nous parcourûmes avec le sérieux d'officiers généraux passant une armée en revue.

Le capitaine écoutait silencieusement les éloges intarissables du propriétaire, s'en rapportant à son propre jugement et nullement à l'apologie intéressée de son interlocuteur.

Il examinait chaque animal avec l'œil du connaisseur, et lorsqu'il le trouvait à sa convenance, il le désignait à un des nègres qui nous accompagnaient. On le démarrait, et il était mis à part.

Nous courûmes ainsi pendant deux grandes heures, perdus dans les herbes qui montaient jusqu'au poitrail de nos chevaux, traversant des fossés, franchissant des fondrières, suivant des traces à peine visibles dans la luxuriante verdure de ces immenses prairies, au milieu de laquelle ruminent majestueusement ces beaux animaux qui fixent sur le passant leur regard si plein de calme et de mélancolique douceur.

Le capitaine Ride, voulant prendre de cinquante à cinquante-cinq bœufs, en avait indiqué soixante-dix; et lorsque nous eûmes parcouru tout le front de cette longue file armée de cornes peu menaçantes, les nègres bouviers réunirent ceux qui avaient été choisis en poussant certains cris aigus, et le troupeau mugissant se mit en route vers l'habitation de Las Mulas, où devait se pratiquer l'opération de la marque. Nous nous y rendîmes de notre côté pour les attendre. Là devait se faire le choix définitif, chaque animal devant être examiné d'une manière moins sommaire qu'il ne l'avait été dans la savane.

En arrivant on fit allumer du feu à terre, et le capitaine y mit à chauffer les fers qu'il avait apportés dans ses banastres. Cette marque de l'acheteur étranger est autre que celle du propriétaire du pays. Elle s'applique sur une des cornes, en lettres de 2 ou 3 centimètres environ.

Un mugissement sourd et prolongé nous fit savoir que nos futurs compagnons de voyage arrivaient, et nous nous trouvâmes bientôt entourés de ces magnifiques animaux, que des nègres prirent par

la corde qu'ils traînaient derrière eux et amarrèrent un à un.

En Europe, traverser une prairie dans laquelle se trouvent des bœufs et des taureaux surtout, est une cause de terreur et souvent un danger réel. A Puerto-Rico, ces animaux sont si doux, si inoffensifs, que, malgré leurs mugissements, on circule au milieu d'eux sans qu'ils se permettent jamais une manifestation agressive.

Le dernier examen commença. Alors recommença aussi l'éternelle et universelle rengaine du marchand qui fait valoir sa marchandise, qui fait l'article.

Les bœufs, au dire de Don José Maria Ríos, étaient tous de première qualité. Le capitaine, avec l'esprit de dénigrement de l'acheteur qui vient toujours en travers des éloges exagérés du vendeur, prétendait que le précédent chargement était plus beau, et que ce qu'on lui offrait cette fois ne pouvait pas être qualifié bœufs, que c'étaient des cabris, etc.

On en amena un qui fut mesuré, examiné de la tête aux pieds, tâté par tout le corps, plié sur toutes les jointures. Comme il fut trouvé bon, le nègre qui le conduisait passa la corde à laquelle il était amarré sous une pièce de bois couchée à terre, et la tête, attirée vers le sol, se trouva immobilisée. Le nègre saisit une des cornes, sur la partie la plus large de laquelle le capitaine Ride appuya son fer. Une fumée grise et peu agréablement odorante s'éleva, et l'animal resta estampé des deux lettres E R, marquées en noir sur sa corne blanche.

L'examen des animaux, les débats contradictoires de l'acheteur et du vendeur nous conduisirent jusqu'au soir. La nuit commençait à se faire lorsque nous quittâmes Las Mulas, et nous nous hâtâmes de nous mettre en route avant que l'obscurité vint augmenter les dangers dont nous menaçaient les fondrières que nous avions franchies heureusement en plein soleil.

Nous regagnâmes la playa de Naguabo sans encombre, et nous allâmes nous coucher à bord de *La Georgette*, où, bercés par le mou-

vement doux et alternatif du bâtiment appuyé sur deux ancres, prédisposés au repos par une journée de fatigue, nous dormîmes d'un profond sommeil qui nous conduisit jusqu'au lendemain matin.

Toutes les dispositions étaient prises à bord pour l'embarquement des animaux, qui devaient arriver dans le milieu de la journée.

Dès le matin, Manuel Navarro apporta les herbes à bord dans une grande gabarre. Ces herbes furent entassées dans un coin réservé de la cale, à l'avant, et le navire se trouva prêt à recevoir ses passagers quadrupèdes quand ils arriveraient. Les matelots descendirent presque tous à terre pour y continuer les trafics commencés la veille.

Bien que moins passionnés pour les combats de coqs que les Espagnols, les créoles français assistent volontiers à ce spectacle, et quelques-uns y portent une sorte de passion. Aussi les matelots trouvent-ils toujours à vendre avec bénéfice les coqs de Puerto-Rico, qui sont renommés dans les Antilles, et qui se vendent généralement à bon compte lorsqu'ils ne sont pas d'une race par trop distinguée.

Il y a à Puerto-Rico des coqs de renom que les propriétaires ne donneraient pas pour des sommes relativement énormes. On en a vu vendre jusqu'à cinquante et cent gourdes. — On comprend que ceux-là ne sont pas à l'usage des matelots et restent dans le pays.

Nous passâmes la journée à errer de *tienda* en *tienda*, peu désireux de reprendre l'exercice du cheval, dont nous nous étions rassasiés la veille.

Nous attendîmes patiemment, sous le soleil de plomb de la rade de Naguabo, mais abrités par le balcon de Manuel Navarro, qu'il fût temps de faire nos préparatifs de départ. Nous devions accomplir le voyage dans le plus bref délai possible, et il ne fallait pas moins de deux jours pour faire ce que nous avions fait la veille et ce qu'il nous restait à faire, veiller à l'embarquement de la cargaison vivante.

Quelques capitaines séjournent plus longtemps à Naguabo, pensant arriver à un résultat plus avantageux en allant chercher eux-

mêmes le bétail au loin, dans la campagne, et l'achetant par petites portions. Mais les campagnards puertorricains sont nés malins, bien qu'ils n'aient pas créé le vaudeville. Ils ont l'esprit très-ouvert sur ce qui touche leur intérêt; ils connaissent la mercuriale; ils ont besoin des grands propriétaires et ne veulent pas leur faire la concurrence du bon marché; ils vendent donc aux mêmes prix qu'eux des animaux souvent inférieurs, en affirmant toutefois qu'ils les donnent pour la moitié de leur valeur. Cette opération, qui ne peut s'effectuer qu'en plusieurs jours, occasionne en outre des frais imprévus de locations de chevaux, de peóns, etc.

L'acheteur, qui sait ce que vaut le temps, n'a rien de mieux à faire qu'à traiter avec le grand propriétaire, et en passer par les conditions qu'il lui impose. Elles sont quelquefois dures, mais le temps qu'il gagne fait qu'en résumé, il s'en trouve toujours mieux.

Les bœufs arrivèrent entre deux et trois heures, conduits par quatre peaux noires esclaves de Ríos.

Nous les entendîmes venir de loin, aux cris perçants et caractéristiques que poussent les conducteurs, — clameurs dont nous avons vainement cherché à nous expliquer l'utilité, et dont ils n'ont peut-être eux-mêmes à donner d'autre raison que la coutume.

Le troupeau descendit le morne qui domine le port, parcourut la playa, et couvrit le rivage au lieu de l'embarquement sans que personne parût s'inquiéter ou s'effrayer de sa présence. Les hommes à cheval, à pied, les femmes, les enfants, circulaient au milieu des bœufs avec la même tranquillité qu'ils l'eussent fait dans un troupeau de moutons.

Manuel Navarro est propriétaire de deux gabarres ou espèces de grands canots à fond plat, larges de 3 à 4 mètres, longs de 12 ou 15, entourés d'un bordage perpendiculaire d'un mètre de hauteur, excepté à l'arrière qui est libre, et vient s'appliquer contre le quai en bois du rivage au niveau duquel il se trouve. On y fait entrer les bœufs par sections de quinze, vingt, vingt-cinq, et on les conduit à

bord au moyen de deux grandes rames bordées à l'avant, et d'une troisième qui sert de gouvernail et de *godille* à l'arrière.

Cette gabarre va s'amarrer le long du bord où les préparatifs ont été faits pour le chargement. Un palan est installé du côté où l'opération doit se faire. A ce palan est accroché un hamac en toile à voile, large d'un mètre environ, dont chaque extrémité est terminée par un œillet formé avec la corde qui borde tout le tour de la toile.

L'extrémité du palan à laquelle le hamac est accroché par un de ses œillets, tombe dans la gabarre. On passe le bout libre du hamac sous le ventre d'un bœuf, et on réunit les deux œillets au même crochet au-dessus de son dos.

Au commandement de: *Hisse!* les matelots hâlent sur les bras du palan, et l'animal est suspendu en l'air. Un homme qui l'attend là le saisit par la queue et l'attire à bord. On *mollit* un peu sur le palan, et on dépose doucement la bête à la place qu'elle doit occuper jusqu'à son arrivée dans le pays où son sacrifice s'accomplira.

Cette opération se fait avec la plus grande rapidité, surtout lorsque, comme *La Georgette*, on a pour le pratiquer des matelots adroits, robustes et agiles, et par-dessus tout habitués à la chose.

Les bœufs du pont sont attachés dans les *parcs* par des *sogues* ou cordes de 50 à 60 centimètres de longueur au plus, par-dessus les autres. Ceux de la cale ne sont pas attachés, et jouissent d'une liberté qui ressemble à bien d'autres par l'espace dans lequel elle peut s'exercer.

Lorsque tout cela fut fait, que tout fut organisé à bord, le capitaine donna ordre d'être prêts pour l'appareillage, de tenir la goëlette sur une *aussière*, prête à déraper, et nous retournâmes au bourg, lui pour prendre son expédition et son rôle, moi pour réclamer mon passeport dont j'aurais bien pu me passer, car il faut dire, à la louange des autorités françaises des Antilles, qu'elles se montrent peu tracassières sous ce rapport.

Dans les pays espagnols, on tient beaucoup à ce que les étrangers reprennent leur passeport; on y tient tellement que les capitaines,

qui veulent soustraire leurs passagers à cette obligation, sont exposés à une amende quelquefois très-forte. Il faut donc, *volens nolens*, se munir de la pièce officielle, dûment signée et scellée par l'autorité, qui n'exige en échange de sa signature souvent illisible, toujours ornée d'une infinité de paraphes et de petits points, qu'un modique droit de cinq gourdes (27 fr.). C'est donné.

Le 7, à huit heures du soir, nous appareillâmes, et on mit le cap de la goëlette sur la Punta de Arenas de l'île de Vièques, que nous espérions doubler dans la nuit. Le vent, qui nous avait été favorable pour venir, nous était par cela même contraire pour retourner. Il y a cette différence entre les voyages d'allée et de retour de Puerto-Rico, que le voyage d'allée se fait toujours avec la plus grande facilité, la goëlette ayant le vent *largue*, et par conséquent le plus favorable pour l'allure des bâtiments à voiles latines.

Le retour s'effectue *bord sur bord*, — c'est-à-dire qu'il faut que la goëlette marche *au plus près*, qu'elle avance littéralement dans le vent avec lequel ses voiles forment un angle d'autant plus aigu qu'elle est plus fine marcheuse.

Quelques-unes de ces goëlettes, *trop ardentes*, avancent ainsi dans le vent en tanguant beaucoup, en s'élançant pour ainsi dire sur les lames, les divisant et les brisant par un effort qui fatigue fort le chargement. Ces goëlettes ont toujours leur avant dans l'eau, c'est-à-dire que toutes les lames qui se heurtent contre elles tombent à bord; elles sont dans de mauvaises conditions pour le transport des animaux, dont quelques-uns sont toujours jetés à la mer pour peu que la traversée aît été rude.

D'autres goëlettes, et *La Georgette* est de celle-ci, bien que fines marcheuses, font leur route avec tranquillité, presque sans mouvement, et par conséquent sans fatiguer outre-mesure les passagers quadrupèdes. *La Georgette* n'a jamais perdu un bœuf, et il y a pourtant bien des années qu'elle navigue.

Les constructeurs ont recherché les causes de cette différence,

mais ils ne sont arrivés à aucun résultat certain. On a construit des goëlettes comme *La Georgette*. On a étudié son *gabari* et celui des autres bâtiments ayant les mêmes qualités. On n'est jamais arrivé à obtenir des résultats identiquement les mêmes. Ou les goëlettes étaient de grande marche et avaient les défauts de leur qualité, ou elles ne marchaient pas, et la longueur de leurs traversées produisait les mêmes effets que la fatigue d'une marche trop rapide.

Aussi, quand on a sous les pieds un bâtiment qui possède toutes les qualités requises pour sa destination, on s'y tient, sans trop rechercher les causes de certains effets; c'est ce que fait philosophiquement le capitaine Ride.

Nous passâmes toute la nuit à louvoyer devant la pointe de Vièques, et toute la nuit j'entendis les commandements monotones de : — *Paré à virer!* — *A Dieu vaaaat !!* indispensables accompagnements de la navigation au plus près.

Nous doublâmes la pointe le matin.

On est privé, en remontant, des agréments et des aises qui accompagnent le voyage d'aller, et c'est surtout alors que ceux qui y sont sujets, subissent le martyre du mal de mer. Outre l'allure fatigante du navire, les changements continuels de bord, il faut encore supporter les ardeurs du soleil, à cause de l'impossibilité où l'on est de faire la tente, qui présenterait trop de surface horizontale au vent contraire auquel on est obligé de demander les moyens d'avancer.

Celui qui aime la navigation et n'est pas incommodé à bord, trouve encore le moyen de s'installer commodément et de se procurer un peu d'ombre en la recherchant dans les coins et recoins de l'arrière. Quant au pont, son encombrement en interdit l'approche aux passagers bipèdes, qui n'ont à leur disposition que l'arrière, le rouffle et les cabines.

La direction constante du vent, qui va de l'avant à l'arrière en passant par-dessus la population du pont, ajoute un nouveau condiment à la nourriture de ceux qui mangent à l'arrière. Ce sont les poils de

bœufs dont sont littéralement saupoudrés tous les plats servis sur le rouflage. Mais on se fait facilement à cela, et quelques estomacs trop délicats y trouvent seuls de l'inconvénient.

Les bœufs restent deux jours sans boire ni manger. Ils souffrent comme les hommes du mal de mer, qui se manifeste chez eux par la tristesse du regard, l'absence d'appétit et des mugissements plaintifs.

Le troisième jour pourtant, ils commencent à sentir le besoin de boire, ce qu'ils expriment en passant leurs langues rugueuses sur leurs museaux noirâtres et luisants. On ne leur donne d'abord que peu d'eau, une *seille*, environ douze litres, qu'ils boivent avec avidité. Le jour d'après on double la dose, et on met devant eux un peu d'herbe sèche qu'ils mangent, si l'on peut s'exprimer ainsi, du bout des dents, — qu'ils essaient au moins de manger, ce qui indique qu'ils commencent à se faire à leur nouveau genre de vie.

De temps en temps ils se couchent, mais comme chacun d'eux le fait sans trop se préoccuper des aises de son voisin et uniquement en recherchant les siennes, il arrive qu'ils s'étendent les uns sur les autres, et qu'il s'en trouve dont la position est parfois très-gênée et très-gênante.

L'occupation des matelots bouviers est de surveiller sans cesse le troupeau voyageur, et d'avoir l'œil à ce que chacun jouisse de la part d'espace à laquelle il a droit. Aussi sont-ils toujours debout, et passent-ils les nuits en quarts de surveillance.

Ils sont armés d'un bâton court, à l'extrémité duquel est fixée une petite pointe longue d'un centimètre avec laquelle ils piquent les bœufs pour les faire se déranger. Ils ont pris les locutions des conducteurs espagnols pour s'adresser aux animaux, qui, prétendent-ils, ne comprennent pas le français, et on entend sans cesse ces invitations castillanes : — *Anda buey! Levantate punelero! Arriba!*

Un inconvénient auquel les bœufs sont exposés en mer et qui les fait cruellement souffrir, est la constipation. Pour y remédier, un mousse à la main ténue, bien enduite d'huile, leur fait chaque matin

une opération dont j'épargnerai les détails à mes lecteurs; on appelle cela : *décapler* les bœufs.

Le 8, nous courûmes des bordées le long de la côte sud de Vièques, que nous doublâmes dans la nuit, et le matin nous vîmes le Brigantin, qui paraissait avoir ouvert toutes ses voiles au soleil levant. Lorsque l'île de Vièques est doublée, la navigation devient moins fatigante, parce que les bordées peuvent être portées plus loin, et qu'on a moins souvent à subir les *Paré à virer!* et les *A Dieu vat!*

Nous arrivâmes à Saint-Thomas soixante heures après notre départ de Naguabo. Nous y restâmes un jour, ce qui permit au capitaine de donner un peu d'herbes fraîches à ses bœufs, qui parurent goûter avec bonheur ce moment de repos dans le port. Nous reparûmes le soir, et toute la nuit et le jour suivants nous fîmes devant Saint-Jean, Tortole et les îles Vierges, la manœuvre que nous avons faite devant Vièques, nous rapprochant autant que possible de la côte, complètement sûre dans ces localités et tellement saine, qu'un bâtiment peut sans danger s'en approcher assez pour la toucher presque de son beaupré.

Nous fîmes notre dernière bordée en entrant dans un des canaux qui séparent les Vierges. Les capitaines expérimentés prennent cette route, qui donne à leurs animaux quelques heures de navigation tranquille, au bout de laquelle on reprend la pleine mer entre la pointe nord de Spanish-Town et l'Anegada, sur laquelle gisent les débris du *Paranata*⁸⁶.

Les îles Vierges sont des terres complètement stériles, presque inhabitées, et dans lesquelles on trouve des rades parfaitement fermées, d'un bon mouillage, et à l'abri de tous les vents. Lorsque la mer est très-forte en dehors, les goëlettes à bœufs viennent s'y réfugier, et attendent là le retour d'un temps maniable.

Il m'est arrivé plusieurs fois d'y passer jusqu'à huit jours de suite, attendant très-patiemment que le vent me permit de continuer ma route. J'ai passé dans ces relâches des moments, des heures, des jours

si agréables, que je ne veux en parler ici que pour mémoire, me réservant de leur consacrer un souvenir spécial.

Je me renferme aujourd'hui dans le cadre de mon titre : Le commerce des bœufs avec Puerto-Rico, c'est-à-dire la narration pure et simple de l'aller, du séjour et du retour d'une goëlette qui va chercher les animaux de cette île dans les conditions ordinaires.

Disons, cependant, parce que cela tient à notre sujet, que dans les relâches qu'on fait aux îles Vierges, on trouve à acheter des herbes fraîches que viennent vendre les nègres anglais. Ces herbes, coupées dans de véritables prés salés, sont mangées avidement par les animaux. On ne leur en donne pas autant qu'ils en voudraient, parce quelles sont rares; mais les capitaines achètent généralement tout ce qu'on leur en apporte, et se chargent même d'en faire couper lorsque, ce qui arrive souvent dans ces îles désertes, les bras manquent pour cette besogne.

Nous passâmes devant Saint-Martin, où nous ne nous arrêtâmes pas; nous vîmes Saint-Barthélémy, cette terre que les corsaires ont couverte d'or autrefois, et qui aujourd'hui s'éteint dans le dénuement. Nous aperçûmes au loin la pyramide de Saba, et huit jours après notre départ de Naguabo, nous nous retrouvions en calme sous la Guadeloupe, à l'ombre de ses hautes montagnes.

On débarqua à la Basse-Terre la moitié du chargement. L'opération du débarquement a quelque chose de plus pittoresque que celle de l'embarquement. On amène chaque bœuf sur le bord de la goëlette du côté du rivage, et on le pousse à l'eau. Il se dirige naturellement vers le lieu le plus proche et le plus abordable vers lequel il est dirigé, soit par un canot qui le guide, soit par une corde attachée à ses cornes et communiquant au rivage où il est attiré.

Cette navigation de retour a le même caractère depuis le commencement jusqu'à la fin, — toujours la marche contre le vent. Après le calme de la Guadeloupe proprement dite, nous trouvâmes la mer agitée du canal des Saintes, et la dernière nuit que nous pas-

sâmes à bord fut employée en bordées de la côte des Trois-Rivières à celle de ces îles.

Enfin, nous vîmes s'étendre devant nous la longue côte blanche de la Grande-Terre et s'ouvrir la passe étroite du beau port de la Pointe-à-Pitre, qui laissait passer les mâts de ses navires par-dessus l'îlet à Cosson et l'îlet à Monroux.

La ville, si belle en perspective, se dessinait à droite avec ses maisons blanches et rouges, et le vert sombre des palétuviers de la rivière Salée et du Morne-à-Savon décrivait une ligne largement tracée, indiquant la forme circulaire du port au-dessous des grandes montagnes du Lamentin et de Sainte-Rose, que le soleil levant baignait de ses rayons.

Un navire sortait, remorqué par *Le Gaston*, notre petit vapeur, notre seul vapeur, seul ! un bâtiment de la force de vingt-cinq à trente chevaux dans un des plus beaux ports du monde. Seul, pour faire le service entre les deux villes de la colonie, seul ! et lorsqu'une légère réparation l'immobilise forcément, il n'y en a plus, et personne ne se dit que la concurrence conduit au progrès.

Nous voici mouillés à la Pointe ; je devrais me croire en pays ami, j'ai tout lieu de le penser au moins, puisque d'aussi loin que mes yeux peuvent voir sur le quai, ils y distinguent des regards affables et bienveillants cherchant les miens. Des canots viennent jusqu'à bord, on me serre les mains, on m'embrasse avec effusion. Je suis bien chez moi ; pas un visage étranger parmi tous ceux qui m'entourent ; si je ne les aime pas tous, je les connais tous.

Mais avant de pouvoir marcher librement sur cette terre qui est mienne, il faut me voir traiter en étranger, subir l'investigation soupçonneuse du douanier, livrer, bon gré mal gré, à son examen, les réduits les plus secrets de mes malles :

Hoc volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas ⁸⁷.

Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 23 avril 1861.

CH. VIII — LES TROIS CARROSSES D'HUMACAO.

C'était en 1836. On ne connaissait alors à Humacao que le *carro*, la charrette qui servait à transporter à la *playa* les sucres des habitations, à ramener les marchandises que les goëlettes et les balandres apportaient de Saint-Thomas et que traînaient deux ou trois paires de grands bœufs, ou le traîneau triangulaire, humblement attelé d'une paire de *novillos*, qui faisaient, en apportant de la *leña* ou bois à brûler au bourg, leur initiation au joug.

Les seuls moyens de transport pour les personnes étaient les chevaux, et tout le luxe ou le goût des promeneurs et des voyageurs se faisaient voir dans la qualité des montures, la finesse des banastres, les broderies d'or ou d'argent des housses, les couleurs brillantes des manteaux et des ponchos, les orfèvreries des brides.

On avait bien entendu dire que dans d'autres quartiers, habités par des étrangers, il y avait des *calesas* venues d'Amérique, et dans lesquelles trois, quatre et jusqu'à six personnes pouvaient se prélasser à l'aise. Quelques voyageurs avaient vu à la Havane des *volantes*, des wagons couverts et découverts dans les colonies françaises et anglaises.

On savait que cela était tiré par de grands chevaux, qui traînaient ces charges avec autant de facilité et de *brillo* que les chevaux de la race d'Aponte en mettaient à porter leurs cavaliers.

Mais généralement on n'avait rien vu de pareil. On en parlait comme de l'inconnu. On ne le désirait pas, parce qu'on n'en comprenait pas l'utilité; mais on s'en occupait quelquefois, autant, au moins que le permettait la paresse d'esprit des Espagnols de la *tierra* et leur peu d'aspirations vers tout ce qui s'appelle progrès.

Il arriva cependant qu'un jour, une caisse de dimensions extra-

ordinaires, provenant de Naguabo, entra dans le bourg.

On savait qu'elle avait été débarquée d'un navire américain qui était venu chercher des sucres. Ses dimensions avaient bien paru quelque peu surprenantes. A son arrivée à la douane, quelques Hívaros curieux avaient bien aperçu quelque chose de noir, mais ils ne s'étaient pas rendu compte de ce que c'était et n'avaient pas poussé plus loin leurs investigations.

Cette caisse avait été chargée avec beaucoup de peine sur un cabrouet qui avait mis toute une journée à franchir les fondrières profondes, à creuser davantage les ornières, dont la route était sillonnée dans tous les sens.

Elle était arrivée à la nuit devant la maison de Don Dyonisio Cintrón, la seule maison de pierre qu'il y eût alors au bourg. Elle avait été introduite dans la cour, sans que personne se doutât de ce qu'elle contenait.

Pendant les deux ou trois jours qui suivirent l'arrivée de ce colis mystérieux, les petits nègres, quelques flâneurs curieux essayèrent bien de voir quelque chose par les fentes de la porte de la cour; mais leur curiosité s'épuisa en vaines conjectures et se lassa bientôt, la caisse ne laissant rien voir du côté où les regards pouvaient pénétrer.

Cela se passait dans les premiers jours de juin, et cette circonstance était oubliée de tous, lorsque arriva le 20 de ce mois, jour de la fête de l'île, et jour surtout des courses de chevaux traditionnelles.

Dès le matin, on vit descendre, comme d'habitude, les hívaros de la campagne, et, après la messe, la place de l'Eglise et tous les balcons des rues étaient garnis de chevaux. Il n'y avait pas de cour dans laquelle on n'en eût logé quelques-uns. Tous ces malheureux animaux, auxquels l'herbe était distribuée parcimonieusement et le plus souvent refusée, avaient cependant en perspective toute une nuit de course sans pitié.

Vers deux heures, les chevaux de prix commencèrent leurs évolutions circulaires dans les deux grandes rues du bourg. De moment

en moment une porte de *callejón*, allée mitoyenne entre deux maisons, s'ouvrait, et il en sortait un, deux, trois cavaliers ou écuyères, montés sur de beaux chevaux au harnachement brillant de dorures et de couleurs vives, vêtus eux-mêmes avec le luxe le plus voyant.

Ce commencement de la fête est plutôt une promenade qu'une course, et chacun s'y rend pour faire briller sa monture, l'éclat et le bon goût de ses vêtements.

Les balcons étaient garnis de spectateurs, et la troupe toujours grossissante des promeneurs, déjà au nombre de cinquante ou soixante, avait fait trois fois le tour du bourg.

Tout-à-coup une rumeur se fit entendre; la grande porte de la maison de Don Dyonisio Cintrón venait de s'ouvrir, et on en vit sortir une *calesa*, une vraie calesa, traînée par les deux plus grands chevaux qu'on eût pu se procurer.

Elle se mit à la suite des promeneurs à cheval et suivit leurs évolutions, réglant son allure sur la leur.

Dans la calèche découverte se prélassait orgueilleusement le propriétaire Don Dyonisio Cintrón, et derrière lui étaient étendues, sur les coussins moelleux du véhicule, sa femme, sa fille, des parentes, toutes luxueusement vêtues et coiffées, s'éventant avec l'aisance de gens accoutumés à ce genre de locomotion.

On s'imaginerait difficilement l'effet que produisit cette apparition. Le premier navire à vapeur qui parut dans un port de la côte de Bretagne n'en occasionna pas un plus grand.

Les hívaros, qui s'étonnent si difficilement, ne pouvaient s'empêcher d'ouvrir de grands yeux; les petits nègres suivaient en poussant des clameurs admiratives, et les amis de ces promeneurs privilégiés les saluaient à leur passage, applaudissant de la voix et du geste à ce bonheur que personne n'eût osé rêver.

La calèche circula ainsi toute l'après-midi et ne rentra qu'à la nuit tombante, lorsque les courses se préparaient et que le propriétaire sentit que l'effet avait été complet. Il l'eût bien prolongé, car il lui

semblait bien que son char de triomphe serait avantageusement éclairé par les illuminations ; mais il dut se retirer devant l'impatience des coureurs, qui réclamaient la liberté de circulation.

Le succès avait été éclatant. On parla de la calesa bien des jours après cette promenade triomphale, et chaque dimanche qui suivit en vit renouveler le spectacle. Toutes les Cintrón, et elles étaient nombreuses, toutes les amies des Cintrón obtinrent la faveur de figurer à tour de rôle dans ces exhibitions enviées.

Tout le monde cependant ne partageait pas cette admiration, ou au moins elle était quelque part étouffée par l'envie.

On avait bien remarqué que la famille de Don Jesusito Ortiz avait déserté son balcon à l'apparition de la calèche, et cette famille, nombreuse en femmes jeunes et brillantes, qui passaient ordinairement les après-midi des dimanches à étaler de riches toilettes dans les rues du bourg, semblait l'avoir déserté.

Don Jesusito n'y faisait plus que de courtes apparitions dans la semaine, pour y remplir les devoirs que lui imposaient ses fonctions de *regidor*. Sa famille paraissait avoir élu résidence sur sa sucrerie, et le dimanche elle allait entendre la messe et passer le reste de la journée à Naguabo, où elle possédait aussi une maison.

Don Jesusito, qui s'était rencontré souvent avec Don Dyonisio, ne lui avait jamais adressé aucune félicitation, malgré les tentatives presque directes que celui-ci ne cessait de faire pour introduire sa calèche dans la conversation. Et il était le seul, car chacun était venu brûler son grain d'encens sous le nez de l'heureux propriétaire du véhicule, les uns avec l'espérance d'y voir figurer quelque membre de leur famille, ce qui n'eût pas été une mince satisfaction de vanité, les autres par un sentiment d'admiration désintéressée.

Cet état de choses dura environ trois mois, et on comprendra combien il dut être pénible pour Don Jesusito Ortiz, qui avait passé jusque-là pour le plus riche propriétaire du district et peut-être de l'île, son amour-propre ayant déjà reçu une blessure qui n'était pas

fermée: son rival était logé dans une *casa de material* ! dans une maison en maçonnerie!

C'était le seul édifice de cette nature qu'il y eût au bourg. Il est vrai de dire qu'il ressemblait assez à un immense tumulus, que c'était une masse carrée percée de fenêtres et de portes presque imperceptibles, qu'elle avait, au dire des étrangers, plutôt l'aspect d'une prison que celui de l'habitation d'un homme libre; mais enfin c'était une maison de pierre, et l'heureux Don Dyonisio y reposait sa tête, tandis que les autres *vecinos* et le riche Jesusito lui-même étaient humblement logés dans des cases de bois.

Aussi le chef des Ortiz dut-il bien des nuits d'insomnie au chef des Cintrón, qui décidément était devenu le premier du bourg, sans que personne eût le plus léger droit à faire valoir pour lui disputer la préséance.

Que d'imprécations passèrent à travers les mailles heureusement très-ouvertes de son hamac ! Que de fois la corde en grinça sous un mouvement convulsif, et comme il fallait que cette corde fût faite en maguey bien préparé et cueilli à point pour ne pas se briser sous les soubresauts nerveux de ce pauvre riche!

Mais comme toutes les nécessités rendent ingénieux, même la nécessité de l'orgueil, voici ce qui arriva un dimanche, quelque quatre ou cinq mois après ce que je viens de raconter.

On avait remarqué depuis quelque temps que la famille Ortiz était revenue au bourg. Elle paraissait y avoir repris ses habitudes, comme si elle devait continuer à y séjourner ainsi qu'elle l'avait toujours fait avant l'échec subi par sa vanité.

Ce jour-là elle parut à la grand'messe, où les femmes étalèrent un luxe merveilleux de mantilles, et où les négrillonnes portaient les tapis les plus frais et les plus éclatants.

A quatre heures, la calèche de Don Dyonisio sortit comme d'habitude et commença son évolution, qui n'excitait déjà plus la curiosité. On avait été blasé après quatre ou cinq exhibitions, et comme

ce spectacle se renouvelait périodiquement et n'avait plus rien d'inattendu, on regardait déjà le char triomphal avec indifférence.

Mais voilà qu'après que la calèche eut dépassé la maison muette et aveugle de Don Jesusito, dont toutes les portes et les fenêtres étaient fermées et le balcon désert, voilà que la grande porte s'ouvrit et qu'une autre calèche sortit, trainée par deux superbes chevaux blancs, dont le harnais noir, doublé de rouge, rehaussait encore la blancheur. La caisse, les roues, la flèche étaient peintes en rouge, et une ligne de cet or faux, que les ouvriers américains appliquent avec tant d'habileté sur le bois, y serpentait dans tous les sens.

Au cri poussé par les témoins de cette apparition, les promeneurs de l'autre calèche tournèrent la tête, et un coup-d'œil leur fit tout comprendre. Leur règne était menacé; un nouvel autel s'était sournoisement élevé contre le leur.

Cependant le triomphe ne fut pas complet, et Don Jesusito eut à se repentir d'être sorti cinq minutes trop tard.

Sa pensée avait été peut-être de laisser bien établir la comparaison en n'apparaissant qu'après le passage de son rival, certain que l'opinion se déclarerait pour lui.

L'idée n'était peut-être pas mauvaise, car, il faut bien le dire, les Cintrón se reposaient trop mollement sur leurs lauriers. Ils abusaient un peu du privilège que leur avait donné un succès incontesté jusque-là, et n'avaient pas pour l'opinion tout le respect qu'elle mérite.

Les chevaux qu'ils attelaient à leur calèche n'étaient pas toujours du premier choix, et la calèche elle-même dénotait d'une manière évidente l'incurie espagnole. Elle était maculée de taches produites par l'humidité, et le harnais portait des traces visibles du lieu rarement balayé où on le déposait.

Les chevaux des Ortiz étaient blancs et fringants, et leur manque d'habitude du harnais et du nouvel exercice auquel ils étaient soumis, leur étonnement exprimé par des sauts et de gracieux mouvements de tête, ajoutaient encore au charme de leur apparence.

Le cocher noir, qui avait été formé à Saint-Thomas, voulut profiter de leur ardeur et consacrer tout à-fait le triomphe de son maître ; il les poussa de façon à dépasser la voiture rivale. Mais il semblait que le chef des Cintrón eût prévu cette intention. Bien qu'il ne fût qu'un automédon ⁸⁸ très-novice, la blessure faite à son amour-propre lui donna une habileté dont il n'avait pas lui-même le sentiment. Il manœuvra de façon à ce que le derrière de sa voiture se présentât toujours devant le poitrail des chevaux blancs de son rival. Il lui fallut déployer une grande adresse, pour laquelle l'amour-propre supplée à la science, car il fit ainsi le tour du bourg sans se laisser dépasser, et finit par contraindre son antagoniste à accepter la position et à le suivre paisiblement.

Celle mortification diminua le succès de la voiture rouge, qui, sans cela, eût été complet. Son orgueilleux maître, qui avait compté sur un triomphe absolu, n'était pas satisfait : une feuille de rose s'était repliée sur les mœlleux coussins de son équipage.

Cette manifestation de rivalité se renouvela tous les dimanches qui suivirent. Les deux heureux propriétaires s'observaient, chacun cherchant à sortir le premier et à prendre le pas sur l'autre, mais tous deux se résignant, après la première tentative, à accomplir processionnellement leur évolution à la suite l'un de l'autre. Et on vit ainsi, pendant un grand nombre de semaines, les parents et les adhérents des Cintrón et des Ortiz, circuler à tour de rôle et triomphalement, tout le long de la Calle de la Carrera et de celle del Comercio.

Le lendemain du jour de l'apparition de la seconde calèche, on vit abattre plusieurs ranchos et déblayer une grande surface dans un endroit avantageusement situé et qui appartenait à Don Jesusito Ortiz. Quelques jours après, arrivèrent des matériaux, des briques, des pierres, de la chaux, du sable, et un architecte, venu de Saint-Jean, jeta les fondations d'une seconde maison en maçonnerie.

Les Ortiz prétendaient, et ils firent circuler le bruit, que cet archi-

tecte, qui était un *forastero*, c'est-à-dire un Espagnol d'Espagne, avait beaucoup ri et haussé les épaules en voyant l'énorme et disgracieuse masse de maçonnerie qui servait de demeure aux Cintrón.

Le pays avait vu deux heureux, mais bien que l'astre de sa félicité menaçât d'être éclipsé, le plus heureux des deux avait été Don Dyonisio Cintrón.

Pour lui, le bonheur avait été bonheur *ab ovo*; il ne s'y était mêlé aucune idée étrangère, il n'y avait pas eu de lutte, pas de rivalité, pas de pensée malveillante ou haineuse, pas d'envie.

Celui de Don Jesusito était moins pur; il avait eu pour principes la jalousie et l'animosité; il s'était inauguré par un petit échec à l'amour-propre; mais enfin Don Jesusito pouvait se considérer comme le vrai triomphateur, puisque, de quelques façons que s'effectuassent les sorties, de quelque côté que fût ou ne fût pas la primauté, la faveur publique donnait le premier rang à la voiture rouge et à ses chevaux blancs.

Cependant, après quelque temps de lutte sourde, ils s'habituèrent au partage du privilège de la richesse et du bon goût, et en vinrent à accomplir leur promenade hebdomadaire sans pensée de rivalité.

On vit même, et cela fit un très-mauvais effet chez l'alcade et chez le capitaine de port qui étaient entièrement dévoués, le premier aux Ortiz, le second aux Cintrón, on vit même des membres d'une des deux familles figurer dans la calèche de l'autre, et réciproquement.

L'entente la plus cordiale régnait, au moins en apparence.

Je dis en apparence, parce que dans quelques circonstances, et surtout quand on n'était pas en présence les uns des autres, il y eut quelques récriminations d'un côté, quelques manifestations de vanité satisfaite de l'autre. Mais enfin tout allait pour le mieux et on paraissait s'être partagé pacifiquement l'empire de la magnificence, de la fortune et du bien-être.

L'émulation est le véritable principe du progrès; cependant l'envie

et la jalousie, qui sont de fort vilaines passions, conduisent quelquefois au même résultat. Et comme en toutes choses il faut surtout considérer la fin, nous ne rechercherons pas trop si ce furent l'émulation, l'envie ou la jalousie qui amenèrent au résultat que nous constatons. Toujours est-il que le bourg d'Humacao s'enrichit tout d'un coup de deux calèches et de deux maisons en maçonnerie. Et, comme toujours, la seconde maison fut plus belle que la première, de même que la seconde calèche eut des qualités que ne possédait pas celle qui avait sillonné pour la première fois, de ses roues fines, le sol sablonneux des rues de la Carrera et del Comercio.

Mais, on le sait, une fois qu'il se met en marche, le progrès ne s'arrête pas. Il ne suit pas sa route seul, comme le Juif errant, ce marcheur solitaire et infatigable. Le progrès entraîne tout avec lui et n'avance qu'en bonne compagnie.

Il y avait aux environs du bourg un *isleño*. On distingue sous ce nom les naturels des Canaries qui viennent à Puerto-Rico et qui sont généralement des gens sobres, rangés, laborieux, froids.

Ils arrivent généralement, non pas seulement avec la cape et l'épée, comme beaucoup d'hidalgos, attendu qu'ils n'ont ni cape ni épée, ni aucune prétention à la gentilhommerie, ils n'importent, pour la plupart, qu'une paire de bons bras, un estomac plus soucieux de la quantité que de la qualité, le désir d'arriver à quelque chose et une bourse dans laquelle le diable a généralement élu domicile.

Ils s'emploient d'abord chez les autres, appliquent leurs premières économies à l'achat de quelque terrain difficile à cultiver, conséquemment de peu de valeur, et dont leur ténacité vient à bout. Et peu à peu, sans bruit, sans quitter leur extérieur humble, sans s'enfler avec leur bourse, ils parviennent quelquefois à de grosses fortunes, qu'on est tout surpris de voir surgir parce qu'elles ont grandi dans l'ombre.

Les *isleños* deviennent propriétaires et rendent la terre fertile en l'arrosant de sueur. Les Catalans le deviennent aussi, mais en semant des *intérêts* qui, en grandissant, étouffent leur père, le *capital*, et se

mettent à sa place.

Donc, il y avait aux environs du bourg un isleño, dont la fortune avait suivi la progression que je viens de dire et qui possédait une sucrerie bien plantée et travaillée par un atelier de trente beaux nègres.

On ne faisait guère attention à lui, parce qu'il ne passait au bourg que lorsqu'il y avait absolument affaire, que ses sucres n'avaient pas à le traverser, attendu qu'un chemin direct les conduisait de son habitation à la mer, qu'il n'avait pas de commissionnaire, *refaccionista*, parmi les Catalans, connaissant le danger de ne pas faire ses affaires soi-même. On passait près de lui sans le remarquer, parce qu'il était toujours monté sur un bon cheval, il est vrai, mais dont le harnachement laissait beaucoup à désirer. On ne se croyait pas tenu d'être poli vis-à-vis de lui, attendu qu'il saluait humblement tout le monde, qu'il était toujours vêtu en isleño débarquant et qu'il poussait le respect de la simplicité primitive jusqu'à s'être refusé obstinément à mettre la séparation d'une paire de chaussettes entre ses pieds et ses gros souliers garnis de clous à têtes diamantées.

Dans un pays où l'on juge surtout les gens sur la mine, il devait passer inaperçu, même à travers une population peu nombreuse.

Ses cannes se confondaient avec celles des autres dans la grande plaine d'Humacao; on n'en parlait pas, parce qu'il n'en parlait pas lui-même. La cheminée de la sucrerie s'élevait modestement et ne se trahissait guère que lorsqu'il lui arrivait de fumer dans la récolte. Bref, on paraissait ignorer son existence. Mais ce qu'on ignorait complètement, c'est qu'il avait un fils et deux filles, qu'il faisait élever à Saint-Thomas. Son fils pouvait avoir une vingtaine d'années; ses filles trois ou quatre de moins.

On avait vu ces enfants jouant devant l'habitation lorsqu'ils étaient tout jeunes. On ne s'était pas inquiété de ce qu'ils étaient devenus, et l'isleño vivait tranquillement seul avec sa femme, laborieuse et parcimonieuse comme lui, véritable paire de bœufs réunis par le

même joug et mettant la même conscience à ouvrir leur sillon. Ils ne voyaient personne et personne ne les recherchait. Du reste, pour quiconque eût pu connaître leur intérieur, il ne s'y trouvait rien d'assez engageant pour attirer les visiteurs, et ils vivaient sans crainte des importuns, sans appréhension des parasites que leur ordinaire eût cruellement désappointés.

Le moment approchait où l'isleño allait faire revenir ses filles du pensionnat de Saint-Thomas, et son fils, qui était commis dans une maison américaine de cette place, devait les accompagner et passer quelques mois en famille.

Quoique séparé de ses enfants par un intervalle quelquefois difficile à franchir, il les avait vus grandir et en était aimé comme un bon père qu'il était. Bien qu'il n'en parlât à personne, que jamais il ne fit la moindre allusion à cette triple espérance de ses vieux jours, il n'en aimait pas moins ses enfants avec tendresse et le leur montrait fréquemment.

Il lui arrivait très-souvent, au moins deux fois par mois, quelquefois davantage, de s'embarquer sur *L'Ave Maria*, goëlette qui ne faisait d'autre navigation que celle de Humacao ou Naguabo à Saint-Thomas. Il marchandait chaque fois le prix de passage, s'installait dans quelque endroit du pont où il ne pût pas gêner la manœuvre, enveloppé dans une vieille couverture de laine, et donnait toujours en rechignant les quelques *chavos* (sous) qui reviennent naturellement au mousse comme gratification.

A Saint-Thomas, c'était un tout autre homme, au moins sous un rapport. Il conservait toujours son extérieur humble, modeste, réservé, pingre, comme disaient les Français, parce qu'il ne pouvait manquer de rencontrer dans la grande rue quelques marchands de Humacao ou de Naguabo.

Mais au pensionnat de ses filles, il prodiguait l'argent dont il se montrait si parcimonieux ailleurs. Il payait la pension toujours d'avance et sans jamais marchander, laissait une abondante provision

de numéraire pour le vestiaire de ses filles et les arts d'agrément, distribuait de larges gratifications aux servantes de l'établissement, en recommandant ses filles à leurs soins, et laissait toujours quelques fractions de doublons à celles-ci pour les fantaisies imprévues.

Le fils de l'isleño était un beau garçon intelligent, très-apprécié dans la maison où il travaillait.

Ce jeune homme était élégant; il s'était formé aux bonnes façons dans quelques maisons américaines et allemandes où il était reçu, grâce à la recommandation de ses patrons. Il parlait avec une égale facilité le français, l'anglais et l'allemand, et comme de raison sa langue maternelle. Et ce qui faisait son principal mérite, c'est qu'avec un extérieur avantageux, une position qui pouvait lui faire envisager l'avenir avec confiance sur une place de commerce aussi importante que Saint-Thomas, il n'avait pas honte de son père, dont les pieds rudes dansaient dans de gros souliers ferrés, tandis que lui était scrupuleusement chaussé de brodequins vernis, choisis dans la meilleure pacotille de Paris.

Il eût promené son père partout et l'eût avoué et présenté à tout le monde. C'était le père qui se refusait à ces démonstrations d'affection, pour se renfermer dans son humilité habituelle. Cette humilité cachait cependant un orgueil réel et féroce, un orgueil d'autant plus puissant que la satisfaction qu'il devait en avoir ne serait pas, pour ainsi dire, personnelle, qu'elle devait revenir toute à ses enfants, et que lui n'en aurait que le reflet, dont il se contentait.

Le succès des deux *calesas* et celui des deux *casas de material* tournèrent la tête du Canarien.

Il employa une sorte de courtier à lui acheter un grand carré de terrain, inoccupé, en grande partie, et sur lequel s'élevaient quelques pauvres ranchos qui n'y étaient que tolérés.

Ce terrain était à l'encoignure de la rue de la Carrera et du chemin vicinal qui le sépare de la grande route de Naguabo pour conduire à la rivière. Il le fit déblayer et nettoyer scrupuleusement, et l'entoura

peu à peu de planches. Il n'avait pas l'air de se presser, il les clouait lui-même une à une, deux à deux, comme s'il les mettait là, — et c'était le prétexte qu'il donnait, pour les faire sécher, avec l'intention de les déclouer et de s'en servir plus tard.

Il arriva donc, sans qu'on s'en fût inquiété, qu'un beau jour le terrain se trouva clos, entouré d'une barrière de dix pieds de haut. Les planches étaient assez rapprochées pour qu'il fût difficile de voir quelque chose à l'intérieur, et du reste, comme cette palissade s'était élevée à petites journées, on s'était habitué à la voir, et on n'y fit pas attention quand elle fut au complet.

Notre isleño fit adroitement circuler le bruit qu'il allait faire construire une *gallera* dans le terrain qu'il avait clos avec tant de soin. Une *gallera* est un cirque où l'on fait battre les coqs.

On ne fut donc pas surpris lorsqu'on vit ses charrettes apporter du sable, de la chaux, des briques. Et encore fit-il cela à petit bruit. Il avait ouvert son enclos sur la façade qui regardait le chemin vicinal, de sorte que les gens du bourg ne voyaient pas ou voyaient rarement arriver les matériaux qui, cependant, y venaient en abondance, et que ses nègres introduisaient rapidement dans l'enceinte. Il n'employa pas d'ouvriers étrangers, et comme il travaillait seul avec ses esclaves, on ne donnait pas grande importance à la besogne qu'il faisait.

Cela se trouvait à une époque de l'année où il lui était possible, sans nuire à ses cannes, de détourner quelques bras de la culture.

L'édifice s'élevait à l'intérieur de l'enceinte, à six mètres environ de la palissade. C'était un grand quadrilatère de trois ou quatre mètres d'élévation, espèce de rez-de-chaussée dans l'intérieur duquel l'isleño ménagea des chambres dont il avait sans doute arrêté la destination dans son esprit, et dont il carrela le dessus comme pour le disposer à recevoir quelque chose.

Cela fait, et ce ne fut pas l'affaire de peu de jours, il crépit les murs avec soin. Puis, tout-à-fait contre la palissade, il éleva une

petite muraille d'un mètre et demi de hauteur, dans laquelle il laissa deux larges ouvertures, une du côté de la Calle de la Carrera, l'autre donnant sur la route de traverse.

On sera peut-être surpris lorsque je dirai qu'on s'était à peine aperçu de ces travaux dans le bourg. Partout ailleurs que dans un bourg de Puerto-Rico, et encore dans un bourg exclusivement espagnol, partout ailleurs on s'en fût ému, on eût glosé, voulu voir, savoir, on eût questionné, on eût fait des conjectures. Ici le mot de galleria avait circulé; on y croyait, on n'en demandait pas davantage. Et qu'on ne croie pas que cette réserve fût de la discrétion, c'était de l'apathie, de la paresse d'esprit, et pas autre chose.

Le travail marcha vite, et pourtant pas avec une rapidité fabuleuse. L'isleño ne possédait pas la lampe merveilleuse d'Aladin, mais il avait vingt paires de bons bras noirs qu'il avait choisis parmi les meilleurs de son atelier, et il dirigeait les travaux en mettant lui-même la main à l'œuvre.

Un jour, une balandre mouilla à la playa de Humacao, venant de Saint-Thomas. Elle débarqua une grande quantité de pièces de bois de charpente réunies en faisceaux par des traverses clouées, des planches qui ressemblaient à des fractions de palissades, d'autres qu'on aurait pris pour des portes, des fenêtres à jalousies, etc.

Il y avait avec cela des caisses de toutes formes et de toutes dimensions. La balandre était entièrement chargée. Tout cela fut déposé sur le rivage de la plage déserte de Humacao. Les formalités de douane furent promptement accomplies, et toutes ces choses, faisceaux de bois, planches, etc..., prirent la route du bourg sur les charrettes de l'isleño qui étaient arrivées là avant le débarquement.

Deux chevaux enveloppés de housses soigneusement sanglées, les jarrets garnis de genouillères, ce qui ne s'était jamais vu à Puerto-Rico, avaient été débarqués de la balandre où ils avaient fait le voyage sur le pont. L'isleño lui-même les avait conduits à son habitation par des chemins de traverse.

Le chargement de la balandre, moins les chevaux, fut introduit dans l'enceinte par la porte de la palissade qui donnait sur le chemin de la rivière. On ne s'aperçut de rien, ou plutôt on ne s'occupa de rien au bourg. Cependant tout y fut bientôt en rumeur lorsque, au lieu de la gallera qu'on attendait, on vit s'élever, au-dessus de la palissade de planches, la charpente d'une vaste maison.

On n'avait vu apporter ni *vigas*, ni *tablones*, ni *cuartones*, rien enfin de tout cet attirail de charpente primordiale qui encombre la rue où une case est en construction dans les bourgs de Puerto-Rico. Le bois, qui est généralement amené brut, est équarri sur le lieu même, et il en reste pendant un temps infini des débris qui indiquent que l'édifice est construit depuis plus ou moins longtemps, ce dont on peut juger par le degré de fraîcheur ou de vétusté des copeaux qui ne disparaissent que lorsque les eaux les entraînent.

Ici, rien de cela, et c'est ce qui excita l'admiration de tout le monde. La maison s'éleva littéralement comme par enchantement. Toutes les pièces étaient taillées, numérotées, et s'ajustaient avec la plus scrupuleuse justesse. Pas une mortaise ne refusa de recevoir le tenon qui lui était destiné, et au bout de quelques jours, la charpente de l'édifice était montée sans qu'un outil tranchant eût eu à s'en mêler.

On comprit alors la chose. L'isleño avait fait venir des Etats-Unis une maison toute taillée, et qu'il n'avait eu que la peine de faire monter et ajuster. On resta en admiration devant une chose qui, dans d'autres parties de l'île et dans d'autres colonies, est journalière et tout-à-fait usuelle.

Mais l'admiration ne connut plus de bornes lorsque la barrière de bois s'abattit, et qu'on la vit remplacée par une grille qui s'élevait d'un mètre au-dessus de la petite muraille d'enceinte surmontée de fers de lame dorés et s'ouvrant par deux grandes portes également en fer.

La maison était venue toute peinte des Etats-Unis; l'isleño n'avait eu que des raccords à faire pour dissimuler les points de jonction des diverses parties de la palissade, qui, du reste, s'ajustaient si bien

qu'il aurait pu ne pas y toucher. Les caisses restées en réserve se vidèrent peu à peu, et la maison se meubla.

L'isleño avait grandi tout d'un coup, et comme cela arrive toujours, on l'avait exalté outre-mesure, et on avait donné à sa fortune des proportions exagérées. Il s'élevait d'autant plus haut qu'il s'était tenu plus bas auparavant.

Mais la véritable apothéose fut le jour de la Saint-Jean suivante.

Les chevaux circulaient dans les rues. Les deux carrosses étaient en marche. Les Cintrón et les Ortiz, qui avaient fini par vivre dans la plus cordiale intelligence, — ils avaient consenti à partager l'empire, accomplissaient les évolutions ordinaires, et le même accueil approbateur accompagnait la marche triomphale.

Au moment où les deux chars venaient de parcourir l'hémicycle qui joint la calle del Comercio avec celle de la Carrera, une troisième calèche découverte, dont l'intérieur était garni de drap gris de perle, parut derrière la grande maison de l'isleño, en fit le tour, sortit par la grande porte de la calle de la Carrera et se mit modestement à leur suite.

Elle était traînée par deux grands chevaux américains, auprès desquels les plus énormes puertoricains ne paraissaient être que des poneys. Un beau jeune homme et deux jeunes filles étaient assis dans la voiture ; l'isleño conduisait, ayant sa femme auprès de lui. Il n'avait pas changé de costume, et on assure même qu'aucun marchand ne se souvenait de lui avoir vendu une paire de chaussettes ; ce dont on ne pouvait s'assurer cependant, car le tablier en cuir verni de la voiture dérobaît ses pieds au regard.

L'isleño présentait ses enfants au bourg, où ils étaient nés, le jour de la fête de l'île. Cet événement fut une bonne fortune pour le quartier d'Humacao et pour les autres quartiers de l'île. L'histoire circula tellement revue et corrigée et si considérablement augmentée, qu'en deux journées de distance de son point de départ, elle avait perdu toute vraisemblance.

Le fils de l'isleño retourna à Saint-Thomas, où il est maintenant commerçant établi à son compte. Cette fortune, révélée si subitement, avait fomenté des jalousies qui allaient jusqu'à la haine. Elles s'éteignirent cependant devant la douceur des jeunes filles, la modestie du père, qui prit toujours le troisième rang dans les évolutions dominicales, et l'affabilité avec laquelle il ouvrit sa grande case à tous ceux qui voulurent y pénétrer.

Quant à sa bourse, elle ne s'ouvrait que pour ses enfants. L'apparition inattendue de sa voiture et de ses enfants qui se reliait à l'édification désormais mémorable de la maison, avait satisfait toutes ses ambitions ; il ne demandait plus rien, il était riche et il avait fait époque.

Telle est la simple histoire des trois carrosses d'Humacao qui firent événement dans le temps.

Pendant plus d'un an après l'époque où se passa ce que je viens de raconter, ils circulèrent tous les dimanches et tous les jours de fête autour du bourg. Le plus mauvais temps était impuissant à interrompre cette évolution, dont la régularité avait quelque chose de fatal. Il semblait que cela dût être, — c'était le mouvement d'une machine montée. On ne projetait pas la promenade du dimanche, elle s'accomplissait mécaniquement.

Mais toute chose a sa fin.

Un jour, un des véhicules se détacha, une roue vint à casser. On le remisa dans un coin de la cour; les poules y élurent domicile, et en changèrent complètement la destination. Le second s'immobilisa à son tour, et devint peu à peu une chose sans nom et sans usage possible. Celui de l'isleño se conserva seul, et il circule encore, mais en boitant un peu, sur les routes maintenant praticables de Humacao à Naguabo et à Yabucoa.

Humacao, Puerto-Rico, février 1861.

CH. IV — LA QUEPA.

Le quartier de Maunabo, qui est maintenant un des plus importants de Puerto-Rico, sous le rapport de la culture et de la production, un des plus agréables à parcourir, à cause de ses magnifiques plantations de cannes et des beaux sentiers qui les sillonnent, avait, en 1840, un aspect tout différent.

C'était alors une sorte de désert possédé par les indigènes, dont les familles s'étaient succédé dans cette possession, sans se douter qu'elles avaient sous les pieds des mines d'or que les étrangers exploiteraient plus tard.

Situé entre les deux montagnes du Camino nuevo et de la Mala Pascua, dont il est pour ainsi dire le point d'intersection, il reçoit les eaux qui en découlent, et comme sa surface représente une plaine immense, sans grande déclivité vers la mer, ces eaux y séjournaient et en faisaient un immense marécage.

La rivière, souvent arrêtée à son embouchure par une barre de sable, mêlait ses eaux avec celles qui couvraient la plaine. A certaines époques de l'année, toute cette surface ressemblait à un immense lac sans profondeur sur lequel se voyaient çà et là des îlots avec des touffes d'arbres, des ranchos isolés, des pâturages à moitié noyés où de nombreux bestiaux se réunissaient pour éviter, autant que possible, une inévitable humidité.

Aussi les bœufs de cette provenance, quoique gras et de belle apparence, étaient-ils dédaignés par les caboteurs étrangers, parce qu'ils supportaient mal une traversée, quelque courte qu'elle fût. Ils s'affaissaient facilement, maigrissaient après quelques jours de mer et représentaient à l'arrivée un poids de beaucoup inférieur à celui qu'ils avaient au départ. De plus, leurs sabots, amollis par le sol humide qu'ils avaient foulé depuis leur naissance, les exposaient à

toutes sortes d'accidents et d'inconvénients, sur les planches dures des goëlettes.

Les voyageurs qui, à cette époque, se mettaient en route de Guayama pour aller à Humacao, où les appelaient souvent des affaires qui ne se décident que dans ce chef-lieu judiciaire, ne le faisaient jamais sans la compagnie obligée d'un peón bien au fait de la route en général et surtout des méandres de la plaine de Maunabo. On racontait toutes sortes d'histoires d'accidents arrivés à des imprudents qui s'y étaient risqués seuls, et l'aspect des lieux pouvait faire donner créance entière à ces histoires, quelque exagérées qu'elles pussent sembler d'ailleurs.

Il m'arriva de m'y trouver engagé seul, la première fois que j'allai de Humacao à Guayama. Non que j'eusse eu la puérole et dangereuse vanité de vouloir faire, moi étranger et ignorant des localités, ce que ceux qui les connaissaient n'osaient pas entreprendre. Mais abandonné par mon peón qu'un accès de fièvre aiguë avait forcé de s'arrêter dans une case du Camino Nuevo, obligé d'arriver à Guayama indispensablement à une époque marquée, je dus, ne trouvant pas à remplacer mon guide, me mettre seul en route, m'en reposant sur le hasard et sur la Providence.

Je me fis tracer un itinéraire que je gravai le mieux que je pus dans ma mémoire, ne négligeant l'indication d'aucun tronc d'arbre, d'aucune pierre, d'aucune ravine. Je m'orientai en me pénétrant bien des moindres détails et multipliant les questions, afin de jalonner ma voie à l'avance. Et je me mis en route, non sans appréhensions et sans crainte.

J'eus soin de partir le matin, afin d'avoir la journée devant moi et de n'être pas exposé à me trouver perdu dans ce désert pendant la nuit.

Perdu la nuit dans un bois, cela peut s'admettre, quoique le sommeil à la belle étoile soit quelque chose d'assez peu récréatif aux Antilles. Mais perdu dans une plaine marécageuse, où la moindre flaque d'eau, traîtreusement dormante, cache quelquefois un abîme

de vase qui engloûtirait cheval et cavalier, cela donnait à réfléchir et j'y réfléchis beaucoup.

Je partis cependant, mais à mesure que je quittais la route sèche et que je m'engageais dans les sentiers noyés, je ralentissais le pas de ma monture.

Pendant une heure, je cheminai avec assez de sécurité, parce que je retrouvais tout ce qu'on m'avait dit que je rencontrerais. Ici, une touffe de bambous disposés d'une certaine façon, là, une roche plus ou moins volumineuse, plus loin, des pieds de *caratas* croissant dans une disposition particulière. J'arrivai enfin à un endroit où le sentier se noyait dans une grande étendue d'eau. On m'avait recommandé particulièrement de le quitter là et d'en chercher un autre dont je croyais bien reconnaître la désignation et le gisement et que je trouverais, assurait-on, tout à fait guéable. Tandis que, si je continuais celui que j'avais suivi jusque-là, je risquais, n'en pouvant pas reconnaître les détours sous l'eau, de m'enfoncer dans quelque trou où je laisserais probablement mon cheval, trop heureux si je n'y restais pas avec lui.

Je cherchai à droite, d'abord, où il me semblait bien que je trouverais la marque que l'on m'avait désignée. Ne la trouvant pas, je la cherchai à gauche, mais avec aussi peu de succès. Je faisais cette inspection au petit pas, me fiant à l'instinct de mon cheval, et lui retenant brusquement la bride, dès qu'il me semblait que son sabot foulait une vase trop mouvante. Je ne trouvai rien, et je me voyais seul au milieu de cette grande plaine, accentuée çà et là de magnifiques touffes de bambous qui faisaient l'effet des panaches des tambours-majors d'un régiment de Titans.

La brise courbait les herbes vertes qui croissaient abondamment sur ce sol humide. Au delà de l'obstacle qui m'arrêtait, j'apercevais des terrains moins noyés; je voyais sortir des grandes herbes quelques têtes de bœufs, j'entendais au loin des mugissements sourds, mais pas une voix humaine! Cette solitude était effrayante en plein jour;

c'était le désert, désert d'autant plus triste que j'y voyais quelque chose de l'homme, mais sans animation, car j'apercevais dans l'éloignement un rancho où rien ne remuait, pas même un hamac, ce qui est rare à Puerto-Rico.

Je restai là, fixant les yeux quelque part, dans l'espérance d'y voir paraître quelqu'un, et pensant qu'avec la volonté j'évoquerais peut-être quelque être humain. J'étais immobile, la jambe droite passée par-dessus le cou de mon cheval, et le pied appuyé sur ma banastre gauche, le menton dans ma main, l'œil ouvert et interrogeant l'espace; et rien ne venait!

Je demeurai ainsi environ une demi-heure, pendant laquelle ma monture respecta ma volonté avec la patience caractéristique des chevaux de Puerto-Rico.

Enfin, las de cette immobilité, j'interrogeai de nouveau mes souvenirs et voulus me remettre à chercher les traces perdues. Je relevai la tête de mon cheval avec la bride et lui fis comprendre par deux coups de talon dans le poitrail, qu'il fallait se remettre en route.

Il ne bougea pas. Je le crus pétrifié. Une véritable terreur me saisit et, l'excitant de la voix et de la cravache, j'obtins qu'il me fit voir qu'il était vivant; mais s'il n'était pas pétrifié, il était cruellement embourbé. Le double poids de son corps et du mien avait peu à peu déplacé la terre humide et la pauvre bête était entrée insensiblement dans la vase compacte jusqu'à dix centimètres au-dessus du sabot.

Je crois que, si notre immobilité se fut prolongée, nous aurions fini par disparaître sans nous en apercevoir. Ce ne fut qu'au prix de grands efforts, et après avoir couru moi-même vingt fois le risque d'un bain forcé, que nous pûmes retrouver l'équilibre.

Je recommençai mes courses à droite et à gauche, je fis plusieurs tentatives pour pénétrer dans cette plaine humide, et chaque fois je dus reculer en sentant que, dès que mon cheval y entra, ses pieds s'enfonçaient dans la vase.

Je ne sais combien de temps je serais resté là, si la Providence ne se fût enfin manifestée sous la forme d'un négrillon à cheval, qui apparut sur la route que je venais de parcourir, chassant devant lui un bouvart qu'il conduisait au pâturage. Je bénis le ciel du secours qu'il m'envoyait, et demandai au jeune Africain de me servir de guide, lui offrant une récompense proportionnée à ses secours.

— *Por aquí*, me dit-il en me faisant signe de le suivre, *por allá atoalla mucho*. Venez par ici, par là le terrain est très-mouvant.

Je ne trouve pas de traduction littérale pour le mot *atoalla*, qui se prononce *atoaiä*. Il semble que c'est un verbe impersonnel tout-à-fait local, car je ne l'ai vu figurer dans aucun dictionnaire et il est fréquemment employé à Puerto-Rico. C'est, du reste, un terme très-concis et très-expressif. Il se dit à propos des sables mouvants qui se trouvent aux embouchures des rivières, des vases dans lesquelles on pourrait s'engloutir dans les marécages et dans les ravines profondes et dormantes. Il est intraduisible et pourtant très-compréhensible, surtout lorsqu'on a sous les yeux la démonstration de ce qu'il veut dire. Il signifie, aussi littéralement qu'il puisse être traduit : *là, on s'enfonce*.

Mon jeune guide me mit dans la bonne voie, me fit éviter bien d'autres dangers que le danger auquel je venais d'échapper, grâce à son arrivée providentielle, et, entre autres, le périlleux passage de la Boca de Maunabo. Il ne me quitta que lorsqu'il m'eut laissé sur le terrain sec de la Mala Pascua.

Maintenant tous ces dangers ont disparu. Des hommes intelligents ont compris quel parti on pouvait tirer de ces terres noyées en les égouttant, et quel sol fertile leur donneraient les détritux végétaux amassés là depuis tant de siècles. Cette plaine, autrefois si déserte et si dangereuse, est maintenant un immense tapis de verdure. Les mille ruisseaux qu'on y a creusés s'y dessinent comme des broderies d'argent et vont se jeter dans le Río de Maunabo dont la *boca* est maintenue ouverte, pour déverser dans l'Océan les eaux superflues.

Et cette verdure, qu'on ne croie pas que ce soient des herbes improductives; ce sont de magnifiques champs de cannes, dont l'aspect luxuriant indique la virginité du terrain dans lequel elles ont été plantées.

Qu'on me passe cette expression de vanité nationale, mais ce n'a jamais été sans plaisir et sans une sorte d'orgueil que j'ai entendu désigner les habitations nouvellement créées de Maunabo, par des noms français. Ceux des deux plus importantes indiquent surabondamment l'origine de leurs fondateurs : elles s'appellent *La Bordelaise* et *L'Orléanaise*.

Les propriétaires de la Bordelaise ⁸⁹ sont les premiers qui aient eu la pensée de tirer parti du trésor enfoui dans cette terre promise; ils s'appellent Clausel. Ils habitent alternativement Bordeaux et Puerto-Rico, où ils jouissent noblement d'une fortune acquise au prix de grands travaux, et après avoir surmonté des difficultés de localité qui n'ont jamais lassé leur ténacité intelligente.

Tous les voyageurs qui traversent cette plaine, maintenant praticable dans tous les sens, qu'ils viennent d'Humacao ou de Guayama, tous les voyageurs français surtout connaissent la maison hospitalière d'Otto Riefkohl, propriétaire actuel de l'Orléanaise⁹⁰.

Cette maison, qu'un malheur récent et cruel a jetée dans le deuil⁹¹, était, en 1856, un centre vers lequel se dirigeaient naturellement les habitants du pays que pouvaient attirer la beauté et l'esprit, tous ceux qui comprenaient le prix d'une cordiale hospitalité.

Quelques rares Français bien élevés, surtout, venaient chercher là des heures de spirituelle causerie qui servaient de compensation à l'existence absorbante du commerçant, à la vie laborieuse et active du planteur.

On trouvait là des livres de choix, parmi lesquels les ouvrages français figuraient en plus grand nombre, et une femme charmante qui les avait lus, qui les appréciait et les jugeait, tout comme eût pu faire une Parisienne, dans son salon, à Paris.

La maison d'Otto est située sur un morne d'où l'on domine toute la plaine de Maunabo, et en face on a la grande mer pour horizon. Elle s'ouvre de l'est à l'ouest. Elle est construite en bois, comme toutes les maisons de la campagne de Puerto-Rico, et quoique son architecture laisse beaucoup à désirer, je l'ai toujours trouvée belle, peut-être à cause des jours heureux que j'y ai passés et des souvenirs que j'en ai rapportés.

Tout à l'entour se voient des traces d'essais faits en vue de créer un jardin, essais que les jeunes bœufs et les jeunes chevaux ont toujours rendus infructueux. Au bas du morne, à droite, à une centaine de pas environ, se trouve le moulin, que fait mouvoir une machine à vapeur, et la sucrerie avec toutes ses dépendances. Au-delà est une charmante ravine qui porte ses eaux jusqu'à la mer, et l'on voit se développer ensuite l'immensité de la plaine de cannes, mouchetée çà et là d'énormes touffes de bambous ou de beaux courbarils, respectés par les fondateurs de l'habitation.

À gauche, et suivant la déclivité du sentier qui conduit à la plaine, sont les cases à nègres que la bonté d'Otto maintient à l'état de divisions distinctes, sans que les menaces respectées de l'autorité aient encore pu le décider à les transformer en *cuartel*, — espèce de prison privée ⁹² que je décrirai autre part.

Je me trouvais chez Otto au milieu de décembre 1857; je devais y rester jusqu'à la fête des Rois. Il avait chez lui deux compatriotes qui étaient ses hôtes au même titre que moi, celui de l'amitié. Otto est né à Hambourg, mais les Français de Puerto-Rico le considèrent comme un des leurs et il n'a jamais contesté cette adoption.

Chaque soir, la réunion, augmentée dans le courant de la journée au moins d'un et quelquefois de plusieurs voyageurs, faisant étape sur la route de Guayama, se complétait des deux voisins Clausel qui venaient invariablement y apporter le contingent de leur esprit et de leur belle humeur.

Le centre de cette réunion était la femme d'Otto, Louise Sandoz,

et deux de ses sœurs.

On ne se séparait que très-tard, toujours à regret, toujours avec la promesse de revenir le lendemain, tant avaient d'attraits, l'esprit délicat, la causerie cordiale, animée et naturelle, la gaité quelquefois extrême, toujours charmante, de ces soirées qu'on était tout surpris de passer dans un milieu pareil. Il est certain qu'on en eût cherché vainement le pendant dans toute l'île de Puerto-Rico et dans bien d'autres colonies.

Tout cela a cessé. L'ouragan a passé sur cette oasis de la plaine de Maunabo et, pour y ramener le désert, il a suffi d'une matinée et d'une lame de l'Océan.

S'il venait là des voyageurs et des visiteurs qui passaient et se succédaient, moi, j'y étais tout à fait chez moi; pendant le temps que j'y demeurais, j'étais de la maison.

Dès les premiers jours de mon arrivée, voulant connaître tout l'entourage que j'allais avoir pendant les quelques semaines heureuses que me promettaient mes vacances, je m'étais informé de Don Nicolas, qui était *mayordomo* l'année précédente. Don Nicolas était un Espagnol de la *tierra* qui s'était toujours montré rempli d'attentions pour moi pendant les divers séjours que j'avais faits à l'Orléanaise, et mon souvenir n'était qu'une expression de gratitude. J'appris qu'il avait quitté Otto pour aller se marier à Cayey et y diriger une *estancia*. Il avait pour successeur à l'Orléanaise un jeune Français que le hasard avait amené à Maunabo, que l'hospitalité y avait accueilli et auquel la commisération avait fait donner la survivance de l'emploi de don Nicolas, car on le supposait peu propre à cette fonction humble mais difficile.

Le *mayordomo* est une sorte de factotum sur lequel reposent tous les soins immédiats de l'habitation. Il doit être levé le premier pour éveiller le *capataz* ou conducteur des nègres⁹³, et lui indiquer le travail de la journée. Il doit passer en revue tous les animaux et s'assurer qu'on les change bien tous les matins et tous les soirs, qu'on

les mène à l'abreuvoir, que les herbes sont bien tallées aux endroits où ils ont passé la nuit, qu'on attelle et qu'on dételle avec soin les charrues et les cabrouets. Il doit apparaître à chaque instant dans les champs où travaillent les nègres. Il fait lui-même la distribution aux heures des repas. Pendant la *roulaison*⁹⁴, il doit être à la fois à la sucrerie, aux champs où l'on coupe les cannes, sur la route où on les transporte, dans les cases à bagasses, à la rhumerie, etc., partout enfin où le besoin d'un œil vigilant se fait sentir.

Un mayordomo fournit généralement cette somme de travail, pour la modique rétribution de deux cent cinquante gourdes (1350fr.) par an, et quelquefois moins. Il est vrai qu'il a avec cela la nourriture et le logement. Mais quelle nourriture, bon Dieu ! et quel logement ! Je ne parle pas de la maison d'Otto et de celle de quelques Français. Mais chez les Espagnols !! Enfin on supporte cela parce que cette route, hérissée de bananes vertes et de *ollas* mal graissées, en a conduit quelques-uns à de grandes fortunes.

On m'avait dit que le successeur de don Nicolas était un Français, mais je ne m'en étais pas inquiété davantage, le soupçonnant d'être un de ces nombreux *charabias* qui vont à l'étranger écorcher notre langue et discréditer notre caractère.

J'avais bien remarqué qu'on portait le déjeuner du mayordomo à la sucrerie, mais je savais que c'était l'usage en temps de roulaison.

Au dîner, j'avais bien vu, mais peu remarqué, à cause du grand nombre de convives, un jeune homme qui venait s'asseoir timidement, mangeait sans dire une parole et se retirait au dessert, malgré les invitations discrètes, mais incessantes et journalières, de la maîtresse de la maison. Mais, distrait par un entourage agréable, je n'avais donné aucune attention à cet homme, dont je voyais le paletot d'un brun déteint et le chapeau de feutre gris circuler sans cesse parmi les nègres de la sucrerie, ou aller et venir dans les champs de cannes.

—Vous avez, dis-je à Louise, un jour que je le voyais piquer les

bœufs lui-même, pour dégager une charrette de bagasse qui s'était embourbée, un mayordomo bien actif et qui doit épargner bien de la besogne à Otto. Est-il ici depuis longtemps ?

— Depuis six mois environ. Lorsque don Nicolas nous eut quittés, et il le fit à une époque de l'année où il savait que son assistance n'était pas absolument indispensable à Otto, nous restâmes quelque temps sans mayordomo, Otto ne se pressant pas de choisir, dans la crainte de s'adresser mal. Une après-midi, ce jeune homme que vous voyez se présenta devant Otto, lui demandant l'hospitalité pour une nuit. Il venait de Naguabo à pied. Il était harassé de fatigue, moitié mort de faim. — Vous connaissez la bonté d'Otto. Non-seulement il lui donna l'hospitalité pour la nuit, mais il le garda le lendemain, trouva un prétexte pour l'empêcher de partir le surlendemain, et comme il apprit qu'il allait à Guayama afin d'y chercher du travail, il l'engagea à rester ici où le travail était tout trouvé. Depuis ce temps, il remplace avantageusement don Nicolas en ce qu'il a plus d'activité et moins de faconde. On ne se douterait jamais que c'est un Français, tant il est silencieux et réservé; il ne prononce que des paroles indispensables. Mais, en même temps, il est plein de politesse et d'attentions, et il s'est toujours montré irréprochable dans l'exécution de ses devoirs. Otto a mis l'écurie à sa disposition, et il en usait avec une discrétion si exagérée, qu'on a été obligé de lui prouver qu'il ferait plus convenablement l'inspection des travaux à cheval qu'à pied. Il se tient à l'écart du salon, comme vous avez pu le remarquer. Je crois que c'est par excès de réserve, car quelques mots que je lui ai entendu dire m'ont donné à penser qu'il n'y serait pas déplacé. Il est d'une simplicité antique dans sa mise, mais d'une propreté irréprochable quand son travail le lui permet. Nous remarquons que sa promenade dans les cannes, le soir, le conduit ordinairement jusqu'au bourg et qu'il ne manque jamais d'y aller passer une partie du dimanche. Vous savez combien Otto est discret ; il ne s'est jamais informé de quelle manière il y passe son temps et

s'il y a fait quelque connaissance. Nous respectons son abstention, puisque ce n'est ni une fausse honte, ni une morgue de mauvais goût qui l'écarte de notre salon. Nous supposons que c'est de la timidité ou de la réserve et nous espérons bien arriver à triompher de sa sauvagerie et à l'appriivoiser. Il nous a dit son nom que je ne me rappelle pas; nous le désignons et ne l'appelons que par son prénom, qui est Pierre.

Il était six heures du soir lorsque Louise me parlait ainsi : c'était un samedi; on avait éteint de bonne heure les feux de la sucrerie qui ne devaient se rallumer que le lundi, au point du jour. Les nègres étaient rentrés dans leurs cases, les travaux du jour étaient terminés.

J'aperçus dans ce moment Pierre qui suivait une *lisière* de cannes conduisant à la grande route du bourg. Il était à cheval. La pensée me vint de le suivre, et, sous prétexte de promenade, de l'aborder et de faire route avec lui. J'avais près de deux heures devant moi; on ne dînait jamais avant sept heures et demie ou huit heures.

Je fis seller un cheval et me mis à la poursuite de notre mayordomo, mais il avait déjà disparu de la lisière de cannes. J'atteignis la route du bourg; il n'y était pas. J'arrivai jusqu'à Maunabo, triste bourgade composée de deux grandes rues traditionnelles bordées de cases en yaguas, dont deux ou trois, occupées par des tiendas de Catalans, présentent un aspect à peu près convenable. Je ne le vis ni dans l'une ni dans l'autre des deux rues, et j'allais revenir sur mes pas, lorsqu'il me sembla reconnaître le cheval attaché devant un rancho situé à une vingtaine de pas au-delà des dernières cases du bourg.

Je me demandai si je devais aller le chercher jusque-là et si l'intérêt sous lequel se déguisait ma curiosité n'allait pas jusqu'à l'indiscrétion. La curiosité l'emporta; je poussai mon cheval et passai devant la case.

C'était un misérable rancho dans lequel je n'eus que le temps de

jeter un coup d'œil. Pierre était assis à l'entrée et tournait le dos à la rue. Il ne se retourna pas quand je passai et ne me vit pas. J'eus le temps d'apercevoir dans l'intérieur une belle fille étendue dans un hamac, avec laquelle il paraissait être en conversation ou plutôt devant laquelle il semblait en contemplation.

Un peu honteux de ma curiosité, je n'osai revenir sur mes pas, certain qu'il ne m'avait pas vu, et je fis un grand détour pour me retrouver sur les terres de l'Orléanaise.

Je sortis par une lisière opposée aux lisières qui conduisaient au bourg, et je me trouvai face à face avec Pierre, lui venant d'un côté, moi de l'autre, et prenant tous deux l'allée des cannes qui conduisait à la maison.

— Vous venez de faire votre tournée? lui dis-je.

— Oui, monsieur, me répondit-il, et j'ai remarqué que les rats ont fait de grands dégâts. Il faut que M. Riefkohl se procure encore quelques bons chiens ou entoure de pièges plusieurs pièces dont ils ont attaqué les cannes.

Je voulais continuer la conversation sur ce ton d'indifférence, mais il ne m'en laissa pas le temps. Nous arrivions à la ravine qui sépare le morne où s'élevait la sucrerie et la maison d'habitation des pièces de cannes. Il s'écarta, pour me laisser prendre le gué le premier, et, lorsqu'il l'eut passé, il me salua et prit, au grand *andar* de son cheval, le chemin des pâturages où étaient amarrés les bœufs de cabrouets.

— Eh bien! me dit Louise quand je rentrai, je vous ai aperçu avec notre sauvage, que vous êtes-vous dit?

— Rien; je l'ai rencontré dans le grand *callejón* qui sépare les pièces de cannes; nous avons fait quelques pas ensemble, et à peine échangé une parole. Mais je ferai sa connaissance.

Comme d'habitude, Pierre entra dans la salle à manger lorsque tout le monde était déjà à table. Il alla suspendre les clefs au clou où il les mettait tous les jours, dit quelques mots à Otto sur les tra-

vaux de la journée et sur ceux du lendemain et garda son silence habituel.

Il se levait avant le dessert, lorsque Otto lui dit :

— Restez donc, M. Pierre, c'est aujourd'hui une fête de famille; je voudrais que tout le monde y prit part. C'est l'anniversaire de la naissance de ma belle-mère. Il faut que vous restiez avec nous.

— Merci, monsieur, répondit Pierre en s'inclinant.

Il rougit un peu, mais se retira après avoir salué sans bassesse et sans affectation.

— C'est être par trop sauvage ! me dit Louise, auprès de laquelle j'étais assis.

Le lendemain, qui était un dimanche, je vis Pierre vaquer toute la matinée aux travaux que n'interrompent ni dimanches ni fêtes, aux soins à donner aux animaux, à la distribution de la nourriture des nègres. Après le déjeuner, il monta à cheval et je le vis prendre la direction du bourg.

Dans l'après-midi, une grande cavalcade s'organisa; nous devions aller nous promener jusqu'au sommet de la Mala pascua en passant par le bourg. Nous nous mîmes en route avec cette *furia* qui saisit les chevaux puertoricains quand ils sont animés par le nombre et que les cavaliers excitent leur émulation. Nous passâmes par *La Bordelaise* dont les propriétaires se joignirent à nous, et nous partîmes à ce grand *andar* des chevaux espagnols, si agréable et si doux aux cavaliers qui se sentent transportés sans secousses, à travers l'espace, et pour lequel toute science d'équitation est superflue, tant les bons chevaux ont le pas doux et le pied sûr.

Nous franchîmes le bourg dans un nuage de poussière, ce qui n'attira personne aux portes, car on ne voyage pas autrement dans l'île, pour peu que la cavalcade soit nombreuse.

Personne ne remarqua le cheval de Pierre, attaché ce jour-là, non pas devant mais derrière le rancho où je l'avais vu la veille.

Personne ne l'aperçut dans la case et ne vit le mouvement qu'il

fit pour se dérober aux regards, mouvement qui ne fut cependant pas assez prompt pour que je ne le reconnusse très-bien et que nos yeux ne se rencontrassent.

La belle fille était encore étendue dans le hamac; elle avait une grosse rose dans les cheveux, une guitare sur les genoux et était vêtue d'une robe d'un jaune clair et éclatant. Une vieille femme fumait, assise dans un hamac délabré pendu dans une encoignure.

Pierre me parut avoir été dérangé par notre brusque apparition, de la même contemplation où je l'avais vu la veille.

Nous continuâmes et arrivâmes jusqu'au point culminant de la Mala Pascua, d'où l'on a, de tous côtés, un si magnifique horizon : à droite, la campagne accidentée de Patillas; à gauche, le grand tapis vert brodé du *cañaveral* de Maunabo; — en face, l'immensité de l'océan, tacheté çà et là de quelques voiles dont le soleil couchant rougissait la blancheur.

Lorsque nous rentrâmes à la maison, tout se passa comme la veille et comme tous les jours, et, ce qui ne fut remarqué que par moi qui m'étais créé ce but d'observation, Pierre apporta les clefs, dina silencieusement, et profita, pour disparaître, de l'animation que l'appétit satisfait avait donnée à la conversation générale et aux causeries particulières.

A force de m'occuper de ce jeune homme, je m'étais intéressé à lui, et sa tenue modeste et digne, l'expression sympathique de sa physionomie auraient suffi pour expliquer cet intérêt. Sa figure, sans être belle, était agréable à voir. Il était de taille moyenne et de tournure aisée et gracieuse; ses cheveux étaient bruns et abondants. Il avait le teint pâle des Européens qui ont subi les fièvres paludéennes des Antilles. Ses lèvres, un peu épaisses, laissaient voir des dents saines et d'un blanc légèrement jaunâtre.

On sentait que ces lèvres devaient s'ouvrir facilement pour le rire; il y avait trop d'esprit dans cette physionomie éclairée par deux grands yeux bleus intelligents, pour que la mélancolie en fût l'ex-

pression originelle; l'air général de tristesse qui y régnait devait avoir quelque chose de momentané et d'accidentel..

Je pensai à cette femme devant laquelle je l'avais vu deux fois assis et qui était sans doute le but de toutes ses sorties. J'y pensai avec une sorte de terreur, tellement il me paraissait y avoir quelque chose de choquant dans le rapprochement de deux natures si opposées d'origine, un européen et une hívára.

Un jour qu'il était allé, pour les affaires de l'habitation, au bourg de Yabucoa, et que je savais qu'il serait au moins une demi-journée absent, la curiosité de voir cette singulière idole me saisit, et je pris, sous prétexte de promenade, la route du bourg de Maunabo.

Arrivé devant le rancho, je m'arrêtai sans affectation, et demandai du feu, qu'on s'empressa de m'apporter.

— *Apease, cavaliero*, mettez pied à terre, monsieur, me dit une voix de vieille femme, avec cette politesse qui accueille partout l'étranger dans la campagne de Puerto-Rico.

Je pénétrai dans la case et m'assis sur le siège où deux fois j'avais vu Pierre. J'étais exactement dans la même situation que lui, et, devant moi, posait, comme pour lui, la jeune fille que je pus aussi contempler à mon aise.

J'avais vu aux colonies tant d'exemples d'amour qu'on ne comprendrait pas en France, que je fus frappé de la pensée que Pierre était victime d'une de ces passions inexplicables. Inexplicables, en effet, car elles n'ont pour base aucun des entraînements qui expliquent l'amour: ni l'estime, ni l'affection sainte qui en est la conséquence, ni la communauté de pensées, ni même la beauté qui est si souvent la cause fatale d'unions malheureuses et désespérées.

Je pensai que c'était un de ces amours comme en inspirent souvent aux Européens les mulâtresses des colonies françaises, amours tellement incompréhensibles que, pour les expliquer, on est obligé d'invoquer les philtres, les *piayes* comme on appelle les moyens interlopes auxquels on attribue le pouvoir de faire naître ces passions souvent

durables et sans raison d'être qui puisse les faire comprendre.

Je regardai bien cette fille, dont la beauté ne supportait pas un examen un peu sévère. Cette beauté était, pour ainsi dire, toute du premier coup d'œil et s'effaçait devant l'analyse. Elle avait une belle carnation, de beaux cheveux, de grands yeux noirs; du reste, un air stupide qu'elle devait à son front étroit et déprimé. Ses dents étaient blanches; son sourire assez doux ne disait rien. Elle résumait dans son ensemble ce *nonchaloir* absolu qui caractérise les hívaras. J'eus de la peine à lui arracher quelques paroles, et elle ne répondit que par monosyllabes à mes questions, tout en se balançant mollement dans son hamac, tout en regardant monter les spirales blanches qui s'échappaient de son cigare.

Si j'eusse été nouveau venu aux colonies, je n'aurais jamais eu la pensée qui se présenta à mon esprit comme une certitude; mais, éclairé par l'expérience et l'observation, je regagnai l'Orléanaise, persuadé que Pierre était passionnément amoureux de cette fille, qui s'appelait Josefa, et, par une double abréviation, *Pepa* ou *Quepa*.

Je m'abstins de retourner au bourg, mais je remarquai que Pierre ne manquait pas d'y aller tous les jours et quelquefois, quand il trouvait un prétexte pour le faire, deux ou trois fois dans la même journée.

Je fis plusieurs tentatives pour me lier avec lui. J'allais le trouver à la sucrerie, lorsque je l'y savais retenu par le travail de la fabrication; je lui demandais l'explication de toutes sortes de choses que je connaissais aussi bien que lui, pour l'amener à causer et à se familiariser avec moi; je le suivais aux champs, lorsqu'il allait diriger ou surveiller les travaux des nègres; mais ces avances étaient toujours vaines. Je n'obtenais que des réponses claires, il est vrai, mais succinctes et réservées, et la conversation s'éteignait, malgré les efforts que je faisais pour l'alimenter.

Je ne lui en voulais cependant pas, parce que je voyais bien que la cause de son silence n'était ni de l'indifférence ni de l'impolitesse, mais de la préoccupation. Bien que s'occupant consciencieusement

de son travail, il avait évidemment l'esprit absorbé et était sans cesse sous la pression d'une pensée qui le dominait. Il se tenait tout à fait renfermé en lui-même, et, au bout du temps où, avec tout autre de mes compatriotes, je fusse arrivé à la familiarité la plus entière et la plus abandonnée, je n'avais obtenu de lui que des démonstrations de politesse qui se bornaient aux exigences strictes des convenances.

Lorsque arriva l'époque des fêtes, lorsque vinrent les bals, les courses nocturnes dans la campagne, à l'époque de Noël, nous remarquâmes une grande altération dans le visage de Pierre. Il avait pâli; ses yeux brillants et enfiévrés étaient entourés d'un cercle noir. Il avait toute l'apparence d'un homme qui passe les nuits sans dormir et qui ne répare pas, par le repos du jour, l'insomnie forcée de la nuit.

Et pourtant il continuait à donner à son travail l'assiduité qu'on lui avait toujours connue.

Je n'eus pas de peine à deviner les causes de cette altération. Je sus qu'il sortait tous les soirs, quand son travail était achevé, quand le nègre de garde était installé à son poste, quand sa responsabilité, enfin, étant à couvert, lui laissait la disposition de son temps pour le repos; mais, hélas ! il ne l'employait pas ainsi.

Un jour, j'étais seul sur la galerie, regardant la mer calme et unie comme une grande feuille de plomb qui se brodait d'écume blanche à chaque retour de la houle. J'entendis un bruit de pas de chevaux, venant sur la route de Yabucoa, allant vers la playa et devant nécessairement passer devant la maison.

Ils passèrent en effet, mais comme passent les Espagnols lorsqu'ils sont en grand nombre. Ils étaient une vingtaine, hommes et femmes, et tout en causant ils grattaient leurs bigüelas.

Je compris que c'était une troupe joyeuse qui courait la campagne.

Pierre était en ce moment dans l'intérieur de la maison, préparant des *sogas* pour les bœufs de labour.

Au bruit des pas des chevaux, il s'élança sur la galerie et rougit quand il m'y vit établi. Mais son regard, comme le mien, avait

reconnu, au milieu de la cavalcade, la belle fille de Maunabo en *cumaracha* derrière un hívaro. Il se hâta de rentrer, et, à l'activité fébrile avec laquelle il continua son triage de sogas, je compris qu'il était violemment agité. Enfin il parut n'y pas tenir. Il appela le *capataz* et lui remit les sogas, en lui indiquant, d'une voix altérée, l'usage qu'il devait en faire; puis, paraissant prendre une résolution pénible mais impérieuse, il sortit de la maison et alla à l'écurie.

Quelques minutes après j'aperçus, sur la route de Guayama, un cavalier courant à toute bride sur la trace de la troupe qui venait de passer. Il évitait les sinuosités qui auraient pu allonger le chemin, en franchissant les obstacles avec une ardeur furieuse. Le cheval, excité des talons et du fouet, dévorait l'espace. Je reconnus le malheureux jeune homme. Je me gardai bien de parler de cette fugue, et j'en devins le complice en m'assurant qu'elle n'avait eu aucun témoin indiscret.

Je passai la journée à faire les efforts les plus ingénieux pour que son absence passât inaperçue. Et comme j'étais assez de la maison pour savoir tout ce qui s'y faisait et comment tout s'y faisait, je m'établis *mayordomo* suppléant, pour qu'on ne devinât pas l'absence du titulaire.

Pierre ne rentra pas le soir. Je passai la nuit à l'attendre, écoutant le moindre bruit venant du dehors, attentif à tout ce qui passait sur la route. J'entendis bien des troupes de cavaliers circuler dans tous les sens; le son des guitares passa au loin dans le silence de la nuit, prolongé et mourant comme celui des harpes éoliennes; mais rien ne s'arrêta devant la maison dans laquelle j'eusse entendu le pas du fugitif, quelque léger qu'il eût été, s'il fût rentré pendant la nuit.

Je me levai de bonne heure, à l'heure où je savais que Pierre avait l'habitude de le faire, pour continuer le rôle que j'avais commencé la veille.

Je sortis pour dire au nègre de garde d'appeler le *capataz*. Il faisait encore nuit; je vis quelqu'un assis sur une des marches de l'escalier

de bois de la galerie. Je crus que c'était le veilleur de nuit, et l'appelai à voix basse : José, José !

Il ne répondit pas et je m'approchai, le croyant endormi. Comme j'allais lui toucher l'épaule pour l'éveiller, il se leva : ce n'était pas José, c'était Pierre.

— C'est moi, me dit-il, je suis à mon poste ; il n'est pas tout-à-fait l'heure de faire lever les nègres et je respecte le repos de ces pauvres diables. Je me suis levé trop tôt, je me disposais à fumer en attendant l'heure.

Il frotta une allumette sur une des colonnes de la galerie et à la lueur qui se répandit quand le phosphore s'enflamma, je m'aperçus que sa main droite était ensanglantée et enveloppée dans un mouchoir.

— Vous ne vous êtes pas levé trop tôt, lui dis-je, vous ne vous êtes pas levé du tout, car vous ne vous êtes pas couché.

— Qui vous a dit cela ? me répondit-il avec humeur.

— Personne, mais je le sais.

— De quoi vous mêlez-vous ? Vous n'êtes pas, ni vous ni personne, chargé de me surveiller, et l'on n'a rien à me dire si mon travail se fait.

— Pardon, il ne se fait pas toujours, et hier ...

— Oh ! hier soir ... et si j'étais fou hier soir ! Mais pourquoi me questionnez-vous et êtes-vous là à m'épier dès le matin ?

— Parce que si je ne vous avais pas surveillé hier soir, vous vous seriez attiré des reproches d'Otto, le meilleur des hommes ; parce que je prends à vous le plus grand intérêt, parce que je vois que vous compromettez votre considération, votre santé, et peut-être plus, ajoutai-je en touchant sa main blessée.

— Que voulez-vous ? c'est comme cela, et ça ne peut être autrement.

Et il s'avança vers les cases à nègres, éveilla le *capataz* et se mit à sa tâche journalière.

Dès qu'il fut jour, je ne sais quel pressentiment ou quel heureux

hasard me conduisit au bourg.

J'y arrivai comme les cases commençaient à s'ouvrir. Je m'arrêtai d'habitude chez un marchand catalan avec lequel Otto était en affaires. Il y avait plusieurs chevaux devant la *tienda* et un mouvement d'allées et de venues peu ordinaire à cette heure matinale. J'entrai dans la *tienda* et j'aperçus au fond un jeune homme étendu dans un hamac, la tête entourée de linges ensanglantés.

— Qu'est-il arrivé? dis-je au Catalan; que veut dire tout ce mouvement?

— Il y a, me répondit-il, que le mayordomo de don Otto s'est battu cette nuit et qu'il a blessé grièvement Candelario Ramirez.

— Battu, et pourquoi?

— Parce que Candelario a dansé avec la Quepa et qu'elle a refusé de danser avec *Musion* Pierre.

En ce moment le pas d'autres chevaux se fit entendre devant la tienda.

— Tenez, me dit le Catalan, voici l'*alcade de barrio* qui va probablement arrêter le *mayordomo*.

Et il me quitta pour aller causer avec le magistrat, qui prenait des informations sur ce qui s'était passé.

Je m'esquivai, voyant tout le monde occupé autour de l'alcade de barrio et du blessé qu'il interrogeait. Je pris mon cheval sans laisser voir trop d'empressement et me dirigeai vers un sentier qui devait me conduire promptement à l'habitation, à travers les pièces de cannes.

Je rencontrai Pierre qui indiquait à des nègres ce qu'ils avaient à faire pour continuer le creusement d'un fossé d'irrigation.

Je descendis de cheval et le tirant à part:

— On vient pour vous arrêter, lui dis-je. L'alcade de barrio et les archers de police sont sur mes pas.

— M'arrêter! et pourquoi?

— Pourquoi? J'ai vu Candelario Ramirez dans la *tienda* du Catalan;

on dit qu'il est grièvement blessé.

— Moi aussi, je suis blessé, dit-il en montrant sa main.

— Je ne vous demande pas d'explication; vous n'auriez pas le temps de m'apprendre comment cela s'est passé, quand même vous le voudriez. Mais réfléchissez bien à ceci, et que votre résolution soit prise promptement: vous êtes étranger; Candelario est Espagnol de *la Tierra*, et vous connaissez l'arbitraire des lois du pays.

— Je comprends cela et sais ce qui me menace; mais que faire alors?

— Fuir! fuir au plus vite. N'allez même pas jusqu'à la maison, vous y trouveriez certainement l'alcade de barrio qui doit être sur la grande route et près d'arriver. Prenez mon cheval. Otto ne trouvera pas mauvais que je vous l'aie prêté. Allez à Arroyo et faites vous voir le moins possible. Arrêtez-vous chez P ... qui vous donnera asile. Nous enverrons aujourd'hui même un exprès qui portera votre linge, de l'argent et des lettres qui faciliteront votre embarquement. Je me fais garant de tout.

— Partir? dit-il en hésitant; mais enfin, si je prouve que j'ai été provoqué et que c'est en me défendant que j'ai frappé? Et la preuve, la voici, ajouta-t-il en montrant sa main.

— Vous ne prouverez rien de cela. Faut-il vous répéter que vous êtes étranger, que vous êtes Français. Où trouverez-vous des témoins qui vous justifieront? Ce ne sera certes pas parmi ceux qui assistaient à cette scène dont je ne connais rien, mais que je m'imagine. Vous n'avez pas longtemps pour vous décider à prendre un parti. Voyez et faites-le promptement.

Et je lui montrais un groupe de cavaliers qui venait de s'arrêter devant la maison d'Otto.

D'où nous étions nous pouvions voir tout ce qui se passait sur le morne où s'élevait la case, et, cachés comme nous l'étions par les grandes cannes, nous ne pouvions être aperçus.

Nous assistâmes de loin au pourparler qui eut lieu entre le magis-

trat et Otto, auquel il expliquait sans doute le motif de sa visite. Après quelques instants, deux archers de police quittèrent le groupe et descendirent du côté des cannes.

— Décidez-vous, répétais-je. Bientôt peut-être il ne sera plus temps.

— Allons, il le faut, dit-il; il le faut! Merci, et adieu!

Il me serra la main pour la première fois, sauta sur mon cheval et disparut dans une lisière de cannes.

Je ne croyais pas le péril aussi imminent ni aussi grand que je cherchais à le lui faire voir, mais j'étais bien aise de l'effrayer sur sa liberté, pour l'éloigner d'un milieu qui me paraissait dangereux pour lui.

Je rentrai à l'habitation où je trouvai encore l'*alcade de barrio*.

Il avait fait une perquisition sommaire et pleine de convenance dans la maison et s'en retournait au bourg d'où son procès-verbal devait être envoyé à Humacao, chef-lieu judiciaire de l'arrondissement.

Je dis à Otto ce que je savais de cette affaire, sans lui donner connaissance de la cause réelle de l'événement. Je lui laissai croire que Pierre, attiré par la curiosité à un de ces bals, si communs à cette époque de l'année, avait été provoqué et mis dans la nécessité de se défendre. En admettant les choses ainsi, ce qui n'incriminait le malheureux jeune homme en aucune façon, Otto comprit qu'ayant les meilleures raisons du monde pour se défendre, il ne saurait se justifier devant un magistrat espagnol, le plaignant étant espagnol, et tous les témoins qui seraient appelés étant amis ou parents du plaignant.

Il s'associa donc à la pensée que j'avais eue de faciliter sa sortie de l'île et il écrivit dans ce sens à M. P..., négociant d'Arroyo, son ami particulier, et qui était consignataire de presque tous les navires américains qui venaient dans ce port.

Nous expédiâmes un nègre de confiance avec la lettre, de l'argent et une valise, dans laquelle nous avions serré le peu d'effets que nous trouvâmes dans la chambre du malheureux jeune homme.

Le nègre partit à onze heures; il devait arriver à Arroyo vers une

heure et être de retour à l'habitation le soir.

Le soir vint et notre messenger n'arrivait pas. Il était monté sur un bon cheval. Nous lui avons recommandé la célérité; c'était un homme de confiance; il eût dû être de retour avant la nuit. La nuit vint, il ne parut pas. Je prolongeai autant que je pus la veillée sur la galerie. J'accompagnai Otto qui remplit lui-même, ce soir-là, les fonctions de mayordomo; rien ne vint. — Je m'endormis après minuit, et le nègre n'était pas de retour.

Le lendemain matin, je courus aux cases à nègres: on n'avait aucune nouvelle de notre exprès.

Il arriva seulement vers onze heures. Il s'excusa de son retard, en disant que M. P... l'avait retenu, et il remit une lettre à Otto.

Cette lettre nous apprenait que M. P... n'avait pas vu Pierre; qu'il avait espéré qu'il arriverait dans la nuit; qu'enfin, ne le voyant pas venir à neuf heures, il s'était décidé à renvoyer le messenger. Il ajoutait que, dès que Pierre arriverait chez lui, il nous en donnerait avis, et que nous pouvions être tranquilles sur le sort de ce jeune homme; qu'il lui avait déjà préparé sa place à bord d'un navire américain qui devait mettre à la voile dans quelques jours.

Otto fut tranquilisé; moi je ne partageai pas cette quiétude. Il me semblait étrange que Pierre ne fût pas arrivé à Arroyo dès la veille. Je regrettai de ne pas l'avoir accompagné et me reprochai cela comme une négligence coupable. J'étais inquiet, sans savoir pourquoi.

Deux jours après, un voyageur qui venait d'Arroyo nous apporta une autre lettre de P... On n'avait pas vu Pierre, et le navire américain allait partir.

— Il aura été chercher fortune et se mettre à l'abri des poursuites dans un autre quartier, dit Otto, à Ponce ou à Mayagüez. Il aurait dû au moins, si cela est, nous demander des lettres de recommandation que nous ne lui eussions pas refusées. Nous aurons de ses nouvelles quand il renverra mon cheval.

Je pris la chose avec moins de calme. Je m'imaginai que Pierre n'avait pas quitté le quartier, et mon anxiété augmenta lorsqu'un nègre m'assura quelques jours après, qu'une nuit, allant mettre des nasses à écrevisses dans la rivière, il avait vu Pierre passer l'eau à un gué peu fréquenté. Je cherchai à lui prouver qu'il s'était trompé. Il m'assura que non; qu'il n'avait pu se tromper, et que, l'eût-il fait sur le compte de Pierre, il ne pouvait point ne pas avoir reconnu *el Pajarito*, le cheval d'Otto.

J'obtins de lui la promesse qu'il garderait le silence, et, comme Pierre était très-aimé des nègres de l'habitation, je crus pouvoir compter sur sa discrétion.

Je voulus cependant veiller moi-même et tenter d'arracher ce malheureux jeune homme au charme fatal qui le retenait dans le quartier et l'exposait aux plus grands dangers. J'allai me mettre en faction à un carrefour de champ de cannes qui conduisait, par trois de ses allées, à la ruelle du bourg où se trouvait la case de la Quepa.

Je pensai que, s'il allait au temple délabré de son idole, il ne s'y rendrait pas par la grande route, et je ne tardai pas à avoir l'assurance que je ne m'étais pas trompé. Il y avait à peine un quart d'heure que j'étais là, immobile comme une statue équestre, quand j'entendis le pas précipité d'un cheval et quand un cavalier arriva presque sur moi. Malgré l'obscurité, je reconnus Pierre; sans doute il me reconnut aussi lui-même, car il tourna bride aussitôt et disparut avant que j'aie pu articuler un mot.

Comme il devenait certain pour moi que Pierre n'était pas allé à Arroyo, je trouvai des prétextes pour me rendre quelquefois au bourg, le soir, et cette époque de fêtes m'en fournit suffisamment. Je me mis en faction devant la tienda du Catalan, où je pouvais m'asseoir et fumer en causant, sans qu'on eût de motif pour se demander la raison de la fréquence de mes visites.

Du reste, l'apathie puertoricaine était la meilleure garantie de discrétion que je pusse avoir. Il eût été trop fatigant de rechercher

pourquoi je venais flâner là, tous les soirs, et pourquoi on m'y avait à peine vu jusque-là.

De la *tienda* du Catalan, je pouvais apercevoir facilement le rancho où demeurait la Quepa. Je vis, presque tous les soirs, son hamac se balancer. Des voisins venaient causer et fumer de temps en temps. Deux ou trois fois, je la vis partir, se joignant à un groupe qui passait devant la case, et montant en croupe derrière quelque cavalier. J'entrevis, plusieurs fois, une ombre passant devant le rancho, mais jamais assez distinctement pour savoir si c'était Pierre.

Dans le bourg on paraissait l'avoir oublié, et, chez Otto, on en parlait quelquefois, toujours avec l'expression du plus grand intérêt et de l'étonnement de ne pas recevoir de ses nouvelles.

Nous étions entrés dans la nouvelle année. Depuis la Noël, toutes les soirées, chez Otto, étaient des fêtes qui réunissaient non-seulement les habitants bien élevés mais peu nombreux du quartier, mais encore quelques-uns des quartiers environnants. Nous avons reçu hospitalièrement toutes les troupes chantantes et dansantes qui s'étaient présentées à l'habitation. On avait préparé, à leur intention, des montagnes de gâteaux de riz autour desquelles avaient circulé des fleuves de tafia anisé. Aussi tous les *vecinos*, tous les habitants du quartier furent-ils enchantés des procédés de l'Orléanaise.

De toutes parts nous reçûmes des invitations auxquelles il nous eût été bien difficile de nous rendre, attendu que ceux qui nous les faisaient demeuraient presque tous dans la montagne et ne paraissaient dans la plaine que lorsqu'une fête les y appelait.

Nous acceptâmes cependant celle d'un vieux hívaro nommé Santiago Baquero, qui était depuis longtemps en relation avec Otto, auquel il fournissait les sogas nécessaires pour amarrer les animaux.

Nous savions que cet homme était très à l'aise et en état de nous accueillir, sans se mettre dans l'embarras.

Il avait des chevaux et des *novillos*, et il possédait assez de terres pour avoir une centaine de bœufs que lui confiaient les habitants

du bourg, *a partir ganancias*.

Il nous avait invités à manger un *majarete*, espèce de plat de lait caillé, dont je me garderais bien de donner la recette, mais pour lequel les Puertorriqueños de la campagne ont un goût particulier et qu'ils ont la réputation de préparer avec une perfection inconnue dans les bourgs.

Comme depuis longtemps nous devions faire une partie⁹⁵ sur les bords de la Lisa, charmante petite rivière qui descend de la montagne de Maunabo par un escalier de roches et de galets, qu'elle franchit quelquefois en cascades furieuses, et comme la case de Santiago se trouvait dans le voisinage, nous convînmes de faire en même temps notre promenade et notre visite.

Notre ami nous avait avertis que, le jour de la *Pascua de Reyes*, le jour des Rois, il y aurait chez lui une grande fête, *broma grande* ; que toutes les jeunes filles du quartier y étaient conviées, et que beaucoup viendraient de Patillas, de Guayama et même de Yabucoa et Humacao. On avait fait appel aux güiros, aux bigüelas de toutes dimensions. Santiago Baquero était connu pour être un *hombre buen acomodado*, pour un homme aisé, et, comme il n'avait invité que des gens de sa parenté, de sa connaissance et de sa condition, il paraissait certain, l'amour de la danse aidant, qu'il réunirait beaucoup de monde.

Ne sachant pas si je reviendrais à Puerto-Rico l'année suivante, et curieux de voir encore une fois un de ces grands bals de hívaros auxquels je ne me suis jamais lassé d'assister, j'engageai un jeune homme qui se trouvait à l'Orléanaise à m'accompagner, et nous fîmes le projet d'aller au bal. Nous devions y rester toute la nuit; le lendemain matin, la société d'Otto nous y rejoindrait, et, après avoir mangé le *majarete* chez notre ami Santiago, nous devions aller déjeuner et passer la journée au bord de la Lisa.

Notre ami avait planté sa tente sur le penchant d'un morne qu'il avait actuellement dépouillé d'arbres aux alentours, n'y laissant que le tamarin traditionnel. À cent pas derrière, commençait le bois,

aussi dru, aussi serré qu'une forêt vierge, et dans lequel on entendait de très-loin roucouler les ramiers.

Devant la case, qui était à trois cents pas environ du sentier public (del Camino Real), s'étendait une immense savane qui, suivant les sinuosités de deux ou trois mornets, paraissait les couvrir d'un immense tapis vert brodé de nombreuses têtes de bœufs, qui se dressaient entre les grandes herbes et se tournaient paresseusement du côté d'où venait quelque bruit.

Là s'engraissait la fortune de quelques *tenderos* du bourg, qui croisait simultanément avec celle de Baquero.

Tout le long du Camino Real, comme simple indication de la propriété, avaient été plantés des poteaux de *mabaguas* en fourches sur lesquels reposaient de grands bambous, posés horizontalement, et à peine assurés par des lianes. Cette clôture, qui ne pouvait être un obstacle, semblait n'avoir été mise là que comme constatation matérielle d'un droit.

Nous nous rendîmes de bonne heure chez notre ami Santiago, avec l'intention de faire un tour dans le bois avant le bal.

Nous trouvâmes la maison dans le même état de nudité que le premier rancho venu. Les hamacs même avaient presque disparu et on n'en voyait qu'un ou deux sur le *soberado*, et quelques autres relégués dans les coins obscurs des salles, où l'on savait qu'ils ne gêneraient pas les évolutions des danseurs.

Nous avons apporté des fusils et nous pénétrâmes sous les grands arbres où les ramiers roucoulaient d'une façon tout-à-fait engageante. Mon compagnon, qui était un habile chasseur, en abattit une douzaine en moins d'un quart d'heure.

L'abondance de gibier que l'on trouve dans les bois de Puerto-Rico surprend souvent les colons français qui viennent dans cette île. Mais cela s'explique par le peu de goût que les Espagnols ont pour la chasse. Les Français seulement se livrent à cet exercice, et encore ne le font-ils qu'à leurs rares moments perdus.

Dans les colonies françaises, le gibier a presque entièrement disparu, et bien des oiseaux, qui y abondaient autrefois, y sont maintenant tout-à-fait inconnus.

C'est que tout le monde chasse, qu'on effraie le gibier si on ne le tue pas, et que, le dimanche, il n'y a pas de bois dans lequel on n'entende, du matin au soir, un feu roulant et continu.

Aussi l'autorité a-t-elle dû, comme en France, régler la chasse et l'interdire à certaines époques de l'année. A Puerto-Rico, le gibier est tellement abondant qu'on ne s'inquiète pas de cela; l'apathie des Espagnols étant la meilleure garantie de conservation pour les habitants ailés des bois et des montagnes.

Le grincement des bigüelas et des igüesas qui, par tous les sentiers environnants, rayonnaient vers un centre commun qui était la case de Santiago, nous rappela le véritable but de notre promenade. Nous n'étions pas venus pour chasser ou nous promener dans le bois, mais pour assister à un bal. Mon compagnon, qui avait une véritable charge de ramiers, passa dans le bec de chacune de ses victimes une liane mince mais solide, et s'en fit une sorte d'écharpe emplumée.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes, et les *bachos* circulaient dans les hauteurs de la montagne et le long des mornes voisins, comme d'énormes étoiles errantes.

Le dessous de la case de Santiago était occupé par quelques chevaux auxquels leurs maîtres n'avaient pas voulu donner la liberté, soit à cause de la valeur, soit à cause des habitudes vagabondes et peu sociables de leurs bêtes. La plupart des autres étaient lâchés dans la savane, où ils paissaient tranquillement.

Mon compagnon trouva un petit nègre qui se chargea de porter à l'Orléanaise le produit de sa chasse. Il savait qu'il ne manquait pas aux convenances vis-à-vis de ses hôtes et qu'il ne les privait de rien en ne le leur offrant pas. Les colons espagnols apprécient médiocrement le gibier, ce qui est peut-être aussi une des causes de leur

peu de goût pour la chasse, goût que l'intérêt devrait cependant faire naître et entretenir, car on ne porte jamais une charge de gibier dans un bourg où sont établis quelques étrangers, sans trouver à le placer avantageusement.

Nous nous établîmes sur le *soberado*, pour accueillir les danseuses qui ne tardèrent pas à arriver en grand nombre. La maison en fut bientôt garnie. Les bigüelas frémissaient sous les doigts impatients des musiciens, et la danse ne tarda pas à commencer.

Il n'y a pas d'alternatives de mouvement et de repos, pas d'instant où la danse est plus ou moins animée, dans ces bals de la campagne de Puerto-Rico. Depuis le moment où le premier accord de guitare, le premier glissement de pied frottant le parquet se font entendre, jusqu'au lever du jour, c'est, toute la nuit, le même entrain, la même ardeur, la même infatigable turbulence.

Je m'étais douté que la Quepa ne manquerait pas à ce bal; c'était une des belles hívaras du quartier. Ce n'était pas sans intention que j'avais tenu à venir là; au moins n'était-ce pas avec l'intention unique d'assister à un bal comme j'en avais déjà vu plusieurs.

L'espèce de pressentiment qui m'y avait attiré ne me trompait pas, comme on va le voir.

Simple spectateur et nullement acteur de cette fête, malgré les instances qui me furent faites et souvent répétées pour que j'y prisse une part personnelle, je m'étais installé dans un hamac suspendu sur le *soberado*, où je recevais la fraîcheur du dehors et où je jouissais, en même temps, de la vue de l'intérieur dont je ne perdais pas un détail.

Mais quelque charme qu'eût ce spectacle, quelque bruyante, stridente et incisive que soit la musique puertorriqueña, il arrive un moment où elle est sans puissance contre la force du sommeil, surtout si on se trouve dans l'immobilité nonchalante du hamac. Je subis entièrement cet effet; je m'endormis profondément; je m'endormis les oreilles pleines du bruit des instruments, du bruit des

voix, du bruit des pas.

Il est pourtant de ces dispositions qui font que, bien qu'on se soit endormi au milieu de la rumeur la plus assourdissante, on est éveillé par un bruit qui dans d'autres circonstances serait insignifiant. Je sais que, l'oreille pleine de cette musique bruyante, de ces voix criardes, je fus tiré de mon sommeil par quelque chose de léger comme des paroles à voix basse qui se faisaient entendre auprès de moi.

Mon réveil ne fut pas brusque, il vint peu à peu. Je n'imprimai pas le plus léger mouvement à mon hamac ; j'ouvris les yeux, et, à deux pas de moi, à cheval sur *el Pajarito*, je vis le malheureux Pierre.

Il tenait par les mains la Quepa, qui était sur la marche la plus élevée de l'escalier du soberado. Il paraissait la supplier et la retenir de force. Elle résistait, et comme il insistait et que ses paroles devenaient plus suppliantes, elle laissa échapper, avec un mot outrageant, une interjection méprisante que je n'ai entendu articuler qu'aux Espagnols. Puis elle arracha violemment ses mains de celles de Pierre. Le malheureux s'élança de son cheval et la saisit par sa robe. Effrayé de l'énergie de son mouvement, je me levai du hamac et me trouvai debout devant lui. Il me reconnut, et, lâchant la robe de la Quepa, il se retourna, par un mouvement brusque, remonta à cheval et disparut au bas du morne.

— Décidément, dis-je à mon compagnon qui parut auprès de moi en ce moment et qui avait reconnu Pierre, il paraît que j'exerce un pouvoir magique sur ce jeune homme. Je n'ai qu'à me trouver devant lui pour qu'il disparaisse, comme s'il était un démon et moi un exorciste.

Je lui contai la rencontre que j'en avais faite, quelques jours auparavant, dans le carrefour du champ de cannes, sans rien révéler cependant de mes suppositions qui étaient de bien réelles vérités, comme me l'avait prouvé ce que je venais de voir.

Cette scène m'ôta toute envie de dormir; je passai le reste de la

nuit à fumer et à causer avec mon compagnon, au milieu du bruit de la fête et de l'entraînement de la danse à laquelle se livraient les infatigables hôtes de Baquero.

On ne nous oublia cependant pas, et les filles du maître de la maison quittaient alternativement la salle pour venir nous offrir des rafraîchissements et des cigares.

Au milieu de la nuit on servit un *lechón* qui arriva étalé sur une peau de palmiste. La sauce suivait dans un grand *couñi*, espèce de plat dont la moitié d'une calabasse avait fourni la matière.

On le dépêcha *sur le pouce* et à la hâte, pour reprendre la danse.

Vers quatre heures du matin, je proposai à mon compagnon de prendre nos chevaux et d'aller au bord de la Lisa chercher l'endroit où nous passerions la soirée avec la société d'Otto.

C'était une de ces nuits claires comme on n'en voit que dans les pays intertropicaux. L'air raréfié permettait de distinguer à des profondeurs infinies, dans l'ombre azurée du firmament, des myriades d'étoiles, qui produisaient un jour presque aussi lumineux que le plus beau clair de lune.

La nature était entièrement muette, à cette heure matinale; on n'entendait pas un oiseau dans l'air, pas un insecte sous les herbes.

Le silence le plus absolu régnait partout. Ce calme profond paraissait immobiliser les arbres; on eût dit que le vent n'osait pas souffler, pour ne pas troubler cette solennelle tranquillité de la nature.

Nous suivions avec précaution le sentier qui conduisait à la Lisa, dont nous ne tardâmes pas à entendre mugir les eaux, et bientôt nous eûmes, à distances égales, deux rumeurs lointaines bien différentes. D'un côté, le grincement des instruments du bal; de l'autre, le bruit sourd et continu de l'eau bondissant sur les roches.

Je savais un endroit, au bord de la rivière, où l'on pouvait passer agréablement une journée. J'y étais venu, l'année précédente, et j'étais bien aise de voir s'il s'était conservé dans le même état.

C'était un grand bassin, creusé par les eaux entre deux barrières

d'énormes galets. — Une immense touffe de bambous étendait son feuillage épais au-dessus, ombrageant entièrement le bassin et laissant à ses pieds un grand espace libre, où il était facile d'installer tout le matériel d'un repas et de se reposer sur une couche abondante et toujours renouvelée de feuilles sèches.

Le bassin pouvait avoir quatre ou cinq mètres carrés d'étendue. Sa profondeur était au moins de deux mètres au milieu ; je le savais pour m'y être baigné plus d'une fois en venant me promener dans ces montagnes.

Je n'eus pas de peine à m'orienter et à trouver mon chemin, tant la nuit était claire, et nous nous engageâmes bientôt dans le sentier étroit et presque perpendiculaire qui conduit à la rivière. Avec d'autres chevaux que ceux de Puerto-Rico, nous eussions difficilement réussi à faire ce trajet sans accident. Mais nous savions à quelles montures nous avions affaire, et nous nous abandonnâmes à l'instinct de ces excellentes bêtes qui descendirent sans difficulté cette route glissante, couverte de cailloux roulants, barrée de racines et de branches d'arbres.

La rivière grondait comme le tonnerre; ce bruit m'indiqua que nous arrivions au lieu que je cherchais et qui se trouvait à quelques pas au-dessous d'une magnifique cascade.

Nous arrivâmes, et je trouvai ma salle rustique et le bassin tels que je les avais laissés l'année précédente.

Je mis pied à terre et m'approchai du bord de la rivière.

La lumière qui filtrait à travers le feuillage des bambous couvrait le bassin d'une couche d'un blanc d'argent tacheté.

Mais sur les roches, au bas du courant, j'aperçus quelque chose de volumineux qui faisait ombre et sortait un peu de l'eau.

Je ne sais quel pressentiment me traversa l'esprit.

Je sautai sur les têtes arrondies des roches, entre lesquelles le trop plein des eaux du bassin s'enfuyait comme d'énormes coulevres.

Hélas ! C'était bien un pressentiment !

Je touchai l'objet de mes recherches, c'était le corps d'un homme sans mouvement.

J'appelai mon compagnon et nous réunîmes nos efforts pour tirer le cadavre hors de l'eau. Lorsqu'il fut étendu sur les roches, nous frottâmes une vingtaine d'allumettes que j'avais dans ma poche, et la lueur vive et instantanée qu'elles répandirent nous permit de reconnaître le visage du malheureux Pierre : c'était bien lui, hélas!

Nous le transportâmes sur le rivage et l'étendîmes sur la couche de feuilles de bambous, à laquelle nous avons donné dans notre pensée une destination moins funèbre.

Mais nous ne pouvions laisser là le cadavre de ce malheureux jeune homme et, à nous deux, il nous était difficile, même impossible de le transporter dans un lieu convenable.

Mon compagnon offrit de rester auprès du corps, pendant que j'irais jusque chez Baquero chercher à me procurer des porteurs.

Je savais que je trouverais toujours de l'assistance pour un cas de cette nature, si je parvenais à faire croire à un accident; seulement je craignais que personne ne voulût enlever le cadavre sans l'intervention de l'autorité.

Je me hâtai cependant de partir, car ce que je craignais par-dessus tout c'était que la société d'Otto n'arrivât et ne se trouvât en présence de ce triste spectacle.

Je pressai donc mon cheval et j'étais chez Baquero au lever du jour. On entendait bien encore le bruissement des guitares dont les musiciens fatigués raclaient mollement les cordes, mais on se disposait visiblement au départ.

Je vis la Quepa à cheval. Un mouchoir blanc plié en cravate couvrait son front; ses joues étaient animées, ses yeux brillants; elle ne paraissait nullement fatiguée de la nuit agitée qu'elle venait de passer. Elle était vraiment belle dans ce moment. Mais, comme toujours, sa figure ne disait rien. Une expression d'indifférence profonde était tout ce que montrait sa physionomie. Elle était assise sur son

cheval encore immobile, dans une pose d'une suprême mollesse, attendant ses compagnons qui faisaient leurs préparatifs. Je m'approchai d'elle et nommai Pierre.

Elle me regarda sans que son visage perdit son expression d'indifférence absolue.

Et quand je lui eus dit ce qui était arrivé et quelle mission funèbre j'étais venu remplir, elle dit :

— *El pobre, parece que me quería mucho.* Le pauvre garçon, il paraît qu'il m'aimait bien.

Et comme ses compagnons se mettaient en route, elle fouetta son cheval et se joignit à la nombreuse cavalcade qui s'éloignait.

Je restai immobile à la contempler, à mesure qu'elle s'éloignait, et la figure de cette femme se grava dans ma mémoire, comme suprême expression de l'indifférence, de la froideur et de l'insensibilité.

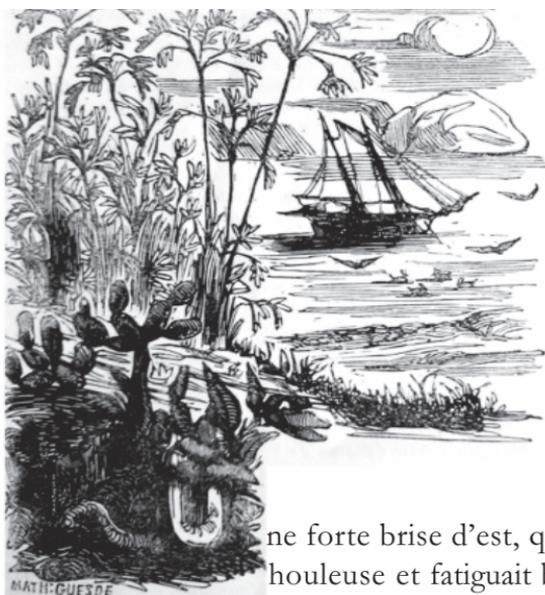
Le pauvre Pierre fut inhumé dans le cimetière du bourg.

Grâce au secret qui fut gardé sur les détails de sa triste fin et surtout grâce à l'influence d'Otto, l'autorité ferma les yeux et l'église espagnole épargna aux restes de ce malheureux les affronts qu'elle tient en réserve pour les suicidés.

Pointe-à-Pitre, 20 mai 1861.



CH. X — UNE RELÂCHE



ne forte brise d'est, qui rendait la mer houleuse et fatiguait beaucoup les animaux, nous avait obligés à aller chercher un asile sur les côtes sud de l'île de Vièques.

La goëlette, mouillée dans une baie profonde qui n'a pas encore de nom géographique, reposait tranquillement, appuyée sur une ancre, à l'abri du vent et des lames.

Nous étions là depuis deux jours, et le temps qui paraissait *fait* au large nous menaçait d'une relâche d'une huitaine ou nous la promettait, suivant la manière dont nous saurions occuper nos journées.

La tente avait été faite de l'avant à l'arrière, et les bœufs rumaient tranquillement à l'ombre, jetant de temps en temps à la terre un mugissement plaintif.

Les matelots dormaient à l'avant; le capitaine, le second et moi, étions tout disposés à en faire autant à l'arrière.

Pourtant, comme il était de bonne heure, comme nous avions passé une nuit tranquille et aussi prolongée que possible et qu'en la prolongeant encore, nous n'eussions fait que céder à l'accablement de la chaleur et de l'oisiveté, le capitaine Ride me dit :

— Déjeunons vite et allons à terre. Je connais près d'ici un Espagnol nommé Ricardo qui nous louera des chevaux; nous irons devant nous, et nous visiterons quelques Viéquois ⁹⁶ qui seront bien aises de nous voir, car les Viéquois sont presque tous Français et Guadeloupéens. Nous passerons le temps, et nous ferons notre provision de bananes pour la traversée.

Dès que nous eûmes déjeuné, deux hommes s'embarquèrent dans le canot, et, en quelques coups d'avirons, ils nous eurent conduits sur la plage sablonneuse où la lame vient mourir en nappe, et où nous ne pûmes mettre les pieds sans nous les mouiller jusqu'à la cheville. Mais c'était un détail dont nous nous inquiétions peu, sachant que nous avions à passer par des chemins peu macadamisés, et comptant du reste sur le soleil pour nous sécher.

La côte sablonneuse de cette partie de l'île a environ 25 mètres de largeur, et, à cette distance de la mer, le sable blanc du rivage est borné par la terre noire de l'île et les fourrés épais de ses bois.

Nous entrâmes dans un sentier qui avait toute l'apparence du lit d'un torrent, et qui devait en être un aux époques de grandes pluies, et nous nous avançâmes à l'ombre des arbres serrés qui formaient une voûte sur nos têtes, et au-dessus desquels se balançaient de grands lataniers aux troncs frêles.

Nous entendions tout autour de nous roucouler les ramiers et les tourterelles, siffloter les grives, murmurer et crier les perroquets ; mais comme nous n'étions chasseur passionné ni l'un ni l'autre, et que nous étions venus à terre sans pensée de destruction, nous fîmes notre route sans troubler les *hôtes de ces bois*, qui paraissaient

peu effrayés de notre présence, et semblaient comprendre que nous étions des voyageurs inoffensifs.

Nous arrivâmes dans une clairière ou plutôt dans une *habituée*, — nom que les Français donnent à tout endroit récemment déboisé et défriché, et nous vîmes devant nous une grande case couverte et palissadée de feuilles de latanier.

— Voici, me dit le capitaine, la demeure de Ricardo. Nous allons savoir s'il a des chevaux à nous louer. Il paraît qu'on est en récolte, j'aperçois le *trapiche* en mouvement. Vous allez voir le moulin à sucre dans son principe, dans son enfance, le moulin primitif. Présentons-nous d'abord, nous verrons ensuite les choses en détail.

Dès que nous parûmes, un homme jeune encore, à la figure ouverte, vint à nous, et, lorsqu'il aperçut le capitaine Ride, un sourire, qui nous fit voir ses dents blanches, me montra qu'il connaissait mon compagnon.

— *Olá ! capitán Ride !* dit-il, j'ai vu hier une goëlette mouillée dans la baie et je me suis douté que c'était la vôtre. Je vous remercie d'avoir pensé à venir ici ; soyez le bienvenu ainsi que votre ami. Venez à la case, vous y verrez la femme qui se porte bien et les muchachos aussi, sauf Manuelito qui est malade d'une mauvaise fièvre, je crois, depuis plusieurs jours.

— Vous avez un malade ! répondit le capitaine ; eh bien, j'arrive à propos, voici mon frère qui est médecin et qui vous donnera une consultation.

— Votre frère, médecin ! Oh ! nous sommes sauvés alors ! dit Ricardo, venez donc à la maison prendre un coup de genièvre ou d'anisado et vous verrez le malade après, s'il vous plaît, señor doctor.

J'acceptai la double qualification que le capitaine m'avait donnée en plaisantant : celle de frère, qui m'assignait un rôle peu difficile à remplir, attendu la nature de mes vieilles relations avec mon brave capitaine ; celle de *doctor* avec moins d'empressement, bien que je fusse sûr de ne rien prescrire qui pût être nuisible au malade qu'on

me présenterait.

Nous suivîmes Ricardo jusqu'à sa demeure.

Les maisons de Vièques sont aussi pittoresques, mais ont un autre caractère que celles de Puerto-Rico.

Comme les palmistes sont plus rares dans cette île et que les lataniers y sont très-abondants, ils y remplissent les fonctions des palmistes à Puerto-Rico. Le latanier est ici un arbre de *première nécessité*, et sert surtout à la construction des cases.

Celle de Ricardo lui devait tout, sauf quelques parties de la charpente construites en bois dur.

Les feuilles de latanier ont la forme d'une grande main étendue, avec une multiplication de doigts écartés. Elles sont fibreuses et résistantes, et lorsqu'elles ont été coupées en bonne saison et séchées à l'ombre, elles durent un temps infini sans s'altérer. On les pose très-rapprochées les unes sur les autres, et on en garnit depuis la base jusqu'au sommet des cases. Ces feuilles ainsi imbriquées et superposées les unes aux autres comme des écailles de serpent très serrées, produisent un effet tout à fait harmonieux et entièrement original. Elles sont imperméables aux pluies les plus abondantes, et le soleil ne les tord pas lorsqu'elles ont été récoltées et séchées dans de bonnes conditions.

Ricardo me fit voir une pauvre petite fille couchée dans un hamac et atteinte d'une dysenterie aiguë, que, suivant la coutume espagnole, on entretenait par des aliments, ne voulant pas, comme ils disent, si le malade meurt, avoir le remords de pouvoir se reprocher qu'il ait pu mourir de faim. Je ne me compromis pas beaucoup et ne fis pas grand tort à la science en prescrivant la diète. Mais comme cela ne suffisait pas pour le prestige, je composai une potion que j'ordonnai d'administrer à intervalles déterminés. La Faculté me pardonnerait mon outrecuidance si elle connaissait l'innocuité de ma prescription ; mais comme elle ne s'en préoccupera pas, j'en garde la recette pour d'autres occasions.

Mais, dit le capitaine Ride, Ricardo, il faut que vous nous louiez des chevaux. Nous voulons aller nous promener dans l'île.

— Vous louez des chevaux ! j'en ai deux à vous prêter, et je ne vous les donnerai qu'à ce titre, à M. le docteur et à vous ; vous en userez comme vous voudrez et me les rendrez quand il vous plaira.

— Acceptons, me dit le capitaine, nous compenserons ce service en lui achetant des bananes qu'il nous fera payer le double de leur valeur, et nous n'en serons pas moins les obligés les uns des autres.

— Pendant qu'on va chercher les chevaux au pâturage, venez voir ma sucrerie, dit Ricardo, nous sommes en pleine récolte.

Nous descendîmes, et conduits par notre hôte, nous nous dirigeâmes vers ce qu'il appelait sa *sucrerie*, qui se trouvait à une vingtaine de pas de sa demeure.

Là nous vîmes l'industrie sucrière dans sa première enfance.

Le moulin, que la mécanique a tellement perfectionné qu'elle a réussi à en faire une œuvre d'art, était représenté ici par deux énormes poteaux de bois dur, solidement plantés en terre, et réunis à leur extrémité supérieure par une forte traverse. Ces poteaux pouvaient avoir deux mètres de hauteur.

Au milieu étaient deux cylindres en bois superposés, mus chacun par une manivelle que deux nègres tournaient en sens opposé. Une négresse mettait un à un les bouts de canne entre les deux mâchoires de cette presse primitive, et le jus tombait dans une *batea*, espèce de terrine faite d'un seul morceau de bois creusé. Comme ces cylindres n'épuisaient pas la canne au premier tour, on l'y repassait deux et trois fois, et l'on en tirait enfin la bagasse à peu près sèche. Evidemment un moulin à eau ou à vapeur en eût tiré meilleur parti, mais on faisait comme on pouvait.

Lorsque la *batea* était remplie, on en versait le contenu dans une grande chaudière de fonte posée sur trois galets, et sous laquelle on entretenait un feu ardent.

Une vieille négresse était chargée de la despumation qui se pra-

tiquait par un moyen aussi primitif que la pression de la canne.

Elle avait pour écumoire une de ces grandes végétations marines qu'on appelle *plumes de la mer*⁹⁶, et qui, lorsqu'elles sont desséchées, forment un treillis serré qui les rend très-propres à l'office qu'on leur faisait remplir.

Cette *pluma del mar* était emmanchée ou plutôt attachée à un long bâton, et la vieille négresse, accroupie devant la chaudière, enlevait gravement l'écume qui montait à la surface en fumant silencieusement son *cachimbo*⁹⁷, sans se préoccuper des allants et des venants.

Ricardo ne fabriquait pas de sucre proprement dit, mais seulement du sirop qu'on versait dans de grandes dames-jeannes, dès que le jus de la canne avait acquis la consistance convenable, ce que la négresse reconnaissait sans avoir recours à l'aréomètre, et seulement à la forme des gouttes qui tombaient de son écumoire. Elle avait une telle pratique de la chose, que Ricardo nous assura que jamais le sirop cuit par sa vieille esclave, — car elle était esclave, n'avait fermenté et qu'il était tellement estimé dans l'île qu'il avait peine à pouvoir en réserver assez pour la consommation de sa famille.

Un tas énorme de cannes choisies et coupées d'égale longueur était amassé sous un rancho ouvert à l'air de tous côtés.

Ricardo nous dit que c'était un chargement qu'il devait porter à Saint-Thomas, où il en avait le placement assuré, mais qu'il serait obligé d'en faire du sirop si les vents ne changeaient pas avant deux jours.

Il faisait ainsi un voyage à l'île danoise à l'époque de la récolte de chaque produit de sa terre, et il rapportait l'équivalent de ses denrées en étoffes pour sa famille, en marchandises pouvant se vendre avec bénéfice, ou en beaux doublons avec lesquels il arrondissait son domaine.

— Capitán Ride, dit-il à mon compagnon, l'année prochaine, si vous revenez ici, au lieu de ce moulin à bras, vous y trouverez probablement un moulin à bœufs, et qui sait si, dans deux ou trois ans,

il n'y aura pas un moulin à vapeur ?

Il est probable que cette espérance se réalisera, car toutes les habitations de Vièques ont commencé ainsi, et déjà on y voit relativement plus de moulins à vapeur que dans des îles plus anciennement cultivées et habitées depuis plus longtemps.

Il est vrai que la terre y est neuve, productive et reconnaissante des soins qu'on lui donne, et que ceux qui l'exploitent sont des travailleurs infatigables qui ont la volonté ferme et le *labor improbus*⁹⁸.

Les chevaux arrivèrent; on leur posa les banastres sur le dos, Ricardo y mit ses meilleures couvertures, et ne voulut pas nous laisser partir que nous n'eussions pris un verre de *guarape* ou jus de canne, aiguisé d'un peu de genièvre.

Il n'y a que deux bourgs dans l'île de Vièques, celui d'Isabel Segunda qui en est la capitale, et où séjournent le gouverneur, les autorités et la garnison composée d'une vingtaine de soldats européens. L'autre est Mosquitos, misérable bourgade où il n'y a que quelques *tiendas* de Catalans et des cases de pêcheurs.

Ricardo nous enseigna les routes des deux bourgs ; comme nous les connaissions, nous en prîmes une troisième qui devait nous conduire nous ne savions où ; mais comme nous cherchions surtout l'inconnu, nous avions l'assurance d'arriver à notre but en la suivant.

Il faut s'attendre à tout quand on s'engage dans un chemin de l'intérieur de Vièques, prévoir les chutes et en prendre son parti à l'avance; mais il faut avoir la plus grande confiance dans sa monture.

Comme nous n'en étions pas à notre premier voyage d'exploration de cette nature, nous nous engageâmes résolument sous le feuillage épais de la bananière qui s'étendait derrière la case de Ricardo et allait finir à la lisière des grands bois.

Jusque-là, bien que tortueux et détrempé par l'humidité perpétuelle, entretenue par la rosée des nuits et le feuillage épais des bananiers, le sentier avait été praticable.

Mais ce fut autre chose dans le bois.

Là, il faut s'abandonner tout à fait à sa monture, et appeler à son aide tout ce qu'on peut savoir de gymnastique. Ce sont des escaliers de roches à monter et à descendre, des troncs d'arbres à franchir, des étangs de boue à traverser, des fourrés épais d'herbes coupantes à percer.

Les chutes de cheval, généralement peu agréables, sont ici fort à redouter, à cause de la boue dans laquelle elles plongeraient l'infortuné cavalier, des troncs coupés à fleur de terre sur lesquels elles lui briseraient le visage, à cause des ravines profondes dans lesquelles il pourrait rouler sur une pente hérissée de pierres aiguës.

Mais la sûreté du pied des chevaux est telle, et ces animaux intelligents paraissent avoir si bien le sentiment des dangers qu'ils ont à éviter, que toute appréhension disparaît devant l'habileté avec laquelle ils parcourent ce sol dangereux. La confiance que l'on a dans la sûreté de leur pas est si grande, qu'on trouve généralement exagérée la prudence des cavaliers inexpérimentés qui ne s'en reposant pas tout à fait sur leurs montures, aiment mieux franchir à pied les endroits dangereux.

Après une longue traite à travers ces bois, après avoir franchi les habituées où les grandes feuilles des madères et des siguines cachent traîtreusement aux pieds des voyageurs les racines des arbres rasés, après avoir gravi et descendu vingt mornets boisés, recevant les saluts et les souhaits de bon voyage des hívaros dont les ranchos semblaient pousser partout, nous arrivâmes sur un sommet d'où nous découvrîmes une grande plaine dont l'aspect général sentait autant la civilisation que l'espace que nous venions de parcourir était abrupte et sauvage. C'était le commencement de la partie régulièrement cultivée de l'île.

De l'endroit où nous sortîmes des bois, nous pûmes voir se développer devant nous d'immenses champs de cannes qui descendaient jusqu'à la mer en pente doucement inclinée, et formaient un grand tapis vert à carreaux plus ou moins nuancés, suivant le degré de

maturité de la plante. Quelques touffes d'arbres rompaient la monotonie de ce grand damier presque monochrome, et les sucreries, dont quelques-unes jetaient au vent d'épais nuages de fumée, lui donnaient l'animation et la vie.

Nous nous arrê tâmes un moment pour contempler la vue magnifique qui se développait devant et autour de nous. Derrière, nous avions comme repoussoir le noir foncé des forêts que nous venions de quitter ; à gauche et à droite, le vert léger et acre des mornes en voie de déboisement. A nos pieds, le tapis vert de cannes accentué çà et là de touffes de palmistes, de bambous, de lataniers qui se joignaient aux cheminées blanches ou rouges des sucreries, aux établissements, aux moulins, pour faire les dessins de la tapisserie. Au-delà, la mer qui, à cette distance, paraissait calme et unie, blanchissant seulement de temps en temps là où elle se brisait sur des récifs ; et, à l'horizon, la côte de Fajardo de Puerto-Rico, se terminant par le Luquillo qui se perdait dans le ciel.

— Vous regarderez cela plus à votre aise une autre fois, me dit mon compagnon; nous n'avons pas de temps à perdre, si vous voulez que je vous présente à un de mes vieux amis qui habite ce quartier, où je me reconnais maintenant.

Nous prîmes un sentier qui se trouvait sur le penchant du morne opposé à celui que nous venions de gravir, et qui longeait l'extrémité supérieure de la plaine de cannes ; mais ce sentier ressemblait peu à ceux que nous avions parcourus pour arriver où nous étions. Le sol en était égal, et il était bordé de chaque côté d'une allée de palmiers-arecas aux grappes de fruits jaunes, et de grands lataniers qui se suivaient en s'alternant.

Ce sentier finissait à une grande savane, dans laquelle broutaient cinq ou six jeunes chevaux en liberté. Au milieu de la savane s'élevaient deux cases de grandeurs différentes et construites à une vingtaine de pas l'une de l'autre. Elles étaient séparées par un grand jardin qui faisait l'effet d'un bois épais de rosiers de toutes sortes,

au milieu desquels apparaissaient, comme des marbrures, les fleurs blanches des jasmins doubles et des buis du Cap.

— Nous sommes dans le pays de l'hospitalité, me dit le capitaine Ride ; on en revendrait ici aux montagnards écossais. Avançons. Ceci est le séjour d'un de mes amis, qui n'est pas Espagnol, ce qu'a dû vous indiquer déjà l'absence de coqs devant sa porte.

Les deux cases, qui étaient exactement ou à peu près pareilles, différaient seulement par les dimensions. Toutes deux étaient entourées d'une galerie où flottaient de longs rideaux d'étoffe rayée qui permettaient d'y être constamment à l'air et à l'abri du soleil. La plus grande l'était assez pour servir de logement convenable à une famille ; l'autre était pour ainsi dire une *case de garçon*, capable de loger une personne à l'aise, mais seule.

Ce fut vers celle-ci que me conduisit mon compagnon. Deux négrillons jouaient sur l'escalier de la porte quand nous arrivâmes. Ils se levèrent, et, nous voyant, ils entrèrent dans la case, sans doute pour donner avis de notre venue.

Une voix partant de l'intérieur nous cria :

— *Apeense señores* ; mettez pied à terre, messieurs.

Puis parut le maître de la maison, qui, reconnaissant mon compagnon, lui serra cordialement la main :

— Pardieu, dit-il, je vous prenais pour des Espagnols, et je me trompais bien. Mettez pied à terre et venez vous reposer. Vous devez en avoir besoin si vous avez subi les mauvais chemins, comme les pieds de vos chevaux en portent la trace, et le soleil, comme vous n'avez pu manquer de le faire.

Après nous avoir présenté l'un à l'autre, le capitaine Ride dit à M.P ..., notre hôte⁹⁹ :

— Comment se porte tout le monde ici, le docteur, sa femme et les enfants ?

— Tout le monde est bien. Vous ne verrez le docteur que si vous nous restez jusqu'à ce soir ; car il fait aujourd'hui une grande tournée

sur les habitations. Mais entrez donc, et venez vous rafraîchir.

Ma surprise, qui avait été grande en voyant dans un pays espagnol une demeure d'une apparence extérieure à peu près convenable, augmenta encore quand je vis l'intérieur du petit salon où nous pénétrâmes.

Règle générale, dans une maison espagnole, on ne voit jamais de livres; et dans celle-ci, ce qui frappa surtout mon regard, fut une bibliothèque composée de quelques rayons, sur lesquels une centaine de volumes étaient rangés dans un désordre qui indiquait qu'ils étaient souvent pris et ouverts.

Aux palissades étaient suspendues, sans grande symétrie, des gravures couvertes d'un simple verre bordé d'une bande de papier, et parmi elles, j'eus l'étonnement et le plaisir d'en reconnaître que j'avais vues et admirées souvent, dans mes heures de jeunesse flâneuse, sur les quais de Paris : des Van Ostade, des Rembrandt plus ou moins authentiques, et cette belle planche d'Albert Durer que Théophile Gautier a si littéralement et si poétiquement décrite, la *Melancholia*.

On y voyait encore le beau paysage aux trois arbres, gravé d'après Rembrandt par Louis Marvy, des paysages et des *cochons* de Jacque; puis, çà et là, les masques connus de Dante et de Géricault, et des profils de Barbares et de Romains de la colonne Trajane.

Sur une petite étagère, deux œuvres de Houdon, l'*Ecorché* et le beau buste de saint Bruno ; le portrait à l'huile d'un jeune homme à la physionomie sympathique, coiffé d'une casquette de cuir bouilli et laissant échapper, en rêvassant, la fumée qu'il aspirait d'une grosse pipe en racine tortueuse.

Je ne vis d'à peu près médiocre, parmi les œuvres d'art qui couvraient les palissades, qu'une gravure des Rouargue frères, représentant une petite ville, un pont et une large rivière sur le premier plan, une église à clocher pointu dans le lointain; à gauche, des tours et des arcades en ruines. C'était sans doute un souvenir ou un regret. Je ne

sais ce que représentait cette gravure; l'épreuve était avant la lettre¹⁰⁰.

Le mobilier de la salle consistait en une grande table posée sur des tréteaux, sur laquelle étaient confusément jetés des papiers, des plumes, des crayons, des couleurs, des livres, de quatre grands fauteuils américains *rocking-chairs*, d'un hamac en corde de maguey, et d'un chevalet sur lequel reposait un panneau de bois avec un paysage ébauché.

Notre hôte était un homme dont l'âge paraissait être de quarante à cinquante ans, — plus près de cinquante que de quarante. Sa chevelure et sa barbe commençaient à grisonner; sa figure paraissait fatiguée plutôt par le travail et les soucis que par l'âge; elle n'avait, du reste, rien de remarquable qu'une grande expression de bienveillance et de satisfaction de se trouver avec des compatriotes.

Il nous invita à nous asseoir et nous offrit des cigares.

Un négrillon entra, apportant des citrons, *des verres propres* et de l'eau fraîche dans une potiche de Saint-Martin¹⁰¹.

Je souligne *des et propres*, parce que dans une maison espagnole on eût apporté un verre d'une propreté douteuse.

M. L. ... ouvrit une de ces cannettes que l'industrie allemande envoie à Saint-Thomas, et dont les douze flacons contenaient douze produits alcooliques différents. Chacun de nous choisit ce qui lui convint pour se *rafraîchir*.

La connaissance ne fut pas longue à faire, patronné comme je l'étais par mon compagnon de voyage. Notre hôte me mit promptement à l'aise et me permit de faire l'inventaire de ses livres, dans lesquels je trouvai beaucoup de poètes et de prosateurs français, et deux auteurs espagnols seulement, José Zorilla et Martinez de la Rosa¹⁰².

Les livres français sortaient des librairies de Bruxelles de C. Muquardt, de Meline, Cans et C^o, de la Société belge de librairie, etc... Quelques-uns cependant avaient été publiés à Paris, mais c'était le petit nombre.

En en ouvrant quelques-uns au hasard, je pus juger de la différence

qu'il y a entre les produits de la librairie interlope et les éditions françaises, et combien les auteurs doivent regretter souvent que les contrefacteurs belges n'aient pas l'attention de leur envoyer leurs épreuves à corriger.

J'exprimai à notre hôte ma surprise de le voir si confortablement établi dans un pays où le confortable est un mot généralement sans application, où bien des hommes intelligents, amis du bien-être, de la vie aisée et facile, sont condamnés par la nature de leurs occupations à une existence de pionniers, qui ne connaissent le toit que comme un abri contre la pluie et le mauvais temps, et nullement comme un refuge pour l'esprit et un lieu de repos agréable pour le corps.

Je me souviens bien, ajoutai-je, avoir entendu dire qu'il y avait dans l'île un habitant menant une autre vie que celle qu'on y mène généralement; mais je m'imaginai que c'était quelque Espagnol ayant de beaux chevaux, de bons coqs, des bœufs bien dressés; je n'avais jamais pensé que sa case fût autre chose qu'un rancho, peut-être plus vaste et mieux construit que les autres, mais nu au dedans comme au dehors.

— Vous devez passer, à cause du luxe relatif qui vous entoure, pour un homme fort riche.

— Oui, et surtout pour un fou. On ne s'explique guère la nature de mes occupations. Quelques-uns méprisent mon genre de vie; d'autres le dédaignent; le plus grand nombre n'y comprend rien et ne s'en inquiète guère. Les Espagnols, ici comme à Puerto-Rico, vivent pour vivre, dépensant le moins qu'ils peuvent en travail. Les Français travaillent beaucoup pour s'en aller au plus vite. Aucun de ceux que j'ai connus n'a réussi à le faire; beaucoup sont morts à la tâche. Tous cependant ont concouru à une œuvre de progrès, qui a été de coloniser et de mettre en rapport un sol inutile jusque-là, et auquel l'avenir promet une grande prospérité.

Je ne me suis rangé ni dans la classe des Espagnols fainéants ni

dans celle des Français ardents et chercheurs, ou plutôt, je suis sorti de celle-ci pour me faire une place à ma façon.

Je ne l'ai fait pourtant qu'après m'être mis aux troussees de la fortune sur la route commune. Je l'y ai aperçue quelquefois de loin; je l'ai poursuivie à travers les ronces et les épines, où j'ai laissé bien des lambeaux de ma chair, et elle a disparu à mes yeux chaque fois que j'ai cru l'atteindre.

Bien que j'aime cette belle nature, ce n'est pas par goût que je reste ici; la nécessité seule m'y retient, une nécessité fille de l'orgueil: je ne voudrais retourner dans cette Europe, que je passe ma vie à regretter et à laquelle j'aspire de tous les désirs de mon âme, que débarrassé des soucis et des besoins de la vie. C'est pour atteindre ce but que j'ai cherché vainement un filon dans cette Californie épuisée, ou stérile pour moi.

Ce but, je ne l'atteindrai jamais, et je n'en prends mon parti qu'en me livrant aux travaux et aux études que j'aime, dans les heures de liberté que me laisse le travail qui m'apporte le pain de chaque jour.

Je ne vous parlerai pas des ennuis et du vide de la vie coloniale; vous devez les connaître aussi bien que moi; vous devez en souffrir plus que moi, si, au lieu de se passer au milieu des arbres et de la verdure des champs, votre vie s'écoule dans les étouffoirs qu'on appelle, aux Antilles françaises, des villes et des maisons.

En tout temps, quand on a quitté l'Europe jeune, pour aller faire fortune quelque part, en Amérique et ailleurs, on l'a fait avec l'espérance qu'on croit toujours fondée, d'avoir atteint son but au bout de quelques années.

Si l'on faisait la statistique des oiseaux voyageurs qui émigrent ainsi de France chaque année, on verrait combien peu reviennent au nid, et une étude de cette nature donnerait probablement à réfléchir à plus d'un qui se dispose peut-être à faire ses malles.

On aspire tant au bien-être dans la jeunesse ! On a tant de sève, tant de vigueur, tant de résistance à opposer aux travaux qu'il faut

accomplir pour y atteindre ; on a surtout tant de foi dans l'avenir !

Je me rappelle quatre vers que je lisais, il y a deux mois, au bas d'une lithographie de Daumier, exposée dans la librairie de Lindemann, à Saint-Thomas :

Hélas ! combien de nous, dans la verte jeunesse,
Ont vu devant leur nez passer tous les plaisirs,
Sans pouvoir de leurs dents, qui s'aiguisaient sans cesse,
Mordre à l'objet de leurs désirs !¹⁰³

Quel est le jeune Tantale qui ait cru à l'éternité de ce supplice ?

J'y crois maintenant. J'ai passé l'âge du mouvement. Je touche, hélas, à celui de l'immobilité et de la résistance, et je vois que j'ai épuisé toutes les forces que j'ai perdues, non pas à déblayer, mais à encombrer la route par laquelle il me faudrait passer pour arriver à mon but.

Je vois que je ne l'ai pas atteint, que je ne l'atteindrai jamais, et pourtant je ne me suis jamais détourné de la ligne droite qui devait m'y conduire. Je n'ai jamais fait de pose dans les hôtelleries, que les vices y ont établi de toutes parts pour attirer les voyageurs dont ils semblent avoir prévu tous les penchants et toutes les faiblesses.

J'ai vu sans émotion des tables couvertes d'or et de banknotes. J'ai résisté, — facilement, il est vrai faute d'heures oisives, à la fatale influence du rhum. N'ayant jamais compris l'union de l'homme et de la femme qu'avec un accord parfait d'intelligence, d'estime mutuelle et de dévouement, vous comprendrez sans peine que les belles mulâtresses qui creusent la tombe et rivent la chaîne d'un si grand nombre de mes compatriotes, n'aient jamais été pour moi que de splendides créatures que j'ai admirées à distance, comme des œuvres d'art.

Poursuivi, depuis le jour où je me suis aperçu avec découragement et où je me suis parfaitement convaincu que jamais je ne trouverais aux colonies la fortune que j'étais venu y chercher, que ce trésor

des habiles et des audacieux était à jamais fermé pour moi, et que les efforts les plus opiniâtres ne m'en feraient pas trouver la clef, poursuivi du désir de regagner le sol natal pour m'y retrouver encore jeune, je n'ai même pas pu réaliser ce rêve qui paraît cependant si réalisable. Le protégé des affaires s'est mis en travers de ma route sous toutes sortes de formes; il m'a constamment barré le chemin et m'a amené jusqu'à un âge où je désire toujours, — toujours aussi ardemment, mais où je n'oserai pas retourner en France.

Mes amis, ces quelques amis dont l'affection m'a suivi, m'a cherché quand elle me perdait de vue et m'a toujours trouvé partout où m'ont conduit mes pénibles pérégrinations, ces amis me reconnaîtraient-ils? N'irais-je pas m'exposer à les croiser dans la rue, sans que rien me dise que ce sont eux?

Et c'est si bien eux cependant, dans ces lettres que le steamer anglais m'apporte si rarement, eux, la forme de leur écriture, l'expression de leur pensée, tout comme il y a vingt ans; cela n'a pas changé au moins, et je suis sûr de les retrouver de temps en temps tels qu'ils étaient autrefois, et je m'accroche à ce passé que j'entretiens vivant et que je rajeunis de ces vingt années écoulées.

Tout n'est-il pas sujet de crainte et motif d'appréhension dans les changements que le temps amène dans les hommes et dans les choses? Oh! comme je me rappelle souvent ce vers d'Olympio¹⁰⁴:

Ma maison me regarde et ne me connaît plus!

Notre hôte, comme tous les hommes qu'une idée domine, paraissait se complaire dans la nomenclature des causes et des effets de ses regrets, et j'appréhendais le moment où il en viendrait à nous raconter son histoire *ab ovo*.

J'étais bien décidé à l'interrompre s'il prononçait la phrase sacramentelle de tout narrateur européen aux colonies: "Je m'embarquai au Havre, ou à Bordeaux, ou à Nantes, il y a de cela ...etc., etc."

Je savais par une expérience souvent répétée où cela conduisait,

et je frémissais en pensant que notre hôte avait vingt ans au moins de colonies. J'aime peu à rester en place lorsque j'ai les champs et la mer dans mon voisinage, et je sentais cela d'un côté, et, de l'autre, une odyssée de vingt ans à voir développer.

Je pris un grand parti; je me levai pour allumer un cigare au brasero, et, tirant ma montre, je dis au capitaine Ride:

Pensez-vous que les chemins se seront un peu refaits, et ne croyez-vous pas qu'il serait prudent de nous mettre en route de façon à ce que la nuit ne nous surprenne pas dans les passages dangereux ?

Certes, dit le capitaine, qui connaissait peut-être par là tout ce que notre hôte avait encore à nous dire, si nous voulons, comme nous en avons l'intention en partant, retourner par l'autre côté du morne pour voir le moulin à vapeur que D... vient d'établir, nous ferons bien de nous mettre en route. En nous pressant un peu, et en nous arrêtant le moins possible, nous pourrions être chez Ricardo avant la tombée de la nuit.

Notre hôte voulut nous retenir et insista pour nous faire rester jusqu'au lendemain, mais il comprenait que la présence du capitaine était nécessaire à bord de la goëlette pendant la nuit; il chercha seulement à retarder notre départ en promettant de nous indiquer un chemin moins dangereux, moins accidenté, moins *resvaloso* que celui que nous avons parcouru pour venir.

Comme je jetais rapidement un dernier coup d'œil sur les gravures et sur les titres de ses livres que je cherchai à retenir dans ma mémoire, afin de pouvoir, à l'occasion, augmenter sa petite bibliothèque de quelques volumes, sans courir le risque de lui envoyer des doubles, il s'approcha de moi et me dit :

— Connaissez-vous l'espagnol ?

Je le connais peu, mais je l'aime beaucoup. Je l'étudie constamment et le pratique toutes les fois que j'en trouve l'occasion, et je recherche cette occasion partout où je pense la rencontrer.

Vous le lisez assez couramment pour n'être pas embarrassé devant

le *Don Quixote* de Cervantes ou les *Novellas ejemplares*, quoique le style en général et beaucoup de mots différent de l'espagnol parlé et écrit actuellement?

Je le comprends assez pour me demander comment il y a eu des gens assez osés pour traduire Don Quixote, et comment on n'apprend pas l'espagnol exprès pour lire ce chef-d'œuvre.

— Eh bien, alors permettez-moi de vous offrir ceci.

Et il tira sur une étagère un petit volume relié en veau, à tranche rouge.

J'ouvris et je lus : *Hazañas del capitán Daniel*¹⁰⁵, hauts faits du capitaine Daniel. Ce titre seul en grosses lettres noires et rouges, et, au bas de la page : *Puerto-Rico, imprenta del gobierno*.

Il prit sur l'étagère un autre livre tellement semblable à celui qu'il m'avait donné que je crus que c'étaient deux volumes d'un même ouvrage. J'ouvris et je vis le même titre et la même mention d'imprimerie sans indication de tome.

— Ce sont, me dit-il, les deux seuls exemplaires qui restent d'un ouvrage publié à Puerto-Rico en 1743. Les Espagnols ne le lurent que lorsqu'il eut été publié, bien que vous voyiez à la fin l'autorisation du capitaine général don Domingo Nanclares qui était censé avoir lu, ainsi que le *secretario de gobierno* et le président de l'audience royale, avant d'en permettre l'impression et la publication.

Alors, mais trop tard, on trouva que ce livre méritait le feu et l'auteur les galères. Celui-ci s'échappa et s'enfuit je ne sais où. L'autorité fit rechercher les exemplaires de l'œuvre suspecte; on en brûla tout ce qu'on put en rencontrer. On ne put cependant détruire tout, puisque je suis propriétaire de ces deux exemplaires, les seuls peut-être qui existent, dont le salut est toute une histoire qu'il serait trop long de vous raconter et que je tiens d'un vieux hívaro, notre voisin, qui n'a eu que cela à offrir à mon beau-père pour le payer des soins assidus qu'il lui a donnés dans une longue maladie qu'il a faite il y a trois ans.

Il prit un paquet de papiers enveloppés et ficelés soigneusement, et me dit :

— Permettez-moi d'ajouter ceci à mon offrande; ne brisez pas le cachet maintenant. Vous aurez tout le temps de le faire à bord, ou lorsque vous serez à la Guadeloupe. Si vous le faisiez ici, vous vous croiriez peut-être obligé de me remercier, et c'est surtout ce que je veux éviter.

Il enveloppa ensemble le volume et le paquet de papiers, et, lorsque nous sortîmes, il mit le tout dans une de mes banastres.

Comme nous allions monter à cheval, une jeune femme sortit de la maison voisine, tenant dans ses bras un bel enfant blanc aux yeux bleus.

Le capitaine Ride alla à elle et lui serrant affectueusement la main, lui dit :

— Je ne serais pas parti sans vous voir. Je m'attendais bien à vous trouver parmi les fleurs de votre jardin dont vous êtes certainement la plus fraîche. Quant au docteur, comme il court les champs, je ne le cherche pas, pour être plus sûr de le rencontrer.

M. L ... me présenta à la jeune femme, et me dit en jetant sur elle un regard rempli d'affection.

— Ma belle-sœur, ma sœur, devrais-je dire !

Je compris à l'air bienveillant et satisfait de cette jeune femme, à l'expression du regard qu'elle jeta autour d'elle, à la façon dont chacun la regardait, que c'était un de ces êtres autour desquels tout pivote dans une maison; qui s'imposent par leur bonté et le besoin qu'on a d'eux; natures bénies du ciel, qui semblent nées pour le bonheur de ceux qui les entourent, fées dont les mains changent en or tout ce qu'elles touchent.

Nous primes congé et nous partîmes.

— Mais, dis-je au capitaine Ride, notre hôte nous a fait voir qu'il n'aime guère les colonies et qu'en revanche il aime beaucoup la France; ce qui prouve, sous ce rapport-là au moins, *bajo este supuesto*,

comme disent les Espagnols, que c'est un homme de goût. Mais il ne m'a pas dit ce qu'il vend et de quoi il vit.

— Vous ne lui en avez guère donné le temps, mais je vais vous le dire : il vit d'une misérable bicoque de sucrerie qu'il a fondée, sur laquelle il a essayé de greffer des industries accessoires qui l'ont aidé à augmenter un peu son principal, lequel lui fournit juste de quoi faire élever un fils qu'il a en France et vivre comme vous l'avez vu, avec un autre fils qu'il garde auprès de lui jusqu'à ce qu'il puisse l'envoyer en France. C'est un esprit passablement faux sous certains rapports, qui a eu le tort immense de ne pas savoir faire fortune depuis plus de vingt ans qu'il travaille, et qui ne voulant peut-être pas convenir de son incapacité, donne aux colonies la faute de ses insuccès constants. Il n'a pas compris la vie comme il faut qu'elle soit comprise ici. Il s'est imaginé que parce qu'il travaille beaucoup, qu'il ne sacrifie à aucun vice ruineux, il a fait ce qu'il devait faire pour réussir. Et il s'est trompé en cela, car il ne sait pas qu'il a en lui un vice plus ruineux que tous ceux qu'il s'est évertué à éviter. Il eût mieux valu pour lui être joueur, être viveur, être débauché, que d'être artiste comme il a la manie de l'être. Celui qui veut réussir aux colonies ne doit avoir en tête qu'une préoccupation : vendre et acheter et trafiquer de tout. *Le jeu, le vin, les belles* ne détournent pas de cette voie salutaire ceux qui ont eu l'esprit de s'y engager. Les malheureux qui *sacrifient aux muses*, qu'ils soient peintres, musiciens, ou qu'ils s'imaginent être poètes, en sont, au contraire, détournés, détournés surtout à cause de la méfiance qu'ils inspirent, parce qu'on ne les considère pas comme des hommes *sérieux*. Voilà par où a péché notre ami qui ne se doute pas que, quoiqu'il ait beaucoup sué, beaucoup travaillé, sa sueur a été improductive, parce qu'il a eu le tort de beaucoup trop *rêver* en travaillant.

Aussi la moralité de sa vie n'est pour personne une justification de son insuccès. On lui eût pardonné facilement d'être immoral, s'il fût devenu riche. On eût dit de lui : C'est un brave garçon. Mais

il ne sait pas travailler; et cette opinion répandue écarte de lui les moyens de travailler fructueusement.

Si les quelques phrases filandreuses qu'il vous a débitées sur ses *souvenirs* et *regrets* vous ont autant ennuyé que les deux gravures d'après Dubufe¹⁰⁶, sur le même sujet, que nous sommes condamnés à voir chaque fois que nous allons au grand hôtel de Saint-Thomas, c'aurait été bien autre chose s'il vous eût développé ses projets sur ses enfants, qu'il se condamnerait, dit-il, à ne jamais revoir, s'il fallait pour cela les faire revenir aux colonies. Il faut donc croire qu'il a lui-même quelque espérance d'aller en France. Enfin, je ne me reproche plus de vous avoir condamné à entendre ce monsieur vous chanter son *Ranz des vaches*¹⁰⁷. Vous vous en êtes si bien tiré, que je ne me sens pas le courage de vous faire des reproches.

Pendant que mon compagnon parlait, nous marchions toujours, engagés dans un sentier dont le sol n'était pas trop pierreux et assez large pour permettre à nos chevaux d'aller de front.

Nous cheminâmes ainsi pendant une heure environ, presque toujours à l'ombre.

Nous n'avions rencontré personne sur la route ni vu aucune case, bien que des ornières, dont les deux lignes parallèles creusaient profondément la route, indiquassent que nous étions dans un quartier habité et que parcouraient des voitures.

Enfin, nous entendîmes le bruit sourd d'un tambour lointain.

Le capitaine Ride arrêta son cheval et écouta un instant.

Le tambour résonnait bruyamment, et le son s'alternait avec le chant aigu de plusieurs voix de femmes.

— Bon, me dit le capitaine; nous allons nous trouver en pleine Guadeloupe. Vous entendez le tambour ? C'est D ... qui fête l'installation de son moulin à vapeur. Tous ses esclaves sont des nègres de la Guadeloupe qu'il a transportés ici sans passe-ports. Les pauvres diables qu'il a endoctrinés savent maintenant que, s'ils avaient refusé de le suivre, ils seraient libres, citoyens français, jouissant de tous

les droits civils et politiques. Eh bien, comme il est bon maître, ils ont pris leur parti de la chose, et ne lui ont pas montré de ressentiment du tour qu'il leur a joué. Ils l'ont aidé à défricher la terre où il les a amenés, qui était un hallier impénétrable; ils ont uni leurs efforts pour faire sortir de cette terre abrupte et ignorante de ce qu'elle pouvait produire, une belle sucrerie. Ils l'aideront à faire sa fortune et ne lui en voudront pas si, cette fortune faite, il les revend à un autre, pour aller jouir de la vie en Europe.

Quoi qu'en aient dit bien des romanciers, les nègres ont le sentiment de la vengeance peu développé. Il est vrai de dire aussi qu'ils ne brillent pas non plus par l'exagération de celui de la reconnaissance.

Ce tambour que vous entendez est caractéristique; c'est l'instrument des nègres français. Le voisinage d'une habitation espagnole en fête vous serait révélé par le son des *bigüelas* et des *güiros*.

Nous fûmes bientôt à même de voir le musicien de près, car nous arrivâmes sur l'habitation.

L'instrument était un baril à farine. — Pour lui donner sa nouvelle destination, on l'avait défoncé des deux bouts, après avoir bien assuré et assujetti les cercles. Une des extrémités avait été couverte d'une peau de cabri dépouillée de ses poils et tendue au moyen de cordes, comme le sont les peaux des tambours militaires.

Pour jouer de cet instrument, on le couche à terre. L'exécutant se met à cheval dessus, et frappant de la paume des mains et de la pointe des doigts, il produit un son assourdissant lorsqu'il est entendu de près, mais qui ne manque pas d'un certain charme lorsqu'on l'entend de très-loin, surtout lorsqu'il est associé aux voix criardes des négresses et aux cris stridents des négrellons.

Etourdis par cette musique et désirant en jouir dans les conditions qui lui fussent le plus favorables, nous nous hâtâmes de saluer le maître de l'habitation et de nous éloigner. L'heure déjà avancée et l'éloignement de notre goëlette nous servirent de prétexte pour

éviter de visiter le nouveau moulin, dont il nous aurait fallu admirer jusqu'au moindre engrenage.

Nous ne pûmes cependant pas éviter l'inévitable *rafraîchissement*, qu'il est de convenance d'offrir et d'obligation d'accepter. Généralement, aux colonies, sous prétexte de se rafraîchir, on se brûle l'estomac avec du rhum, du genièvre ou tout autre alcool.

L'obscurité nous prit dans les bois, et il faisait nuit noire lorsque nous rentrâmes chez Ricardo. Nous y arrivâmes la vie sauve et les membres entiers. Nous en rendîmes grâce à Dieu et à nos montures, qui avaient été les instruments de sa bonté.

Comme il était tard, nous renvoyâmes au lendemain l'achat des bananes que nous nous proposons de faire à Ricardo, et nous nous rendîmes à bord de *La Georgette*, dont les durs matelas nous semblèrent bien doux.

Lorsque je m'éveillai, le lendemain matin, j'entendis le bruit de la lame courant le long du navire ; je sentis le mouvement brusque du tangage et l'inclinaison du roulis presque insensible sur une goëlette *bien appuyée*. J'ouvris les lames de ma cabine. Nous étions à la voile.

— Mon cher, me dit le capitaine, le vent s'est mis à souffler du nord vers le lever du jour, et j'en ai profité. Il paraît que vous dormiez bien, car l'appareillage ne vous a pas dérangé. Nous prendrons les bananes de Ricardo à un prochain voyage. Quand on rencontre par hasard sur son chemin une brise comme celle-ci, on serait fou de la laisser s'époumonner pour rien. Si cela continue, dans trois jours nous serons à la Guadeloupe, et nous nous contenterons de saluer Saint-Thomas et Spanish-Town en passant.

Le surlendemain, poussés par la même brise et après avoir franchi, sans nous y arrêter, les canaux sinueux des îles Vierges, nous continuions notre route, laissant à notre gauche la carcasse du *Paramatta* ¹⁰⁸, étendue presque à sec sur les récifs de l'Anegada, et nous avions le cap sur la pyramide de Saba, qui se dessinait confusément dans la

pluie lumineuse que le soleil répandait sur la mer.

Je m'étais retiré dans un coin, où, assis sur un pliant, je prenais ce que je pouvais d'ombre et de fraîcheur.

Je me rappelai alors le paquet dont m'avait fait offrande mon nouvel ami de Vièques.

Je brisai le cachet et trouvai plusieurs mains de papier couvertes d'une écriture fine et lisible.

C'était un recueil que je vais transmettre tel quel aux lecteurs de la Revue, et qui avait pour titre :

Histoire anecdotique de la colonisation française, d'après les documents les plus authentiques, les traditions recueillies dans les Antilles, etc., etc., etc.

Pointe-à-Pitre, septembre 1861.



CH. XI — HANSEN

En 1855, le choléra s'était déclaré tout d'un coup à Saint-Thomas¹⁰⁹.

Dans ce milieu agité et si souvent renouvelé, où les navires vont et viennent sans cesse, où la population flottante monte et descend chaque jour, comme le flux et le reflux de la mer, il était difficile de savoir par quelle voie et de quelle direction était venu le fléau.

On parlait bien d'un bâtiment d'immigrants trouvé en détresse¹¹⁰, ramené dans le port par un vapeur de commerce français, et dont l'équipage et les passagers étaient malades. Mais on ne savait pas au juste si c'était la fièvre jaune qui régnait à bord de ce navire ou si c'était à lui qu'on devait attribuer l'importation du fléau asiatique, inconnu jusqu'alors aux Antilles.

Aussitôt que la nouvelle en fut connue à Puerto-Rico, l'autorité prit des mesures pour que tous les ports fussent fermés aux bâtiments venant de Saint-Thomas.

Aussi les goëlettes françaises se gardèrent-elles bien de toucher au port suspect en allant faire leurs chargements de bœufs, et il arriva cependant plus d'une fois que, par surcroît de prudence, on les soumit à des quarantaines d'observation, quoique les *patentes de santé*, scellées et paraphées par les conseils de santé des îles françaises, fussent parfaitement *nettes*.

On craignait qu'elles n'eussent touché au port danois, sans prendre le soin de présenter leur patente au visa du *King's physician*, ce qui, il faut bien le dire, n'eut pas été tout à fait impossible. La prudence espagnole n'était donc pas exagérée.

Cela n'empêcha pourtant pas le fléau de trouver une brèche pour

pénétrer dans cette île si bien gardée, et il le fit avec tant d'habileté, qu'on ne put savoir par où il avait fait son entrée; car il se manifesta simultanément dans plusieurs quartiers très-éloignés les uns des autres.

Son allure eut cette marche inconstante qui a été remarquée dans toutes ses invasions. Il eut des préférences et des antipathies inexplicables. Tel quartier de l'île se trouvait dévasté, ravagé, dépeuplé, au milieu de plusieurs autres qui l'entouraient, sans qu'un seul fût atteint. Tel autre, cerné de tous côtés par la maladie, conservait sa population saine, bien portante, et sauvait même ceux qui avaient l'esprit de lui demander asile.

Aucun avant-coureur du mal ne s'était encore montré à Naguabo. Tout le monde s'y portait à merveille. Seulement, on était très-inquiet et on en causait beaucoup. On faisait provision des spécifiques anti-cholériques dont les spéculateurs américains avaient déjà empoisonné le pays.

Le port, Los Úcares, était gardé soigneusement par les *carabineros*, postés en vedette jusqu'au rocher le plus avancé de la Punta de la Lima, cherchant à découvrir toutes les voiles qui paraissaient avoir le cap dans cette direction, afin de leur faire voir du plus loin possible le signal de la quarantaine.

Le 9 novembre 1855, lorsqu'on était sous l'impression de ces craintes, un charpentier, el maestro Schlüter, nègre libre, originaire d'une île anglaise ou suédoise, donnait une fête à ses amis à l'occasion du baptême d'un jeune enfant.

Les conviés semblaient avoir oublié la menace terrible qui grondait sur leurs têtes depuis plusieurs jours.

Ils se livrèrent à une joie sans mélange d'inquiétude, et il ne vint à la pensée de personne qu'une violation des lois de la tempérance pourrait bien accélérer la venue du fléau.

On se sépara le soir après avoir consommé une quantité tout à fait inaccoutumée de vin dit de Bordeaux, de Pajarete et de Brandy.

On avait la tête un peu chaude; mais on ne baptise pas tous les jours le fils d'un *compadre* ou d'un ami. Et comme le père était un maestro aisé, il avait bien fait les choses.

Pendant il arriva que l'un des convives se trouva pris la nuit même de crampes, de douleurs d'estomac, de vomissements, et qu'il était mort avant que le jour fût levé.

Dans la matinée, deux autres furent attaqués à leur tour, et avant midi la moitié des membres de la réunion avait disparu.

La veille, ils étaient dix à table, qui s'étaient séparés à minuit joyeux, heureux de vivre et bien portants. Il s'était à peine écoulé douze heures, qu'il en manquait cinq.

La terreur fut grande. On crut à un empoisonnement. Puis, comme les victimes et les survivants étaient presque tous des nègres ou des mulâtres anglais, soupçonnés, bien qu'ils allassent régulièrement à l'église, soupçonnés de protestantisme, on voulut voir dans toutes ces morts la main de Dieu frappant des hérétiques, qui avaient osé se réjouir dans un moment où les bons chrétiens ne pensaient qu'à prier et à faire brûler des cierges.

Mais les idées prirent un autre cours, lorsque successivement arrivèrent les nouvelles que deux, trois, puis dix, puis vingt personnes étaient attaquées à la *playa*, dans les maisons éloignées du groupe et isolées à la campagne, au bourg même, qui était à plus de 3 kilomètres. Il fallait bien se rendre à l'évidence, le choléra avait fait son invasion.

Le soir on comptait déjà plus de trente décès.

Les jours suivants ils allèrent en augmentant.

Les autorités perdirent la tête. Les prêtres ne se trouvaient plus pour administrer les mourants et jeter l'eau bénite sur la terre qui recouvrait les morts.

Dans ce pays, où le *campo santo* jouit du privilège exclusif de recevoir les morts, on donna l'autorisation générale d'enterrer partout où l'on voudrait, et des cimetières partiels s'établirent de tous côtés,

sans qu'aucune surveillance présidât au creusement des fosses, à l'inhumation des cadavres.

Des bruits sinistres circulaient. On parlait d'enterrements précipités, de prétendus morts qui avaient protesté, soit en écartant des mains la terre dont on les couvrait, soit par des plaintes auxquelles on se serait montré sourd.

Au sinistre se mêlaient des scènes tristement burlesques. On parlait de gens qui avaient lutté au bord de la fosse jusqu'à y jeter leurs porteurs.

Maldonado, *cabo de carabineros*, qui vivait à l'embouchure du Río de Santiago, se croyait préservé par son isolement. Se sentant pris de douleurs qu'il pensa être les précurseurs du fléau, il se crut frappé de mort.

Ne s'abandonnant pas au désespoir, mais voulant mourir comme il aurait aimé à vivre, c'est-à-dire en se livrant à son péché mignon, qui était un amour immodéré pour le brandy, il court à Los Úcares. Il achète dans une *tienda* une bouteille du précieux liquide, une livre de sucre, rentre chez lui, et là, égoïstement, sans en faire part à sa femme, qui balançait ses inquiétudes dans un hamac, il absorbe sa bouteille, où il n'avait mis d'eau que juste ce qu'il en fallait pour dissoudre le sucre, mais dûment aromatisée de citron, de cannelle et de muscade.

Après cela, il s'enveloppe dans une couverture de laine, s'étend à l'ombre des grands raisiniers qui le préservaient du soleil et de la brise, sur un sable doux comme le plus moelleux duvet, et il se laisse aller au sommeil auquel l'invitent les libations qui ont calmé ses douleurs et lui promettent de doux rêves avant d'expirer. Il se couche donc, mais la tête un peu lourde, persuadé que le mal suit son cours et qu'il se réveillera mort.

Il n'en fut pas ainsi; il se réveilla bien portant, après huit ou dix heures d'un sommeil profond, sans autre indisposition qu'un léger mal de tête que dissipa bientôt la brise fraîche de l'est.

Or, il arriva que sa femme Incarnación se trouva prise à son tour des crampes, des douleurs d'intestins, avant-coureurs du mal dont les inquiétudes et les appréhensions devaient accélérer le résultat fatal.

Croyant devoir au hasard le secret d'un spécifique contre l'infection régnante, Maldonado se hâta de courir à Los Úcares, d'y acheter une autre bouteille de brandy et une seconde livre de sucre. Il prépara un élixir anti-cholérique, dans les mêmes proportions que celui qu'il s'était administré à lui-même, et exigea que sa compagne l'absorbât dans les mêmes conditions que lui, c'est-à-dire jusqu'à la dernière goutte. Il faut des mesures exactes pour qu'un bon remède opère.

La pauvre femme, qui ne buvait jamais d'alcooliques, était aux trois quarts ivre quand elle eut vidé le vase qui contenait la boisson libératrice.

Maldonado l'enveloppa comme il l'avait fait pour lui-même, dans une couverture bien chaude, la coucha à l'ombre sur le sable fin et attendit. Sept, huit, neuf heures se passèrent, et la malade paraissait dormir toujours. Enfin, comme ce sommeil se prolongeait outre mesure, il se hasarda à lever un coin de la couverture de laine et à la toucher. Elle ne bougeait pas; il la remua pour la réveiller. Elle ne se réveilla pas; elle était morte.

L'autorité, craignant la contagion, voulut concentrer le mal dans les foyers où il s'était déclaré. Elle établit des cordons sanitaires pour interdire toute communication entre ces quartiers et les quartiers avoisinants.

Naguabo reçut les premières troupes, qui furent échelonnées à des distances très-rapprochées, dans les endroits où le passage était praticable. On se fia à la nature pour ceux où il y avait des rivières non guéables et des forêts assez profondes pour rendre les communications impossibles.

Les soldats qui composaient le cordon étaient des Européens de

la garnison de Saint-Jean. Ils étaient rangés sur une ligne assez serrée pour que personne ne pût se glisser entre eux. Des postes étaient établis de distance en distance. Les armes étaient chargées; ils avaient reçu la consigne de tirer impitoyablement sur quiconque essaierait de forcer le passage.

Il y avait alors à Naguabo un pilote nommé Hansen. C'était un Danois naturalisé Espagnol. Etabli depuis longtemps dans le pays, il y avait épousé une hÍvara.

Quoiqu'il fût fait entièrement aux habitudes de Puerto-Rico, qu'il eût ses affections, qu'il eût rompu entièrement avec l'Europe, il avait conservé, comme tous les gens nés sous les mêmes latitudes que lui, une marque indélébile de son origine, un quelque chose de général mais de très appréciable, qui le faisait reconnaître au premier coup d'œil pour un étranger, et un étranger du Nord.

Il avait la froideur caractéristique de tous les Septentrionaux, une gaieté silencieuse, ce rire froid qui cependant ne laisse pas d'être sympathique, car il éclaire presque toujours une physionomie dont la bonté et la bienveillance forment le caractère principal.

Maître Hansen était un homme de mœurs douces, aimé de tout le monde, et qui, bien qu'étranger, avait eu le bonheur énorme et bien rare d'occuper un emploi public sans exciter la jalousie des Espagnols. Et cependant il y avait de quoi la soulever, car son emploi était presque une sinécure, et un pilote au port de Naguabo, dont l'entrée est si facile, ne pouvait être là que pour la forme. On prélevait, cependant, tant sur chaque bâtiment entrant dans le port, suivant le tonnage, qu'il l'eût ou ne l'eût pas piloté, ce qui lui constituait un revenu suffisant pour vivre aussi bien qu'on peut le faire à la playa de Naguabo. Il joignait à cela le bénéfice que lui rapportaient deux canots de pêche ayant chacun son *chinchorro* et un bon approvisionnement de lignes et de haims, et ce qu'on lui commandait de travaux de voilerie, qu'il exécutait très-habilement.

Sa femme était une véritable Espagnole puertoricaine, ayant tous

les vices, tous les défauts, toutes les qualités de sa race. C'était une franche hÍvara, qui avait été jolie et gracieuse dans sa jeunesse, mais que la paresse, l'oisiveté et l'oubli de tous soins avaient promptement déformée.

S'il avait eu pour elle de l'amour dans un autre temps, il paraissait n'en avoir conservé qu'une affection très raisonnable, maintenue par l'habitude et le sentiment des convenances.

Il avait un fils qui participait en tout de la ligne maternelle. C'était un hÍvaro pur sang, ne rêvant que chevaux et coqs. Hansen avait vainement essayé de le faire immatriculer dans la marine, afin de lui assurer la survivance de son emploi. Il n'avait pu le diriger dans ce sens, et par une tolérance peut-être coupable, il lui laissait faire ce qu'il voulait, ne lui refusant ni le toit, ni la nourriture, ni un *réal* ou une *peceta* de temps en temps.

Mais ce qui réjouissait les yeux et le cœur du pilote, c'était sa fille, sa fille Frederika, à laquelle il avait donné un nom de son pays, parce qu'elle lui rappelait son pays et qu'elle éveillait dans sa mémoire ces souvenirs d'enfance qui sommeillent quelquefois, mais ne s'éteignent jamais, en quelque endroit qu'on soit condamné à traîner sa vie.

C'était une grande fille blonde et blanche, dont les couleurs rosées contrastaient avec les teints jaunes ou blanc mat des filles espagnoles. De grands yeux bleus intelligents, assez vifs, quoique très-doux, animaient sa physionomie, d'une expression de bienveillance sympathique.

Les Espagnols l'aimaient beaucoup, et les hÍvaros de la campagne, parents de sa mère, l'appelaient *la niña blanca*, la jeune fille blanche.

Elle était dans l'âge de transition de l'enfance à l'adolescence. Ses formes n'avaient pas encore les proportions et la rondeur qu'elles promettaient d'avoir plus tard; mais elle avait la grâce ingénue et un peu gauche peut-être de la jeune fille qui laisse deviner pour l'avenir la grâce complète de la femme.

Elle avait, chose rare à Puerto-Rico, de magnifiques cheveux

blonds, réunis ordinairement en une natte énorme lui tombant dans le dos, suivant la coutume espagnole, et la rose dont elle les fleurissait chaque matin n'était pas plus fraîche que ses joues, dont le soleil n'avait pas encore dévoré les couleurs.

Hansen, qui était un homme silencieux, passait des soirées entières, des demi-journées en contemplation devant sa fille. Il parlait rarement; mais son silence était si expressif et ses yeux disaient tant de choses, que les moins intelligents qui le surprenaient dans cette adoration paternelle ne se seraient jamais avisés de le trouver ridicule.

Or, il arriva que lorsque le choléra fit son invasion à Naguabo, Hansen se trouvait à Guayama, où il était allé pour je ne sais quelle affaire de navire naufragé dont la vente avait rendu nécessaire une commission de pilotes. Il s'empessa de se mettre en route à la première mauvaise nouvelle, et quand il passa à Humacao, son cheval était tellement fatigué, qu'il dut s'arrêter pour lui donner un peu de repos avant sa dernière étape.

Comme nous nous connaissions depuis longtemps, il me demanda l'hospitalité d'une heure et se renseigna sur l'état des choses.

Je ne lui cachai rien et lui racontai tout au long ce que je savais des nouvelles de Naguabo qui avaient pu franchir le cordon sanitaire. J'écartai cependant de mon récit tout ce qui me parut par trop exagéré. Ce qui était vraisemblable suffisait du reste pour alarmer un père qui avait là sa femme et ses enfants.

Quand il partit, je voulus l'accompagner jusqu'à la frontière qu'on avait donnée à notre quartier.

On avait établi un poste sur le pont de la rivière, auprès de l'embouchure désignée sous le nom de *Boca prieta*.

Les gens de Naguabo et ceux d'Humacao pouvaient venir sur ce pont et communiquer, mais à distance assez grande pour être obligés de parler très fort.

Les correspondances ne pouvaient franchir cet obstacle qu'après les formalités les plus compliquées, et les lettres, trempées et retrem-

pées dans le vinaigre, exposées à toutes sortes de fumigations soi-disant désinfectantes, arrivaient généralement à destination à peu près ou complètement illisibles.

Arrivés au point de séparation des deux quartiers, Hansen me serra la main et continua sa route.

Les soldats l'arrêtèrent, pour l'avertir que s'il franchissait le cordon, il ne pourrait, sans s'exposer à être tué, revenir sur ses pas.

Il ne répondit pas et continua. Il mit son cheval au galop, et je le vis bientôt courant comme un désespéré sur le sable blanc du rivage. Il semblait que son ardeur et son impatience s'augmentassent à mesure qu'il s'approchait du lieu où il allait.

Et ce qu'il voyait était bien fait pour accroître ses inquiétudes. Les ranchos semés sur la route, et où résonnait toujours quelque guitare en temps ordinaire, étaient muets et déserts. Il crut bien pourtant entendre sortir une plainte de l'un d'eux ; mais comme il était pressé, il ne s'arrêta pas.

Il fut obligé de passer la Boca de Naguabo à la lame.

La passerelle était immobile au milieu du courant.

Le passeur était mort.

Plus il allait, plus ses plaintes s'accroissaient. La campagne était déserte. On n'y voyait pas un nègre. Il semblait que les animaux mêmes prissent part au silence général. Tout était muet, et la mer brisait lourdement ses lames sur le sable blanc, que les pieds du cheval du pilote soulevaient autour de lui.

En avant du pont de la Boca de Santiago, il vit un cimetière nouvellement créé. Il n'était parti que depuis quelques jours, une semaine au plus, et la nécropole naissante paraissait regorger de population.

Tout lui semblait sinistre. Il se trouva enfin au sommet du morne qui domine Los Úcares, le descendit au galop et arriva à sa case.

Il n'avait rencontré personne; les maisons étaient fermées; pas un canot, sauf celui de la douane, à l'arrière duquel flottait le pavillon jaune et rouge, ne se balançait sur la lame. Ils étaient tous échoués sur

le rivage. Pas un bâtiment n'était mouillé dans le port.

Arrivé devant sa demeure, il sauta à terre et trouva son fils assis sur une pièce de bois servant de marche d'escalier.

Il était tranquillement occupé à *tailler* un magnifique coq de combat.

— *A donde está la madre?* Où est ta mère? lui dit-il précipitamment.

— *Abí, muriendose.* Là, où elle se meurt, répondit froidement le hívaro.

— *Y la hermana?* Et ta sœur ?

— *Abí está también.* Elle est là aussi. Et il continuait à pomponner son volatile.

Hansen le repoussa brusquement et entra dans la case.

Sa femme était étendue sans mouvement. Ses bras raides, déjà bleuâtres, sortaient du hamac. La natte épaisse de ses longs cheveux noirs pendait jusqu'à terre, où avait roulé, presque fraîche encore, la dernière rose dont elle les avait fleuris. Les mouches remplissaient déjà les cavités de ses yeux et couvraient son visage, marbré de taches livides.

Hansen leva les mains au ciel par un geste de désespoir; mais, il faut le dire, ses yeux ne s'arrêtèrent qu'un moment sur ce spectacle funèbre. Ses regards cherchaient ailleurs.

Enfin, il aperçut dans un coin, aux pieds d'une petite figure de vierge en plâtre, devant laquelle brûlait une bougie, une femme accroupie. Il courut à elle: c'était Frederika. Elle était immobile et froide. Il mit la main sur son cœur; elle vivait. Quand elle reconnut la voix de son père, elle poussa un cri, se serra contre lui, comme si elle eût voulu se réfugier dans son sein, et lui dit:

— Oh ! mon père, mon père, sauvez-moi, je vais mourir.

Le pauvre homme n'eut pas un mot à répondre à ce cri d'un suprême désespoir, causé par une suprême terreur. Il prit sa fille dans ses bras et lui mit une main sur le visage quand ils passèrent

devant le cadavre de la mère.

Il repoussa de nouveau son fils, qui avait repris sa place sur le seuil et qui continuait à s'occuper philosophiquement de la toilette de son coq.

Frederika parut reprendre ses sens au grand air; elle jetait autour d'elle un regard effrayé, elle portait fréquemment sa main à son front pour essuyer de grosses gouttes de sueur qui y perlaient. Elle regardait autour d'elle, et le silence morne qui régnait dans toute la playa l'effrayait.

Hansen la fit asseoir doucement sur la croupe de son cheval, et sautant lui-même sur les banastres, il dirigea sur la route d'Humacao la pauvre bête, qui croyait sans doute être arrivée au but de son voyage.

Il fit un détour pour éviter à Frederika la vue du cimetière; il repassa à la lame la Boca de Naguabo, et arrivé aux environs de la Boca prieta, s'arrêta dans un fourré de mangles.

Là, il fit descendre Frederika, sous prétexte de la laisser reposer un moment. Ils ne s'étaient pas dit un mot depuis leur départ de Los Úcares, et le cheval, excité par les talons du malheureux père, avait parcouru la route avec rapidité, malgré la fatigue de sa marche précédente.

Frederika était épuisée; mais la terreur la surexcitait, et elle suppliait son père de se remettre en route. Du lieu où ils s'étaient arrêtés, elle pouvait voir l'hémicycle de la playa de Naguabo, et elle voulait s'enfuir au plus vite loin de ce lieu sinistre. Elle était tellement dominée par la frayeur, que maintenant qu'elle était avec son père, sa seule affection, la protection la plus efficace qui lui fût assurée, elle oubliait tout et n'avait pas un souvenir pour sa mère morte, pour son frère qu'elle savait exposé au fléau.

Hansen jetait de temps en temps les yeux vers le pont, qui était gardé avec le plus grand soin. Deux ou trois voyageurs se présentèrent de l'autre côté; mais à l'observation que leur faisait le chef

du poste, ils se hâtaient de rebrousser chemin.

Il comprit qu'il fallait intéresser les soldats à son sort ou forcer le passage, deux tentatives également difficiles.

Enfin, il prit une résolution, fit remonter Frederika, monta lui-même à cheval et se remit en route.

Quand il fut à une vingtaine de pas du poste qui occupait la tête du pont, on lui cria de s'arrêter.

Mais il avançait sans paraître entendre. On réitéra l'ordre avec menace.

Comme il marchait toujours en avant, le sergent qui commandait ordonna de le coucher en joue et lui intima formellement de s'arrêter, s'il ne voulait pas que l'on tirât.

Frederika tremblait et se serrait contre son père.

— Faudra-t-il donc retourner là-bas? disait la pauvre fille. Hansen s'arrêta, mais il demanda à parler au sergent. Celui-ci fit quelques pas, et quand il fut à deux mètres environ du pauvre père, il lui demanda ce qu'il voulait.

— Je suis arrivé ici il n'y a pas une demi-heure, dit le malheureux d'une voix tremblante; vous devez vous en souvenir, car c'est vous qui m'avez parlé. Je venais de Guayama; j'ai passé par Patillas, par Maunabo, par Yabucoa, par Humacao, où il n'y a pas un seul cas de choléra. Voici ma pauvre fille, qui n'est pas malade. Je viens vous demander de me laisser passer pour la tirer de ce foyer d'infection où elle ne peut manquer de périr.

Le sergent se mit à rire:

— Vous avez été prévenu, vous n'avez pas à vous plaindre; vous ne passerez pas.

— Mais quand je vous dis que ma fille n'a rien et que moi-même je ne puis rien avoir, puisque j'arrive.

— C'est la consigne, on ne passe pas.

— Mais, par pitié! Vous ne voyez donc pas que c'est pour y mourir que vous nous renvoyez là-bas?

— C'est la consigne; retirez-vous.

— Je vous en conjure, sergent; vous ne pouvez pas être sans pitié comme cela.

Et le pauvre diable donna un coup de talon à son cheval, qui fit un mouvement.

— N'avancez pas, dit le sergent en armant son fusil. Attention, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux soldats, dont il alla rejoindre le groupe; tirez sur lui, s'il fait un pas en avant.

Le malheureux fit encore une tentative; mais les fusils s'abaissèrent, et il recula.

Il retourna à l'endroit où il s'était déjà reposé avec sa fille, la fit descendre de nouveau et l'aïda à s'asseoir sur l'herbe.

Il y eut un moment de silence terrible entre ces deux êtres également malheureux. La porte du salut leur était fermée. Rentrer à *Los Úcares*, c'était aller chercher la mort. Au moins, pour eux, était-ce une conséquence inévitable du retour au lieu infecté dont ils sortaient.

Hansen serrait sa fille dans ses bras; et comme la course qu'elle venait de faire au grand air, l'émotion qu'elle avait subie ramenaient les couleurs sur ses joues et lui donnaient au moins l'apparence de la plus luxuriante santé, il lui disait :

— Mais c'est de l'inhumanité que de nous forcer à retourner dans ce tombeau de *Los Úcares*, lorsqu'il serait si facile de nous laisser vivre. Nous nous portons bien tous deux, ma pauvre enfant. Tu ne souffres de rien, n'est-ce pas? Tu as eu peur seulement. Et moi, je ne puis rien avoir. Oh! ces misérables soldats!

Et le père désolé s'arrachait les cheveux, et il courait jusqu'à l'entrée du sentier d'où on voyait la *Boca prieta*. Le poste était toujours sous les armes.

Frederika n'était pas résignée; elle sentait le besoin de vivre et ne voulait pas retourner à *Los Úcares*. Elle attendait que son père prît une résolution, disposée à s'y soumettre, pourvu que ce ne fût pas

celle de retourner au lieu qu'ils avaient fui.

Enfin, le père lui dit :

— Te sens-tu la force de me suivre où j'irai?

— Partout, mon père, excepté là-bas.

Et elle lui montrait avec un geste de terreur les maisons de la playa de Naguabo, dont un soleil éclatant illuminait les façades et faisait ressortir la solitude funèbre.

Il parut prendre un parti décisif et dit à sa fille :

— Eh bien! allons. Nous passerons malgré eux, et nous pourrons arriver chez des amis qui ne refuseront pas de nous accueillir.

Ils remontèrent à cheval, et Hansen tourna bride, comme s'il eût voulu retourner à *Los Úcares*. Et comme Frederika s'inquiétait de cela :

— Ne crains rien, ma chère enfant, lui dit-il; tu ne vois pas que c'est pour échapper à leur surveillance et leur faire croire que j'accepte leur arrêt.

Et il montrait les soldats qui le suivaient du regard.

Ils firent ainsi une centaine de pas le long des grands raisiniers, et lorsqu'il fut certain que la disposition du rivage les dérobaît aux regards de ceux qui les surveillaient, Hansen pénétra à gauche, dans un sentier étroit, serré, où ils ne cheminaient que difficilement, obligés de lutter contre les branches qui leur barraient le chemin et menaçaient de leur déchirer le visage.

Ils étaient revenus sur le bord du Río prieto, mais assez haut pour ne pas pouvoir être vus du pont, que la sinuosité de la rivière empêchait de voir de cet endroit.

Là, le rivage était garni de mangles aux longues racines entrelacées, et l'eau immobile, dormante et sombre, comme son nom l'indique, passait pour avoir une grande profondeur.

Hansen dit à sa fille :

— Tu n'auras pas peur, n'est-ce pas, mon enfant? Nous allons descendre dans l'eau ; il ne doit pas y avoir de soldats par ici, car on doit croire qu'il n'y a pas moyen de passer. Mais moi j'y ai passé

bien des fois, allant à la chasse ou à la pêche, et je sais un endroit où notre cheval ne perdra pied que pendant quatre ou cinq pas. Il est solide, et quoique fatigué, il peut encore nous sauver. Seulement, n'aie pas peur, et quoi qu'il arrive, accroche-toi à moi, à mes mains ou à mes habits; je te sauverai, moi!

Les mangles étaient assez élevés et couverts d'un feuillage assez abondant pour que, en supposant qu'il y eût quelqu'un, on ne pût les apercevoir de l'autre côté de la rivière.

Le cheval, habitué à cheminer dans les casse-cous qu'on rencontre à chaque pas à Puerto-Rico, avançait avec précaution entre les grandes racines qui lui faisaient obstacle. Il posait avec précaution ses pieds sur la boue à moitié liquide, cherchant son point d'appui sur l'entrelacis des petites racines. Il s'arrêtait et changeait de direction, quand il sentait que le sol devenait trop mobile. Enfin, après avoir franchi les obstacles, avec cette intelligence d'instinct qui caractérise à un si haut degré les chevaux de Puerto-Rico, il arriva sur le bord de la rivière. Il s'arrêta entre deux énormes mangliers, dont les troncs inclinés horizontalement, avant d'élever vers le ciel leurs branches feuillues, formaient une sorte de plancher.

Au-dessous était l'eau, dont l'immobilité avait quelque chose de sinistre. Elle reflétait en vert foncé le beau vert clair du feuillage des mangliers; mais elle ne laissait rien deviner de ce qu'elle renfermait et ne montrait aucune transparence. Il était impossible de juger de sa profondeur et de dire si c'était un gué ou un abîme.

Hansen hésita un moment. Il descendit sur le plancher mobile qui les portait, regarda de tous côtés avec précaution, sonda l'eau avec une branche et parut hésiter.

Enfin, il remonta à cheval et dit à sa fille:

— Je crois bien que c'est ici que nous passons quand nous allons à la chasse aux *yaguazas*. Je me trompe peut-être, mais l'endroit paraît bon. Te sens-tu la force de tenter le passage?

— Tout, mon père, plutôt que de retourner sur nos pas.

Et le pauvre père se tourna vers sa fille, écarta les longs cheveux blonds qui s'étaient détachés de la natte et lui couvraient le visage, et l'embrassa tendrement. Puis, donnant à son cheval un double coup de talon et l'excitant de la bride :

— Allons, Galgo, mon vieux, lui dit-il, un dernier service.

Le cheval sauta ; l'eau s'ouvrit, et ils furent engloutis au milieu des cercles qui s'arrondirent autour d'eux. Mais presque aussitôt ils reparurent, Hansen se soutenant d'une main, pendant que de l'autre il replaçait sa fille sur le cheval, qui nageait rapidement vers le rivage opposé.

Le bruit de leur chute n'avait pas seulement éveillé les échos du Río prieto. Il n'avait pas échappé à une surveillance, hélas ! trop vigilante.

Deux ou trois têtes de soldats s'étaient presque aussitôt montrées entre les feuilles des mangliers.

Ils se réunirent sur le point du rivage vers lequel le cheval se dirigeait.

— Retournez, crièrent-ils ; on ne passe pas par ici.

— Oh ! je vous en prie, criait Hansen à bout d'efforts, encourageant cependant sa pauvre fille, soutenant le cheval, dont il aidait la tête à se tenir hors de l'eau.

— Retournez, répétèrent les soldats.

Et comme le malheureux avançait toujours, une triple détonation retentit et fut répétée par les échos du Río prieto. Des oiseaux de rivage se levèrent de tous côtés et s'envolèrent en poussant des cris aigus.

Le cheval, épouvanté, échappa à la main de son maître, tourna bride et se mit à nager vers le rivage d'où il était parti. Hansen prit Frederika sur son épaule et suivit la même direction. Mais il s'aperçut bientôt que l'eau était toute rouge autour de lui et que la pauvre fille ne remuait plus. Elle était morte.

Hansen put arriver au rivage, où il déposa le corps de sa fille, et

il resta jusqu'à la nuit, assis sur une racine de manglier, en contemplation devant les restes de sa Frederika. Les soldats restèrent de l'autre côté du rivage et ne le perdirent pas de vue un instant.

Le lendemain il n'était plus là, et, du reste, on ne s'en inquiéta guère et on ne s'occupa pas de ce qu'il faisait pendant que le choléra continuait ses ravages.

Pourtant, il n'était pas mort.

Mais si jamais le hasard vous conduit à Puerto-Rico, remontez pendant une demi-heure le cours du Río prieto, sur la rive gauche, et suivez un sentier parallèle au rivage. Vous arriverez à un mauvais petit rancho, posé sur six poteaux, palissade de quelques *yaguas* déchirées, et ayant un hamac délabré pour tout ameublement.

Vous verrez là un homme à barbe grise, qui ne répond à aucune question et n'en adresse aucune, qui vit grâce à une charité assez ingénieuse pour avoir su le trouver là, un homme dont les yeux égarés indiquent une tête vide de raison.

Cet homme est Hansen le pilote.

Son fils croit être le seul de sa famille qui ait échappé au choléra. Il a fait vendre les barques de son père, passe pour un garçon aisé, est très-considéré à la *gallera*, et possède au moins trente coqs des meilleures races du pays.

Pointe-à-Pitre, avril 1862.

CHI. XII — PACHICO

La petite île de Vièques est une dépendance de la grande île espagnole de Puerto-Rico. Les Français en ont fait la conquête pacifique en y fondant des sucreries, dont plusieurs ont enrichi leurs propriétaires. Le voyageur, qu'un hasard conduirait dans le port d'Isabel Segunda¹¹¹, bourg principal de l'île, ne se douterait guère, s'il ne voyait le drapeau jaune et rouge flotter sur la *casa consistorial*, qu'il est sur une terre espagnole. On ne parle guère la langue du Cid qu'à la *fortaleza*, et encore y est-elle impitoyablement écorchée par une vingtaine de soldats, sous prétexte qu'ils sont de Galice, des Asturies ou d'Estramadure, et qu'on n'a le droit d'exiger de bon espagnol, que des Castellans de la Vieille-Castille ou des Andalous. Partout ailleurs on parle français. Les quelques *tiendas* ou *pulperías* de la grande rue sont tenues par des Français ou des Espagnols francisés. Les cases des ruelles adjacentes qui rayonnent dans tous les sens, jusque dans la campagne, sont occupées par des nègres libres, qui parlent le créole de la Guadeloupe et de la Martinique.

L'île de Vièques a maintenant un gouverneur espagnol, qui rend compte de son administration au capitaine-général de Puerto-Rico. C'est, par l'ordinaire, un colonel qui a la haute-main sur le *cabildo* et sur la petite garnison, commandée par un lieutenant. Vers 1832 ou 1833, elle était gouvernée par un Français, nommé Le Guillou , qui avait, dans toute la valeur du mot, conquis sa position. Lorsqu'il était venu s'y établir, cette petite île qu'on connaissait généralement sous le nom anglais de *Crab' island*, était habitée par une population suspecte qui en écartait tous ceux qui eussent voulu y fonder un établissement tranquille et durable.

Placée entre Puerto-Rico et Saint-Thomas, sur la route des navires américains qui fréquentaient ce grand entrepôt des Antilles, elle servait de point de ralliement à des pirates qui y trouvaient un refuge assuré où les autorités espagnoles ne les avaient jamais troublés que par de vaines démonstrations.

M. Le Guillou, homme énergique, entreprenant et habile, vint courageusement s'établir seul à Vièques. Il fit une alliance simulée avec les hôtes dangereux de l'île, entre lesquels il parvint à faire naître des dissensions. Il les affaiblit en les mettant en lutte les uns contre les autres, et, après avoir attiré quelques créoles de la Guadeloupe qui le secondèrent avec courage, il parvint à en débarasser complètement l'île. Le gouvernement espagnol reconnaissant, lui conféra le titre honorifique de colonel et le fit gouverneur de l'île qu'il avait conquise.

Alors le défrichement commença; des propriétaires de la Guadeloupe et de la Martinique y vinrent avec leurs nègres et obtinrent des concessions de terrains. Le rivage inhospitalier jusque-là de cette île suspecte se découvrit de toutes parts, et invita les étrangers à y pénétrer.

Vièques, comme toutes les petites Antilles, est parcourue, dans sa longueur, par une crête élevée, cordillère en miniature, qui va s'abaissant en pente douce de chaque côté, jusqu'au rivage de la mer. D'épaisses forêts de bois durs garnissaient les flancs de la montagne, et les concessionnaires des terrains trouvèrent dans leur exploitation les moyens de faire face aux nécessités de leurs habitations futures.

Ce ne fut pas sans danger pourtant qu'ils entreprirent ce travail, car ils trouvèrent dans ces localités humides, encombrées de débris végétaux en putréfaction, un ennemi plus terrible que celui qu'ils avaient expulsé, mais avec lequel ils ne luttèrent pas moins courageusement : c'était la fièvre paludéenne.

Les grands arbres tombèrent pour déblayer le terrain, où plus

tard devait s'étendre le tapis vert des grands champs de cannes qu'on y voit maintenant.

Au commencement de 1836, j'avais été envoyé à Vièques pour y faire exécuter une commande de bois de moulin.

J'avais à y faire un séjour de deux ou trois mois, et toute ma besogne consistait à prendre livraison des pièces de bois, à m'assurer si elles étaient conformes aux instructions que j'avais reçues, et à les faire empiler au bord de la mer, sous un amas de feuilles sèches de bananier, afin de les préserver des rayons du soleil, en attendant la goëlette qui devait venir les prendre. J'avais donc beaucoup de loisir que j'employais en promenades dans l'île, soit pour en étudier la Flore curieuse, soit pour chasser les ramiers qui y abondaient et les *yaguasas*, espèces de canards sauvages, qu'on rencontrait, en compagnies nombreuses, dans les lagunes du littoral.

Ces courses étaient sans danger, et je traversais sans crainte d'épais fourrés de halliers, des champs d'herbes coupantes qui ressemblaient à des blés gigantesques en herbe. Je n'avais pas à redouter de mauvaise rencontre. On ne connaît à Vièques aucun reptile venimeux. Les couleuvres y abondent, mais elles sont inoffensives. Les seuls ennemis qu'on y trouve, ennemis peu redoutables par leur volume, mais terribles par leur nombre et leur voracité, sont les moustiques et les maringouins, dont le développement est singulièrement favorisé par les eaux stagnantes auxquelles ou n'avait pas encore facilité d'écoulement.

Le bourg, qui devait être plus tard *Isabel segunda*, n'existait encore que pour mémoire et comme indication topographique. Cependant les cases commençaient à se grouper autour de la maison confortable de M. Le Guillou. L'église et la prison, ces deux manifestations de la cité, avaient été édifiées. Des maisons élevées çà et là, indiquaient déjà la direction des rues futures et en observaient l'alignement. Des établissements se fondaient, quelques gens mariés étaient venus, et la famille consacrait ainsi la foi que l'on avait dans la prospérité

future de l'île.

Comme les voyageurs qui touchaient à Vièques étaient peu nombreux, que généralement ils étaient attachés à quelque navire et couchaient à bord, il n'y avait pas d'hôtel, et les étrangers campaient dans des cases à nègres, couvertes et palissadées en feuilles de latanier, trop heureux de trouver cet asile, quelque peu dorés qu'en fussent les lambris.

Le hasard m'avait favorisé en me faisant faire la connaissance d'un vieux médecin français, qui remplissait les fonctions de *Medico de sanidad* et était chargé de viser les patentes de santé des navires qui venaient dans l'île. Il s'appelait Alexandre Ternat. Malgré une grande différence d'âge, nous nous étions rapprochés dès mon arrivée, et quand le départ de la goëlette qui m'avait amené me mit dans la nécessité de chercher un domicile à terre, il m'offrit gracieusement l'hospitalité. Son logement était commode et agréable, je savais que je ne le gênerais pas. J'acceptai sans faire de façons, et avec un empressement d'autant plus grand, que la perspective de partager la case d'un nègre pendant deux ou trois mois ne me charmait que médiocrement.

Je pris donc gîte chez mon nouvel ami, et j'eus en lui un guide sûr et intelligent pour les excursions que je voulais faire dans l'île. Je ne lui occasionnais aucune gêne, j'en avais l'assurance; il était sans cesse en route, et, sans vouloir donner à ma société d'autre mérite que celui qu'il y attachait lui-même, j'avais lieu de penser que ma compagnie ne lui était pas désagréable. Les routes n'étaient pas belles, et ce n'était pas sans difficultés qu'on pénétrait dans l'intérieur. Les nouveaux colons ne s'étaient pas encore inquiétés d'organiser une voirie et un service des ponts et chaussées.

Il avait à l'écurie une demi-douzaine de bons chevaux de Puerto-Rico, qu'il avait mis à ma disposition et j'en usais avec d'autant moins de scrupule qu'il m'y provoquait, en m'engageant à l'accompagner, lorsqu'il allait visiter sa clientèle de la campagne, qu'il fallait

aller chercher dans tous les coins de l'île.

Les colons commençaient à se faire des centres. Quelques-uns avaient pu amener des nègres esclaves de la Guadeloupe et de la Martinique, d'autres avaient engagé des travailleurs libres de Tortole, de la Couleuvre et des autres petites îles anglaises voisines. Les fièvres sévissaient violemment contre ces pionniers téméraires qui bravaient les émanations des défrichements, et il était rare qu'il n'y en eût pas quelques-uns de malades, parfois assez gravement. Moyennant une somme annuelle, proportionnée au nombre des travailleurs employés sur chaque défrichement, mais aussi en rapport avec les ressources restreintes d'un pays qui commençait, mon ami Ternat s'était engagé à faire des visites hebdomadaires, et il accomplissait son engagement avec la régularité la plus ponctuelle.

Ceux-là composaient sa clientèle fixe; c'était le capital produisant l'intérêt sur lequel il pouvait compter pour vivre. Il faut dire que cet intérêt lui était servi assez irrégulièrement. Ternat était une nature éminemment généreuse et grandiose. Il réclamait ce qui lui était dû, au terme fixé. On le payait généralement en denrées, car les espèces étaient rares. Mais, si on ne le payait pas à sa première réquisition et qu'il reconnût l'impossibilité dans laquelle on était de le faire, il ne renouvelait pas sa demande et attendait au terme suivant, qu'il réclamait, sans faire mention de celui qui n'avait pas été acquitté.

Il avait, outre cela, une clientèle flottante, composée des pionniers isolés qui s'étaient fixés dans l'île, presque au hasard, et qui y avaient planté leur tente sans trop s'inquiéter d'établir leur droit par une demande de concession. Ceux-là étaient disséminés par toute l'île; il y avait parmi eux un assez grand nombre d'Espagnols. Ils se soignaient généralement eux-mêmes, excepté dans les cas graves. Quelques-uns venaient consulter Ternat au bourg, ou ils le faisaient appeler lorsqu'ils étaient trop malades pour se déplacer. Ternat ne refusait jamais, quoique pour arriver jusqu'à ces demeures isolées,

il fallût quelquefois se risquer dans les casse-cous les plus périlleux.

Nous étions, un soir, assis devant sa porte, fumant et devisant après souper. Il faisait une splendide et lumineuse soirée de janvier. Une petite brise du nord rafraîchissait l'air. L'atmosphère était de la transparence la plus limpide, les millions d'étoiles qui scintillaient au firmament se voyaient à des distances infinies et éclairaient la terre par l'ensemble de leurs multiples points lumineux. C'était presque une soirée de clair de lune, moins l'ombre.

Nous avions devant nous la mer qui réfléchissait les lumières du ciel et blanchissait les sinuosités du rivage d'une broderie d'écume. De temps en temps, le bruit sec du ressac se mêlait au murmure vague et continu de la houle.

Les rares maisons du bourg avaient éteint successivement leurs lumières, les voix s'étaient tu et nous n'entendions plus que le bruit de la mer et celui que faisaient dans l'écurie voisine les six chevaux attablés à un râtelier bien garni d'herbes fraîches, que le nègre de Ternat leur avait distribuées avant d'aller s'étendre dans son hamac.

Nous ne pensions guère à aller dormir. Ternat, qui racontait avec beaucoup de faconde et qui savait donner un grand intérêt à ses récits, m'avait fait l'historique de la colonisation de Vièques, à laquelle il avait assisté. Il avait sur ces temps mystérieux du pays, un fonds intarissable d'anecdotes, qui faisaient ordinairement la matière de nos entretiens. J'y trouvais un grand intérêt, et, comme il éprouvait le plus grand plaisir à rappeler le passé, il mettait toute la bonne volonté désirable à satisfaire ma curiosité.

Cependant l'heure était venue de nous séparer, et, comme nous nous levions pour nous retirer chacun dans notre chambre, après avoir allumé nos chandelles de suif de bœuf, qui étaient le seul luminaire alors en usage à Vièques, il me dit: Malgré ce beau temps et ce beau ciel qui invitent à la promenade, j'aime encore mieux m'étendre sur mon cadre, que d'aller courir la campagne.

Il ouvrait la fenêtre, pour la refermer ensuite, et regardait, avant

de mettre le dernier crochet, le ciel, dont la limpidité ne se démentait pas, lorsqu'on entendit au loin, sur la terre sèche, l'amble précipité d'un cheval. Il écouta un moment et dit: Je me suis peut-être trop pressé d'exprimer ma préférence pour le repos. Voilà un pas de cheval qui me fait bien l'effet d'amener quelque cavalier par ici, à moins cependant que ce ne soit au presbytère. On ne vient guère au bourg à cette heure, que pour frapper à la porte du curé ou à la mienne.

Il ferma cependant la fenêtre; mais à peine avait-il mis le crochet que le bruit se rapprocha et s'arrêta devant la maison, à la porte de laquelle on frappa vivement, avec quelque chose qui devait être une liane ou un fouet. En même temps une voix, qui paraissait émue, cria :

— *Olà! Sôr Doctor, Don Alejandro, olà!*

— Bon! me dit Ternat, c'est un Espagnol, mauvaise pratique¹¹³; probablement, une course *de valde*, comme ils disent. Enfin, n'importe, le devoir avant tout. — *Que hay amigo ?* dit-il en ouvrant la porte.

Nous élevâmes en même temps nos deux luminaires dont la lueur se perdait en grande partie dans la fumée épaisse qu'ils répandaient.

Nous vîmes devant nous un grand gaillard qui avait sauté de dessus ses banastres et qui entra dans la maison dès qu'il trouva une issue. Le cheval, qui paraissait avoir fait une course forcée, avait la tête basse et soufflait bruyamment comme une bête surmenée; de grosses gouttes de sueur courant le long de son corps, se réunissaient sous le ventre et tombaient entraînées par leur poids. Elles avaient déjà tracé une raie humide sur le sol, où l'animal n'était arrêté que depuis quelques secondes.

— Cela se complique, me dit Ternat, je gage que ce n'est ni plus ni moins qu'une affaire de médecine légale. Heureusement que la justice, ici, n'a que son bandeau sur les yeux et ne s'embarrasse pas de balances, comme la Thémis des anciens. Je connais le personnage,

continua-t-il tout bas ; c'est un des vieux, un de ceux que nous avons trouvés ici, une antique brebis galeuse qui s'est couverte d'une toison d'honnêteté, mais cela ne tient guère. Il comprend le français comme vous et moi, mais il ne veut pas en convenir. Ainsi, pas d'observation compromettante, pas de questions, pas de confidences, il a l'oreille fine.

Cet aparté avait eu lieu rapidement. Ternat s'adressa alors, en espagnol, à l'arrivant, que je pus considérer à l'aise, à la lueur d'une troisième chandelle fixée dans un nœud de bambou, chandelier éminemment pittoresque, qui eût charmé au plus haut point un amateur de couleur locale. Si le luminaire était pittoresque, le personnage qu'il éclairait ne l'était guère moins, et je fus frappé de l'étrangeté de son ensemble.

C'était un homme de très-haute taille, ayant cette légère voussure du dos que donne aux hivaros espagnols l'habitude de l'équitation en banastres. Sa figure, cuivrée par le soleil et le grand air, reflétait sur tous ses méplats, comme un miroir à facettes, la pâle lueur de nos lumières. Il avait la tête enveloppée dans un mouchoir à carreaux bleus et violets, duquel s'échappaient quelques cheveux gris sale. Ses yeux petits, à peine apparents sous les énormes paupières qui les couvraient, se révélaient par leur vivacité et le feu qui s'en échappait. Son nez en bec de hibou dominait une bouche sans lèvres, et l'ovale du visage se terminait en bas par un large menton fendu en deux et troué d'une fossette profonde. Le creux de ses joues était rempli par d'énormes favoris blancs, qui ressemblaient à deux capsules de cotonnier épanouies. Tout cela était ridé, fendillé, traversé de plis et de rides dans tous les sens, et, des deux côtés de la tête, de l'angle externe de chaque œil, partait en se développant et multipliant ses ramifications, cet éventail de rides, effroi des femmes qui vont cesser d'être jeunes et qu'on appelle en langue vulgaire, la *patte d'oie*.

— *Que hay, señor Pacheco*, lui dit le docteur, avez-vous quelque

malade chez vous ?

— Un malade, bien malade, docteur, et il faut que vous veniez de suite.

— De suite, mais il est bien tard, et vous demeurez loin. De plus, les routes sont mauvaises, il a plu toute la semaine. Est-ce que votre malade ne pourrait pas attendre à demain ?

— Il ne peut pas attendre une heure, pas une minute, et qui sait si nous n'arriverons pas trop tard. Allons, docteur, je vous en prie; l'état de mon pauvre cheval vous fait voir que je ne me suis pas amusé en route et qu'il faut qu'il y ait urgence.

— De quoi s'agit-il donc ?

— D'un accouchement, de Panchita qui est en mal d'enfant depuis ce matin, et sur laquelle la *partera* a vainement épuisé toute son habileté. Je perdrai cette enfant et son enfant, bien sûr, continua le vieillard avec une expression navrante, si vous ne vous hâtez pas.

— Allons, ne vous impatientez pas, je vous suis, dit le docteur qui regardait avec intérêt et étonnement les mouvements bizarres et désespérés de cet homme. Il allait et venait par la chambre, levant ses grands bras au ciel, et disant par saccades : elle mourra, elle mourra et l'enfant aussi mourra.... Oh! malheureux... malheureux que je suis!

— Vous sentiriez-vous disposé à une promenade nocturne, me dit Ternat; elle sera longue, je vous en avertis, mais il fait une nuit splendide et nous avons le meilleur guide du pays. Vous prendrez celle de mes bêtes que vous préférerez, vous monterez en selle avec la peau de mouton, et moi j'irai en banastres, pour porter moi-même mon attirail de supplice.

— Volontiers, je vous suivrai, seulement faites provision de cigares.

— Je ne suis pas homme à oublier cela. Nous en aurons besoin si nous revenons demain de bonne heure; nous trouverons des moustiques qui nous en feront sentir l'utilité. Nous n'avons pas à les craindre pour ce soir. Il paraît que pour ces petits animaux,

comme pour l'humanité, la nuit est faite pour dormir, car on n'en rencontre guère, passé dix heures, même dans les endroits qui en sont le plus ordinairement infestés.

Nous éveillâmes le nègre, qui eut toutes les peines du monde à sortir de son hamac, où il goûtait les béatitudes du sommeil le plus doux et le plus tranquille. Je choisis mon cheval comme Ternat m'avait autorisé à le faire. Du reste, on pouvait prendre au hasard une des bêtes qu'il avait à l'écurie : c'étaient six chevaux de choix, payés cher à Puerto-Rico, dont l'allure était aussi douce que rapide et le pied d'une sûreté maintes fois éprouvée.

Pacheco allait et venait pendant ces préparatifs, son chapeau à la main, allumant son cigare qu'il laissait s'éteindre, pour le rallumer aussitôt, en proie à l'impatience la plus visible.

Le docteur mit dans ses banastres deux grosses trousse en cuir, bien préservées de l'humidité par une double enveloppe et serrées par de fines courroies, c'était ce qu'il appelait son attirail de supplice.

— N'oublions rien, me dit le docteur, pas même une gourdine de vieux rhum, pour neutraliser les effets dangereux des brouillards du matin.

Tous ces préparatifs furent faits avec une extrême promptitude, ce qui n'empêchait pas Pacheco de paraître les trouver très-longs. Il sauta à cheval, et sa bête, qui paraissait être de bonne race, releva sa tête fatiguée et parut se préparer à fournir de nouveau la rude carrière qu'elle venait de parcourir.

Ayant Pacheco en avant-garde, nous partîmes comme un tourbillon. Nos chevaux frais, et auxquels une bonne provende donnait de l'âme, ne dépassaient cependant pas celui de notre guide, dont l'allure rapide semblait dévorer l'espace et ne connaître aucun obstacle. Mais nous n'allâmes ainsi que sur le terrain plat et tant que nous vîmes clair. Il fallut ralentir notre marche, lorsque nous nous engageâmes dans le sentier de la montagne et que les grands arbres nous cachèrent les lueurs que nous envoyaient les étoiles.

— Suivez-moi, nous dit Pacheco et ne craignez rien, je vais devant vous, et où mon cheval passera, les vôtres pourront passer.

Les routes, qui sont maintenant à l'état de sentiers dans l'île de Vièques, n'existaient alors sous aucune forme. Ce n'étaient généralement que des traces qu'on reconnaissait à peu près, avec beaucoup d'habitude, en plein jour. Mais, la nuit, on se demandait comment il était possible de se guider et de ne pas se perdre dans le fouillis de halliers et de lianes qui croissaient entre les grands arbres et que les chevaux ployant sous leurs sabots, écartaient ou brisaient avec leur poitrail. Il est certain que si j'eusse été abandonné à moi-même, je me fusse purement et simplement couché au pied d'un arbre, certain qu'il me serait impossible de trouver une issue, tant l'obscurité était profonde, tant on se sentait comprimé par la végétation qui avait envahi tout l'espace. Cependant notre guide allait toujours, et sa marche, relativement rapide, était très-assurée et aucune hésitation ne le retardait. Le cheval de Ternat avait la tête sur la croupe du sien, le mien venait à la suite; et ces animaux, habitués à serpenter ainsi dans les sentiers étroits, à la file les uns des autres, faisaient tous les efforts imaginables pour ne pas mettre de distance entre eux.

Pacheco écartait les grandes branches qui, parfois, barraient le chemin mystérieux qu'il suivait avec une aussi étrange assurance, et alors il nous avertissait pour que nous n'en fussions pas frappés au visage. Un mot jeté succinctement de temps en temps, *a derecha*, *a izquierda*, nous indiquait qu'il fallait appuyer à droite ou à gauche, pour éviter quelque tronc épineux. Parfois la bête s'arrêtait brusquement, c'était un obstacle qui se présentait, une roche comme il s'en trouve souvent dans les montagnes de l'île et dont les géologues ont vainement cherché à expliquer la présence. Il fallait la franchir, si sa hauteur le permettait, ou la tourner, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Ou bien, c'était un tronc d'arbre jeté en travers, que les chevaux enjambaient avec la plus merveilleuse facilité.

D'autres fois, l'arrêt était plus brusque et la bête faisait entendre

un souffle bruyant, un *renâchement* dont nous comprenions la signification. C'était une flaque d'eau, une ravine à franchir. Alors, suivant les dimensions de l'obstacle, nous le franchissions d'un saut, ou nous nous engageions dans l'eau et dans la boue liquide. Mais tout cela se faisait sans hésitation; et, quoique dans cette nuit profonde il n'y eût d'autre lueur que celle de nos cigares qui brillaient comme les yeux de trois chats cyclopes qui eussent cheminé l'un derrière l'autre. Pacheco avançait avec l'assurance de l'homme sûr de lui et qui sait où il va.

Il arrivait que, sortant de l'obscurité profonde des bois, nous nous trouvions tout d'un coup dans quelque *habituée* : les colons désignent ainsi un endroit nouvellement défriché. Alors, il nous semblait passer de la nuit au jour. Nous revoyions au ciel les étoiles scintillantes; et à nos pieds, et semblant leur servir de reflet sur la terre, des myriades d'étoiles vivantes, des *casabelas* illuminant toutes les feuilles et tous les brins d'herbe.

J'aurais voulu m'arrêter dans ces moments, tellement j'étais frappé d'admiration pour cette splendeur lumineuse de la nuit, dont les beautés étaient doublées par le contraste. Mais notre guide ne le permettait pas. Il allait toujours et il fallait le suivre.

Je ne sais combien de chemin nous parcourûmes ainsi, mais nous marchâmes longtemps. Nous ne pouvions que nous dire de temps en temps quelques mots qui étaient plutôt des exclamations que des échanges d'idées. Celles qui sortaient de la bouche de Pacheco n'étaient que des excitations à son cheval ou des avis qu'il nous lançait en arrière.

Nous alternions des bois aux clairières, qui nous indiquaient où les colons s'étaient établis. Quelquefois, c'était à de grands intervalles. Nous trouvions parfois d'assez vastes étendues de terres défrichées, nous apercevions une case, nous entendions le mugissement d'un bœuf, le hennissement d'un cheval auquel les nôtres répondaient en trio. Un chien nous saluait de ses aboiements menaçants. Cela

durait depuis assez longtemps pour que je me sentisse passablement fatigué, et je me disais que je ne me serais jamais imaginé qu'on pût passer autant de temps à marcher sur cette île qui tient si peu de place sur la mer. Aussi fût-ce avec une satisfaction sensible que je vis Pacheco s'arrêter devant une case, sauter de cheval et s'écrier :

— *Ya estamos*, nous y sommes.

La case était éclairée en dedans, ce que trahissaient les planches mal jointes de la palissade. Au bruit du pas de nos chevaux il se fit un mouvement, la porte s'ouvrit et plusieurs personnes parurent sur le péristyle ou *soberado*, tenant à la main des torches de résine de gommier. Pacheco ne s'occupa plus de nous et monta rapidement l'escalier ou plutôt l'échelle qui en tenait lieu, et sa première question fut :

— *Como esta?* et, sans attendre de réponse, il entra dans la maison.

Nous descendîmes de cheval et nous amarrâmes nous-mêmes nos bêtes par leur licol en *maguey*, à des pièces de bois fixées aux poteaux de la case, avec cette destination.

— Eh ! bien, me dit Ternat, vous devez en avoir assez. Je n'avais parcouru cette distance qu'en plein jour, et cela m'avait paru moins long. Je regrette de vous avoir privé de votre nuit de sommeil.

— Ne regrettez rien. C'est loin, mais je ne suis pas fâché d'avoir fait cette route.

— Voilà Pacheco qui revient. Rappelez-vous ce que je vous ai dit. Pas un mot de français, au moins avec la pensée de faire une communication qui ne s'adresserait qu'à moi seul. Ces gens-là comprennent tout. Je serais bien surpris s'il n'y avait pas là-dessous quelque histoire sombre dont on n'oserait pas faire confiance à l'alcalde mayor.

— Et, malgré cette opinion de ces gens, vous courez ainsi avec eux sur une simple invitation.

— Qu'ai-je à craindre ? Ils n'auraient rien à gagner à me nuire, et ils y perdraient, au moins à leur point de vue, puisqu'ils sont assez simples pour croire à ma science et à mon utilité.

A ce moment, Pacheco parut et appela le docteur.

— Entrons, me dit Ternat; et nous primes chacun une de ses deux trouses. Il mit sous son bras le sabre qu'il jetait machinalement dans ses banastres lorsqu'il se mettait en route, comme tout le monde, du reste. C'était une affaire d'habitude. On prenait alors à Vièques et à Puerto-Rico un sabre quand on montait à cheval, comme en Europe on prend sa canne ou son parapluie pour faire une course à la campagne.

Nous arrivâmes dans la salle, et Ternat, qui connaissait les êtres, la traversa dans sa longueur, passa une petite porte et entra dans une autre chambre, d'où sortait un murmure de voix de femmes et quelques plaintes contenues.

Quant à moi, je m'établis dans un hamac où je me balançai en fumant. Il y en avait quatre ou cinq inoccupés, et trois ou quatre dans lesquels étaient étendus des Espagnols qui fumaient aussi et ne se dérangèrent pas quand nous entrâmes.

Une grande natte étendue sur le sol était couverte d'enfants de tout âge, dormant dans les postures les plus abandonnées. Il y en avait bien une douzaine. Ils étaient entièrement nus, et cet amas de petits corps formait un tel enchevêtrement, qu'on eût été embarrassé pour reconnaître la tête, les bras et les jambes de chacun. Leurs respirations se mêlaient, et de temps en temps on entendait un rire ou quelque petit cri provoqué peut-être par un rêve, et, à un mouvement un peu brusque de l'un d'eux, tout cela grouillait comme si ce n'eût été qu'un seul corps.

Pacheco vint s'asseoir dans un hamac qui était auprès de moi. Il paraissait très-préoccupé et portait de temps en temps la main à son front. Après être resté un long moment immobile, attentif aux bruits qui venaient de la chambre de la malade, il se baissa vers l'amas d'enfants qui gisaient à ses pieds, saisit deux petites jambes qu'il parut choisir, et amena deux charmantes petites créatures de trois à quatre ans, un petit garçon et une petite fille qu'il assit sur

ses genoux.

Les deux pauvres petits êtres, tirés ainsi brusquement d'un profond et paisible somme, ouvraient de grands yeux à la lumière, cependant bien pâle qui nous éclairait. Ils portaient leurs mains à leurs visages, et, comme s'ils se fussent donné le mot, chacun laissa tomber sa tête sur une épaule du vieillard, et reprit son sommeil.

— *Son mis nietos queridos*, ce sont mes petits enfants chéris, me dit Pacheco. Tous ceux-là aussi, continua-il en montrant le tas d'enfants couchés, tous ceux-là sont aussi mes petits enfants, mais ceux-ci sont les préférés, parce qu'ils sont les derniers et les plus faibles.

Et il se leva, et leur donnant à chacun un baiser bien doux, comme s'il craignait de les réveiller, il se mit à marcher dans la salle, s'approchant de temps en temps de la chambre, comme pour écouter ce qui s'y passait.

La porte s'ouvrit, le docteur Ternat vint à moi et me dit :

— Où sont mes trousses ? Je lui en présentai une.

— Ce n'est pas celle-là, me dit-il.

Il prit l'autre, défit avec précipitation les courroies, la développa et en tira deux instruments que je reconnus être des forceps.

— Restez ici, dit-il à Pacheco, occupez-vous des enfants, je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

Et il rentra, tenant à la main les instruments dont le léger cliquetis me donna le frisson.

— Faut-il donc, me disais-je, qu'on soit parfois obligé d'employer la force pour faire venir un être dans ce triste monde.

Pacheco semblait avoir compris qu'il y avait quelque chose de grave, car sa figure s'assombrit. Il continuait à marcher, berçant les deux petits êtres qui dormaient sur son épaule aussi tranquillement que s'ils eussent été sur leur natte. Il allait et venait, et son allure agitée, loin de tourmenter leur sommeil, semblait le rendre plus profond.

Cependant il était visiblement inquiet. Il s'arrêtait de temps en

temps et paraissait attendre. Mais, dès que les enfants faisaient un mouvement qui pouvait faire craindre qu'ils s'éveillent, il reprenait sa marche et fredonnait sourdement un de ces chants communs à tous les pays, par l'air, sinon par les paroles, au moyen desquels les nourrices endorment les enfants.

C'était quelque chose d'étrange que de voir ce grand vieillard, pieds nus, marchant avec précaution, comme si ses pas silencieux pussent pu troubler quelqu'un, tournant de temps en temps la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant qu'il lui semblait sentir sur une de ses épaules un mouvement suspect, souriant à l'enfant qu'il croyait voir s'éveiller, et cependant montrant la plus extrême anxiété peinte sur son visage.

Un cri aigu partit de la chambre. Malgré la demi-obscurité dans laquelle nous étions, je vis pâlir le visage de Pacheco. Il s'arrêta. Les deux enfants firent un mouvement. Il se remit à les bercer. Un second cri se fit entendre. Il parut s'affaïsser sur lui-même, ses grandes jambes flageolaient, il me semblait qu'il allait tomber. Je sautai de mon hamac et courus à lui. Il déposait avec précaution les enfants sur la natte, ayant soin de les mettre à l'abri des mouvements que pouvait provoquer chez les autres un sommeil agité, puis il se leva tout droit, arracha d'une main le mouchoir qui lui couvrait la tête et passa avec une expression navrante les doigts de son autre main dans ses rares cheveux gris.

Quelques minutes se passèrent, minutes qu'il devait trouver bien longues, à en juger par l'inquiétude qu'exprimait son regard.

Enfin, un grand mouvement se fit dans la chambre où se passait le drame. Pacheco éperdu courut à la porte, mais elle s'ouvrit avant qu'il y arrivât, et le docteur parut et la ferma derrière lui avec soin. Il était tranquille et souriant.

— *Se acabó*, c'est fini, dit-il à Pacheco, qui comprit à l'expression du visage de Ternat que la conclusion était heureuse.

— *Bendito sea Dios*, que Dieu soit béni, Thank God, cria-t-il suc-

cessivement en espagnol, en français et en anglais, et il se laissa tomber de toute sa hauteur sur le groupe serré des enfants endormis, au risque de les écraser.

Il les saisissait les uns après les autres, comme pris de frénésie et les roulait les uns sur les autres, sans s'inquiéter des cris que leur arrachait la surprise. Je n'ai jamais vu la joie se faire voir d'une manière aussi manifeste et se manifester d'une façon aussi bruyante. Il poussait des exclamations dans toutes les langues possibles, et toutes exprimaient le paroxysme de la jubilation. Enfin, il se leva et vint au docteur auquel il s'adressa avec une expression qui, cette fois, n'avait rien de triste.

— *Con que se acabó*, lui dit-il, *y que bizó?* Comme cela c'est fini, et qu'a-t-elle fait?

— *Un bombrecito*, un petit homme.

— Qu'il soit le bien-venu, s'écria Pacheco ; quand ce serait une fille, elle serait également la bien-venue. Le principal est que l'enfant soit né et que la mère se porte bien.

— L'un et l'autre sont aussi bien qu'on puisse le désirer.

— *Que viva el doctor!* Vive le docteur, continua Pacheco en allant secouer tous les hamacs. Allons, debout, debout, de l'Anisado, du Pajarete, du Champagne, que nous buvions à la santé du nouveau venu au monde !

Pendant qu'on se levait et qu'on cherchait l'unique verre qu'il y eût dans la maison et les breuvages indiqués par le vieillard, celui-ci, bravant la consigne, pénétra vivement dans la chambre de l'accouchée et reparut bientôt devant la porte, tenant dans ses bras le nouveau-né qu'il éleva aussi haut qu'il put, en s'écriant :

— *Señores, aquí tienen V^{es} un nuevo servidor.* Messieurs, je vous présente un nouveau serviteur.

Les Espagnols couchés dans les hamacs se levèrent et dirent en chœur : *Dios le bendiga!* Dieu le bénisse.

L'enfant fit entendre un vagissement, Pacheco vit les sourcils du

docteur se froncer, il s'empessa de rentrer et reparut bientôt. Mais, comme s'il eût senti le besoin de s'excuser, il s'approcha de Ternat et lui dit doucement :

— Pardonnez-moi, j'ai peut-être été imprudent, mais je suis si heureux !

— Prenez garde, lui dit Ternat, votre bonheur ne tient qu'à un fil, méfiez-vous du *mozzeuolo*.

Le *mozzeuolo* est l'affection tétanique qui menace les nouveau-nés et qu'aux colonies françaises on appelle *mal-mâchoire* ¹¹⁴.

Pacheco pâlit et dit :

— Je n'y songeais pas; mais il n'y a pas de danger, n'est-ce pas?

— Non, répondit Ternat, si vous tenez bien tout fermé et si vous ne faites pas trop de bruit.

— Tout sera bien fermé, je vous en réponds. Et il alla s'assurer si la porte était bien appuyée à la cloison, et il caressa tous les enfants qui commençaient à grouiller, et parmi lesquels ce mouvement nocturne inaccoutumé semblait avoir jeté un germe d'agitation.

Quand ils furent tous rendormis, Pacheco nous offrit des rafraîchissements en parlant à voix basse, aussi exagéré dans ses précautions, qu'il l'avait été dans l'expansion de sa joie.

— Laissez reposer l'accouchée, lui dit Ternat. Ne souffrez aucun bruit, ni pour elle, ni pour son enfant, ni pour nous, continua-t-il en s'installant dans un hamac, car nous avons tous besoin de repos. Eteignez les lumières, et que tout le monde dorme dans la maison.

Tout le monde dormit bientôt, excepté Pacheco qui alla s'accouder à la fenêtre la plus éloignée de la chambre de l'accouchée. Sa figure que je voyais de temps en temps, à la lueur de son cigare, dont ses aspirations longues et précipitées entretenaient l'incandescence, exprimaient la béatitude la plus absolue. Je le vis aller deux ou trois fois, sur la pointe du pied, prêter l'oreille à la porte de la chambre. Puis, je ne vis plus rien. Le balancement du hamac, la fatigue, la tranquillité d'esprit, avaient amené le sommeil auquel je me laissai

aller avec le plus entier abandon.

Le soleil était levé lorsque je m'éveillai. J'avais passé dans mon hamac de cordes un reste de nuit aussi doux, aussi paisible que si j'eusse été couché entre deux draps. J'ouvris les yeux avant de faire un mouvement, et mon sommeil avait été si profond que j'eus quelque peine à rappeler mes idées et à me reconnaître dans le milieu où je me trouvais.

Cinq ou six jeunes filles qui paraissaient avoir de douze à dix-huit ans circulaient silencieusement autour de moi. Elles préparaient une table sur laquelle se trouvaient déjà quelques fleurs dans des pots en terre cuite et des fruits dans des corbeilles de lianes. C'étaient des figes-bananes, des pommes-cannelles, des caïmittes, des ananas, des goyaves, etc., arrangées avec un goût bizarre, qui n'était peut-être qu'étrange et pittoresque. Je n'oserais dire que c'était le bon goût, mais cela pouvait passer pour tel, dans le cadre où les choses se présentaient et avec lequel elles s'harmonisaient merveilleusement.

Ces jeunes filles à peau blanche avaient, à quelque différence de détail près, le même type. Elles étaient élancées, et celle qui paraissait la plus âgée d'entre elles et qui avait peut-être dix-huit ans, peut-être beaucoup moins, car la croissance est précoce dans ce pays, semblait être déjà une femme faite. Elle avait de magnifiques proportions pleines de promesses pour l'avenir. Ses épaules rondes, quoiqu'un peu maigres, se perdaient dans une robe négligemment ouverte qui laissait voir une chute de reins bien dessinée et deviner des seins naissants et fermes. Sa figure qui formait un ovale régulier, finissant par un menton un peu étroit, était éclairée par deux grands yeux noirs et doux, frangés de longs cils. Son nez allongé comme celui des statues grecques surmontait une lèvre supérieure un peu dédaigneuse, qui laissait voir de belles dents. Le front était large et bas. Les cheveux noirs, soyeux et fins, se partageaient en deux énormes nattes qui tombaient jusqu'au jarret. Une rose avec quelques-unes de ses feuilles était plantée dans une de ces nattes,

à la hauteur de la tempe.

Elle était vêtue d'une robe courte à volants nombreux, qui laissaient voir de petits pieds blancs et bien dessinés et des chevilles d'une délicieuse finesse. Ces cinq ou six jeunes créatures, dont l'aînée généralisait le type, composaient pour ainsi dire une *gamme* de jeunesse. Il y avait peu de différence, une différence inappréciable de l'une à l'autre; il y en avait une grande entre la plus jeune et l'aînée. Elles étaient, du reste, toutes charmantes, toutes vêtues de la même façon, quant à la forme et à l'abandon général, les couleurs seules de leurs vêtements différaient. Une seule chose me choquait en elles, mais à un haut degré, c'est qu'elles fumaient.

On entendait au dehors le gazouillement des enfants qui jouaient devant la maison.

Pacheco debout, appuyé à la cloison, suivait du regard le plus profondément paternel le mouvement de ces jeune filles. Mais si elles faisaient quelque bruit, soit en heurtant la table ou autre chose, soit en échangeant un mot, il accentuait un *chitón* ... prolongé, allongeait ses longs bras et montrait alternativement mon hamac et la chambre de l'accouchée.

Je le débarrassai de l'une de ses appréhensions en me levant. Dès qu'il me vit faire un mouvement pour sortir de mon hamac, il vint à moi, me serra les mains avec effusion et me dit en montrant la chambre mystérieuse : Tout est pour le mieux.

Voyant que le hamac de Ternat était vide.

— Et où est donc Alejandro, lui dis-je?

— Il est monté à cheval, il y a une heure, mais il va revenir. Nous entendîmes à ce moment un pas de cheval. Le docteur parut.

— Qu'est-ce que cela? dit-il en montrant la table.

— Vous allez déjeuner avant de partir, dit Pacheco. Je ne souffrirai pas que vous vous en alliez sans avoir mangé et bu à la santé du nouveau-né.

— Volontiers, mais ne laissez pas cette table ici; les amis vont

arriver et l'on fera trop de bruit pour votre fille et pour son enfant. Qui sait si les bigüelas ne s'en mêleront pas. Mettez la table dehors, nous serons plus à l'aise, et personne ne sera exposé à souffrir des manifestations de sympathie que vous recevrez.

Pacheco se tourna vers les jeunes filles qui avaient entendu. Elles soulevèrent la table qui n'était pas grande et la firent passer facilement par la porte.

Nous sortîmes tous et nous nous établîmes à l'ombre d'un grand tamarin, sous lequel on amarrait le matin les vaches qui fournissaient le lait à la famille. On fit reconduire au pâturage ces hôtes utiles qui avaient déjà pris possession de leur place de tous les jours, et la table fut chargée de plats de *arroz dulce*, riz au lait, dessert espagnol traditionnel, de lait à profusion, de chocolat, de café, de pains de cassave et de biscuits américains secs. Evidemment, on prévoyait la venue de nombreux convives.

Ils arrivèrent, en effet, de tous côtés, et ce fut bientôt sous le tamarin une expansion de joie générale.

Comme nous n'avions pas l'appétit ouvert d'aussi bonne heure, Ternat prétextait des visites à faire et des malades qui l'attendaient, et nous fîmes nos préparatifs de départ.

Nous prîmes une tasse de café et goûtâmes un peu de riz au lait, pour la forme et la convenance.

Mais, avant de nous laisser partir, Pacheco exigea que nous busions à la santé du nouveau-né, un *verre de Champagne français*.

Nos verres étaient des moitiés de calebasse.

En buvant avec le docteur, Pacheco lui dit :

— *Abora estamos compadres*, maintenant nous sommes compères. Mon petit-fils s'appellera Alejandro, comme vous, car vous êtes son parrain et nous mettrons au second rang le patron de son jour de naissance.

— J'accepte volontiers, reprit Ternat. A sa santé et à celle de sa mère !

— *Que viva!* s'écria Pacheco dans le paroxysme de la joie, *que viva*

el doctor, que viva mi nieto Alejandro ! vive le docteur, vive mon petit-fils Alexandre !

— *Que vivan!* répondit l'assemblée.

Nos chevaux étaient sellés, bridés; ils avaient eu une abondante provende d'herbe fraîche et de maïs. Nous nous mîmes en route au milieu des cris d'allégresse de l'assistance, que l'Anisado, le rhum, le Brandy, le Pajarete, le Champagne pris à jeun, avait mise en gaîté.

Ternat avait refusé l'offre de Pacheco qui voulait nous accompagner.

Nous étions sur la lisière des bois, que nous entendions encore les cris de joie auxquels se mêlaient les râclements des bigüelas.

— Si mon filleul futur échappe au tétanos, me dit Ternat, il sera bien heureux et bien surveillé par la Providence.

Le retour fut moins pénible que l'allée. Ternat connaissait la route, et les sentiers, invisibles pour nous dans la nuit, se voyaient très-bien au grand jour. Et puis, nous laissions nos chevaux aller au petit pas.

— Je m'attendais à autre chose, me dit Ternat, à un moment où nous pouvions cheminer côte à côte et causer. Quand nous nous sommes mis en route sous la conduite très suspecte de Pacheco, j'aurais parié, comme résultat de ma visite, plutôt pour une mort que pour une naissance. Enfin, il vaut mieux que tout se soit terminé ainsi et revenir avec la satisfaction d'avoir donné un sujet à l'Espagne, qu'avec le remords d'avoir à cacher quelque chose à la justice.

— Que craigniez-vous donc?

— Quelque mauvais coup attrapé dans une expédition interlope, dans une querelle, car ils se querellent souvent et cruellement entre eux, et ces charmantes poulettes que vous avez vues caqueter dans la maison de Pacheco ont fait aiguïser les ergots de plus d'un coq.

— Cela se comprend. Elles sont délicieuses et deviendront fort belles, ces petites-filles, et si elles ne fumaient pas...

— C'est un de leurs principaux charmes pour d'autres, et on vous

trouverait bien dégoûté si l'on vous entendait ; mais qu'importe, elles ne sont pas pour vous.

— Mais que sont-elles donc à Pacheco ?

— Ce sont ses filles, ses petites-filles, ses arrière petites-filles, que sais-je ? Ce grand scélérat est l'incarnation et l'emblème de la famille. Je ne sais si ce n'est pas par l'intuition d'une nécessité de compensation que lui impose la nature, mais il a produit autant de monde qu'il en a détruit. Si vous aviez pu entrer dans la chambre de l'accouchée, qui est sa propre fille, la plus jeune de ses filles, vous eussiez vu toute la race, depuis la vieille mère assise au chevet, si l'on peut appeler cela un chevet, de sa douzième fille, mettant péniblement au monde un enfant dont je n'oserais pas vous donner le numéro, car vous n'y croiriez pas. Vous eussiez vu les filles aînées, et, en descendant graduellement, et renouant cette chaîne à celle des jeunes filles que nous venons de quitter et des enfants qui ont passé la nuit auprès de vous sur une natte, vous vous seriez fait une idée de ce qu'est la famille, dans son expression biblique, et combien il doit falloir peu de temps, dans certaines circonstances, pour qu'elle passe à l'état de tribu.

Vous n'avez vu là que des filles, les gendres étaient dans les hamacs auprès de vous ou à leurs affaires. Quant aux fils, du moment qu'ils prennent femme, ils quittent le centre et vont en fonder un quelque part. Supposez que tout cela reste groupé, et dites-moi si vous ne trouvez pas que cela donne à Pacheco un air passablement Abraham. Mais j'ai l'assurance qu'il n'eût jamais été aussi obéissant que ce patriarche. Il refuserait net à l'Éternel le sacrifice d'un de ses enfants ou de ses petits-enfants. Il préférerait lui en sacrifier dix de ceux d'un autre.

Ternat me disait cela à bâtons rompus, car il était difficile de tenir une conversation suivie en marchant, comme nous étions obligés de le faire, à la suite l'un de l'autre, excepté lorsque nous passions dans le voisinage d'une habituée.

Nous ne revînmes pas par le chemin que nous avons pris à la suite de Pacheco, qui était le plus court, il est vrai, mais non le plus praticable et le plus agréable. Ternat me fit parcourir une partie de l'île que je ne connaissais pas et profita de l'occasion pour faire une *tournée* complète.

Il était accueilli partout comme s'il était perpétuellement attendu. Dès son arrivée, blancs, mulâtres, noirs, pour peu qu'ils eussent, qu'ils eussent eu ou qu'ils craignissent la plus légère indisposition, venaient le consulter. Il donnait ses consultations de la manière la plus claire, la plus compréhensible et tout-à-fait à la portée des gens auxquels il s'adressait. Les gardes-malades noires l'écoutaient avec recueillement et ne perdaient pas une de ses paroles.

Nous arrivâmes enfin au terme de notre course, nous fûmes de retour dans sa maison après quinze ou seize heures d'absence. Nous eussions pu certainement y mettre moins de temps, mais il n'y avait rien à regretter, car nos moments avaient été bien employés, au moins pour le docteur et pour ses malades.

Le soir, assis comme la veille, après souper, devisant et fumant par le même beau temps et sous le même ciel, nous causions de Pacheco.

— Cet homme, me dit Ternat, est beaucoup plus vieux qu'il n'en a l'air, et pourtant vous avez pu voir qu'il ne paraît pas jeune. C'est une constitution des plus robustes; on le croirait taillé dans le granit. Vous pouvez juger de son âge par la succession des générations que vous ayez vues dans sa maison. Il faisait partie des anciens occupants de l'île et il a été le héros de plus d'une histoire tragique que tout le monde connaît, mais dont personne ne parle: c'est la tradition mystérieuse du pays. Je pourrais vous en conter plus d'une, dans laquelle il a quelquefois joué un rôle qu'il n'avouerait pas maintenant, mais je ne veux pas vous faire perdre la bonne opinion que vous a donnée de lui son air de patriarche, continua Ternat en riant. Je m'en tiendrai à un petit fait passablement anodin et uniquement

parce qu'il fait contraste avec l'aspect sous lequel il se fait voir aujourd'hui. Il est vrai qu'alors il était jeune, que la fibre paternelle qui s'est si grandiosément développée en lui depuis, y existait alors peut-être, mais à l'état de germe endormi.

Il avait formé, avec cinq ou six vauriens de son espèce, le projet de rançonner un riche propriétaire de Puerto-Rico. A ses intentions de brigandage se joignait celle d'une vengeance à satisfaire, car ce propriétaire qui remplissait des fonctions judiciaires lui avait fait accomplir pendant quelques mois des travaux peu volontaires sur le chemin public.

Don Toribio Moralès n'était pas marié, mais il vivait avec une griffe foncée¹¹⁵, et ses enfants, qu'il aimait beaucoup, avaient une enveloppe cuivrée qui indiquait leur origine maternelle. Il y en avait trois, un petit garçon de quatre à cinq ans et deux filles de six à huit.

Je ne sais comment il s'y prit, s'il parvint à faire entrer dans le complot des nègres de don Toribio, mais, un soir, quand on chercha les enfants pour souper, on ne les trouva pas. Ils avaient cependant joué toute la journée dans la savane qui s'étendait devant la maison, à l'ombre des caïmitiers. Le père et la mère, les esclaves de la case les avaient eus constamment sous les yeux. On ne pouvait se rappeler à quel moment on avait cessé de les voir et de les entendre.

Il n'y avait pas à envoyer dans le voisinage, il n'y avait pas de voisins. On fouilla toutes les cellules du *cuartel* des esclaves. On battit les buissons d'alentour, et on ne trouva rien.

Mais, le lendemain, un nègre étranger à l'habitation apporta une lettre ou plutôt un chiffon de papier, sur lequel étaient écrites en gros caractères, adressée à don Toribio Moralès, ces quelques lignes:

Que traiga don Toribio cinco mil pesos en plata macuquina bien contados, o se van a vender los tres morenitos en Cuba. Lo esta esperando con la cantidad indicada, una balandra, a la boca de Guayanès. Que venga solo con el dinero.

Que don Toribio apporte cinq mille gourdes en monnaie maco-

quine, bien comptées ou les trois petits mulâtres vont être vendus à Cuba. Une balandre l'attend à l'embouchure de la rivière de Guayanès; qu'il vienne seul avec l'argent.

Une semblable missive serait de nos jours l'objet d'une grande surprise, elle ne pourrait même pas être. Alors, cela n'avait rien de trop extraordinaire, c'était un coup bien monté par des gens habiles.

Don Toribio avait une grande fortune territoriale, il possédait beaucoup de bœufs et de chevaux, et avait de magnifiques plantations de toutes sortes, mais il n'avait pas d'argent chez lui, comme cela a lieu pour tous ceux qui emploient l'argent dès qu'ils l'ont entre les mains et le transforment en capital productif. Il n'avait que les quelques gourdes nécessaires pour le courant, une centaine peut-être. Il ne devait donc pas songer à se procurer cette somme, l'impossibilité était absolue; il demeurait trop loin des centres où il eût pu, comme on dit aux colonies, *se faire raser*. Il pensa bien à demander un répit, mais sachant à qui il avait affaire, il écarta cette pensée. Don Toribio était très perplexe. On ne lui fixait pas de délai, cela voulait dire qu'on l'attendait de suite. Il fallait prendre un parti. Il expédia aussitôt un exprès à la Boca de Guayanés, lui recommanda de prendre un petit canot-gommier qu'il y avait, et d'aller seul porter une lettre qu'il lui remit pour Pacheco.

Cette lettre ne contenait que ces quelques mots:

— *Tres negros escogidos por cada niño*. Trois nègres de choix pour chaque enfant.

La réponse de Pacheco ne se fit pas attendre; elle était aussi succincte que la lettre de Don Toribio :

— *El dinero o nada*. L'argent ou rien.

Il fallait donc en venir à un moyen désespéré, puisque Pacheco ne voulait pas entendre parler d'accommodement. Le moyen auquel recourut Don Toribio était mauvais.

Il fit repartir l'homme qu'il avait envoyé déjà, lui recommandant de faire son signal assez longtemps avant de mettre son canot à la

mer et de n'avancer que très lentement, de façon à attirer la balandre aussi près de terre qu'il serait possible.

Il devait partir, en même temps, dans un canot de pêche, avec un équipage de nègres robustes et bien armés, et il se flattait de couper la route au pirate. Mais il avait affaire à plus fort que lui, sous ce rapport. La mine fut éventée, et lorsque Pacheco vit paraître le canot, il saisit le petit garçon de Don Toribio et allait le lancer à la mer, lorsqu'il fit cette réflexion : il le repêcherait.

Et il orienta la balandre pour courir au large et disparut.

Il fit ce qu'il avait annoncé, il exécuta sa menace, il vendit les trois petits mulâtres à la Havane. Don Toribio, qui adorait ses enfants, les fit chercher et dépensa plus de cinq mille gourdes en démarches qui furent longtemps vaines. Il a probablement su faire oublier à ses enfants qu'ils ont subi, pendant quelques mois, la flétrissure de l'esclavage. Ils passent pour *blancos de la tierra*, et vous savez qu'à Puerto-Rico on n'épluche pas trop les antécédents originels et qu'on accepte facilement les choses et les gens sur l'étiquette du sac. Ils ont donc intérêt à faire le silence là dessus. Les filles sont mariées depuis longtemps, mères de famille, bien posées dans la société, leurs maris ne se plaignent de rien et, il faut que le garçon ait oublié cet épisode de sa vie d'enfant, car c'est maintenant un homme d'un certain âge, et dans aucun temps il n'a cherché à faire connaissance avec Pacheco.

— Mais la justice ne s'est-elle jamais émue des antécédents de cet homme?

— Vous êtes d'une naïveté adorable. Je vous ai dit qu'ici, on ne reconnaît la justice qu'à son bandeau; comment voulez-vous qu'elle ait pu découvrir Pacheco? Du reste, on n'a jamais cherché à l'inquiéter et pour de bonnes raisons. Il s'est fait pardonner des choses bien plus graves que la peccadille dont vous venez d'entendre le récit. Il a été, dans son genre, un homme utile. Lorsqu'on a pris le parti de rendre cette île habitable et de la débarrasser des hôtes dan-

gereux qui l'occupaient, il a lutté d'abord contre cette prétention, il est vrai ; on a eu à compter avec lui. Mais il n'a pas tardé à comprendre que ceux qui venaient étaient les plus forts, et comme il est intelligent et qu'il n'ignore pas que lorsqu'on a le choix entre deux partis, le plus sage est de prendre celui du plus fort, sa soumission ne s'est pas fait trop attendre. Il a contribué plus puissamment que bien d'autres à la destruction de ses amis, parce que, mieux que personne, il connaissait leurs côtés faibles, aussi lui a-t-on beaucoup pardonné parce qu'il avait beaucoup ... aidé. Il n'a pas été sans courir quelques risques, et plus d'une tentative de vengeance a été exercée contre lui. Lorsqu'il est venu me chercher, hier, j'étais loin de m'attendre à ce que j'ai trouvé chez lui et je ne vous cache pas que je presentais plutôt une mort qu'une naissance. Il faut savoir prendre les choses comme elles sont. Nous ne sommes ici, ni en Europe, ni dans les colonies françaises, nous ne sommes pas dans un milieu régulier, prenons donc notre parti de l'irrégularité. Vouloir faire autrement serait faire du puritanisme malséant, et un Don Quichotte de délicatesse ne serait ni compris, ni admis. Je n'aime, ni n'estime ce grand misérable ; je ne puis cependant me défendre de trouver en lui quelque chose d'intéressant, et je ne vous cache pas, dût votre susceptibilité s'en offusquer, que je ne le vois pas sans un certain plaisir. Est-ce curiosité ? C'est possible ; ce n'est certes pas la sympathie qui me pousse vers *lui*, mais je lui trouve quelque chose qui n'est pas ordinaire et je me laisse saisir par l'attrait du pittoresque et de l'inconnu. Ce n'est pas sans éprouver une certaine horripilation que je sens sa main toucher la mienne et pourtant je n'oserais lui refuser ce signe d'alliance, qui n'est que trop souvent une manifestation banale.

Il y avait bien un mois que cela s'était passé, lorsqu'un matin, un messager arriva chez Ternat. Ce messager n'était rien moins qu'un des petits-fils de Pacheco. Il venait, de la part de son grand-père, prier le docteur de fixer le jour du baptême et lui demander en

même temps s'il lui conviendrait que sa sœur *Incarnación* fût sa *comadre*. Ternat accepta la commère et désigna le dimanche suivant pour la cérémonie.

Ternat avait quelques jours devant lui. Il les employa à faire les préparatifs qui n'étaient ni bien longs, ni bien dispendieux. Un ou deux paniers de vin de Champagne, deux ou trois dames-jeannes d'Anisado et de Brandy, et les plats sacramentels du pays, le *lechón azado* et le *pavo rellenado* qu'il commanda d'avance devaient faire l'affaire. Il ajouta à cela quelques bouteilles de liqueurs *finas*, une quantité raisonnable de dragées et de pralines de mauvaise qualité, mais les seules qu'on pût trouver dans l'unique *tienda*, enfermées dans des flacons aux étiquettes dorées et de provenance marseillaise ou bordelaise. Il fit pour le mieux et ne ménagea rien.

Le dimanche matin, nous vîmes arriver une longue procession à cheval, qui défila dans la grande rue et vint s'arrêter devant la maison de Ternat.

Je revis là ces charmantes filles que j'avais vues dans la maison de leur aïeul. Mais quelle différence hélas ! ... *quantum* ! ... Enfin, elles s'étaient attifées pour venir au bourg et avaient mis, comme on dit dans les pays maritimes, toutes voiles dehors. C'était une profusion de chapeaux à plumes impossibles, de robes à volants multipliés. Hélas ! où étaient ces belles jeunes filles que j'avais vues à moitié vêtues, leurs charmants pieds nus, leurs têtes nues aussi, avec les deux grosses et grandes nattes leur tombant dans le dos et n'ayant pour tout ornement qu'une fleur naturelle : ô *Anunciación*, ô *Concepción*, ô *Candelaria*, ô vous toutes qu'on appelait des noms du calendrier, qui donnaient à vos personnalités un charme si pittoresque, pourquoi ces déguisements qui vous le faisaient perdre !

La cérémonie fut splendide. Jamais solennité civile ou religieuse n'avait attiré autant de monde au bourg.

A l'issue de la grand'messe, la procession se mit en mouvement. Le marmot était porté par une négresse d'un noir d'ébène, qu'on

avait couverte de tout ce qu'on avait pu se procurer de plus splendide en bijoux et en étoffes aux couleurs voyantes.

Venaient ensuite le *padrino* et la *madrina*.

Le *padrino* était vêtu d'un vieil habit d'uniforme, en sa qualité de chirurgien des armées de S. M. Catholique, qui ne le rendait ridicule qu'à ses propres yeux : aux yeux des autres il était superbe.

La *madrina* avait ses magnifiques cheveux cachés sous un affreux chapeau de velours noir, à broderies dorées, couvert de plumes de toutes couleurs. Ses belles épaules disparaissaient sous des flots de dentelles et de rubans. Elle étalait les volants innombrables d'une robe de mousseline anglaise, rayée d'or, d'argent, fleurie sur tous les plis et laissant voir son pied, si joli quand il était nu, emprisonné dans un bas de coton à jour, et dans un soulier de satin de couleur tendre, mais si court, qu'on sentait que les orteils y étaient à la gêne et devaient lui faire ressentir un avant-goût du supplice infligé aux jeunes chinoises. Pourtant elle était radieuse et ne s'était jamais vue si belle, même, et surtout hélas ! lorsqu'elle courait à travers la case de son aïeul, vive et légère comme un oiseau, à moitié nue, ses belles épaules à l'air et son pied foulant à l'aise le plancher du *soberado*, l'herbe de la savane ou le sable du rivage.

Venait ensuite la file des parents et des amis, marchant deux à deux, et Dieu sait s'il y en avait et si cette file était longue !

Derrière le parrain et la marraine qui marchaient côte à côte, à l'ombre d'un parasol tenu par une négresse, devant eux, parfois sur les flancs de l'interminable procession, courait une foule irrégulière, allant, venant, criant, hurlant, sifflant. C'était un bruit à ne pas s'entendre, on eût dit une horde de cosaques du Don, assaillant une armée régulière qui n'eût eu d'autre défense que dans son impassibilité.

C'étaient les petits nègres du bourg et des environs, attirés par la cérémonie, marchant derrière le parrain comme les insulteurs de Rome derrière le triomphateur, et le poursuivant de ce cri traditionnel

et mille fois répété de *Padrino mezquino, Padrino mezquino!*

De temps en temps, de la main du parrain ou de quelqu'un des conviés, partait, lancée au loin, une poignée de pièces de menue monnaie ou de dragées qui s'éparpillaient dans les herbes. Les cosaques se précipitaient, se bousculant, se roulant les uns sur les autres. Pendant ce temps la procession avançait. Mais l'ennemi ne tardait pas à reparaitre et comme il avait de bonnes jambes et que la fête solennelle ne marchait qu'à pas comptés, il ne tardait pas à renouveler ses attaques et à provoquer une nouvelle diversion.

La cérémonie s'acheva. On reprit, dans le même ordre, sous le feu des mêmes attaques, le chemin de la maison. Ternat livra son domicile à ses hôtes, avec le plus complet abandon. Bientôt les bigüelas, les güiros, les calebasses retentirent, et jusqu'au soir le parquet de la maison trembla sous les pas des danseurs.

A la nuit tombée, on se disposa à se mettre en route et ce fut un échange interminable de poignées de main, de protestations de dévouement, d'exclamations de toutes sortes. Enfin on partit et la maison resta vide. Les bouteilles, les plats, les dames-jeannes, tout l'était aussi.

— Ouf! s'écria Ternat, quand nous nous retrouvâmes seuls, c'est fini, Dieu soit loué! Mais savez-vous ce que je gagne à cela? D'abord, d'être le *compadre* de tous ceux qui assistaient au baptême, ce qui est très flatteur. Et comme un médecin ne peut pas réclamer à son compadre le prix d'une visite, voilà une clientèle qui me dérangera sans le moindre scrupule, à la plus légère indisposition, mais qui s'en ferait un grand de m'offrir une rétribution, dans la crainte de m'offenser. Ensuite il y a *el abijado Sandrino*, qu'on m'amènera toutes les fois qu'on saura qu'il est arrivé au bourg un bâtiment apportant des marchandises de Saint-Thomas et d'Europe. Et puis il y aura la première dent, et, après, la seconde et puis, que sais-je! les trente-deux pousseront prématurément. Et la *comadre!* Enfin, n'importe, je me soumettrais volontiers d'avance aux multiples impôts qu'elle

fera peser sur moi, si elle fût venue sans son vilain chapeau et sa robe à volants et qu'elle eût eu le courage de figurer à ce baptême, pieds nus et avec une rose dans ses cheveux. Mais on l'aurait sans doute huée, sa famille eût été déshonorée à jamais et qui sait si elle ne serait pas morte de confusion. Malgré tout cela, je ne regrette pas ce qui vient de se passer. D'abord, je vous ai procuré une journée comme vous n'en aurez pas souvent, et puis j'y trouverai, sans doute, l'occasion d'étudier de près ce grand scélérat de Pacheco, l'incarnation de la paternité. Vous ne cachez pas assez l'antipathie que vous avez pour lui et l'aversion qu'il vous inspire. Je vous aurais offert, sans cela, d'aller passer quelques jours chez lui, où nous serions reçus comme des envoyés du ciel, car, si ces gens-là abusent un peu de l'hospitalité qu'on leur donne, il faut leur rendre cette justice, qu'ils prodiguent celle qu'on leur demande.

Mais j'irai seul et je tâcherai de connaître mon Pacheco; je découvrirai peut-être en lui un organe auquel Gall et Spurzheim¹¹⁷ n'ont pas pensé. Lorsque j'étudiais la médecine, et il y a longtemps de cela, j'occupais à Paris, rue du Four-Saint-Germain, n° 60, un logement¹¹⁸ composé d'une chambre unique, qui me coûtait cent francs par an. La portière, madame Leroux, faisait mon ménage et cirait mon unique paire de bottes, moyennant six francs par mois; elle me fournissait l'eau. J'avais pour voisins de pallier un garçon de salle de l'Institut, qui me donnait des cartes pour toutes les séances de l'Académie française et un peintre en bâtiments. Celui-ci avait pour la phrénologie un goût qui allait jusqu'à la passion. Il m'avait fait cadeau d'une tête en plâtre sur laquelle étaient tracés une foule de petits carrés numérotés, dont il m'avait donné la légende explicative. Cet homme me faisait voir souvent un de ces carrés, correspondant à une bosse très proéminente de son crâne, qu'il appelait la bosse de l'amour des enfants. Il lui donnait un nom technique dont je ne me souviens pas. Il avait une foule d'enfants braillards, perpétuellement barbouillés de raisiné, qui, réunis aux autres gamins

du voisinage que leur père attirait volontiers, faisaient le désespoir des autres locataires, de la portière et du propriétaire, M. Mardon. Lorsqu'on se plaignait du tapage infernal que cette marmaille faisait sur le carré, il s'excusait en disant qu'il n'y était pour rien et qu'il fallait s'en prendre à sa bosse.

Je regrette d'avoir oublié où était située cette bosse. J'en découvrirais sans doute une nouvelle, dans son voisinage, sur le crâne de Pacheco. Cet homme n'a pas la bosse de l'amour des enfants; il ne généralise pas, il a celle de l'*amour de ses enfants*.

Récit non daté, publié en mars 1866 ¹¹⁹.



CH. XIII — LE DOCTEUR SUBYRAS

Les médecins français qui viennent exercer dans l'île de Puerto-Rico sont généralement appréciés, estimés et recherchés, préférablement à ceux des autres pays. Il faut dire aussi que les médecins espagnols y sont rares et l'étaient plus encore, il y a une vingtaine d'années. Vers 1840, on ne voyait guère dans l'île que des élèves ou soi-disant tels des Facultés de France, d'Angleterre ou d'Allemagne. La science espagnole n'avait d'autres interprètes que des *curanderos* dressés dans l'hôpital de San Juan à la pratique de la chirurgie élémentaire, qui obtenaient l'autorisation d'exercer dans la campagne, mais auxquels leur qualité de *bijos de la tierra* interdisait toute espérance de réussite, en vertu de l'axiome — ce sont eux qui disent cela, que nul n'est prophète dans son pays. Quelques médecins catalans, venus depuis, ont su se faire accepter de leurs compatriotes. Les médecins français, relativement très nombreux, se divisent en plusieurs catégories.

Il y a d'abord les *oseurs*, les hommes entreprenants, ceux qui se sont délivrés eux-mêmes leur brevet de capacité, et qui, par des moyens variés, mais indiquant toujours la fécondité de leur imagination, s'imposent aux malades et se font reconnaître par l'autorité.

Puis les officiers de santé civils, militaires ou marins qui ont quitté une position secondaire en France et dans les colonies françaises pour tâcher de s'en faire une plus relevée à l'étranger, pensant que tout diplôme y est considéré comme en valant un autre, et que le scrupule ne va pas jusqu'à établir des degrés dans les titres et les attributions.

Enfin, les médecins parisiens, les *vrais* docteurs de la Faculté de

Paris, qui sont particulièrement estimés, et qui, du reste, ne venant à Puerto-Rico qu'avec la pensée de faire promptement fortune, manquent rarement le but qu'ils se sont proposé. J'en ai connu un cependant qui était venu à Puerto-Rico sans cette idée préconçue; ce n'était pas la fortune qu'il poursuivait, c'était la santé. Issu d'une famille de poitrinaires, ayant perdu sa mère et deux sœurs de la fatale maladie qui a illustré Millevoye ¹²⁰, il était venu demander aux Antilles une température qui convînt mieux à son organisation que le climat tempéré, mais variable de la France.

Dire comment il était venu à Puerto-Rico et pourquoi il lui avait donné la préférence sur les autres îles du golfe du Mexique, je ne le saurais. Je l'y trouvai établi lorsque j'y arrivai en 1833, et je dus à sa recommandation le premier emploi que j'occupai dans le pays.

Cette recommandation même, je la dus à sa bienveillance innée. Il me vit, lorsque j'arrivai dans une humble *posada* du bourg de Caguas qu'il habitait et où il était venu visiter un voyageur malade. Nous échangeâmes quelques paroles, et il ne fut pas long à savoir que j'étais venu demander ma subsistance à la terre étrangère. J'étais jeune, passablement naïf. Il jugea que je ne laissais pas derrière moi un passé honteux et découvrit bientôt que mon expatriation était un coup de tête. Il interrogeait de façon à savoir tout ce qu'il voulait apprendre, sans curiosité apparente et sans importunité, ce qui lui donnait une grande autorité sur ses malades. Il me connut après quelques entrevues, comme si j'avais été élevé sous ses yeux; il vit en moi un enfant ambitieux.

—Votre ambition vous coûtera cher, me dit-il un jour, et vous vous êtes fourvoyé en venant ici. Vous en savez trop et trop peu pour réussir. Il faut être ignorant comme un Auvergnat frais débarqué du Cantal ou avoir un capital quelconque ou une profession qu'on connaisse bien pour espérer le succès dans ce pays. Vous êtes trop délicat d'esprit et de corps pour vous faire au dur métier de *mayordomo*. Vous n'avez pas le torse et les biceps de l'Auvergnat,

vous n'avez pas non plus sa force de volonté. Il vous manque, je le suppose, les capitaux suffisants pour fonder une maison de commerce. Vous êtes trop jeune pour vous donner une profession ; plus tard cela viendra et vous me succéderez peut-être, mais, en attendant, il faudra peut-être vous résigner à être *tenedor de libros* chez un Catalan, et c'est un sort peu désirable, je vous en avertis.

— Non pas, lui dis-je, je ne veux pas de cela. Je n'aurai pas fait tant de chemin pour retrouver le *Grand Livre* et le *Journal*¹²¹, que j'ai fermés en France avec la pensée bien arrêtée de ne les rouvrir nulle part. J'aurai la force et la volonté de l'Auvergnat, et je nierai même que je sache écrire l'orthographe, si vous pensez qu'il me soit nuisible de la savoir.

— Non, me dit-il en riant, cela ne va pas jusque-là; vous n'aurez pas à faire du style français, que je sache. Je vois que la vie champêtre vous sourit; eh! bien, vous en goûterez et vous verrez si ce sourire ne se transformera pas bientôt en une odieuse grimace. Mais vous êtes bien constitué, vos muscles se développeront sous le régime des bananes et du travail forcé. Mais pas d'imprudences. Du reste, je serai là pour veiller sur vous, continua-t-il en devenant sérieux. Couvrez-vous bien et méfiez-vous des fluxions de poitrine. Si vous vous sentez parfois oppressé, si vous toussiez un peu, si vous souffrez du moindre point de côté, n'attendez pas, ne perdez pas un seul instant, accourez chez moi. une négligence et un oubli peuvent suffire pour faire souche de poitrinaires.

J'étais entré par sa recommandation, comme second *mayordomo*, sur l'habitation-sucrerie El Platanal.

Je ne dirai pas toutes les misères que j'eus à subir pendant les premiers temps de ce travail terrible qui est l'apprentissage du *métier d'habitant*, comme on dit aux colonies. Mais je m'y étais mis avec toute l'ardeur d'une volonté ferme et d'une résolution inébranlable.

Le docteur, qui s'appelait Joseph Subyras, et que les Espagnols,

qui l'avaient complètement adopté, appelaient Don Pepe, venait me voir souvent aux champs, et il s'écartait volontiers de sa route pour me trouver au milieu de mes travaux champêtres, mais peu floriantesques.

— Eh! bien, me disait-il quelquefois en me voyant m'agiter pour maintenir au travail des nègres de mauvaise volonté, ou bien, embourbé jusqu'aux genoux, aidant *una junta* de bœufs à sortir d'un mauvais pas; eh! bien, Virgile avait donc raison : *ô fortunatos nimium*, etc. Vous êtes du nombre des trop heureux, vous au moins, car vous les connaissez ces biens, que le poète suppose qu'on peut ignorer quand on les tient. Vous les avez demandés, vous les avez trouvés, *ô fortunatum nimium* !¹²² Et il partit au grand *andar* de son cheval, en me faisant un signe d'adieu amical.

Le docteur Subyras était un homme de trente-cinq ans environ. Il était né quelque part dans le midi de la France. Je ne sus jamais au juste dans quel département. Mais il avait passé presque toute sa jeunesse à Paris et en avait rapporté l'esprit caustique et frondeur du vrai parisien. Il y joignait une grande sensibilité, mais sans sensiblerie. J'ai connu de lui des œuvres de charité admirables. Je l'ai vu bien souvent auprès de malades, qu'il ne perdait pas de vue un instant lorsqu'il les croyait en danger. Mais il semblait toujours les bafouer, et, lorsqu'il les avait sauvés d'une mort certaine et qu'ils venaient le remercier de l'assiduité de ses soins, il leur disait en ricanant avec bienveillance: — Ah! ça, mais on penserait que vous vous êtes cru sérieusement malade.

Il était de haute taille, mince et dégagé sans maigreur. D'épais favoris noirs et soyeux tranchaient sur la blancheur mate de ses joues. Sa lèvre supérieure et son menton, toujours rasé avec soin, étaient d'un bleu foncé qui contrastait avec la couleur du reste de son visage qu'un chapeau de Panama à très-larges bords préservait des atteintes du soleil.

On ne le rencontrait que vêtu de drap, boutonné jusqu'au menton,

quelque temps qu'il fit. Son manteau Mackinstosh reposait toujours sur le pommeau de la selle lorsqu'il était à cheval, et sur son bras quand il descendait. Ses jambes étaient couvertes jusqu'au-dessus des genoux de grandes guêtres ou jambières en cuir mou qui les préservaient de la boue et lui couvraient même les cuisses. Ses chevaux étaient toujours des bêtes de choix. Il les logeait dans une écurie à l'européenne, où leurs pieds reposaient sur un plancher de bois, ce qui était une innovation et passait pour une monstruosité dans le pays; mais on n'osait trop critiquer cela, parce qu'on l'aimait beaucoup. Comme il avait souvent des courses forcées à faire par de très-mauvais chemins, il voulait être assuré de la solidité de sa monture. Si un cheval avait buté sous lui, il cessait de le monter et s'en défaisait aussitôt. Aussi n'avait-il que des chevaux de très grand prix, car l'amble est le pas ordinaire des chevaux puertorricains, et l'on sait que cette allure expose naturellement ces animaux à buter. Aussi le proverbe espagnol: *No hay buen caballo que no tropieze*, a-t-il soutenu son application à Puerto-Rico.

Caguas est un grand bourg de l'intérieur, d'où rayonnent presque toutes les routes de l'île. Le Río Caguitas en baigne les environs et donne à la campagne qui entoure le bourg une verdure luxuriante et à la végétation cette apparence de vigueur qui est le propre de toutes terres vierges ou habilement cultivées.

Subyras s'était fait construire une maison un peu en dehors du bourg, sur la route de San Juan, presque sur le bord de la rivière qui décrivait un demi-cercle autour d'une vaste savane, où il entretenait quelques juments poulinières.

Sa maison était simple et confortable, mais elle paraissait luxueuse aux Espagnols, réfractaires à toute recherche de bien-être.

Son luxe véritable était une bibliothèque nombreuse et bien composée, en ouvrages tenant à sa profession d'abord, puis en œuvres littéraires indiquant un goût formé par de bonnes études et cultivé sans cesse.

Il avait aussi un jardin dans lequel se trouvait une belle et nombreuse collection de rosiers greffés par lui-même. Il y faisait aussi des essais d'amélioration des arbres fruitiers du pays, en alliant par la greffe les espèces qui avaient quelques rapports ensemble, et il avait obtenu ainsi des résultats assez heureux. Bien que cela ne fût pour lui qu'une affaire de goût et de fantaisie, qu'il n'eût pas dans son jardin une seule plante médicinale, il passait pour un savant botaniste. Il l'était peut-être, mais, pour sûr, il ne se montrait jamais à ses amis que comme un amateur d'horticulture, sans prétention à la science.

Il avait des heures fixées pour les consultations qu'on venait lui demander chez lui. Il s'y trouvait toujours à ces heures, ce qui n'empêchait pas que, dès qu'il rentrait, on vît venir des consultants qu'il ne rebutait jamais.

Il causait avec ses malades, tout en tailladant et greffant ses rosiers, et qu'on vînt le trouver là ou à table ou toute autre part, il ne faisait jamais attendre ceux qui avaient besoin de lui.

Il avait rarement l'air de parler sérieusement, et ses conversations se passaient généralement en plaisanteries qui se terminaient toujours par un avis salutaire. Il n'était sévère et vraiment mordant que pour les buveurs de tafia. Il leur faisait voir avec une énergique vérité, le danger auquel ils s'exposaient, la pente fatale sur laquelle ils se laissaient glisser. Il se montrait sans pitié pour ceux qu'il prenait en récidive et les chassait avec colère.

Les pauvres malades s'en allaient rarement sans un secours délicatement donné et dont on abusait trop souvent, car la mendicité à Puerto-Rico est loin d'être discrète. Mais il s'en inquiétait peu et faisait garnir la *olla* de ses domestiques assez abondamment pour que les indigents qui passaient ne s'en allassent pas à jeun.

Son habileté chirurgicale était très remarquable, et comme il était nerveux et extrêmement sensible à la douleur, il exagérait, si l'on peut parler ainsi, cette habileté, pour faire souffrir le moins possible,

ceux qui se livraient à lui.

Aux époques fixées par les règlements locaux pour la propagation de la vaccine, sa maison se remplissait d'enfants de toutes couleurs et c'était pendant plusieurs jours, un concert de vagissements qui étaient du meilleur augure pour l'accroissement de la race puertoricaine. Il ne s'en tenait pas là et poursuivait à domicile les récalcitrants qui refusaient de se soumettre à l'opération préservatrice de Jenner ¹²³. Sa fortune eût pu être considérable, mais il était trop désintéressé pour s'en préoccuper. Il vivait dans l'aisance et cela lui suffisait. Du reste, les abonnements des habitations dont il visitait les ateliers étaient pour lui un revenu certain, régulier et assez important.

Il faisait ses tournées avec la ponctualité la plus scrupuleuse. Il visitait une douzaine d'habitations et devait à chacune deux visites par semaine. On ne se rappelait pas qu'il eût jamais manqué à l'accomplissement de ce devoir, quelquefois rendu très-difficile à remplir, par le mauvais temps, l'état déplorable des chemins et les crues des rivières.

Je le voyais ainsi régulièrement, deux fois par semaine; il est vrai que je n'allais jamais au bourg sans m'arrêter chez lui et sans en sortir heureux de quelques instants passés dans sa société.

Je devais au docteur Subyras un emploi difficile à remplir. Il l'avait été surtout dans les commencements. Mais la pratique l'avait rendu moins dur et l'entente de la chose, la protection aidant sans doute, avait fini par rendre ma position supportable. Admis comme second *mayordomo*, il arriva que je quittai cette position subalterne moins d'un an après mon entrée en fonction, pour être promu à celle de premier *mayordomo*, lorsque, par un hasard heureux, mon chef immédiat vint à laisser son emploi vacant.

C'était une amélioration notable dans ma position. Outre que mes appointements étaient triplés, je n'avais qu'un travail de surveillance, de surveillance délicate et incessante, il est vrai, mais pas

de ce travail manuel, souvent dégradant dans la forme, qui incombe au second *mayordomo*, sorte de personnage transitoire entre le travailleur libre et le travailleur esclave.

Au lieu de montures équivoques qui me portaient aux champs et que j'étais obligé de choisir parmi les animaux vieux et infirmes délaissés dans les savanes, j'avais à ma disposition de beaux et bons chevaux, convenablement harnachés, avec lesquels je me transportais rapidement partout où ma présence était utile.

L'Hacienda el Platanal était une grande propriété produisant annuellement de trois cent cinquante à quatre cents barriques de sucre. Ses champs de canne couvraient une surface de plusieurs kilomètres sur les bords du Río Caguitas, dont ils garnissaient les deux rives à une très grande distance. L'exploitation en était rendue facile par la nature et la situation du sol, immense plaine unie comme un échiquier entre deux chaînes de collines.

Les travaux s'accomplissaient sans fatigue pour les esclaves et pour les animaux, et la terre arrosée par les eaux qui descendaient des mornes, par la rivière qui la cotoyait, par des canaux d'irrigation habilement ménagés, rendait généralement en produits, ce qu'on lui prodiguait en soins. Aussi était-ce plaisir pour un habitant sucrier de voir, du haut d'une éminence, ce grand tapis formé de carreaux d'un vert plus ou moins foncé, suivant l'âge des cannes, suivant que c'étaient des *cannes plantées* ou des *rejetons*, et de calculer à l'avance combien chacun de ces carrés produirait de boucauts de sucre.

A l'époque de la récolte, deux moulins qui tournaient simultanément et dont les bœufs changés d'heure en heure produisaient une force égale au moteur à eau le plus puissant, pressaient les cannes que cent nègres coupaient et chargeaient sans interruption, jour et nuit. Les négresses dont les psalmodies stridentes accompagnaient le bruit sourd des cylindres et les voix grêles des négrellons aiguillonnant les bœufs, *fournissaient* le moulin qui broyait les cannes dont le jus s'écoulait dans la sucrerie. Là, d'immenses chaudières le rece-

vaient et au milieu d'une atmosphère épaissie par la valeur embaumée du vesou, on voyait aller et venir, agitant d'immenses écumoières, des palettes aux formes étranges, lançant de temps en temps un cri qui était un signal donné aux chauffeurs ou aux nègres du moulin, des nègres au torse nu, ruisselant de sueur et de vapeur condensée, et qui semblaient des statues de bronze florentin s'agitant dans la fumée d'un incendie éteint.

Après avoir joué un rôle secondaire dans cet ensemble, je me trouvais y avoir la haute main. J'en étais la volonté directrice, et rien de tout cela ne se mettait en mouvement sans un signe de moi. Le second *mayordomo* faisait ce que j'avais fait pendant bien des mois; il venait, le chapeau à la main, me demander chaque matin les ordres pour la journée.

J'avais eu pour chef un Espagnol grossier, complètement illettré, homme pratique par excellence, qui avait cherché à abaisser en moi ce qui lui manquait, en me traitant tout-à-fait en subalterne. Je ne m'étais pas senti honteux, et n'avais éprouvé nulle humiliation; j'eusse poursuivi mon but à travers des sentiers plus épineux. Je me fusse déchiré aux pierres les plus dures, comment des coups d'épingle m'eussent-ils blessé?

Je ne me vengeai pas, comme cela arrive trop souvent, sur celui qui faisait son apprentissage sous mes ordres. Du reste, je ne pouvais avoir avec lui que les relations rendues indispensables pour notre travail et je m'étudiai à me montrer bienveillant pour lui. C'était un jeune Espagnol du pays, habitué à la vie des champs, qui n'y voyait rien d'inusité et pour lequel elle n'était pas une initiation, comme elle l'avait été pour moi.

La vie que je menais me plaisait peut-être parce que j'avais payé un peu cher le résultat auquel j'étais arrivé, et qu'il se mêlait au contentement que j'éprouvais un peu d'amour-propre satisfait. Et, ce n'était pas sans raison, car j'avais eu à dominer bien des tendances opposées à cette vie et j'avais eu à surmonter bien des répugnances,

j'avais fait bien des efforts qui, dirigés vers un autre but, auraient pu être qualifiés d'héroïques.

El Platanal avait, pour moi au moins, des agréments qu'on rencontre souvent sur les habitations de Puerto-Rico, dont les propriétaires sont généralement, au point de vue social, au niveau de leurs subordonnés. Cette supériorité que je lui trouvais sur les autres propriétés n'était pas considérée ainsi par tout le monde. Les gens du pays lui trouvaient le grand défaut de n'être pas accessible comme le sont toutes les habitations dans ce pays de l'hospitalité primitive. Non pas que l'hospitalité ne s'y exerçât pas, mais c'était d'une manière qui choquait un peu les habitudes reçues.

Le propriétaire, ou plutôt la propriétaire d'El Platanal, était une femme qu'on désignait dans le pays en l'appelant *la viuda*, la veuve. Elle était, en effet, veuve de Don Juan Rodriguez Cayetano. L'habitation El Platanal était son patrimoine particulier. Elle y vivait, la faisant exploiter sous sa direction, avec deux enfants que je ne puis me rappeler sans un vif sentiment de plaisir, un jeune garçon de dix ans et une petite fille de cinq, Juanito et Pepita.

Tant que j'avais été second *mayordomo*, je n'avais vu, pour ainsi dire, ces enfants qu'à distance. Ma condition était trop rapprochée de la domesticité proprement dite, pour que je pusse les voir de près. Ils s'étaient cependant familiarisés avec moi, et je me permettais quelquefois de baiser la main blanche de Pepita et de prendre dans mes bras Juanito, qui était un *vaillant* garçon, comme on dit aux colonies, quand il voulait monter sur un cheval, que j'avais toujours soin de tenir solidement par la bride.

Ma maîtresse allait le dimanche entendre la messe au bourg, dans une voiture américaine, sorte de char-à-bancs, fermé devant, derrière et sur les côtés par des rideaux en cuir. Contre l'ordinaire des dames espagnoles, elle n'aimait pas à monter à cheval.

Les voitures autres que les charrettes servant au transport des denrées, sont rares à Puerto-Rico. On n'en voit quelques-unes que

dans les quartiers du littoral habités par les étrangers. C'était une exception absolue à Caguas où les ornières n'étaient creusées que par les roues des charrettes, et la *calesa del Platanal*, était la seule qu'il y eût dans le quartier. Elle y avait excité l'étonnement et l'admiration lors de son apparition, mais on s'y était habitué.

Mes nouvelles fonctions me donnant accès dans la maison, j'étais en rapports directs avec ma maîtresse, dont je recevais les ordres et les instructions. Elle m'honorait d'une confiance dont j'étais fier, et il m'arrivait souvent qu'elle me chargeait du soin de conduire ses enfants au bourg, lorsqu'elle ne pouvait les accompagner elle-même. Nous ne manquions jamais, dans ces circonstances, de faire une pose chez le docteur.

La viuda s'appelait Doña Rosa. Elle était espagnole de la Vieille-Castille, son père avait servi dans les Christinos ou les Carlistos¹²⁴. Je ne me souviens pas au juste de quel côté, ni dans quel grade. J'ai su seulement qu'il était venu s'établir sur son habitation vers 1830, ramenant avec lui sa fille qui avait été élevée à Paris où s'étaient passés son enfance et sa jeunesse, et qui était par conséquent plutôt française qu'espagnole. Il l'avait mariée à un jeune homme du pays et était mort peu de temps après. Son gendre ne lui avait survécu que peu de temps. Elle était restée veuve à vingt-quatre ou vingt-cinq ans avec ses deux enfants, qu'elle se proposait, disait-elle de conduire en Europe et de faire élever sous ses yeux en France, dès qu'ils seraient en d'âge à entrer en pension.

Lorsque j'arrivai sur l'habitation, Doña Rosa était dans tout le développement de la beauté particulière à la femme richement dotée par la nature, qui a vécu dans la tranquillité de cœur et d'esprit et dans la chasteté. Elle était de belle taille et avait beaucoup de résolution dans la démarche dans laquelle il y avait autant de grâce que de force. Je l'ai vue quelquefois apparaître tout-à-coup devant une bande de nègres mutinés, qui, à son aspect se jetaient le visage contre terre, et reprenaient en tremblant la houe qu'ils avaient brisée

avec colère ou levée avec menace sur la tête d'un *capataz* ou d'un *mayordomo*.

Il m'est arrivé bien des fois de pouvoir la contempler sans qu'elle me vît, et de suivre avec admiration, je dirais presque avec adoration, ses moindres mouvements, quand elle passait des heures entières sur le péristyle de sa maison, d'où on voyait la campagne, sa belle tête reposant dans ses mains et ses grands cheveux noirs dénoués, ruisselant sur ses épaules; ou bien étendue sur un rocking-chair, un bras passé autour du corps d'un de ses enfants endormi et le regard fixé sur l'horizon, perdu dans le vague. Quand je songe à cela, je me rappelle les paroles de Chérubin à Suzanne¹²⁵:

Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle, mais qu'elle est imposante!

Qu'elle était imposante, en effet, mais qu'elle était noble et belle! C'était une brune à peau blanche et mate, au profil antique, s'harmonisant avec l'ensemble de sa personne, qui avait beaucoup de grâce et une grande majesté.

Elle avait, comme eût dit un peintre, le sentiment de la pose, car, de quelque façon qu'elle se plaçât, son attitude avait quelque chose qui n'appartenait qu'à elle. Il semblait que sa mantille et le manteau de laine blanche dont elle s'enveloppait quelquefois le soir, se drapaient mieux sur elle qu'ils ne l'eussent fait sur toute autre femme. Je m'en étais fait le type de ces héroïnes de Sagonte et de Numance¹²⁶, ses aïeules, que les Carthaginois et les Romains ne purent réduire qu'en les détruisant.

Son regard était d'une franchise qui avait quelque chose d'ingénu. Ses beaux yeux noirs étaient d'une admirable limpidité. Elle regardait toujours en face et avec une suprême expression de sincérité; je ne crois pas qu'il eût été possible de répondre par un mensonge à ses questions toujours clairement exprimées. Elle ne m'adressait la parole qu'en espagnol.

Elle ne parlait que français à ses enfants et aimait m'entendre causer avec eux dans cette langue qu'elle possédait à fond. Elle avait reconnu que je ne pouvais gâter la bonne prononciation qu'elle leur donnait. Les dimanches, après-midi, les jours de fête, elle me faisait appeler par eux, et écoutait avec complaisance et intérêt les lectures que je leur faisais et celles que j'essayais de leur faire faire.

Elle lisait beaucoup, et le docteur Subyras lui apportait des livres et paraissait vouloir diriger ses lectures. Cependant elle combattait souvent ses préférences et engageait avec lui des discussions que j'écoutais de toutes mes oreilles; mais dans lesquelles je n'eusse osé intervenir, quelque envie qu'il m'en prît parfois.

Bien qu'elle allât à l'église presque tous les dimanches, la *viuda* passait dans le pays pour une catholique assez tiède. Elle ne pratiquait pas, dans le sens absolu du mot; elle assistait seulement aux offices, d'une manière inconstante, il faut le dire.

Le curé de Caguas était un assez bon homme, et eût été un excellent homme s'il n'eût été prêtre. Passionné pour les combats de coqs et les jeux de cartes, aimant la bonne chère, libertin ouvertement comme peuvent l'être les prêtres puertorriqueños, sans se déconsidérer au point de vue de leur ministère, il s'inquiétait peu de controverse. Il était gai, bon vivant, avait une tête faible qui s'en allait facilement au dessert et lui mettait à la bouche des plaisanteries équivoques d'un goût assez contestable. Ses fonctions n'étaient pour lui qu'un métier, dans toute l'acception du mot. Il se laissait marchander une messe par les hívaros et en débattait le prix comme s'il se fût agi d'une affaire quelconque. Il le faisait sans mystère et sans honte, comme la chose la plus naturelle du monde, et, comme c'était une coutume établie dans le pays, personne n'eût songé à le lui reprocher.

Doña Rosa avait pour lui un profond mépris, mais elle ne le haïssait pas. Elle l'avait invité, par convenance, à un repas qu'elle donnait, je ne me souviens plus à quelle occasion, et les plaisanteries de haut

goût auxquelles il s'était laissé aller l'avaient écœurée.

Depuis lors, elle l'avait tenu à distance. Elle vivait dans d'assez bons rapports avec lui, mais sans relations directes. Elle se soumettait aux contributions qu'il imposait à ses ouailles, à propos de solennités quelconques de l'église, de la fête d'un saint en vénération dans la paroisse, de l'anniversaire d'une calamité ou d'un événement heureux. Elle donnait, en riant, et uniquement pour se soumettre à la coutume, mais sachant bien ce qu'elle faisait.

Elle était Espagnole et avait été élevée dans un couvent de Paris. Son origine et l'éducation qu'elle avait reçue la disposaient à la dévotion et elle était dévote, mais sans la moindre affectation et sans bigoterie.

A l'église, elle faisait mettre son tapis derrière un pilier de la chaire, de façon à pouvoir entendre, sans voir l'officiant. Elle craignait que la vue de ce prêtre, sans foi, ne gâtât son idéal religieux.

J'ai bien souvent admiré la grâce parfaite de sa posture et le sentiment de piété profonde qui semblait l'animer. Elle priait avec foi et sans emphase; son recueillement était absolu et elle paraissait concentrée dans l'expression intime de sa prière. L'église n'était pas pour elle, ce qu'elle est pour la plupart des femmes espagnoles, un lieu de réunion où on se livre à la *fantasia* de l'œillade et de l'éventail.

Il lui arrivait quelquefois d'aller à l'église seule. C'était lorsque le docteur était chez lui; elle y déposait ses enfants et les reprenait à son retour, après avoir fait dans le bourg quelques visites auxquelles les convenances l'obligeaient. Je remarquais que ces jours là elle était plus recueillie, plus concentrée en elle-même à l'église. Elle n'était pas distraite par les questions des enfants et par leur mouvement autour d'elle.

Au retour de ces stations solitaires, le docteur était quelquefois caustique dans les paroles qu'il lui adressait, et elle en paraissait mécontente et quelquefois blessée. Dans ces circonstances, elle prenait congé avec une froideur contenue et appelait ses enfants avec

impatience. Comme s'il eût eu quelque chose à se faire pardonner et que leur intervention semblât utile, le docteur les embrassait ces jours-là, plus tendrement que de coutume, leur chargeait les bras de bonbons et de ces joujoux en caoutchouc colorié dont les Anglais remplissent les *tiendas* de Puerto-Rico, et je remarquais que sa main tremblait quand il la tendait pour serrer celle de *la viuda*.

J'avais vu se succéder chez le curé de Caguas plusieurs vicaires qui y avaient résidé plus ou moins de temps. Ils étaient partis sans laisser de traces de leur passage. C'étaient, en général, des hommes subalternes qui ne servaient que d'ombre et de doublure au *padre*, dont ils approuvaient et partageaient la manière de vivre, n'ayant d'autre aspiration que celle d'être un jour, comme lui, à la tête d'une paroisse importante où ils pourraient vivre dans l'indépendance et le bien-être.

Il y en eut un, cependant, qui jeta le trouble dans le quartier et dont le passage laissa quelques traces dans la maison de *la viuda*.

C'était un jeune prêtre corse, arrivant en droite ligne de Rome, pénétré de la manière la plus absolue des devoirs de son ministère. Intolérant comme un néophyte qui n'a rien à se faire pardonner et dont la jeunesse s'est passée dans les contemplations ascétiques, il était d'une ignorance complète sur tout ce qui tient au positif de la vie. L'existence qui l'attendait à Puerto-Rico était tout-à-fait en opposition avec celle qu'il avait menée jusque-là et avec les idées qu'il s'en était faites. Envoyé aux Antilles, il s'imaginait aller dans des pays nouveaux; il avait rêvé la possibilité d'avoir à catéchiser des sauvages idolâtres, et ses aspirations lui laissaient voir, dans ses moments d'enthousiasme, la palme du martyr et des luttes contre lesquelles son esprit s'armait sans les craindre et qu'il acceptait sans murmurer et sans révolte.

Il fut donc bien surpris, quand il se vit accueilli par un curé bon-homme, qui n'avait jamais couru le moindre danger pour la défense de la foi, plus surpris encore lorsqu'il vit, le dimanche, l'église remplie

d'une foule de fidèles, dont le nombre indiquait, au moins le zèle, si son attitude ne montrait pas tout le recueillement désirable.

Il pouvait avoir vingt-quatre ans. Sa figure était agréable, fraîche; son regard plein d'ingénuité. Il avait cependant cette réserve caractéristique, qui fait reconnaître à l'œil le moins exercé le séminariste, sous quelque habit qu'il se présente, l'homme qui a été élevé par des prêtres. Chez lui, ce n'était que réserve, sans bassesse, sans rien qui ressemblât à l'hypocrisie. Le *padre*, qui était très-paternel avec les jeunes gens, l'accueillit comme un fils et voulut le mettre en relation avec la jeunesse du bourg.

Mais il s'aperçut bientôt qu'il se fourvoyait, et que le vicaire qu'on lui avait envoyé était un prêtre dans toute l'acception du mot. Lui, qui était mondain comme un officier, ignorant comme un moine mendiant, il se trouvait avoir pour doublure, un vicaire sobre, chaste comme une vierge, pénétré de toutes les subtilités de la théologie, convaincu et possédant cette foi aveugle qui n'admet l'examen à aucun titre. Heureusement, le jeune prêtre avait apporté un esprit d'obéissance et de subordination qui fut pendant quelque temps la sauvegarde du vieux curé.

Doña Rosa n'avait jamais pratiqué à Caguas, autrement qu'en assistant aux offices. Aux époques des grandes cérémonies religieuses, elle se rendait à San-Juan, et il lui arrivait même de se transporter jusqu'à des bourgs quelquefois très-éloignés, attirée par la réputation de sainteté d'un curé ou d'un vicaire. Généralement, elle revenait mécontente de ces excursions où elle n'avait sans doute pas rencontré l'idéal qu'elle poursuivait.

Elle crut l'avoir trouvé dans l'abbé R...¹²⁷ Elle le prit pour confesseur, au grand mécontentement du *padre* qui n'avait jamais eu cet honneur, au grand scandale des notables du bourg qui ne s'arrangeaient pas des allures puritaines du jeune vicaire.

On était habitué à des prêtres qui assistaient aux repas où ils jouaient très-souvent le rôle de boute-en-train, qui se montraient

au théâtre lorsque les amateurs y donnaient une *función*, qui faisaient parfois leur partie dans les concerts, rendaient les bals auxquels on les avaient conviés, se mêlaient aux courses folles ramenées chaque année par le retour du carnaval, qui se montraient peu scrupuleux sur l'âge de leurs ménagères, dont les familles s'accroissaient sous leur toit, sans qu'on en recherchât l'origine, bien que la recherche de la paternité ne soit interdite qu'en justice.

On avait, au lieu de cela, un jeune vicaire silencieux, réservé avec les femmes, accomplissant scrupuleusement ses devoirs, ne fumant pas, proclamant la pénitence en chaire, et condamnant même les combats de coqs, dont le vieux *padre* était le plus ardent promoteur.

C'était le renversement de tout ce qui avait existé, de tout ce que l'usage, la tradition, les goûts avaient établi dans le pays. Aussi, se forma-t-il bientôt un parti contre le jeune apôtre, parti que dirigeait le *padre*, tout en traitant paternellement son vicaire qui se montrait trop froidement respectueux pour un supérieur habitué à l'obséquiosité de ses subordonnés.

Le docteur Subyras aimait Doña Rosa. Il ne lui avait jamais dit, mais il était facile de s'en apercevoir quand on vivait, comme moi, sur l'habitation. Il était, du reste, d'une extrême réserve avec elle, et les Espagnols ne soupçonnaient pas son amour. Les visites fréquentes *al Platanal* s'expliquaient par les soins à donner à l'atelier. Il est bien vrai qu'on eût pu trouver étrange que les esclaves de Doña Rosa, qui étaient bien traités, bien nourris, bien logés, nécessitaient plus souvent la visite du médecin que ceux d'autres habitations où ils vivaient dans la misère et l'abandon. Mais l'observation n'allait pas jusque-là, et l'esprit paresseux des habitants du bourg ne suivait pas le docteur lorsqu'il se mettait en route. On eût fait cet effort, sans doute, si l'on se fût douté de quelque chose, mais on ne se doutait de rien.

Du reste, qu'eût-on vu ? Rien qui indiquât quoi que ce fût de suspect. On eût pu trouver que le docteur allait bien souvent *al Platanal*,

mais c'eût été tout. Les entrevues avaient lieu au grand jour et jamais la présence d'un tiers ne parut les gêner.

Il y avait quelquefois des discussions tout-à-fait amicales. Le docteur avait pris sur Doña Rosa une tendre et respectueuse autorité, et il lui parlait comme à une sœur dont il eût été le tuteur et le guide.

Grâce à lui, des nègres du *Platanal* étaient traités en hommes, les familles s'y développaient par des unions qu'on protégeait et auxquelles on donnait tout le bien-être compatible avec leur position. Sous ce rapport, ils s'entendaient parfaitement, et Doña Rosa observait scrupuleusement toutes les prescriptions du docteur et ne les discutait pas.

Il n'en était pas de même pour les questions agricoles dans lesquelles elle me faisait parfois intervenir, prétendant que le docteur était un théoricien qui n'entendait rien à la pratique. Mais s'il s'agissait de littérature, elle se chargeait seule de la part de polémique, et se révoltait souvent contre un esprit sérieux, orné avec discernement, pour en venir cependant à lui céder toujours.

Ses premières lectures, mal dirigées, avaient faussé son goût. Elle choisissait toujours mal, lorsqu'elle choisissait elle-même les livres qu'elle faisait demander, soit en France, soit en Espagne, et la bizarrerie d'un titre suffisait quelquefois à diriger ses préférences.

Subyras, qui avait achevé ses études quelques années avant la révolution de Juillet, s'était trouvé mêlé au mouvement littéraire et artistique de 1830, et il avait emporté à Puerto-Rico toutes les traditions de cette époque si remarquable sous ces deux rapports. Il avait pris à tâche de réformer le goût de cette femme intelligente, spirituelle, mais jusque-là mal inspirée dans ses choix. Il avait exigé qu'elle ne demandât rien sans le consulter, ou plutôt qu'elle ne demandât rien, se chargeant du soin de peupler une bibliothèque, qui, de cette façon, devenait commune. Aussi y avait-il chez Doña Rosa beaucoup de livres qui appartenaient au docteur ou venaient de lui.

J'en retrouvai là un bon nombre que j'avais lu en France et que

je revois avec le plaisir qu'on éprouve à retrouver des amis dont les événements vous ont tenu éloigné.

La venue du nouveau vicaire et son entrée dans la maison de *la viuda* y apportèrent quelque trouble.

Le docteur Subyras était souffrant depuis quelque temps, lorsque ce nouvel hôte fut accueilli. Nous nous étions aperçus qu'il toussait beaucoup, malgré les efforts qu'il faisait pour qu'on n'en découvrit rien. Il venait moins souvent à l'habitation, et, une fois sur deux, allant au bourg, je l'avais trouvé gardant la chambre. Le sachant mal pourvu en domestiques s'entendant aux soins de l'intérieur, je lui avais offert de passer quelques jours avec lui, me faisant fort d'en obtenir l'autorisation de ma maîtresse, d'autant plus facilement que nous étions à une époque où ma présence n'était pas absolument indispensable pour la direction des travaux qui ne consistaient que dans l'entretien des cultures. Il avait refusé obstinément et avait même exigé que je ne parlasse pas à l'habitation du mauvais état de sa santé.

Il avait eu un entretien avec le jeune prêtre qui l'avait recherché à son arrivée, parce qu'il parlait avec une grande facilité la langue italienne. On crut pendant quelque temps à de l'intimité entre eux, mais leurs relations se refroidirent après quelques discussions assez vives, et ils ne s'abordèrent qu'après la plus grande réserve. Quand ils se rencontraient, le docteur était sarcastique et agressif, le prêtre silencieux et contenu.

— Ce jeune homme n'est pas un hypocrite, me disait Subyras; il est profondément convaincu, mais c'est un fanatique et un sot. Il n'y a rien de bon à tirer d'un esprit étroit qui s'est imposé la loi de ne faire aucune concession. Sa foi aveugle est plus dangereuse que la tolérance impie de notre vieux curé. Au moins, celle-ci, on peut se contenter de la mépriser et d'avoir l'esprit au repos; mais le vicaire est un danger, s'il prend quelque importance.

L'abbé R... ne voyait personne au bourg. La froideur qui l'ac-

cueillait partout où il se présentait l'avait écarté peu à peu des maisons de tous les habitants notables. Il avait été également repoussé de tous les ranchos où il n'entrait que pour critiquer avec amertume des mœurs malheureusement consacrés par l'usage, et pour tonner contre une vie de désordre et de promiscuité qu'on était habitué à considérer comme la seule possible et qu'on s'étonnait d'entendre condamner.

Lorsqu'il officiait, l'église était vide, et ses sermons ascétiques n'avaient d'autres auditeurs que quelques vieilles négresses qui n'y comprenaient mot. Ce délaissement, loin de l'abattre paraissait l'exalter; la solitude dans laquelle on le laissait ne l'humiliait pas et lui donnait, au contraire, un air superbe et sûr de lui. Il passait fièrement devant ceux qui cherchaient à se détourner à son approche pour éviter l'occasion d'un salut.

Il avait pris sur Doña Rosa un empire qui paraissait la gêner quand il venait à l'habitation, et il y venait assez souvent.

Elle était sa seule pénitente, et il allait de temps en temps s'agenouiller à son confessionnal; ces jours-là, elle évitait de passer devant la maison du docteur en revenant à l'habitation.

Il régnait un trouble évident dans son esprit. Elle paraissait inquiète, agitée, et, plusieurs fois, lorsque le docteur venait faire sa visite aux nègres malades et qu'il se rendait chez elle, comme d'habitude, elle trouva des prétextes pour ne pas le recevoir.

L'abbé ne savait pas le français. Cependant, pénétré sans doute d'un certain mot d'ordre clérical, s'il n'avait pas lu leurs œuvres, il connaissait au moins les noms des écrivains français marqués par le crayon rouge de Rome.

Il ouvrit un jour, d'autorité, la bibliothèque de Doña Rosa, et, se contentant de lire les titres des ouvrages qu'il écorchait en les espagnolisant, il les posa sur une table avec une colère concentrée.

Je n'assistai pas à l'explication, car je ne m'étais trouvé présent à ce commencement d'inventaire que parce j'étais appelé auprès de

ma maîtresse pour une cause tenant aux fonctions que je remplissais. Ma personne ne paraissait pas gêner le prêtre, mais je dus me retirer, quoiqu'un vif sentiment de curiosité m'invitât à demeurer.

Le soir, presque tous les livres avaient été renfermés dans une malle, et Doña Rosa, visiblement agitée, me donna l'ordre, d'une voix tremblante, de les faire porter chez le docteur.

Lorsque je revins avec le cheval qui devait en être chargé, elle allait et venait dans la salle, avec une grande agitation. Elle prenait de temps en temps sa petite fille dans ses bras et l'embrassait, mais machinalement et comme si elle ne le voyait pas.

Un nègre vint pour prendre la malle. Elle lui ordonna de la laisser.

— Pas encore, me dit-elle ; j'ai réfléchi, rien ne presse. Nous les renverrons une autre fois, quand il y aura quelque chose à faire porter au bourg. Il n'est pas nécessaire de déranger un homme pour cela.

Et quand le nègre et le cheval furent partis, elle parut soulagée.

Cependant, elle regarda, toute la soirée, la route qui conduisait du bourg à l'habitation avec une grande anxiété. Le pas d'un cheval la faisait tressaillir. Lorsqu'une voix se faisait entendre à quelque distance, elle levait précipitamment la tête, elle semblait attendre et craindre, mais personne ne vint ce soir-là.

Les livres ne furent pas envoyés au bourg. *La viuda* semblait avoir pris une résolution. Le lendemain, elle m'envoya, avec ses enfants, dans sa voiture, chercher des nouvelles du docteur qu'elle savait malade. Les enfants y passèrent trois ou quatre heures, pendant lesquelles la voiture stationna devant la maison.

J'aurais pu la faire entrer dans la cour, mais je la laissai à dessein dans la rue. Je savais qu'à peu près vers cette heure, le vicaire passait par là, pour aller lire son bréviaire, en se promenant sur le bord de la rivière.

Il passa, en effet, et le coup-d'œil qu'il jeta sur *la calesa* ne m'échappa pas. Il n'y avait pas d'erreur possible; c'était la seule qu'il y eût dans le bourg et aux environs. Il se retourna deux ou trois

fois, comme pour s'assurer que ses yeux ne le trompaient pas, et je fus frappé de l'expression désappointée de son regard et de la pâleur de son visage.

En retournant à l'habitation, nous le rencontrâmes et il répondit à peine au salut que lui firent les enfants. Ils ne le remarquèrent pas, car il était ordinairement froid et austère avec eux. Du reste, les pauvres enfants ne le saluaient que par imitation de la déférence que leur mère paraissait avoir pour ce prêtre, car sa présence les rendait muets, et ils n'osaient ni rire, ni jouer quand il était là.

L'abbé revint à l'habitation; j'étais à écrire sous la dictée de ma maîtresse. Il s'arrêta devant le perron, et pendant qu'il descendait de cheval, je remarquai que la voix de Doña Rosa s'altérait. Je voyais les efforts qu'elle faisait sur elle-même, et elle ne se dérangea pas pour aller au devant de lui, comme elle en avait l'habitude. Je voulus me retirer quand il entra. Mais elle le salua amicalement, bien qu'avec quelque froideur, et me dit de terminer ma lettre, qui devait partir le soir.

— *Padre, U^d permíte*, lui dit-elle ?

Il ne répondit pas, et fit seulement de la main un geste d'assentiment.

Elle était en proie à un grand embarras et cherchait à éloigner le moment où elle serait seule avec lui. Ses lettres étaient, d'ordinaire, simples, courtes, ne contenant que juste ce qu'elle voulait dire. Cette fois, elle se montrait prolixie dans ses explications, demandant des choses dont elle n'avait pas besoin, et se montrant prodigue de détails qui n'étaient nullement dans sa manière de faire. Pendant ce temps, le prêtre s'était assis et se balançait dans un rocking-chair, en frappant le bout de son gros soulier avec une liane qu'il tenait à la main.

Il ne manifestait aucune impatience, et cependant il levait de temps en temps les yeux vers *la viuda*. Une fois leurs regards se rencontrèrent, mais ils les détournèrent aussitôt.

L'abbé se leva et marcha vers la bibliothèque. Doña Rosa le suivait des yeux. Il prit plusieurs volumes, en lut les titres en les ouvrant, les relut sur le dos, puis il revint prendre sa place dans le rocking-chair.

— *Aquí están todavía los impíos.* Les impies sont encore ici, dit-il.

— *Quiere Ud decir los libros franceses?* Vous voulez dire les livres français, répondit ma maîtresse. Oui, ils y sont et, réflexion faite, ils y resteront.

Elle dit cela avec une certaine agitation, et, comme prenant un parti, elle se tourna vers moi et me dit :

— Donnez la lettre, que je la signe, et expédiez-la. Elle signa, en effet, d'une main tremblante, et comprenant que j'étais de trop, je me hâtai de la plier, d'y mettre l'adresse et je sortis.

Je me tenais involontairement aux environs de la maison pendant que durait la visite du prêtre. Je n'osais pas m'éloigner. Il me semblait que ma maîtresse pourrait avoir besoin de moi. Je m'attendais à ce qu'elle m'appelât à son aide. Il n'en fut rien cependant.

Mais le prêtre sortit seul, et, contre l'habitude, Doña Rosa ne l'accompagna pas jusqu'au perron, pour lui dire adieu, quand il serait à cheval. Il prit la bride des mains du négrillon qui la tenait, sauta sur ses banastres; mais, avant de partir, pendant qu'il rassemblait les rênes dans sa main gauche, j'entendis qu'il murmurait en se tournant vers la porte du salon ouverte, mais vide :

— *Ese hombre es más condenado que un judío.* Cet homme est plus damné qu'un juif.

Puis il partit sans tourner la tête.

Puis aussitôt *la viuda* parut, s'accoua à la balustrade du perron, et le suivit des yeux tant qu'elle put le voir. Puis, quand il eut disparu, elle poussa un soupir qui me parut être l'expression d'un grand soulagement; et appelant, les enfants, elle leur dit espagnol contre sa coutume, ce qui indiquait le trouble de son esprit, car, elle ne leur parlait jamais que français :

— *Vamos a dar un paseíto.*

Elle demandait la voiture, lorsqu'elle leva la tête à un bruit de pas, bien léger pourtant, qui se fit entendre du côté de l'hôpital ¹²⁸. C'était Subyras. Il allait descendre de cheval et faire sa visite; mais apercevant Doña Rosa il piqua sa bête et en quelques instants il fut auprès de nous.

Il avait maigri et changé considérablement. Doña Rosa le remarqua, et deux larmes lui vinrent aux yeux. Elle lui tendit la main avec une effusion, qui parut le surprendre. Son visage prit une expression radieuse. Il descendit de cheval, et, soit émotion, soit fatigue, il fut obligé de s'asseoir. Il était changé d'une manière inquiétante, et, quand il eut ôté son large panama, je fus frappé de l'altération de ses traits. Ses joues, ordinairement pâlies, mais d'une pâleur qui n'indiquait cependant pas la maladie, avaient pris une teinte indéfinissable; et le noir profond de sa barbe faisait ressortir leur blancheur livide.

Doña Rosa le regardait avec une sollicitude que je ne lui avais jamais vue, et elle répondit par un sourire complaisant et forcé à quelques plaisanteries qu'il lui adressa.

Elle se tourna vers moi et me dit qu'elle ne sortirait pas. Elle me pria de me charger des enfants et de leur faire faire une promenade à cheval.

Le docteur resta à dîner à l'habitation; son enjouement paraissait lui être revenu. Il joua avec les enfants. Quelques mots heureux, comme son esprit fin lui en suggérait souvent, animèrent la soirée d'une gaieté charmante. Doña Rosa exigea cependant qu'il se retirât de bonne heure.

— Je ne vous renvoie pas, lui dit-elle; il faut cependant que vous partiez; je crains pour vous l'humidité froide de la nuit.

Il sourit mélancoliquement et se leva. Doña Rosa veilla à ce qu'il s'enveloppât bien dans son manteau avec la prévoyance de la sœur la plus attentionnée.

— Revenez souvent, lui dit-elle, et surtout négligez un peu vos

malades pendant quelque temps. Pensez à vous — et à moi, ajouta-t-elle tout bas, quand elle lui serra la main, lorsqu'il montait à cheval.

L'abbé revint deux ou trois fois, mais Doña Rosa le reçut, toujours avec une froideur tellement sévère, qu'il cessa ses visites.

Pendant plusieurs jours, le docteur vint dans l'après-midi. On avançait l'heure du dîner à cause de lui ; Doña Rosa le retenait tous les jours et exigeait qu'il repartît de bonne heure. Parfois nous lui faisons la conduite. Un négriillon menait le cheval par la bride. Doña Rosa marchait avec le docteur, s'appuyant quelquefois sur son bras, contre la coutume espagnole. Par discrétion je me tenais à l'écart, entraînant les enfants que j'étais chargé de conduire, en me mêlant à leurs jeux.

Devant la maison s'étendait une jolie savane, dont les herbes étaient maintenues rases par les jeunes animaux qui y paissaient à volonté. À sa gauche s'élevait le *cuartel* des esclaves et l'hôpital, à droite étaient les moulins, la sucrerie et la rhumerie. A l'extrémité libre commençait une magnifique allée de manguiers et de caïmitiers, entre lesquels s'élevaient de distance en distance de gigantesques palmistes dont les têtes étaient agitées par le vent, pendant que l'immense surface de feuillage qu'elles dominaient, maintenue par sa masse, demeurait immobile. Cette allée, de deux ou trois cents pas, conduisait jusqu'à la rivière et se terminait à la route du bourg.

Le soleil y pénétrait le matin et le soir, lorsqu'il répandait horizontalement ses rayons à son lever et à son coucher; ce qui y faisait régner, pendant la chaleur du jour, une délicieuse fraîcheur sans humidité.

Un jour que nous faisons cette promenade plus tôt que de coutume, le docteur, étant rappelé au bourg par un malade dont l'état l'inquiétait, nous vîmes venir l'abbé, marchant lentement en lisant son bréviaire. Il arriva presque jusqu'à nous, sans nous avoir vus. Lorsqu'il leva les yeux et qu'il nous reconnut, son visage s'empourpra et il tourna brusquement le dos, sans répondre au salut que

nous lui fîmes.

Sans doute, pour éviter la rencontre du docteur qui l'eût atteint sur la route s'il fût retourné au bourg, il se dirigea vers le gué de la rivière, et comme les eaux étaient basses, il passa en sautant de galet en galet, et nous vîmes sa robe noire disparaître dans un fourré de ricins et de goyaviers.

Une harmonie parfaite régnait entre le docteur et ma maîtresse, leurs relations étaient plus douces et plus suivies qu'elles ne l'avaient jamais été. Il y avait cependant un sentiment de tristesse au fond de ce tranquille bonheur. Subyras ne se rétablissait pas, et Doña Rosa voyait bien, comme moi, que la santé de notre ami était profondément altérée.

J'étais entré assez avant dans la confiance du docteur qui me montrait une grande amitié, pour me permettre de forcer un peu ses confidences. Je lui demandai un jour s'il n'aimait pas ma maîtresse.

— Vous avez deviné, me dit-il en riant tristement, ce que je ne cherche guère à cacher. Je l'aime, c'est vrai, mais cet amour s'éteindra avec moi, et il ne faudra pas longtemps pour cela. Si elle le sait, et elle doit le savoir, c'est qu'elle l'a deviné comme vous, car je ne le lui ai jamais dit.

— Elle vous aime aussi ; son amour n'est pas moins évident que le vôtre.

— Je le crains, je voudrais me retirer, et je ne le puis. Je me reproche tous les jours ma lâcheté. Mais elle domine ma volonté et ne me laisse pas la force de fuir. J'ai assez de volonté cependant pour me taire, car je ne voudrais pas lui faire contracter un engagement, sur une tombe entr'ouverte. Je ne puis pas concevoir des espérances, qui seraient le salut d'un autre, peut-être, ou qui au moins lui permettraient de ne pas voir ce qui est aussi manifeste que le jour qui nous éclaire. J'ai beau vouloir fermer les yeux, je vois, je vois que je suis frappé à mort, et que nulle puissance humaine n'est en état de me sauver. Je veux bien que Doña Rosa pleure un

ami; car elle me regrettera, mais je ne veux pas assombrir sa vie par le deuil d'un second mari. Je sais que je n'ai qu'un mot à dire pour qu'elle accomplisse le sacrifice mais ce mot je ne le dirai pas, je ne commettrai pas cet acte déloyal.

— Vous voyez peut-être votre état plus désespéré qu'il n'est; on est mauvais juge dans sa propre cause. Le bonheur est souvent un plus grand médecin que les plus fameux docteurs des plus fameuses Facultés. Ceux-ci ne font que de la science logique, et lui, quelquefois, a produit des miracles, illogiques sans doute, mais certainement manifestes.

— Je n'ai pas la même foi que vous et je ne crois pas aux miracles. J'ai beau vouloir souffler sur la lueur funèbre qui m'éclaire, je n'arrive pas à l'éteindre et elle m'éclaire toujours. Est-ce que vous croyez que je n'ai pas de ces moments où je voudrais nier tout; nier la science et me nier moi-même, où je voudrais croire à mon ignorance et me persuader que je n'y entends rien, et que mes appréhensions sont une vaine terreur, une crainte puérile. Mais il y a quelque chose de plus fort que tous les raisonnements consolants que je puis me faire, c'est que ce qui est, est malheureusement, et que je ne puis pas faire que cela ne soit pas. Il y a donc plus de courage et de dignité à accepter la situation et à regarder l'inévitable en face. C'est ce que je fais. Je ne m'en sens pas plus consolé, je n'en suis pas moins désespéré, mais j'éloigne une consolation que je sais être vaine, et je supporte mon désespoir avec le calme de la volonté.

Je fus témoin des efforts qu'il tentait, non pas pour se détacher de Doña Rosa, mais pour ne pas lui faire une nécessité, un besoin, une habitude de sa présence. Il restait quelquefois des semaines sans venir; il prétextait des courses, des occupations. Je dis il prétextait parce que je savais bien qu'il ne sortait pas, et qu'un jour je le surpris assis à l'ombre dans son jardin, au milieu de ses rosiers, alors qu'une lettre reçue le matin à l'habitation informait Doña Rosa, qu'il était parti depuis la veille pour un bourg assez éloigné,

et qu'il ne serait pas de retour avant cinq ou six jours. Il convint de tout.

— Ce que j'en fais est moins pour moi que pour elle, me dit-il. Si j'osais, si je le pouvais, je quitterais le pays sans dire adieu à personne. Je serais peut-être accusé d'ingratitude, de lâcheté. Ce serait une chance qui s'offrirait d'être oublié, mais je ne m'en sens pas la force. Et du reste, ajouta-t-il, en aurais-je la force morale, que la puissance physique me manquerait. Voyez à quel état j'en suis réduit...

Et il leva une des manches de la robe de chambre, qui l'enveloppait et me fit voir son bras qui était réduit à un état effrayant de maigreur.

— Il faut, ajouta-t-il, que j'aie encore plus de force morale que je ne m'en suppose pour arriver à me tenir debout et garder l'apparence que j'ai lorsque je vais à l'habitation.

Il fallait, en effet, qu'il exerçât une grande puissance, sur lui-même, car il résista longtemps, et la maladie ne le terrassa pas facilement.

Doña Rosa était admirable de dévouement pendant ce combat dont elle suivait les détails avec une sollicitude inquiète. Elle avait fini par se convaincre qu'elle aimait un mourant. Elle l'aimait assez pour se dévouer à lui, pour prendre son nom s'il y eût consenti, pour s'asseoir à son chevet et le disputer à la mort.

Subyras savait qu'il était mortellement atteint. Peut-être eût-il pu dire, à quelques semaines près, le temps qu'il lui restait à vivre. Il ne pouvait se faire illusion, et l'espérance n'existait plus pour lui. Cependant, il luttait avec énergie. Il semblait qu'en s'agitant il dût perpétuer le mouvement. Il allait, il venait. Il était facile de voir que ses genoux pliaient, que ses jambes ne supportaient qu'avec peine le poids de son corps; mais par une résolution obstinée, il résistait et obtenait un succès momentané.

Le moment vint pourtant où il prit le lit pour ne plus le quitter. J'allais presque tous les jours au bourg. Je ne rendais pas de compte

de mes absences. Ma maîtresse ne paraissait pas en rechercher la cause; il semblait qu'il y eût une convention tacite entre nous. Elle ne demandait rien, mais elle trouvait le moyen d'être là quand je revenais, et je comprenais son interrogation muette. Elle ne me faisait pas de questions, parce qu'elle en craignait la réponse et qu'elle la lisait dans la tristesse de mon regard.

Il m'arrivait quelquefois de passer la nuit auprès de Subyras; je craignais pour lui l'insuffisance des soins que pouvaient lui donner des esclaves inexpérimentés. Il fallait que quelqu'un veillât sans cesse auprès de lui. L'insomnie tourmentait ses nuits, et s'il dormait, c'était d'un sommeil court, agité, fébrile, et il s'éveillait baigné d'une sueur qui l'épuisait. Il était dévoré d'une soif ardente qu'il fallait satisfaire à tout instant. Il ne prenait aucune nourriture et montrait même un dégoût profond pour les aliments. Quelquefois il saisissait avec empressement ceux que je lui offrais, mais c'était pour les repousser aussitôt. On voyait qu'il cherchait à faire un effort sur lui-même, à dominer ses répulsions, à vaincre les répugnances inspirées par la maladie, mais c'était en vain. Aussi sa maigreur était-elle devenue excessive. Ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, d'où ils flamboyaient comme une lueur au fond d'une caverne.

Sa physionomie si douce, si bienveillante, paraissait avoir changé de caractère; ses lèvres amincies, ses joues creuses lui donnaient une expression de sarcasme amer.

Lorsque je le voyais étendu dans son lit, sa tête pâle me rappelait celle de Géricault dont j'avais vu si souvent à Paris le masque en plâtre dans les magasins des mouleurs et dans des ateliers d'amis, et dont le souvenir m'était resté comme expression de la souffrance.

Il arriva que je restai tout-à-fait au bourg, quand je m'aperçus que les serviteurs du malade ne pouvaient plus suffire aux soins incessants qu'exigeait son état. Doña Rosa envoyait tous les jours chercher des nouvelles; et ce qu'elle n'avait jamais fait, elle m'écrivait comme à un égal, me demandant le bulletin sanitaire de *notre ami*.

Je savais par un esclave intelligent qui faisait les commissions, qu'elle était malade elle-même, qu'elle ne mangeait ni ne buvait, et passait des nuits presque entières sur la galerie, prêtant l'oreille à tous les bruits venant du côté du bourg.

Le mal faisait des progrès rapides. C'est à peine si le pauvre Subyras avait le sentiment de son reste d'existence. Il trouvait cependant assez de force pour m'adresser de temps en temps une parole reconnaissante. Mais ses yeux étaient plus éloquents que sa bouche et j'y lisais tout ce qu'il eût voulu me dire. Quelquefois il souriait et me montrait ses avant-bras sur lesquels les muscles se dessinaient comme des cordes molles.

La maladie avait pris le caractère qui lui a fait donner le nom terrible que je n'ai connu que plus tard de *phtisie galopante*.

Une nuit, j'étais assis auprès de son lit, ayant sur mes genoux un livre que je ne lisais pas. Une lampe, couverte d'un grand abat-jour n'éclairait qu'imparfaitement la chambre, répandant une grande lumière dans le rayon restreint de l'abat-jour et laissant tout le reste dans l'obscurité. Je regardais mon pauvre malade en pensant à sa fin prochaine et inévitable.

Il dormait tranquillement contre son habitude. Sa respiration était presque insensible; sa figure, faiblement éclairée, perdait dans la demi-teinte les ombres accusées que sa maigreur faisait jaillir à la pleine lumière.

L'expression de sérénité qui régnait dans l'ensemble de son visage me causa une sorte d'illusion; un éclair d'espérance me traversa l'esprit. Mais cela ne dura pas, et mes yeux s'emplirent de larmes quand je pensai à l'inévitable destinée de cet homme dont le cœur n'avait peut-être plus que quelques heures à battre. Je repassais dans ma pensée les deux années qui venaient de s'écouler, pendant lesquelles j'avais vu naître une amitié sincère qui allait s'éteindre. J'avais pour Subyras une affection moins familière que pour un frère, moins moins respectueuse que pour un père, aussi profonde que quelque

affection que ce fût. Tout ce que je lui connaissais de bonté et de grandeur d'âme, de charme d'esprit, de profondeur d'intelligence, tout cela passait devant moi comme si je me fusse chargé de faire l'inventaire de ce qu'il y avait de bon dans sa vie, au moment où il allait en rendre compte. Je me rappelais des actes de charité dont j'avais été le confident discret; je me rappelais des mots charmants qui eussent fait fortune à Paris et qui lui venaient sans qu'il les cherchât; je me souvenais de petits discours paternels adressés aux enfants de ma maîtresse. J'étais absorbé par lui; je ne pouvais en écarter ma pensée; et, comme les rêves qui me venaient à l'esprit éloignaient l'idée de la terrible réalité, j'en suivais le cours et m'y laissais aller avec un abandon que je ne cherchais pas à combattre. Je fus tiré de ma rêverie par un mouvement que je lui vis faire. Un sourire plein de douceur se dessina sur ses lèvres et il étendit ses bras maigres dans l'espace sans ouvrir les yeux.

Au même moment j'entendis frapper. Je me levai. Je n'arrivai pas jusqu'à la porte qui sembla s'ouvrir d'elle-même, et une femme, enveloppée d'une mantille, entra dans la chambre; c'était Doña Rosa.

Elle alla s'agenouiller auprès du lit et saisit la main décharnée de Subyras, qu'elle pressa contre ses lèvres. Elle resta là, immobile quelques instants. Nous n'avions pas échangé une parole, et on n'entendait dans la chambre que les sanglots étouffés de la pauvre femme et la respiration courte et douce du moribond. Tout-à-coup il ouvrit les yeux et la reconnut. Il fit un effort pour se lever, et dit d'une voix faible: — Rosa, et sa tête retomba.

La vinda répondit à cet appel; et ses cheveux noirs, qui se détachèrent, inondèrent le visage décoloré du moribond. Elle resta ainsi penchée sur lui, et ses sanglots, d'abord bruyants, diminuèrent peu à peu et s'éteignirent.

Ils demeurèrent sans mouvement.

Effrayé de cette immobilité qui se prolongeait, je m'approchai d'eux; Subyras était mort, Doña Rosa était évanouie.

Les obsèques du docteur Subyras eurent lieu le jour suivant. Toute la population du bourg, tous les habitants de la campagne y assistaient. L'église était comble, bien que ce fût le vicaire qui officiait. Le vieux curé était malade.

J'étais debout, appuyé contre un des piliers de la porte, prêtant une oreille distraite à la voix âpre de l'officiant, à la psalmodie nasillarde des chantres, aux notes aiguës des enfants de chœur.

Je faisais mentalement mes adieux à cet homme de bien, mon seul ami, dont la mort était une perte irréparable pour moi, une calamité pour tous. J'entendis un roulement sourd qui se faisait entendre dans l'allée et une voiture, que je ne pouvais méconnaître, s'arrêta devant la porte de l'église.

Les rideaux étaient fermés. La voiture demeura immobile tant que dura le service; et lorsqu'il fut terminé, et que le mouvement de la foule dans l'église se fit entendre, il en sortit un sanglot. Le nègre qui la conduisait fouetta les deux chevaux et elle s'éloigna.

Doña Rosa partit deux jours après pour San-Juan. Elle m'écrivit de là, me priant de me charger de l'administration de sa propriété et me confiant des pouvoirs en règle. Elle s'embarqua peu de temps après pour l'Europe, et n'est pas revenue depuis à Puerto-Rico.

Voilà ce que me racontait, en 1862, un jour que je m'étais arrêté sur l'Hacienda El Platanal, me rendant de Naguabo à San-Juan, M.D.. Français espagnolisé, fort considéré dans le quartier de Caguas et aux environs, *apoderado* de Doña Rosa Cayetano, *la viuda*, dont l'exploitation, grâce à l'application intelligente des nouveaux procédés de fabrication, produit annuellement huit cents boucauts de sucre de douze à quinze cents livres.

Pointe-à-Pitre, août 1864.

CH. XII — SISYPHE

Nouvelle

J'ai continué mon métier ordinaire, milady; j'ai toujours roulé la grande pierre. Quand je l'avais amené au milieu de la montagne, elle dégringolait tout d'un coup jusqu'en bas, et il fallait m'occuper de la remonter et ce roulement, de bas en haut et de haut en bas, se répètera jusqu'à ce que moi-même je finisse par rester sous la grande pierre...

Henri HEINE (Reisebilder)



SON véritable nom était Julien Legrand. Ses amis seulement l'appelaient par celui qu'il s'était donné et auquel il paraissait tenir beaucoup. Lorsque quelqu'un de ceux-ci le rencontrait, il manquait rarement de lui dire, en l'abordant:

— Eh bien! et ce rocher?

Généralement il répondait :

— Il pèse un peu, mais la force ne me manque pas. D'autres fois, il disait tristement :

— Il est bien lourd !

Que de fois l'ai-je entendu dire avec une expression navrante :

— il est retombé ; c'est à recommencer.

C'était un homme d'un caractère doux, d'un cœur rempli de dévouement. Il était laborieux, tenace dans ses entreprises ; il possédait des talents assez nombreux et assez variés, pour que la solitude ne lui parût jamais pesante et pour qu'il trouvât toujours le moyen d'être utile aux autres.

Né avec tout ce qu'il faut à un homme pour être heureux et pour se faire accepter par la société, il n'y avait jamais occupé qu'une place infime et semblait avoir été relégué inévitablement par le sort dans les rangs inférieurs. C'est qu'il lui manquait l'esprit pratique, si utile partout à ceux qui sont jetés dans le monde, sans autre capital que leur force, leur intelligence, et leur esprit, indispensable dans le milieu où il avait à tracer son sillon.

On disait de lui qu'il n'était pas heureux. Lui-même le croyait et attribuait sans amertume son insuccès à une sorte de fatalité qui le poursuivait et à laquelle il se résignait trop facilement. Il ne se rendait pas compte de la cause réelle de cet insuccès qui était le peu de foi qu'il avait en lui-même et trop souvent, hélas ! l'excès de confiance qu'il avait eu dans les autres.

C'était pour moi un visage connu depuis longtemps, et il semblait que je dusse le rencontrer partout où j'allais.

Il n'y avait pas à définir sa profession ; on ne savait jamais laquelle il exerçait. Il semblait qu'il eût pratiquées toutes, et lorsque je le trouvais, vivant d'une industrie que je ne lui connaissais pas, je n'éprouvais aucune surprise ; il me semblait que je ne l'avais jamais vu faisant autre chose.

Je l'avais connu longtemps à la Guadeloupe où il était d'abord

commis de négociant et où il avait eu ensuite une petite maison de commerce à son compte. Peu après, sur les bordereaux où d'abord son nom figurait seul, avait apparu à la suite le *et Cie*, révélateur de la présence voilée d'un commanditaire. Puis la maison s'était éteinte sans secousse, sans concordat, sans faillite. Elle fut fermée un beau matin et le journal annonça que M. X..., agent d'affaires, était chargé de la liquidation. La liquidation! cet écheveau qu'on ne parvient jamais à débrouiller.

Quelque temps après, me rendant du bourg des Abymes à celui du Morne-à-l'Eau, je vis dans la campagne, derrière un *atelier* de nègres ¹²⁹ (c'était encore dans le temps de l'esclavage), un paletot jaunâtre, autrefois vert, appuyé sur un long bâton et surmonté d'un grand feutre gris à larges bords et qui paraissait avoir subi souvent l'humiliation du *renforcement*.

Il me sembla que ce vêtement lamentable ne m'était pas inconnu et j'allai droit à lui. Il se retourna pour me serrer la main avec ce calme caractéristique, cette expression d'infatigable résignation qui était le caractère indélébile de la physionomie de notre pauvre Sisyphé. C'était lui-même. Il essayait de remonter son rocher qui devait lui paraître bien lourd. Il n'en montrait rien cependant et son sourire était aussi placide que d'habitude et ne trahissait aucun découragement.

Depuis, je le rencontrai à Saint-Barthélemy où il s'était associé avec quelques-uns des Normands qui peuplent cette île; ces Normands plantent des ananas que les Américains viennent leur acheter et dont ils chargent quelquefois plusieurs navires.

Or, il arriva qu'une année, soit qu'ils eussent trouvé un fret plus avantageux, soit que l'opération précédente eût été onéreuse, les Américains ne vinrent pas. Les Normands attendaient avec leurs ananas dont ils ne savaient que faire. Ils allaient mourir de faim, n'ayant à leur disposition qu'un immense dessert. Le corps du festin leur manquait. Ils avaient compté sur les Yankees pour y subvenir.

Legrand passait justement à Saint-Barthélemy à cette époque, sur une goëlette à bœufs, qui s'y était arrêtée pour faire des herbes.

Il vit un moyen de tirer ces malheureux d'embarras et peut-être une fortune à faire dans la distillation de ces fruits. Il alla à Saint-Thomas où il employa presque tout ce qu'il possédait, — et je dois dire que la somme n'était pas forte, à l'achat d'un alambic.

Comme il était très adroit et très ingénieux, son appareil fonctionna promptement et bien. La couleuvre vomit à jet continu l'alcool d'ananas dont on tira un très-bon parti et que les Anglais des îles voisines achetèrent avec empressement.

Mais lorsque vint le moment de régler les comptes, quelques différends s'élevèrent entre ses associés et lui. On lui contesta ses droits. Il voulut avoir recours à la justice, et il arriva qu'un matin, il se trouva sur le quai du port de *Gustavia*, ne possédant plus rien, et trop heureux que le patron d'une barge de Saint-Martin voulût bien lui donner un passage gratuit à son bord, pour le transporter sur une terre française.

Le dernier regard qu'il jeta sur la campagne de Saint-Barthélemy, lui permit de voir un panache noir couronnant une cheminée bien connue; c'était la fumée de son alambic.

Il ne trouva pas une expression pour maudire les descendants de Rollon et de Guillaume le Conquérant ¹³⁰.

A Saint-Martin il essaya d'être instituteur, et il vit accourir à ses leçons des marmots de toute couleur, depuis le noir le plus sombre jusqu'au blanc le plus éclatant en passant par tous les tons intermédiaires. Mais comme la curiosité avait été la cause unique du premier mouvement, il vit bientôt son école désertée et ses élèves préférèrent leurs jeux avec les pélicans de la plage, abandonnés un moment, à la prose de Noël et Chapsal ¹³¹.

Du reste les frères de Ploërmel ¹³², que l'autorité établit dans l'île, eussent bientôt amené le même résultat.

Désespérant de ses succès dans l'instruction, il se tourna vers l'in-

dustrie et travailla chez Mme La Clé, à la confection de ces potiches en terre poreuse¹³³, qui ont une si grande réputation dans les Antilles, réputation qui leur est acquise à juste titre.

Saint-Martin appartient à la France et à la Hollande. La partie française est à peu près délaissée. Elle n'a jamais eu de prospérité réelle, mais une prospérité relative qui a permis d'y vivre dans de bonnes conditions, en d'autres temps. Quelques maisons de la rue principale laissent voir les ruines d'un bien-être qui y est maintenant inconnu.

La population moitié protestante, moitié catholique, est un mélange de Français, d'Anglais et de Hollandais. Les blancs y sont en minorité très infime. La majorité des habitants du Marigot, qui est la ville française, se compose de nègres et de gens de couleur, de mœurs très-douces et qui accueillent hospitalièrement les voyageurs.

Le port est vaste mais peu profond. Il n'y vient point de navires et seulement quelques balandres des îles voisines, de temps en temps une goëlette de guerre de la Guadeloupe ou des caboteurs français qui s'y arrêtent en revenant de Puerto-Rico, pour acheter des herbes fraîches et des potiches qui se vendent très-bien à la Guadeloupe et à la Martinique.

La pêche y est abondante. Les environs sont accidentés et pittoresques, et ce petit coin misérable et presque désert ne manque pas d'un certain charme pour les esprits portés à la rêverie et au laisser-aller de la vie contemplative. Le rivage est un grand hémicycle de sable blanc sur lequel se promènent gravement des pélicans sauvages qui sont devenus aussi familiers que des oiseaux domestiques et qui viennent chercher leur part, chaque fois qu'un bateau de pêche débarque son poisson.

— Si j'étais sûr d'y gagner ma vie, je resterais bien ici, me disait notre pauvre Sisyphé qui était venu m'accompagner sur le rivage où j'attendais le canot de la goëlette. J'aime ce pays tranquille; j'aime ces habitants discrets qui ne se dérangent pas pour me voir passer;

j'aime leur accueil bienveillant lorsque je m'arrête devant leurs portes et que je parais leur rendre un service en acceptant ma part de leur maigre repas. Mais je ne puis y gagner ma vie ; je ne vois pas de travail à faire qui puisse m'assurer une rétribution certaine et durable. Je n'ai pas d'argent pour entreprendre un commerce quelconque et il m'en coûte d'être toujours invité à dîner. Il faudra que je m'ingénie, que je trouve une occupation industrielle ou autre qui me donne du pain, ou bien nous verrons ailleurs ; et je vous assure que cela me sera dur, car je me plais ici.

Je lui offris passage sur la goëlette, pour le déposer où il voudrait sur notre route ou de le conduire à la Guadeloupe. Il refusa.

— J'ai assez à faire ici, dit-il, pour y vivre gratuitement quelque temps encore, sans compromettre ma dignité.

Je le quittai ainsi en novembre 1847.

Je savais par des confidences arrachées, non sans peine, que l'amour avait été deux fois pour lui un rocher difficile à rouler.

Il était arrivé jeune dans les colonies où il venait chercher fortune, et le hasard l'avait conduit d'abord dans l'île anglaise de la *Trinidad*.

Accueilli à son arrivée dans une famille française à laquelle un compagnon de voyage l'avait recommandé, il dut se faire illusion sur les Antilles et croire à la possibilité de la réalisation de ces rêves que ne manquent jamais de faire tous ceux qui franchissent l'Océan avec l'ingénuité et l'ignorance de la jeunesse.

Port d'Espagne est une ville charmante et riche. Le bien-être y règne sous toutes les formes ; les étrangers bien élevés y sont facilement et hospitalièrement accueillis.

Arrivé là, avec une bourse entièrement vierge d'or et dans laquelle un très-petit nombre de pièces de cinq francs étaient logées au large, il trouva sans peine à gagner sa vie, en donnant des leçons de piano.

Il était jeune, et ses vingt ans lui donnaient une foi dans l'avenir, qu'il n'eut jamais depuis. Alors seulement il vit devant lui une perspective sur laquelle il se plut à reposer ses regards.

Son esprit charmant et doux, quelques petits talents qu'il savait exhiber avec une habileté ingénue et mettre au service de tout le monde, le firent accepter dans les familles des Anglais les plus gourmés de morgue britannique.

Ses mœurs simples, l'égalité de son humeur, la moralité de sa conduite, lui ouvrirent quelques maisons où il fut admis sur le pied de la familiarité la plus abandonnée. Malheureusement, il ne connaissait pas les mœurs anglaises et il lui arriva de donner tout son cœur en échange de l'affection purement fraternelle que lui témoigna une jeune et charmante miss.

Il était si rempli d'amour, de dévouement, d'idolâtrie et en même temps de respect, qu'il ne pouvait lui venir à l'esprit d'accepter pour une sœur, celle pour laquelle son cœur se consumait et vers qui sa pensée et ses aspirations montaient comme un pur encens.

Il se crut aimé ; il l'était en effet, mais dans la mesure des tendances *affectives* de la froide Anglaise.

Il s'était trompé à une réserve qui était devenue peu à peu de la familiarité et enfin presque de l'abandon. Il avait accueilli, avec l'avidité d'un premier amour naissant, ces confidences de jeune fille qui dans la bouche de l'Anglaise n'étaient que l'expression d'une confiance banale. Il était resté trop Français, hélas ! et il s'était livré tout entier à une femme qui n'avait à lui donner en échange de son dévouement que les sourires et les faveurs superficielles qu'eût obtenus tout autre jeune homme, admis comme lui dans l'intimité de la famille.

Une de ces confidences amicales, au sens desquelles il s'était mépris, lui apprit la vérité qui le foudroya.

Parmi les habitués de la maison, un des plus assidus était un Anglais métropolitain, établi à Port d'Espagne où il avait une maison de commerce importante. Sa conversation ne sortait pas d'un cercle invariable : le cours des sucres, des cafés, des cacao, de la morue, l'abondance ou la rareté des navires, le taux plus ou moins élevé du fret.

Legrand était habitué à voir tous les jours dans la rue la tête placide de cet honnête négociant, dont les cheveux châtain commençaient à se mêler de fils blancs, et dont les gros favoris noirs se perdaient dans le double triangle d'un col de chemise d'une blancheur immaculée. Il s'était habitué à le voir dans son comptoir et sur les quais, vêtu d'une veste blanche qu'il remplaçait le soir par un habit noir. Il ne lui avait jamais adressé que les paroles prescrites par la politesse. Pour lui cet homme ne pouvait penser à autre chose qu'à son commerce. Ce n'était pas un homme; c'était un grand livre, un chiffre.

Et pourtant celle qu'il aimait, celle pour laquelle il eût versé tout son sang, goutte à goutte, lui confia, comme à un ami, comme à un frère, qu'elle allait devenir la femme de ce registre à deux pieds et à plume derrière l'oreille.

Il éprouva une sorte d'étourdissement, et, pour la première fois de sa vie, il fit un effort suprême; il se domina jusqu'au point de ne laisser rien voir. Impassible comme le jeune Spartiate, il se laissa dévorer le sein, sans que la Sérénité de son visage en fût altérée.

Seulement, il eut peur de n'avoir pas toujours la même force. Il accepta avec une joie apparente l'invitation qui lui fut faite d'assister au mariage; mais le lendemain il chercha un bâtiment qui pût le transporter ailleurs. Il trouva une goëlette qui partait pour la Martinique. Il y prit passage, et jamais, depuis, il ne retourna dans les Antilles du vent.

La blessure était terrible et fut longue à se cicatrizer. Mais comme il n'en est point d'incurable, surtout pour les cœurs jeunes et sains, elle se ferma avec le temps et eut le sort de toutes les grandes douleurs de la jeunesse, qui n'ont rien d'impur dans leur essence; elle passa à l'état de doux souvenir. Seulement, les offres les plus brillantes, la fortune la plus étourdissante et la moins douteuse ne l'eussent jamais décidé à retourner à la Trinidad.



La seconde infortune fut moins terrible, mais ne laissa pas de blesser son cœur, qu'il croyait usé et à l'abri des douleurs de cette nature.

A Saint-Pierre-Martinique, il vivait tout-à-fait retiré du monde.

Je ne sais qu'elle profession il y exerçait, mais je me souviens qu'elle ne l'obligeait nullement à pénétrer dans l'intérieur des familles. Aussi s'en abstenait-il rigoureusement. Il avait même refusé, avec convenance, bien entendu, les invitations qui lui avaient été faites, dès que sa nature sympathique l'eut mis en relation avec quelques personnes. Il vivait seul, non pas comme un *ours*, mais comme un homme qui aime le monde, et marche à côté de lui sans s'y mêler.

Il occupait un petit logement dans une rue écartée de Saint-Pierre.

Un grand corridor, faisant partie de la maison, et sur lequel il avait vue par une porte à jalousies, conduisait dans une grande cour dont il partageait la jouissance avec une population nombreuse et très hétérogène.

De chaque côté de cette cour était construite une sorte de grand appentis qui s'étendait dans toute sa longueur. Cet appentis était divisé en petites chambres de dix pieds carrés environ, séparées les unes des autres par une cloison, occupées chacune par un ou deux locataires.

C'étaient des servantes employées en ville et qui venaient retrouver là, le soir, *leur mari* et leurs enfants, des nègres de magasin, des blanchisseuses dont le linge se balançait au soleil sur des cordes tendues dans la cour, que sais-je encore?...

Dans la chambre la plus rapprochée du logement de Legrand, demeurait une grosse négresse nommée Acé, dont la profession était de colporter dans un *tray*¹³⁴ toutes sortes de marchandises. C'est un genre de commerce propre aux colonies et qui ne manque pas d'un certain caractère local.

Imaginez une boîte sans couverture, dont le fond a environ un mètre de long sur soixante centimètres de large. Les bords, qui vont en s'évasant de bas en haut, peuvent avoir de douze à quinze centimètres d'élévation.

Dans cet espace, on entasse jusqu'à une hauteur de cinquante centimètres, avec un art infini, avec une habileté et une adresse que l'habitude seule peut expliquer, les marchandises les plus diverses. On appelle cela un *tray garni*.

Ce sont des miroirs, des casseroles de fer blanc, des pièces de ruban de fil de toutes dimensions, des étoffes, du fil, des aiguilles, des colliers, des scapulaires, des chapelets, de la fausse bijouterie de toute sorte, des plumes de fer, des encriers, des abécédaires, des catéchismes, des madras, des foulards, des flacons d'eau de Cologne, d'eau-de-vie de lavande, d'eau de fleurs d'oranger, des pots de pom-

made, etc., etc., etc.

La marchande part le matin avec son *tray*, qui souvent représente une valeur de cinq ou six cents francs et plus. Partout où on l'arrête elle dépose son magasin portatif, et avec une mémoire qui ne lui fait jamais défaut, trouve du premier coup ce qu'on lui demande, sans jamais être embarrassée, pour saisir le fil de ce dédale.



La voisine Acé était donc une *villante* négresse, qui se livrait à ce commerce, très productif quand il est pratiqué avec intelligence, surtout lorsqu'il se fait au comptant. Or, la bonne grosse figure de notre marchande était pleine de bienveillance ; mais on comprenait au feu de ses yeux et à la rondeur musculeuse de ses bras, qu'elle pouvait avoir assez d'énergie pour réclamer un compte arriéré, et assez de force pour réduire un mauvais débiteur, s'il fallait en venir aux moyens rigoureux.

Elle avait deux filles, dont l'une était déjà placée et *restait*¹³⁵ avec un négociant de la ville.

L'autre demeurait avec sa mère et faisait, en petit, le commerce

que celle-ci pratiquait en grand. C'est-à-dire que ses spéculations se bornaient aux objets de toilette, et qu'elle colportait sur son *tray*-plus petit et plus élégant des pommades fines, des flacons d'odeur, des boîtes de poudre de riz, des brosses à dents et à ongles, des blaireaux à barbe, etc., etc.; et, à l'époque du jour de l'an, des bons de toute sorte, créoles et métropolitains, dans des sacs, ornés de lithographies coloriées et de faveurs bleues et roses.

Elle s'appelait *Matoute*. Ce nom, qui paraîtra bizarre à bien des lecteurs, et dont on chercherait vainement le patron sur les calendriers et les martyrologes, s'explique par une coutume propre aux Antilles, propre surtout à la classe de couleur.

Quand une mère a fait vœu de ne plus augmenter sa famille, il arrive souvent qu'elle manifeste le parti qu'elle a pris par le nom qu'elle donne au dernier enfant venu. Ainsi, *Montout* ou *Matoute*, suivant que le produit est mâle ou femelle, *Cétout* ou *Cétoute*, *Céfini*, appellation qui s'applique indifféremment à l'un ou à l'autre sexe, sont des prénoms tout-à-fait courants, et trop souvent des preuves vivantes que les serments d'ivrogne ne sont pas les seuls qu'on néglige d'observer,

Il est vrai que, pour excuser ou expliquer les infractions qu'on se permet assez souvent à ce pacte, on trouve encore à donner au fruit inattendu ou malencontreux, les prénoms de *Montrop* et *Malgrétout*.

Matoute était une belle cabresse de dix-sept à dix-huit ans. Elle avait la magnifique teinte uniforme et veloutée d'une peau de sapotille, ou, pour mieux être compris de mes lecteurs métropolitains, elle était de couleur d'*ocre de rue*. Ses grands yeux noirs étaient vifs et spirituels; ses lèvres, plus foncées que la peau de son visage, laissaient voir, quand elles s'ouvraient, une double rangée de dents blanches, enchâssées dans des gencives saines et roses.

Ses cheveux, qui n'étaient pas encore des cheveux, mais qui n'étaient plus tout-à-fait de la laine, tombaient de chaque côté de son visage en deux énormes et dures nattes, qui se tordaient, pour

rentrer derrière ses oreilles, sous son madras aux couleurs brillantes.

Comme toutes les femmes de couleur, même les plus charmantes, sa tête gagnait à être couverte, et surtout couverte du madras, qui forme, quelques plis qu'on lui donne, les coiffures les plus attrayantes, s'harmonisant admirablement avec toutes les physiologies.

Les femmes de couleur sont généralement peu riches en cheveux, et lorsqu'elles ont ramassé tout ce qu'elles en possèdent pour former deux nattes ou deux bandeaux qui descendent sur les tempes, il ne leur en reste que juste assez pour dresser au-dessus du front une espèce de petit chignon tordu qui sert à maintenir le madras et qui produit, lorsqu'elles sont nu-tête, l'effet le plus disgracieux.

Quelques voyageurs enthousiastes et qui n'ont fait, heureusement pour eux, que passer aux colonies, vantent outre mesure la beauté des mulâtresses, ne se doutant pas que cette beauté est en général due à leur coiffure. Il n'y a pas de femme blanche, quelque ordinaire et insignifiante qu'elle soit en chapeau, en bonnet ou en cheveux, qui ne devienne aussitôt charmante, en se coiffant d'une *tête* de négresse ou de mulâtresse.

On appelle *tête*, le madras auquel on a donné les plis et l'arrangement qui en font une coiffure complète.

Mais ce que les femmes blanches n'abordent jamais, c'est le costume national, que conservent les négresses et les cabresses, et que les mulâtresses claires ont délaissé pour la robe.

Ce costume consiste en une chemisette d'étoffe fine, souvent de batiste, brodée autour du cou et aux coudes, et en une grande jupe aux couleurs claires et voyantes, attachée au-dessous des seins.

Le devant de cette jupe toujours ample, laisse voir le bas des jambes et les pieds des femmes généralement bien faits, lorsque quelques générations les séparent de la race primitive africaine. Le derrière se termine en une longue queue qu'elles soulèvent en marchant, par un mouvement rempli d'aisance.

Ajoutez à cela pour beaucoup une profusion de grains d'or se tordant autour du cou, de grosses et pourtant légères boucles d'oreilles en or et des boutons de même matière fermant la chemisette aux coudes.

Rien de gracieux comme ce costume, surtout lorsqu'il est porté par une jeune fille de couleur, à la peau sans tache, dont les seins peu développés et fermes, comme cela se rencontre souvent, soutiennent la chemisette, qui trahit par sa finesse l'absence de tout corset.

Il est vrai que plus tard ... Mais Matoute était encore dans l'âge de la santé exubérante. Comme elle rentrait souvent le soir avant sa mère, elle s'était arrêtée plusieurs fois chez Legrand pour l'attendre, et notre Sisyphe s'était surpris à guetter la venue de sa voisine et à se trouver mortifié lorsque la mère rentrait trop tôt.

Le péril était grand, il le sentait. Malgré le plaisir qu'il éprouvait à recevoir sa voisine chez lui, *par hasard*, il ne semblait pas la rechercher ; il se tenait en garde contre lui-même.

Quand il était de sang-froid, il se disait bien qu'une alliance de cette nature ne pouvait être que malheureuse, et il en avait bien des exemples sous les yeux. Il ne se dissimulait pas que faire sa compagne d'une femme qui n'a parlé qu'aux sens et avec laquelle on ne peut avoir rien de commun, ni par le cœur ni par l'esprit, c'était se préparer un avenir d'ennuis terribles et de grandes déceptions.

Mais le soir venait. Le frôlement de la longue jupe de la voisine se faisait entendre dans le corridor. Elle frappait discrètement à la porte-jalousie. Et lui, qui l'attendait, lui, dont le cœur battait à rompre ses côtes, prenait un air indifférent que démentaient ses regards, pour lui dire : "Tiens, c'est vous !"

Et elle s'asseyait, et Legrand faisait l'inventaire des marchandises qu'elle rapportait, lui demandant pour quelle somme elle en avait vendu, parlant pour parler, s'essayant dans le langage créole et riant à gorge déployée de sa maladresse, riant pour s'étourdir, bruyamment

et sans en avoir envie.

Matoute qui était infiniment plus expérimentée que mon candide ami, Matoute, que la nature de son commerce conduisait souvent dans les chambres de jeunes gens, Matoute, qui avait subi plus d'une épreuve dont elle était sortie victorieuse, j'aime à le croire, comprenait mieux que lui ce qu'il ressentait.

Il n'osait pas s'avouer qu'il l'aimait, et elle comprenait qu'il l'aimait comme un fou, qu'elle n'avait qu'un mot à dire, qu'un geste à faire pour qu'il tombât à ses pieds.

Il faut bien lui rendre cette justice de reconnaître qu'il résistait tant qu'il pouvait; mais il ne résistait qu'à lui-même. La mulâtresse, qui comprenait l'empire qu'elle exerçait, s'abstenait de toute manifestation.

Souvent, lorsqu'il était resté quelque temps silencieux et qu'il levait ses yeux tenus volontairement baissés, il lui arrivait de rencontrer les yeux ardents de la cabresse fixés sur lui. Alors il se levait et ouvrait la porte toute grande, sous prétexte de donner de l'air; il sentait que sa tête brûlait. Il ne pouvait regarder de sang-froid ce que la fine batiste cachait à peine, et était exposé à ses regards sans une pensée d'impudeur.

D'autrefois, il était à lire et il savait qu'elle était à deux pas, préparant son *tray* pour sortir. Il ne faisait pas un mouvement. Il savait seulement qu'elle était là, et il attendait avec anxiété, qu'en passant, elle lui jetât un regard et lui dit de sa voix qu'il trouvait musicale : "*Jusse*", abréviation créole très usitée de: "Jusqu'au revoir."

Il passait alors des journées terribles. Il en arrivait à la jalousie et se demandait si cette belle fille qu'il désirait si ardemment n'était pas convoitée par d'autres moins timides que lui ; il ne pouvait pas se dire plus heureux, car la réalisation de ce bonheur l'effrayait.

Il s'absentait pendant des journées entières. Il courait la campagne. S'il en trouvait l'occasion, il passait plusieurs jours sur l'habitation de quelques amis. Mais ce remède violent ne réussissait qu'à aggraver

son mal. Il revenait plus épris et se hâtait de rentrer de bonne heure, pour recevoir le bonsoir de sa voisine et lui donner de son absence quelques mauvaises raisons qu'elle ne demandait pas.

Je dois dire qu'il recula autant que cela lui fut possible; qu'il eut même, dans un moment de raison, la pensée de quitter la colonie, et arrêta son passage à bord d'une goëlette. Mais il avait vingt-deux ans; il ne partit pas.

Une maladie précipita la catastrophe. Il devint la proie d'une fièvre ardente causée par la préoccupation de son esprit, par ses courses folles au soleil, par l'idée fixe qui le dominait.

Il dut prendre le lit, et, comme il ne connaissait personne, ses voisines s'installèrent à son chevet.

Il n'y a pas de gardes-malades plus dévouées, plus patientes, plus ingénieuses que les négresses et les mulâtresses. Bien des européens leur ont dû la vie, aux époques des terribles épidémies qui fondent de temps en temps sur les Antilles et s'attaquent d'abord aux derniers venus. Elles exécutent avec l'intelligence des sœurs hospitalières les prescriptions des médecins, et la tradition rapporte qu'il est arrivé plus d'une fois que, lorsque ceux-ci abandonnaient les malades que la fièvre jaune avait conduits au bord de la tombe, elles parvenaient à les sauver par des moyens perturbateurs qu'elles appliquaient d'inspiration.

Sa maladie fut courte comme le sont ordinairement les fièvres ardentes des Antilles. Quelques jours de lutte avec le mal dont on n'a pas le sentiment, lutte d'autant plus courte que le patient est plus robuste, et tout se termine par la mort ou par une crise salutaire. Alors, dans ce dernier cas, commence la convalescence dont la longueur donne idée des efforts infinis que la nature a déployés pendant ces quelques jours de maladie terrible.

Alors mille petits soins deviennent nécessaires, mille précautions doivent être observées pour éviter les rechutes. Alors viennent toutes les fantaisies du malade pour retrouver le goût perdu, et c'est

à satisfaire ces désirs, quelquefois extravagants, qu'excellent surtout les mulâtresses.

La grosse voisine et sa fille ne quittèrent pas Legrand pendant les quelques jours que dura sa maladie. Pendant sa convalescence, elles l'entourèrent de tant d'attentions et de prévenances, elles apportèrent si à point les fruits doucement acides qui rafraîchissaient sa bouche toujours sèche, elles devinaient si bien ce qu'il eût voulu manger et réglèrent la quantité de ses aliments avec une autorité si bienveillante, qu'il n'avait le temps de rien souhaiter. Tout arrivait avant qu'il en eût conçu le désir.

Du reste, il ne l'aurait jamais formulé. Sa timidité en eût fait demeurer l'expression sur ses lèvres. Il était donc d'autant plus reconnaissant de cette divination qui venait au-devant des fantaisies dont il n'eût pas osé réclamer la satisfaction.

Il arriva qu'au sentiment qui le dominait avant sa maladie vint s'ajouter celui de la reconnaissance, et, lorsqu'il fut rétabli, Matoute avait quitté la chambre de sa mère et partageait le logement de Legrand.

Elle *restait* avec lui ; c'est l'expression consacrée par ces sortes d'unions.

Le bandeau qui couvrait les yeux de l'amant enfin *heureux* ne fut pas long à tomber.

Beaucoup d'européens contractent de ces liaisons formées de la même façon ou d'autres moins sentimentales, et s'en accommodent fort bien. Viennent les enfants qui donnent au lien une nouvelle force; l'habitude, la paresse brochent par-dessus, et au bout d'un certain nombre d'années, s'ils ont prospéré et s'ils veulent revoir l'Europe, le divorce s'opère d'un commun accord, moyennant que le père laisse à la mère une maison au moins et de quoi subvenir aux besoins de la famille.

D'autres, que l'insuccès, leurs affaires ou le goût maintiennent dans la colonie, y demeurent dans cette position fautive, avec une

femme qu'on appelle *mademoiselle*, qu'ils désignent comme leur *ménagère* et des enfants qu'ils n'osent avouer, bien que souvent ils leur aient donné leur nom.

Legrand était un esprit trop fin et trop délicat pour ne pas s'apercevoir bien vite qu'il s'était cruellement fourvoyé. A la Trinidad, il avait brûlé un encens pur et n'avait engagé que son cœur. Ici, la sensualité avait amené son erreur, et il avait été séduit par la forme et nullement par l'esprit. Il avait suivi la pente fatale des sens. Il avait pris une femme lorsqu'il lui fallait une compagne.

Cependant il s'était attaché à elle et avait formé le projet insensé de modifier cette nature à moitié sauvage.

Pour première réforme, il voulut que le commerce des parfumeries cessât, se souciant peu que Matoute continuât à courir les rues et prenant pour lui les dangers auxquels l'exposait cette existence vagabonde.

Il voulut lui apprendre à lire. Mais jamais elle ne put arriver à distinguer une lettre d'une autre.

La cabresse se prêta à ces volontés, à ces fantaisies pendant quelque temps ; mais bientôt elle s'ennuya de garder la maison. Elle regrettait ses courses en ville, les causeries qui en étaient la conséquence naturelle, et ne pouvait se faire à la vie sédentaire et silencieuse à laquelle on voulait la réduire.

Elle regrettait surtout les *bamboulas* où elle avait toujours figuré comme une des plus habiles danseuses.

Un an se passa ainsi, année d'épreuves terribles pour le pauvre Legrand qui voyait à chaque instant sa délicatesse froissée par le peu de succès de ses efforts, et qui, de jour en jour, acquérait la conviction qu'il opérait sur une matière réfractaire à toute éducation.

Du reste, son idée était folle et l'application en était impossible. Il avait été épris de Matoute dans sa beauté caractéristique, c'est-à-dire, avec le costume et les allures qui convenaient à sa nature indé-

pendante. Pliée aux habitudes du savoir-vivre et des convenances, il l'eût trouvée absurde et ridicule. Elle eut donc raison de résister et elle le faisait instinctivement, comme si elle eût senti que l'éducation la déformerait. Elle voulait rester telle qu'elle était et il fit la faute de vouloir la modifier.

En prenant cette position équivoque, il eut le tort de ne pas l'accepter comme elle s'accepte ordinairement. Mais, je le répète, il avait trop de cœur, et il ne lui suffisait pas d'avoir une femme, de trouver une ménagère propre, lorsqu'il rentrait chez lui; il lui fallait une compagne et il ne l'avait pas rencontrée.

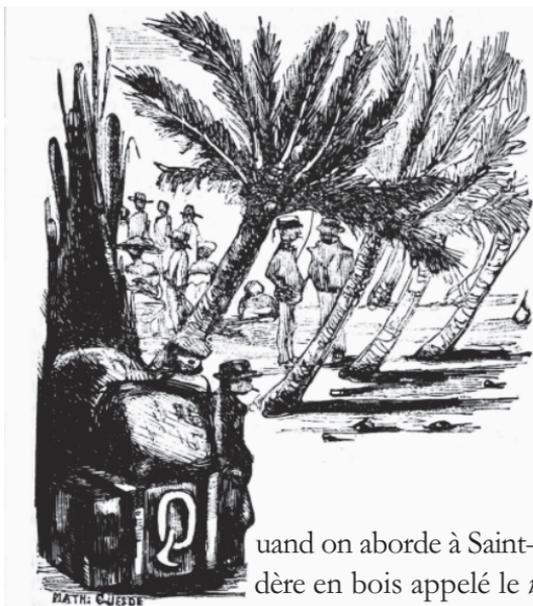
Cependant, malgré cela, il aimait cette fille, et il ne comprenait pas qu'il l'aimait, justement parce qu'elle voulait se conserver telle qu'elle était et que ses sens jouaient le plus grand rôle dans cet amour.

Aussi fut-il profondément blessé quand il découvrit que Matoute le trompait. S'il eût raisonné froidement ce qu'il appelait son malheur, il eût compris que la cabresse n'avait suivi que l'instinct de sa nature, qu'ils avaient été l'un pour l'autre une erreur et qu'elle retournait au point d'où elle eût dû partir en le sacrifiant à un beau nègre.

Lorsque l'infidélité de Matoute fut bien manifeste, pour éviter les criailleries et les récriminations qu'entraîne toujours un abandon, surtout dans la race loquace des nègres, il eut l'habileté de convaincre la mère de son infidèle, de la convaincre *de visu*, d'une manière irrécusable.

Puis il partit, abandonnant son modeste mobilier à *l'ingrate* qu'il refusa de voir, car il sentait son cœur profondément blessé et il craignait de se montrer lâche. Il partit et ne la revit plus.





Quand on aborde à Saint-Thomas par l'embarcadère en bois appelé le *wharf du Roi*, on franchit une double rangée de cocotiers inclinés régulièrement sur le même côté, et qui, à demi penchés vers le sol, ressemblent assez à des soldats exécutant la manœuvre élémentaire de mettre les armes à terre.

A l'extrémité de cette courte allée, on laisse à droite le chemin qui mène au Fort, le *Grand hôtel*, splendide établissement que les steamers remplissent périodiquement quatre fois par mois, et la partie de la ville où cesse le commerce.

En prenant à gauche, avant de s'engager dans la *Grande rue*, on s'arrête généralement devant une enseigne qui, par les trois lettres gigantesques ICE, exerce une attraction magique sur les voyageurs qui viennent de subir les ardeurs du soleil dont la réverbération de

la mer a doublé l'intensité.

Jamais droit de péage n'a été acquitté avec autant de plaisir, et celui-ci, qui n'est rendu obligatoire que par la sensualité, est payé sans marchander par les passants altérés, qui trouvent des tables et des sièges commodes pour boire à l'aise le *pale-ale*, le *strong-ale*, le *porter* glacés, ou *siroter* au moyen d'un tube de bambou, le grog américain ou la groseille française.

On pénètre ensuite dans la grande artère commerciale, où les espèces qui la vivifient circulent sous toutes les dénominations monétaires possibles.

Tous les peuples qui trafiquent dans le golfe du Mexique y apportent leur contingent: les Américains leurs *dollars*, les Espagnols leurs *pesos*, les Anglais leurs *guinées* et leur papier-monnaie, les Français leurs pièces de cinq francs. Tout y passe, tout y trouve sa contre-valeur en valeurs quelconques ou en marchandises.

Le côté gauche de la Grande rue est monopolisé par le grand commerce, qui y trouve l'avantage de la proximité de la mer. Chaque maison a son Wharf particulier où viennent débarquer les colis qu'un railway conduit dans les dépôts où ils sont amoncelés.

Les magasins qui donnent sur la rue présentent aux regards des échantillons de toutes les marchandises et toutes celles qui se débitent au détail.

Là, tout est vente ou achat; et, dès qu'il s'agit de vendre ou d'acheter, les opérations n'ont d'autres degrés que leur importance effective. Le même marchand qui vous vendra un canif d'un quart de gourde, traitera un moment après d'une note de cinquante mille dollars pour une colonie voisine, ou affrètera deux ou trois navires pour aller chercher des sucres à Puerto-Rico. Le même, auquel vous marchanderez un tire-bouchons de douze sous, vous achètera pour cent mille francs de traites sur Paris, Londres, Hambourg, etc., si vous les avez à vendre.

Toutes ces transactions, petites ou grandes, se négocient avec un

calme, un sang-froid, une tranquillité d'esprit qui trahissent l'origine allemande, et, en remontant plus haut, la provenance hébraïque de la plupart de ces spéculateurs de haute volée.

Le petit commerce occupe les nombreuses boutiques, grandes, moyennes, quelquefois très exiguës du côté droit. Presque toutes différentes d'aspect et de destination, elles sont remarquables par la multiplicité des produits qu'elles exposent aux regards. Ce sont les détaillants proprement dits, qui se sont approvisionnés chez leurs puissants confrères d'en face, lesquels ne leur en font pas moins concurrence.

Là, sont suspendus des vêtements de toutes sortes, depuis la vareuse la plus grossière du matelot jusqu'à l'habit le plus fin de la confection de Paris. Les enseignes adressent des tentations ou des offres en plusieurs langues : *Ropa hecha, vêtements confectionnés; Paris's Taylor, tailleur de Paris; Sastre, de Paris; Panama hats, sombreros de Panama; gorras, bonnets, casquettes, etc.*

Pour tout ce qui tient au bon goût et à l'élégance, Paris est l'objet de toutes les invocations. Il n'y a pas de marchande de chapeaux qui ne soit *modiste de Paris*, pas de lingère qui ne soit *lingère de Paris*, et les tailleurs, les coiffeurs, les marchands de chaussures sont tous Parisiens. Les horlogers, cependant, ont la prétention d'être de Genève. L'Amérique y étale ses meubles, l'Angleterre ses fers, sous forme d'outils de toutes sortes, et surtout d'une profusion d'affreuse coutellerie de pacotille.

Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que de tous ces commerçants petits ou grands, de tous ces industriels qui exploitent la population flottante qui se renouvelle sans cesse à Saint-Thomas, il n'en est pas un qui invoque l'origine danoise. Pour tout dire, en un mot, dans une possession danoise, on ne parle danois que dans un endroit, au Fort, et ce sont les soldats. Partout ailleurs, à la Police, à la Douane, à la Banque, etc., on parle anglais, français, allemand, espagnol, danois jamais.

Suivant le milieu dans lequel on se trouve, soit centre d'affaires ou intérieur de famille, on peut se croire dans une colonie française ou espagnole, dans une province d'Angleterre ou des Etats-Unis, dans une possession allemande, mais jamais rien ne donne à penser qu'on soit dans un pays dont les destinées se décident à Copenhague.

Tout se trouve, tout se vend dans la Grande rue de Saint-Thomas, qui semble être un résumé des marchés du monde entier; tout y est marchandise, il faut le dire, hélas ! jusqu'à la littérature française odieusement défigurée par les contrefaçons belges.

Après l'avoir fait parcourir au lecteur jusqu'à la moitié de sa longueur, je l'arrêterai devant une petite boutique n'ayant qu'une seule grande porte de deux mètres environ d'ouverture, de chaque côté de laquelle était suspendu un grand passe-partout¹³⁶ offrant aux regards des portraits de blancs, de mulâtres, de nègres, sur plaque, sur papier, à l'ambrotype¹³⁷, etc.

Au-dessus, s'élevait une grande enseigne où était peinte une chambre noire avec son objectif.

Au-dessous on lisait : *Sellos para marcar la ropa, Timbres pour marquer le linge, Encre indélébile, Portraits de toutes dimensions, broches, bagues, etc...* RESSEMBLANCE GARANTIE.

C'était en 1850. Je ne me rappelle plus dans quel mois. Nous venions de débarquer et j'étais descendu avec le capitaine, que je devais aider à choisir quelques comestibles au marché ou dans les magasins.

Nous devons aussi acheter tous les articles de contrebande, dont on ne manque jamais de se munir en passant à Saint-Thomas, et qu'on trouve toujours moyen de loger à bord des goëlettes, dans des cachettes d'une discrétion à l'épreuve des perquisitions de la douane.

Nous allions dans le long de la Grande rue suivis d'un mousse et du cuisinier, qui portaient un sac et un panier, et, après avoir fait notre provision à la *Panadería francesa*, où nous laissâmes notre sac

pour le prendre en repassant, nous continuâmes notre visite pour aller jusque chez un voilier qui demeurait vis-à-vis l'église catholique et chez lequel nous devons prendre une tente et un foc qui lui avaient été commandés au voyage précédent.

Je marchais le nez en l'air, comme le flâneur d'Horace, *Ibam forte via sacra* ¹³⁸, lisant les enseignes que j'avais déjà lues tant de fois, coudoyé par les passants, salué et arrêté par quelques-uns, interpellé par les juifs marchands d'étoffes et de chaussures, lorsque mes regards tombèrent sur l'enseigne dont je viens de parler et sur les pancartes accessoires.

Il y avait au moins trois ans que je n'avais vu Legrand.

C'était bien toujours lui. Il était assis devant une sorte de petit établi ou tabouret à double dessus, rond, dont la planche supérieure fixée sur un axe, était mobile et tournait sur l'inférieure.

Il avait la tête penchée sur cette espèce de table, dont il semblait creuser le milieu avec un outil en fer. Près de lui, sur un tabouret en bois, étaient une petite meule, une pierre à huile et une boîte d'instruments ressemblant à des burins.

Il était tellement absorbé par son travail, qu'il ne s'aperçut pas que je m'arrêtais à la porte et je pus m'approcher de lui, voir qu'il gravait un nom sur un petit morceau de bois carré et lui dire :

— Eh! comment cela va-t-il? avant qu'il eût levé la tête.

En entendant ma voix, il se redressa précipitamment, déposa son outil et m'embrassa tendrement.

Bien que nous n'eussions jamais été ce qu'on appelle deux amis, qu'il n'y eût jamais rien eu de commun entre nous, nos deux natures étaient sympathiques, et nous ne nous étions jamais rencontrés sans le plus vif plaisir. Mais aussi, jamais il ne nous était venu à la pensée de nous écrire et de nous rechercher. Il fallait que le hasard nous rapprochât.

Je ne lui demandai pas d'explication sur sa profession nouvelle; il m'était rarement arrivé de le voir deux ou trois fois de suite exer-

çant la même, et j'aurais de la peine à énumérer toutes les cordes que possédait son arc, parmi lesquelles il n'en avait jamais rencontré une tout-à-fait bonne. Il l'aurait pu cependant, mais soit inconstance naturelle, soit facilité à se décourager et à se démoraliser, le moindre insuccès, le plus léger désappointement lui faisaient prendre en dégoût l'occupation qui l'avait captivé et il se mettait aussitôt à en chercher une autre.

Malheureusement pour lui, il était fort adroit, comprenait et saisissait avec la plus grande facilité, et pour peu qu'il y mît de volonté, il apprenait et exécutait tout ce qu'il voyait faire. Il s'enthousiasmait un moment, puis l'ennui arrivait et il abattait son idole pour en mettre une autre sur le piédestal.

Aussi avait-il toujours vécu d'une existence médiocre, au jour le jour, pour ainsi dire, sûr de pourvoir à la subsistance du moment, incapable de prévoyance pour l'avenir.

Lorsque ceux de ses amis qui s'intéressaient le plus vivement à lui, lui représentaient les suites inévitables de son imprévoyance, lui disaient brutalement qu'il n'était plus jeune, que les efforts qu'il faisait pour s'ingénier et qui n'étaient qu'un jeu dans la jeunesse, deviendraient bientôt une fatigue, il souriait doucement et disait :

— Je sais bien que ma pierre finira par m'écraser, mais laissez-moi, en attendant, la monter le moins péniblement possible.

Quand j'entrai dans son petit atelier de photographie, de gravure de timbres à marquer le linge, de griffes et de cachets, il y avait bien, comme je l'ai dit, trois ans que je ne l'avais vu. Je le trouvai vieilli comme s'il se fût écoulé dix années. Ses joues étaient creusées et ridées, ses cheveux encore abondants commençaient à se mêler de quelques fils blancs. Mais ses yeux avaient conservé leur douceur et leur expression sympathique. Je trouvai qu'il s'y joignait un peu de tristesse que je n'y avais jamais vue.

Je lui en fis l'observation, et, enchérissant sur ce que nous lui avions dit mille fois, je lui protestai que je le trouvais affreusement

vieilli, qu'il manquerait bientôt de forces et qu'il fallait qu'il songeât à s'établir d'une manière tout-à-fait stable; que je connaissais assez la noblesse et la dignité de son caractère pour savoir qu'il ne consentirait jamais à vivre des aumônes de ses amis et qu'il les découvrirait toujours, de quelle ingénieuse façon qu'elles se déguisassent. Je lui dis enfin qu'il fallait penser à ce qu'il avait paru oublier toute sa vie, à l'avenir.

— Eh! l'avenir, l'avenir, me répondit-il, pourquoi y penser? n'est-ce pas assez des ennuis et des préoccupations du présent? Mais vous avez peut-être raison, continua-t-il en regardant le dessus de ses mains sur lesquelles serpentaient de grosses veines noueuses; je sens et je vois que je vieillis, je ne puis me faire illusion; la machine ne se détraque pas encore, mais son poli disparaît et les rouages crient. Eh! mon Dieu! comment pourrais-je faire à mon âge ce qui m'a été impossible lorsque j'étais plus jeune? Et pourtant, ajouta-t-il, après avoir réfléchi un moment, j'aurais vraiment dû être plus prévoyant. Vous allez voir pourquoi.

Et me faisant signe de le suivre, il me fit traverser une petite cour dans laquelle il avait installé les instruments de supplice à l'usage de ceux qui voulaient se faire photographier : l'appui-tête, l'éternelle petite table avec son éternel tapis et l'éternel rideau à gros glands, pendant derrière.

Il me fit entrer dans une chambrette dont le parquet était couvert de ces jolies nattes des Indes qui se vendent à si bon compte à Saint-Thomas. Il n'y avait d'autres meubles que quelques chaises américaines en rotin et un *rocking-chair*. Il me conduisit à une petite couchette enveloppée d'une ample moustiquaire en mousseline dont il souleva les larges plis, en me disant d'approcher.

Une charmante petite fille, qui me parut avoir de six à sept ans, y dormait profondément, tenant dans ses bras une grosse poupée presque aussi grande qu'elle.

La tête de cette enfant reposait au milieu d'un amas de cheveux

blonds dont les boucles légères se mêlaient à la dentelle brodée de son oreiller. Sa bouche entr'ouverte laissait voir de petites dents blanches et transparentes comme des perles. Cependant ses joues étaient un peu pâles et un léger cercle de bistre s'estompait autour de ses grandes paupières fermées. Un de ses bras était passé autour du corps de la poupée; l'autre main, un peu maigre, était étendue sur le drap dont la blancheur bleuâtre paraissait grise auprès du blanc mat de la peau de la petite fille.

— Voilà qui m'empêche de souffrir du poids de ma pierre et me fait sentir trop lourdement celui des remords que j'éprouve quelquefois, lorsque je viens à songer à mon imprévoyance passée.

— Je ne vous connaissais pas cette enfant, lui dis-je; vous ne m'en aviez jamais parlé; la dernière fois que je vous vis, il y a deux ou trois ans, vous étiez seul.

— Ne m'interrogez pas. La réponse aux questions que vous pourriez me faire approche, dit-il, en entendant un pas lourd qui traversait le petit salon de pose. Si cette chère petite me rend ma pierre légère, son père que vous allez voir me la rend bien lourde.

Comme il achevait, entra, précédé d'un parfum de tafia à faire lever le cœur, un personnage qui, sans saluer personne, se laissa tomber lourdement dans le *rocking-chair* en disant avec l'accentuation et le son de voix propre aux ivrognes émérites : —Toujours la même chose; pas de chance!

L'homme qui venait d'entrer portait, sur son visage, dans sa démarche, dans ses gestes, les marques les plus visibles et les plus repoussantes du vice de l'ivrognerie.

Il était de haute taille, vêtu d'un vieux paletot-sac, jadis noir, dont les coudes et les bouts des manches rongés par l'usure, étaient en outre rendus luisants par plusieurs couches de crasse superposées.

Des amples poches de ce vêtement sordide, sortaient des poignées de parapluies et d'ombrelles, et il tenait à la main, quand il entra, une carcasse de parapluie qu'il jeta violemment à terre en se laissant

tomber dans le *rocking-chair*.

Sa démarche était celle des ivrognes saturés, qui ne titubent jamais, semblent, au contraire, mettre une sorte d'affectation à se tenir bien droits et auxquels les habitants de la Nouvelle-Orléans ont appliqué la dénomination spirituelle de *victimes de la raideur*.



Sa figure ravagée par le vice, la fatigue, les malheurs, le découragement, était affreusement pâle. Ses yeux éteints n'avaient qu'un regard incertain. Une grande barbe d'un rouge sale et qui paraissait être vierge des morsures du peigne, lui tombait sur la poitrine et voilait en partie une chemise qui eût beaucoup gagné à laisser ignorer complètement sa présence. Des moustaches clairsemées, de la même couleur que la barbe, cachaient à moitié sa bouche que tenait ignoblement entrouverte ce rictus particulier aux ivrognes, occasionné par un affaissement bestial de la lèvre inférieure.

Ses chaussures étaient de vieilles bottines, dont le bout verni avait cédé à la pression des orteils qui avaient fait irruption au dehors.

C'était, en un mot, l'ensemble sordide d'un de ces hommes auxquels on n'aimerait pas avoir à dire l'heure, si on le rencontrait par une nuit quelque peu obscure, à l'encoignure d'une rue de Paris.

Son accent me révéla un véritable *faubourien* de la grande ville, lorsqu'il dit à Legrand, en lui montrant la couchette de l'enfant endormi qu'il toucha même un peu brutalement :

— Faudra penser à faire le paquet de la petite, nous ne tarderons pas à partir.

— Partir, lui dit mon ami, et pour aller où?

— Pour aller en France donc. Est-ce que vous croyez que ce n'est pas assez d'avoir roulé sa bosse pendant quatre ans et plus dans ces pays que le diable confonde, d'avoir compté sur le soleil pour me donner à raccommoder des parasols, sur l'hivernage pour me fournir des parapluies avariés et de n'en avoir jamais trouvé suffisamment pour manger. Je suis las de cette vie. Nous sommes arrivés trois dans ces îles maudites que j'ai parcourues toutes les unes après les autres. Ma pauvre femme est morte à la tâche; la fatigue l'a tuée, et elle se repose pour toujours dans le cimetière d'Antigue. Si nous restons encore, il en arrivera autant de la petite et de moi et je ne veux pas semer nos os comme ça, loin du pays. Nous partons décidément. J'ai obtenu du consul un passage de rapatriement; il faut que nous en profitions; voilà notre feuille de route.

Et il tira d'une des poches crasseuses de son paletot une enveloppe déjà salie et la tendit à Legrand qui vit qu'en effet le consul lui avait accordé deux passages à la ration, sur l'avant du navire le *Palanquin*, qui devait partir dans deux ou trois jours pour Marseille.

Pendant la lecture de cette pièce, je vis le visage de Legrand changer deux ou trois fois d'expression. Il pâlit, rougit, pâlit encore, et je vis ses yeux pleins de larmes se tourner vers l'enfant qui continuait à dormir d'un sommeil tranquille.

— Mais, Robert ...

— Appelez-moi *Pas-de-chance*, c'est mon nom et j'y tiens, ou plutôt

et malheureusement, c'est lui qui tient à moi.

— Eh bien, Pas-de-chance, pourquoi cette précipitation à partir ? Pourquoi ne m'avoir pas averti ? Pourquoi me surprendre par cette nouvelle qui, vous le savez, ne peut manquer de me faire beaucoup de peine.

— Pourquoi ? Pourquoi?... Parce que. Voilà la vraie raison, et c'est la bonne. Est-ce que vous croyez que ça me met du foin dans les bottes de vous voir dorlotter comme ça la petite ? Ça n'avance à rien, et il faut en finir. Vous êtes un brave homme, on sait ça. Mais, enfin, on ne peut pas se sacrifier à vos fantaisies et perdre une bonne occasion pour vous être agréable. Vous savez que je sollicite ce passage depuis longtemps et qu'aucun capitaine n'a voulu de moi. Il en est des passages comme des parapluies à raccommoder ; je n'en trouve pas. Eh ! bien, puisqu'il se présente un chrétien que ma figure n'offusque pas, je manquerais de bon sens, si je ne profitais pas de sa bonne volonté. Et je compte bien n'aller à bord qu'au moment de m'embarquer, dans la crainte de le voir revenir sur sa bonne résolution et se rétracter, s'il me dévisageait trop souvent.

— Mais, qu'allez-vous faire en France ? Vous ne trouvez pas de travail ici jusqu'à présent, c'est vrai ; mais vous y trouvez le vivre, le couvert. Vous ne manquez de rien. Si vos vêtements sont mauvais, vous savez que c'est par votre faute, et qu'il ne tient qu'à vous d'en avoir d'autres. Votre fille est heureuse ; voyez comme son sommeil est paisible maintenant. Elle n'a plus de fièvre, elle reprend l'embonpoint qui va si bien à l'enfance. Elle est gaie et joue toute la journée ; ce qui lui est arrivé bien rarement, à la pauvre petite. Dans peu de temps, elle sera tout-à-fait rétablie, et qu'est-ce qu'il a fallu pour arriver à ce résultat ? Un peu de bien-être. Et vous voulez la priver de ce bien-être que la Providence lui a fait rencontrer ici, pour la mettre à bord d'un navire et encore à l'avant d'un navire et à la ration ! Vous n'aimez donc pas votre fille, et vous n'êtes donc pas heureux de la voir renaître, lorsque vous l'avez vue si près de

mourir, la pauvre enfant! Vous oubliez donc dans quel état vous l'avez amenée ici; vous n'avez donc pas de mémoire; il n'y a pas si longtemps, pourtant, que cela a eu lieu.

Pendant que mon ami parlait avec des larmes dans la voix, le misérable avait passé ses mains, deux ou trois fois sur ses yeux arides; enfin, il dit :

— Je n'oublie rien du tout. Je sais tout ce que vous avez fait pour la petite, ce que vous avez fait et ce que vous avez voulu faire pour moi; mais vous direz ce que vous voudrez, il faut que nous partions, et nous partirons.

— Partez seul alors, et laissez-moi l'enfant qui n'a jamais connu que la misère et les privations avec vous, et qui ne manquera de rien avec moi.

— Oui-da, vous laissez la petite, continua le misérable en se levant; farceur, je vous vois venir. Ça vous serait égal de me voir profiter seul des deux passages, à condition qu'elle resterait ici. Pas de ça, Lisette. Il faut que nous retournions ensemble au pays. Au moins là, il y a des hospices pour les vieux et pour les jeunes; c'est toujours une ressource sur laquelle on peut compter, tandis qu'ici, avec ma chance, oui, avec ma chance, qu'est-ce qui arriverait quand la petite serait grande? Non, non, elle est venue avec moi, elle retournera avec moi. C'est bien assez d'être partis trois et de revenir deux. Vous avez le temps de faire ses préparatifs, car nous n'avons pas l'habitude de traîner beaucoup de malles avec nous; pendant ce temps-là, j'irai m'informer au port du moment exact du départ du navire.

Et il sortit comme il était entré, sans saluer. Seulement, par habitude, il prit sa carcasse de parapluie qui lui servait d'enseigne portative et l'ouvrit dès qu'il fut dehors.

Lorsque cet homme fut sorti, Legrand prit sa place dans le *rocking-chair* et resta quelques instants immobile, contemplant l'enfant qui continuait à dormir d'un sommeil paisible; puis il donna doucement

avec un mouchoir, quelques coups à droite et à gauche, pour chasser les maringouins qui s'étaient introduits sous la moustiquaire et la referma avec soin.

Il m'emmena dans son petit salon de pose et me dit :

— Ce malheureux, je ne sais pas quel est le sentiment qui le domine. Il paraît aimer beaucoup sa fille et cependant il n'hésite pas à l'associer à ses misères, à ses privations, à son dénuement, lorsqu'il pourrait lui éviter tout cela. Je puis dire qu'elle me doit la vie, car elle est arrivée, il y a quatre mois, dans le plus pitoyable état, et déjà, comme vous avez pu le voir, elle a toutes les apparences de la santé. Cette enfant, à qui vous donniez six ou sept ans, en a dix. On pourrait croire qu'il veut s'en servir comme d'appât pour appeler la commisération sur lui et se faire donner de l'ouvrage. Sa nature grossière rend cette supposition possible. Je vous jure que s'il voulait me laisser cette petite fille, je parviendrais à la sauver et à l'élever. Mon existence aurait un but et vous seriez mal venu à me reprocher mon imprévoyance; je thésauriserais pour elle. Je choisirais la plus lucrative des cordes de mon arc, et je m'y suspendrais exclusivement. Je ne ferais rien autre chose, et j'arriverais à assurer l'existence de ma petite protégée et à préparer son avenir. Mais il ne cédera pas; je connais trop cette nature de brute pour n'en être pas sûr; il me l'enlèvera. Voici ce qui lui est arrivé il y a deux ans :

Il y a deux ans, cet homme se trouvait à Puerto-Rico ; il arrivait d'Antigue, où était morte sa femme qui n'avait pu le suivre plus longtemps dans le sentier épineux où il s'est engagé. La Providence l'avait conduit dans le quartier d'Humacao sur une habitation appelée l'Habitation suisse, que vous connaissez aussi bien et mieux que moi, et où, comme vous le savez, l'hospitalité s'exerce tout-à-fait à la manière antique. Là, on ne s'était inquiété ni de sa mine hétéroclite, ni des lambeaux de ses vêtements, ni de sa chaussure traînée dans la poussière d'une route que foulent seulement les pieds des chevaux. On n'avait vu qu'un homme ayant besoin de travailler et on lui avait

donné du travail. Tous les vieux parasols usés dans la maison depuis des années furent cherchés dans les coins où ils gisaient et on lui donna de la besogne pour bien des jours. On n'avait pas besoin de tout cela; c'était une manière ingénieuse de lui faire gagner de quoi continuer sa route et lui éviter l'humiliation de l'aumône.

Les quatre grandes belles filles que vous connaissez s'étaient emparées de l'enfant. Les lambeaux noirs de sa robe de deuil avaient été jetés et remplacés par des vêtements noirs aussi, mais neufs et propres. Le père de famille avait fabriqué de ses propres mains une sorte de cadre ou de berceau pour cette mièvre enfant¹³⁹ à laquelle tout le monde s'intéressait, et la pauvre petite, pour la première fois depuis son arrivée des Antilles, avait pu reposer ses membres sur un matelas et s'envelopper dans des draps blancs. Les quatre grandes filles qui se partageaient le rôle d'une providence infatigable ne la quittaient pas un instant. Leurs regards bienveillants étaient toujours portés sur elle, et elle respira dans une atmosphère d'affection et de dévouement désintéressés. L'enfance est si vivace qu'elle se refit bien vite à ce régime bienfaisant, et, au bout de quatre ou cinq mois, elle était déjà ronde et fraîche, et elle jouait, heureuse et tranquille, lorsque son père signifia, comme il vient de le faire ici, qu'il fallait partir. Il avait fini tout le travail qu'on avait pu lui donner dans la maison et qu'on lui avait procuré aux environs. Cette fois, ce n'était pas pour aller en France comme aujourd'hui, c'était pour continuer ce pèlerinage pénible auquel il semblait poussé fatalement. Peut-être aussi était-il gêné dans cette maison pour se livrer au vice que son extérieur décèle trop. Peut-être aussi avait-il été mortifié de quelques remontrances, bienveillantes cependant, qu'on avait eu à lui faire lorsque deux ou trois fois il était rentré du bourg, dans un état trop évident d'ivresse. On lui proposa de garder l'enfant pendant qu'il irait faire sa tournée dans l'île; on lui offrit de la garder tout-à-fait, de l'élever comme un enfant de la maison. Il ne voulut rien entendre, et un jour, il partit avec sa fille toute en larmes, lui donnant

à peine le temps d’embrasser les quatre anges qui la lui avaient conservée. Il refusa même un cheval qu’on lui offrit pour la pauvre petite. Il partit sans montrer de reconnaissance et avec l’air d’un homme qui aurait quelque chose à pardonner. Je ne sais où il est allé depuis, jusqu’au jour où il s’arrêta devant ma porte et me dit de sa voix rauque :

— Avez-vous des parapluies à raccommoder?...

Je répondis non, d’abord, et il s’en allait en grommelant à demi-voix : “Allons ! pas de chance”, lorsque mes regards tombèrent sur la petite fille en haillons qui le suivait, pendue à sa main gauche. Mon cœur se serra en voyant les lambeaux dont la pauvre enfant était couverte, en voyant ses petits coudes rougis, excoriés par le soleil, sortir par les trous de ses manches, en voyant ses petits pieds sans bas, enveloppés dans des débris de chaussures, attachés avec des ficelles. Mon cœur se serra, les larmes me vinrent aux yeux ; j’appelai l’homme. J’avais un parapluie encore bon ; j’allai le prendre dans un coin, et, pendant qu’il revenait, j’en fendis la soie en deux ou trois endroits avec l’outil que j’avais en main et je cassai ou faussai une ou deux baleines. Pardon, lui dis-je, j’oubliais que j’ai un parapluie qui a grand besoin de réparation, et il vaut mieux qu’il soit remis en état par un compatriote que par un étranger.

Je ne sais par quelles cajoleries, par quelles bassesses je parvins à apprivoiser cette sorte de brute. J’en arrivai, je l’avoue à ma honte, à un moyen que la morale pourrait bien réprouver. Mais je voulais me mettre dans ses bonnes grâces, afin de me rapprocher de la pauvre enfant qui était allée s’asseoir, s’accroupir, pour mieux dire, dans un coin de mon atelier, dès que je fus entré en pourparler avec son père.

Rien qu’en le voyant, j’avais deviné son côté faible. Je lui offris un, deux, trois verres de très-bon rhum, qu’il but avec délices. Il se dérida un peu et comme il voulait commencer son travail, je lui dis qu’il serait temps après déjeuner et j’obtins qu’il partageât mon repas.

Depuis lors, il m'a donné la marque de confiance la plus grande qu'il lui soit possible de donner, je crois. Il m'a confié son enfant pendant les heures où il court la ville et les environs pour chercher du travail. Il couche sur un cadre dans mon atelier. Il lui arrive souvent de rentrer très-tard, et dans quel état, bon Dieu ! Je ne lui fais jamais d'observation ; j'ai l'air de ne pas voir. Je suppose qu'il emploie à boire le peu d'argent qu'il gagne. Il vient prendre ses repas ici, mais d'une manière tout-à-fait inconstante. Du reste, il a toujours et presque brutalement repoussé les offres d'argent que je lui ai faites et n'a jamais voulu que je renouvelasse sa garde-robe.

Quant à sa fille, il ne m'a jamais exprimé la moindre gratitude dans ce que j'ai fait pour elle, et pourtant il semble jouir quelquefois de son retour à la santé. Mais je ne lui demande pas des remerciements, Dieu le sait ; je me considère comme son débiteur pour ce qu'il a bien voulu me laisser faire, après quatre mois qu'il est ici.

Maintenant je vois que la folie le reprend ; il veut agir avec moi comme il l'a fait avec la charitable famille de Puerto-Rico, et vous m'en voyez désolé, parce que cet homme a dans sa volonté la ténacité qu'on rencontre trop souvent chez les gens les plus abrutis.

Qui sait si cette enfant pourra supporter longtemps encore l'existence que lui fait mener ce Bohémien ? Elle a pu atteindre dix ans, mais dans quel état, pauvre petite. Vous lui donneriez six ans, vous lui eussiez donné moins, si vous l'aviez vue quand elle est arrivée ici. Ses grands yeux étaient noyés dans le cercle de bistre dont il existe encore une trace qui commence à disparaître. Ses épaules étaient maigres et les os en perçaient presque la peau délicate, rougie et brunie par le hâle ; ses bras, minces comme des fuseaux, se terminaient par deux petites mains maigrelettes et malades, ridées comme celles d'une vieille femme. Tout cela a disparu en grande partie, mais pas entièrement, et, pour elle, l'avenir me semble plus effrayant que le passé, parce qu'elle approche d'un âge de révolution qui peut se terminer heureusement au sein du bien-être, qui sera la

mort pour elle, si elle y est surprise par la misère, le dénuement, l'absence de tous soins et de toute hygiène.

Je considère ce départ comme le sacrifice de cette enfant et je n'y consentirai que si vraiment je ne puis l'empêcher. Je vais aller au consulat, et je tâcherai d'obtenir que ce misérable parte seul. Venez avec moi, vous connaissez le consul, vous pourrez appuyer ma demande et affirmer qu'elle est faite dans un but d'humanité tout-à-fait désintéressée.

Il appela une vieille négresse qui était tout son domestique. Il lui fit toutes sortes de recommandations touchant l'enfant que nous avions laissée dormir paisiblement, puis il ferma la porte de son atelier, et nous allâmes chez le consul.

Là, une nouvelle déception l'attendait.

Le consul, qui était un homme bien élevé et rempli de bienveillance, comprit tout ce que lui raconta mon pauvre Sisyphe ; mais il lui dit qu'il n'y avait pas d'autorité qui pût séparer l'enfant de son père, si la volonté de celui-ci était qu'il l'accompagnât ; qu'il n'y avait que le cas où cet homme s'étant rendu coupable de quelque crime ou de quelque délit qui le rendît justiciable des lois du pays, le consul serait autorisé à se charger de l'enfant et à le confier à qui bon lui semblerait. Il y avait aussi le cas de démence ou de folie furieuse, qui mettant les jours de l'enfant en danger, permettrait de le séparer de son père ; mais que, bien qu'il fût notoire que cet homme était un ivrogne et qu'il dût à son vice l'insuccès qui l'accompagne partout, son ivrognerie était taciturne, et qu'il n'avait causé de désordre nulle part, qu'il n'avait jamais eu de démêlés avec la police, que le laisser partir seul en retenant son enfant contre sa volonté serait un acte arbitraire dont il ne pouvait prendre la responsabilité ; que cet homme était venu lui exposer convenablement sa misère et demander un passage de rapatriement pour lui et sa fille, ce qui n'avait pu lui être refusé, le capitaine du navire consentant à les prendre.

Le consul qui connaissait le bon cœur de mon ami, et savait tout

ce qu'il avait fait pour l'enfant de ce misérable, comprit sa douleur et lui fit voir qu'il y prenait part. Mais Legrand dut comprendre aussi que ce fonctionnaire ne pouvait outrepasser ses pouvoirs par un acte qui en serait un excès répréhensible.

Nous sortîmes, moi le cœur serré, mon pauvre ami les yeux pleins de larmes.

En rentrant à l'atelier, nous trouvâmes l'enfant éveillée; elle était assise sur une des nattes du plancher et jouait avec sa grosse poupée. Sisyphé l'enleva de terre, et, l'embrassant tendrement, couvrit de larmes les joues de la pauvre petite fille.

Elle était plus grande qu'il ne m'avait semblé, quand je l'avais vue dans son lit, mais elle ne paraissait pas avoir son âge. Elle était élancée et encore maigre, et on comprenait que ces joues pâles et un peu creuses, ces bras dont la peau n'était pas remplie, ne demandaient que du bien-être pour acquérir toutes les conditions extérieures de la santé. Un nuage de tristesse générale était répandu sur son visage; son sourire même avait quelque chose de mélancolique qui n'allait pas à son âge. On sentait cependant que cette enfant qui avait déjà souffert beaucoup, pourrait devenir gaie, qu'on verrait s'éclairer son visage un peu sombre et craintif, mais que, pour cela, il faudrait l'assurance d'un bien-être durable.

Legrand n'osa pas lui parler de ce départ prochain; mais comme il la tenait sur son cœur plus tendrement qu'il n'avait coutume de le faire et qu'il pleurait malgré les efforts qu'il tentait pour sourire, la petite fille paraissait étonnée et ses yeux aussi se remplissaient sympathiquement de larmes.

Je quittai Legrand pour retourner à bord. La goëlette devait rester encore trois ou quatre jours dans le port. Il savait donc que j'aurais le temps d'assister au dénouement de cette histoire sentimentale.

Auprès du *Wharf du roi*, il y a une grande boutique tenue par un Italien et où l'on débite au détail tout ce qui se mange et tout ce qui se boit. J'aperçus devant une table un paletot que je ne pouvais

méconnaître, et à terre une carcasse de parapluie qui acheva de me convaincre que je ne me trompais pas.

C'était... *Pas de chance*, puisqu'il tenait à ce nom. Il était assis les deux coudes sur la table et le menton appuyé sur ses mains. Il me tournait le dos. En face de lui étaient deux matelots qu'on reconnaissait aisément pour des marins français. Entre eux s'élevaient trois verres et quelques bouteilles dont une seule n'était pas vide.

Pour m'embarquer au Wharf, je dus faire écarter un grand canot sur l'arrière duquel je lus : LE PALANQUIN, de Marseille. Je compris que le parasollier ambulancier faisait connaissance avec ses futurs compagnons de voyage.

Toute la journée du lendemain fut employée à mes affaires; ce ne fut que deux jours après, que, libre de toute occupation, je pus me rendre dans l'après-midi chez Legrand. Je trouvai la maison sens dessus dessous. Il y avait à terre des paquets, des provisions de toute espèce et une malle remplie d'effets à l'usage de l'enfant.

— C'est décidé, me dit Sisyphe; ils partent ce soir. J'ai vainement employé les supplications, les prières de toutes sortes. J'ai invoqué le souvenir de la mère de cette enfant pour lequel cet homme semble avoir conservé une sorte de culte; tout a été inutile. Son idée est fixe et bien arrêtée; il part, il emmène sa fille. Il a refusé tout ce que je lui ai offert pour lui, excepté une caisse de mon vieux rhum, qu'il m'a demandée, mais en récompense de l'empressement que j'ai mis à la lui donner, il consent à me laisser porter à bord tout ce que je voudrai y mettre pour l'enfant.

Voici ses petites provisions et son linge, et j'espère qu'elle ne manquera de rien à bord. J'ai veillé à ce que l'utile et l'agréable y fussent réunis; mais pour qu'elle puisse en jouir convenablement, il me faut la bonne volonté du capitaine, et si vous voulez m'accompagner à bord, je tâcherai de m'assurer cette volonté.

Nous prîmes un bon-boat et nous nous fîmes transporter à bord du *Palanquin*. Nous trouvâmes dans le capitaine, un homme bien élevé

qui nous promit d'avoir pour la pauvre enfant tous les soins et tous les égards qu'on lui demandait. Il nous assura même que, n'ayant pas d'autres passagers, il offrirait au parasollier une chambre dans la dunette pour avoir une raison d'y loger convenablement la petite fille.

Legrand prit le capitaine à part, et je vis qu'il lui offrait de l'argent. Le capitaine le refusa avec beaucoup de convenance et j'entendis qu'il disait : "Le passage est payé, je n'ai pas besoin de supplément. Je suis père de famille. J'ai moi-même, à Marseille, des enfants et une petite fille de l'âge de celle-ci. Soyez tranquille, votre recommandée sera traitée comme si c'était ma propre enfant, et j'en aurai tous les soins que vous pouvez désirer, parce qu'elle me rappellera ma fille que je vais bientôt revoir et que j'ai hâte d'embrasser."

Legrand serra avec effusion la main de ce brave capitaine en se confondant en remerciements, et nous partîmes. Il fallait être à bord à cinq heures et demie, le navire devant appareiller avant le coup de canon.

Je ne dirai pas toutes les courses que fit mon pauvre ami avant celle heure fatale ; tout ce qu'il acheta pour que sa petite protégée ne manquât de rien à bord. Il se chargea lui-même du transport et fit encore un voyage pour ranger de ses propres mains la cabine de l'enfant et mettre à sa portée les choses utiles, et les jouets qu'il avait achetés pour elle.

Enfin, il fallut s'embarquer. *Pas-de-chance* vint prendre sa fille et voulut porter lui-même sa caisse de rhum.

Nous les accompagnâmes à bord, et nous y restâmes jusqu'à ce que le navire fût engagé dans la passe. Le moment de la séparation fut déchirant. La petite fille fondait en larmes, et mon pauvre ami semblait anéanti ; il fallut l'aider pour le faire descendre dans le bon-boat.

Comme on allait larguer l'amarre qui tenait notre canot, la petite fille parut sur le plat-bord et les yeux pleins de larmes envoyait des baisers à son bienfaiteur en lui disant *adieu* d'une voix entrecoupée.

La tête ignoble du père parut auprès d'elle, et avec un rire narquois il dit à mon ami :

— Adieu, vieux. Je sais tous les ragots que vous avez été faire chez le consul ; mais la petite ne me quittera pas, attendu que je suis son père. Vous avez raté la chose, et on peut vous appeler comme moi et vous dire : *Pas de chance*, hein !

Ce furent les derniers mots que nous entendîmes. L'amarre fut larguée. Le navire filait grand large. Nous avions fait tenir notre canot immobile pour le voir plus longtemps, et nous n'aperçûmes bientôt plus que le mouchoir agité par l'enfant, en signe d'adieu, le chapeau du capitaine qui nous envoyait son dernier salut, et le misérable père qui ouvrait et fermait sa carcasse de parapluie avec des gestes dont l'ironie voulait singer le sentiment.

Le lendemain matin, je me rendis chez mon pauvre ami pour lui porter quelques paroles de consolation. Je trouvai la petite boutique fermée ; je frappai : on ne me répondit pas. J'y retournai dans l'après-midi, la porte fut encore muette, et un écriteau qui y était suspendu indiquait que la boutique était à louer.

Je cherchai vainement Legrand dans les rues de la ville. Je m'informai de lui auprès de quelques amis communs. Personne ne put m'en donner de nouvelles.

La goëlette appareillait le soir, et je partis sans l'avoir revu.





Río Blanco est un des quartiers les plus pittoresques de la partie Est de Puerto-Rico. Le bourg qui en est le centre, n'est qu'un misérable hameau composé de quelques cases, dont une ou deux *tienditas* et la *carnicería*, la boucherie. Il n'a pas encore le privilège d'avoir une *alcaldie*, une église, une prison, et il est tributaire de Uncos, sous ces trois rapports d'autorités municipale, religieuse et judiciaire.

Ce quartier est situé entre ceux de Naguabo et de Uncos ; les maisons de la bourgade s'élèvent sur les deux côtés del Camino Real, qui conduit de Naguabo à Saint-Jean.

Une des *tiendas* est assez bien approvisionnée de marchandises de la provenance de Saint-Thomas. Il va sans dire qu'elle est sous la direction d'un Catalan, qui trouve le moyen de rendre productif un lieu dont l'aspect seul ferait fuir tout autre spéculateur.

Les autres édifices sont des cases plus ou moins ouvertes à tous

les vents et dans lesquelles s'entend d'une manière continue, jour et nuit, le grincement de la corde du hamac.

A une centaine de pas, du côté de Naguabo, la route passe au pied d'un mornet qui la domine, et au sommet duquel s'élève une construction dont les dimensions sont en dehors des coutumes traditionnelles de l'île et particulièrement des quartiers de l'intérieur.

Je ne veux pas dire pour cela qu'elle n'ait le caractère espagnol. Elle l'a complètement, au contraire, mais allié à des recherches de bien-être et de propreté qui se rencontrent rarement dans les autres habitations de l'île.

Elle est très-grande, s'ouvrant dans sa largeur de l'est à l'ouest, de telle façon que la brise qui règne le plus ordinairement, traverse toutes les chambres qui reçoivent le jour par des fenêtres à jalousies.

Au milieu est une grande salle occupant toute la largeur et s'étendant en longueur de manière à former un carré parfait. Elle est meublée d'une table en bois de courbaril, bien ciré, qui occupe le centre, de cinq ou six *rocking-chairs* à bras et sans bras, d'un *side-board*, de fabrique américaine, qui supporte plusieurs plateaux chargés de verres en cristal, de beaux flacons à facettes, de quelques bouteilles, le tout d'une propreté irréprochable et vierge de toute poussière. Lorsque les portes de ce meuble s'ouvrent, elles laissent voir plusieurs piles d'assiettes de porcelaine, des huiliers et des salières en argent, et, chose plus rare que tout cela dans le pays, des serviettes!

D'un côté du *side-board* s'ouvre par un bouton de cristal, une porte en bois de meuble qui conduit dans une petite réserve. L'œil indiscret qui y jetterait un regard, verrait dans cet étroit espace une collection de conserves alimentaires de diverses espèces, rangées avec soin sur des étagères, des saucissons et des jambons pendus aux solives du plafond et tout autour de la pièce, posées les unes sur les autres, des caisses de vin, marquées des estampilles indicatrices des meilleurs crus de Bordeaux.

La salle est tapissée de papier contre l'habitude du pays, qui

consiste à peindre les maisons extérieurement et intérieurement avec de la chaux délayée dans du lait.

Deux tableaux richement encadrés sont suspendus de chaque côté d'une grande glace dont la bordure dorée est entourée d'une mousseline préservatrice de la poussière et des mouches.

Ces tableaux sont de grandes lithographies représentant deux des scènes les plus populaires de la vie de l'Empereur:

1° Napoléon montant la garde à la place d'une sentinelle endormie.

2° Le conscrit impitoyable sur les prescriptions de la consigne: "Quand même que vous seriez le petit caporal, on ne passe pas!"

Ces lithographies sont très-estimées, et il n'est pas de hivaro aux environs qui ne les connaisse et qui n'ait cherché l'occasion en venant les admirer, d'entendre quelque particularité plus ou moins authentique, mais intéressante de la vie du grand Empereur. *Le petit chapeau et la redingote grise* sont presque aussi connus et aussi populaires dans cette île lointaine que dans un département de la France. Cette admiration que l'on retrouve partout dans les colonies, qu'elles soient françaises, danoises, suédoises, espagnoles et même anglaises, me rappelle un mot du duc de Wellington, que j'entendais rapporter par un négociant anglais de Guayama.

Je ne sais à quelle époque, mais longtemps après la guerre de 1808, le triomphateur de Waterloo avait fait un voyage en Espagne, et, à son retour, il disait avec quelque amertume: "J'ai délivré l'Espagne des Français. L'Empereur Napoléon n'a cessé, pendant l'occupation, d'opprimer les Espagnols. Eh bien! cherchez dans les villes, dans les campagnes, vous ne verrez mon portrait nulle part; j'y suis inconnu; vous trouverez partout le portrait, le buste ou la statuette de l'Empereur Napoléon."

Pour en revenir à la description topographique commencée et en finir avec elle, il faut dire que, de chaque côté, le salon s'ouvrait sur une aile divisée en deux chambres vastes et bien aérées. Deux de

ces chambres étaient meublées avec luxe; c'était le logement du maître de la maison. Les autres, situées dans l'aile opposée, étaient meublées confortablement et réservées aux amis et particulièrement aux capitaines et aux subrécargues¹⁴⁰, qui étaient en affaire avec lui.

L'édifice était entouré d'une galerie couverte, soutenue par des poteaux en bois dur, ornée de grands rideaux rayés, qui permettait de trouver l'ombre, de quelque côté que se présentât le soleil.

Il faut dire que le maître de la maison s'était montré tout-à-fait du pays, en sacrifiant largement au hamac. S'il n'y en avait qu'un et quelquefois, mais plus rarement deux, dans chaque chambre ou dans le salon, on en trouvait tout autour de la galerie; il n'y avait qu'à se laisser tomber pour en rencontrer un. Mais je me hâte d'ajouter qu'ils étaient en fine cordelette de carata, ce qui les distinguait de ceux qui se balançaient dans les autres cases du quartier.

Cet homme excentrique, et, je dois le dire, incompris par ses compatriotes et apprécié seulement par les étrangers, était un réfugié de la Côte-Ferme, qui, n'éprouvant aucun ressentiment contre la mère patrie, était venu demander un asile à Puerto-Rico, au moment où ses compatriotes proclamaient leur indépendance.

Il avait pris en Europe, où il avait passé quelques années, le goût de la vie confortable, et ce goût, loin de s'amender et de disparaître avec le temps et sous l'influence de l'exemple, n'avait fait que croître avec les moyens de le satisfaire.

Il se nommait Don Santiago Debeza. Sa figure était un mélange des types espagnol et indien.

A son arrivée dans l'île, où il s'était présenté, lesté de quelques milliers de gourdes, un hasard heureux l'avait conduit dans le quartier où j'ai la satisfaction de le présenter au lecteur.

Là, il avait acheté quelques terres, dans les hauteurs d'abord, et il s'était livré avec habileté et succès à l'exploitation des bois.

Après une vingtaine d'années de travail, il s'était assuré, au port de Naguabo, une sorte de monopole du commerce des bois durs

avec les îles étrangères, auxquelles il fournissait ces magnifiques queues de moulin¹⁴¹ qu'on ne trouve qu'à Puerto-Rico.

Il s'était construit, aussitôt qu'il l'avait pu, une demeure à sa convenance et il se livrait sans trop de fatigue à son travail, s'en reposait sur les bras robustes et exercés de vingt nègres, payés cher, mais choisis.

La plaine qui entourait le morne lui appartenait, et le Río Blanco qui y circulait, y faisait croître de belles herbes, au milieu desquelles s'ébattaient des chevaux de bonne race, des bœufs trapus et robustes qui descendaient les pièces de bois des hauteurs où on les avait abattues et débitées, et d'autres de plus grande taille, qui servaient à conduire ces bois au port de Naguabo.

Il avait été marié, mais il était veuf depuis longtemps. Il n'avait d'autre famille qu'un fils qu'il élevait dans ses principes de bien-être, sans s'inquiéter de développer son intelligence autrement que pour lui apprendre à vendre et à acheter habilement, de façon à ne jamais se trouver en perte.

Je me trouvais chez Don Santiago Debeza à la fin de 1857. J'y avais accompagné un capitaine qui était venu lui commander un chargement de bois, et la cordialité de son accueil, le bien-être dont je me trouvais entouré chez lui, l'admirable situation de sa demeure, les charmes de la campagne verte, arrosée par des eaux si claires, le savoir-vivre de mon hôte qui comprenait ce que tant d'hommes hospitaliers ne comprennent pas, qu'on peut être importun chez soi pour celui qu'on y reçoit, tout cela fit que je me fixai à Río-Blanco pour la moitié du temps que devait durer la descente des bois et leur embarquement, réservant le reste à mes amis suisses de Humacao.

Río Blanco est une magnifique vallée, située entre les hauteurs de Las Piedras et les premières montagnes du Luquillo. La plaine est vaste, luxuriante de verdure, arrosée dans tous les sens par la rivière et par mille ruisseaux qui la quittent dans certains endroits pour la rejoindre plus bas, et qui du sommet du morne de Don

Santiago Debeza la font voir partagée en îlots fleuris, de formes et de dimensions diverses, au milieu desquels bondissent les jeunes chevaux et ruminent silencieusement les grands bœufs.

Les hauteurs, du côté de Las Piedras, sont entièrement déboisées; on ne voit s'y élever que les longues colonnades des palmistes qui montent et descendent le long de la crête des mornes.

La Sierra de Luquillo est, au contraire, couverte de bois, et c'est la mine féconde dont Santiago exploitait les filons. C'est là qu'on peut juger de l'habileté incroyable des peónes espagnols et de la force des bœufs qu'ils emploient.

Qu'on s'imagine des pièces énormes de trente, quarante mètres de longueur, quelquefois plus, d'un équarrissage proportionnel, qu'il faut faire descendre des hauteurs souvent escarpées et longeant des précipices dans lesquels un mouvement mal calculé ferait rouler et briserait hommes et animaux.

Deux, trois paires de bœufs bien dressés, suivant la mesure de l'objet à descendre, un bon guide armé de l'aiguillon, à leur tête, deux hívaros ou deux nègres connaissant bien leur affaire, plantant où il le faut les piquets qui doivent servir de point d'appui à la pièce de bois, et cela va comme sur une route plane, les animaux sans jamais s'effrayer, les hommes sans perdre un instant leur sang-froid. Il semble qu'ils n'aient, ni les uns ni les autres, conscience des difficultés à franchir et des dangers auxquels ils s'exposent.

Cela se pratique tous les jours et plusieurs fois par jour, et, lors même qu'on y a assisté vingt fois, cet exercice dangereux paraît toujours invraisemblable, et on se demande comment il est possible qu'on brave aussi volontairement un péril qui semble inévitable.

Pourtant les accidents sont rares. On parle bien, — mais c'est la tradition, d'hommes et de bœufs, disparus dans des profondeurs d'où on n'a pu retirer leurs corps mutilés. Mais c'est si vieux que les modernes le mettent en doute, et Don Santiago Debeza, depuis plus de vingt ans qu'il se livre à l'exploitation des bois, par les bras

de ses *alquilados* ou de ses nègres, il est vrai, mais après l'avoir fait de ses propres mains dans les commencements, n'a jamais eu à déplorer d'accident de cette nature.

Le moment arriva où il fallait quitter l'hospitalité gracieuse que je recevais à Río Blanco. J'allai en chercher une, non moins agréable sous tous les rapports par lesquels se distinguait celle de Don Santiago Debeza, mais qui avait l'avantage de s'asseoir non seulement au milieu des douceurs du bien-être, mais encore de celles de l'esprit, de l'intelligence, et, surtout pour moi, d'une vieille et inaltérable affection.

J'avais pris congé de mon hôte, et, monté sur mon cheval bien embanastré, qui avait trouvé dans les savanes une hospitalité aussi plantureuse que celle qui avait accueilli son maître dans la maison, je cheminai lentement, suivant les sinuosités du Río Blanco.

Arrivé au gué, après lequel on s'engage dans les mornes de Las Piedras, par où j'avais à passer pour arriver à Humacao, je vis un cavalier s'avançant dans le sens opposé, allant d'où je venais.

Il me sembla bien d'abord reconnaître la monture du vieux *Samson* que sa force et l'abondance de sa crinière ont rendu digne du nom qu'il portait. C'était bien lui et le cavalier était son maître, M. S ...¹⁴²

Derrière venait un petit nègre monté sur un cheval embanastré.

Je franchis la rivière et me trouvai bientôt auprès de M. S...

Après nous être serré affectueusement la main :

— Eh! diable! Où allez-vous ainsi? me dit-il avec ce léger accent helvétique qui va si bien à l'expression bienveillante de sa physiologie.

— Mais vous devriez le deviner, je vais chez vous.

— Eh! d'où venez-vous, alors?

— Je viens de chez Don Santiago Debeza, où je vous ai oublié pendant un mois, au milieu de l'abondance de son hospitalité et de la beauté de ses campagnes. Mais, vous-même, que venez-vous faire, si loin de votre centre dont vous vous écarterez si difficilement?

— Moi, je vais accomplir une triste mission.

— Bien, je vois ce que c'est; vous allez porter assistance à quelqu'un; j'aurais dû le deviner: vous ne vous déplacez que pour cela. Quand je serai quelque part d'où je ne voudrai pas sortir et où je désirerai vous voir, je vous ferai dire que je me meurs.

— Le pauvre diable que je vais voir se meurt en effet, et sa fin est d'autant plus triste, qu'il meurt de maladie morale, plus encore peut-être que de son mal physique. Eh ! mais, vous le connaissez: c'est cet homme toujours errant, que vous appeliez, ou qui se faisait appeler *Sisyphé*.

— Sisyphé! mon pauvre Sisyphé ici, et malheureux et mourant! Je ne me pardonne pas de ne l'avoir point deviné. Mais, ajoutai-je, en tournant bride, puisque c'est par là qu'il faut aller pour le trouver, je vous accompagnerai et nous retournerons ensemble chez vous. Mais dites-moi ce qui est arrivé à cet excellent homme, que j'aime comme un frère, que j'étais habitué à rencontrer partout où j'allais, et que je n'ai pas revu depuis huit ou neuf années qu'il a quitté subitement Saint-Thomas, à la suite d'un grand chagrin.

Nous nous mîmes en route, et, pendant que nous cheminions, M. S... me dit:

— Je n'ai connu la présence de votre ami dans l'île, qu'il y a deux ans, et cela par hasard. Il paraît qu'il y était venu à peu près à l'époque dont vous parlez et qu'il s'y était établi sous un nom d'emprunt. Il est arrivé ici avec un passeport de Saint-Thomas, sur lequel il était désigné par le nom de Pierre Collineau, et là où nous allons, on ne lui connaît que ce nom, sous lequel il a pris sa carte de domicile à Saint-Jean. C'est donc, comme je vous le disais, par hasard que j'ai été instruit de sa présence ici, il y a deux ans. J'allais visiter des terres que je voulais acheter de l'autre côté du Luquillo. J'étais avec mon fils Paul, nous avions dépassé de beaucoup l'endroit où nous nous trouvons dans ce moment, lorsqu'un grain terrible est venu nous assaillir. Pas moyen de nous abriter sous les arbres que le vent

secouait de telle façon que les feuilles ne conservaient pas une goutte d'eau. Pas moyen, — car nous étions trop éloignés, de nous réfugier sous le toit hospitalier de Don Santiago Debeza. Nous étions couverts de nos *ponchos* qui nous garantissaient seulement les épaules et les bras. Je proposai à Paul de continuer à la grâce de Dieu et de nous en reposer sur lui pour trouver un abri ; il est vrai que nous ne pouvions guère faire autrement.

Nous avançons péniblement, éclairés seulement par la lueur fugitive des éclairs, lorsqu'arrivés dans la clairière, de l'autre côté du morne que vous voyez là-bas, au détour d'un sentier, nous nous trouvâmes auprès d'une grande case bien fermée, mais à travers les fentes de laquelle nous aperçûmes de la lumière et entendîmes un bruit de voix. Je frappai et comme on devina des voyageurs égarés, on se hâta d'ouvrir et de nous inviter à entrer.

Quel fut mon étonnement, lorsque je pus voir autour de moi, de reconnaître dans celui qui nous avait ouvert, votre ami Sisyphé.

Il me reconnut aussi, et, sans explication, se jeta dans mes bras en murmurant des excuses dont je ne comprenais pas le sens.

Il ne se doutait pas que le hasard seul avait amené notre rencontre et pensait que j'étais venu, sachant qu'il était là.

Ce malentendu fut promptement expliqué et bientôt je sus qu'à la suite du grand chagrin qu'il avait éprouvé à Saint-Thomas, il avait changé de nom et était venu se réfugier à Puerto-Rico.

Il m'apprit ce qui lui était arrivé et me dit que j'étais surtout la cause de son changement de nom ; qu'il savait que je ne manquerais pas, lorsque je serais instruit de sa présence dans l'île, de l'inviter à venir à la maison ; qu'il sentait les efforts qu'il aurait à faire pour résister et refuser, mais que son éloignement était nécessaire parce qu'il craignait que la vue de ma maison ne réveillât trop vivant, un souvenir qu'il voulait éteindre.

Il voulait parler de la pauvre petite fille de Saint-Thomas qui a séjourné quelque temps sous mon toit et que son misérable père

qui se faisait appeler *Pas-de-Chance*, a enlevée à l'affection de mes filles avec autant de brutalité qu'il en a mis à la ravir au dévouement tout à fait paternel de cet excellent homme.

Depuis, nous nous sommes revus souvent, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à Naguabo, à Las Piedras, au bourg d'Humacao, jamais chez moi.

Pourtant, il paraissait heureux que nous nous fussions rencontrés, et il n'y avait pas de semaine qu'il ne se rappelât à notre souvenir par quelque attention délicate. Il envoyait à ma femme et à mes filles des fruits qu'il savait être rares dans notre quartier, des orchidées en fleur, qu'il trouvait dans les forêts et qu'il arrangeait avec un goût parfait, dans des morceaux de tronc de fougère arborescente. Dans la saison où les ramiers sont gras, nous en recevions des banastres pleines, et nous lui avons dû de manger souvent les écrevisses colossales, qu'on ne trouve que dans les lagunes du Luquillo.

J'allais chez lui le plus souvent que je pouvais, pas assez souvent, hélas!... car il avait bien besoin des conseils d'un ami sévère, qui se chargeât de diriger sa conduite.

Cet homme, comme vous le savez et comme vous avez été souvent à même de vous en convaincre, cet homme est tout cœur. C'est par là qu'il a toujours souffert, c'est par là qu'il doit mourir.

Combien de fois son pauvre cœur a-t-il été froissé, brisé, meurtri! A peine la blessure était-elle cicatrisée, qu'il travaillait à s'en ouvrir une nouvelle.

Un hasard malheureux l'a remis dès son arrivée ici, aux prises avec la fatalité qui le poursuit, et je crains bien qu'il ne soit arrivé au bout de ses forces; sa pierre est bien lourde, hélas!

Il revenait de San-Juan où il était allé prendre sa carte de domicile, et s'était arrêté pour s'y reposer dans une petite tienda, établie hors du bourg de Gurabo, à quelques mètres de la muraille d'enceinte du cimetière.

Comme il était assis devant la porte, fumant son cigare après

déjeûner, vint à passer un enterrement de la campagne, qui sortait de l'église. Quatre nègres portaient le corps et une vingtaine d'autres suivaient. Mais immédiatement derrière le cercueil marchait un négrillon d'une douzaine d'années, chétif, grêle, ayant la couleur plombée des nègres de mauvaise constitution. Il pleurait à chaudes larmes et ses sanglots troublaient seuls le silence qu'observaient les porteurs et les assistants.



Legrand interrogea un de ceux-ci et apprit que le corps qu'on portait en terre était celui d'une négresse esclave de Don Tito R., habitant du quartier, que l'enfant était son fils et que l'assistance se composait de l'atelier de l'habitation.

Une inspiration qu'il crut bonne lui vint à l'esprit. Il sauta sur son cheval et se rendit chez Don Tito, qui demeurait à une courte distance.

Il offrit d'acheter le négrillon, et ne laissa pas ignorer au maître que ce qu'il faisait était une œuvre de sentiment, et qu'il ne venait pas lui proposer *une affaire*.

Il achetait cet enfant, non pas, disait-il, pour faire un esclave, non pas pour le faire travailler à son profit. Il ne voulait le posséder que pour l'affranchir immédiatement, pour en faire un homme, parce qu'il lui semblait digne d'en devenir un.

Son esprit, qui montait dans les nuages dès qu'il s'agissait de faire le bien, l'entraînait dans la voie où il s'engageait toujours avec passion.

Cet enfant, suivant le cercueil de sa mère avec l'expression d'une douleur réelle, contrastant avec les démonstrations exagérées ordi-

naires aux nègres en pareille circonstance, l'avait ému profondément. En un moment, il s'en était fait un idéal, et son ardente imagination, qui s'élançait dans les espaces infinis, y entraînait cet affreux négriillon, qu'elle associait à ses rêves d'avenir.

L'Espagnol madré savait que le négriillon se portait mal, que, privé des soins de sa mère, il lui retombait naturellement sur les bras, et qu'il fallait le soigner s'il voulait le conserver. Il savait aussi que, dans l'état actuel, il n'en pouvait tirer aucune utilité, ni pour le service de sa maison, ni pour ses animaux. Il feignit d'hésiter quelques instants, parla du regret qu'il aurait à se défaire d'un esclave né sur son habitation, et, enfin, paraissant céder à une pensée généreuse, il consentit à la vente et se fit payer le négriillon malingre, le prix d'un nègre adulte et bien portant. Legrand resta deux jours dans le quartier pour accomplir toutes les formalités légales et bien cimenter son marché, et il partit ensuite avec sa conquête.

Hélas! que de douleurs il se préparait, que d'amertumes il allait trouver dans cette bonne action!

Le négriillon, inconsolable, fut bientôt consolé par son changement de condition, et il se fit vite à être bien vêtu, bien nourri, à n'être jamais maltraité, et surtout, surtout, à n'être astreint à aucun travail.

Legrand voulait le laisser *se refaire*, avant d'exiger de lui quoi que ce fût. Ce qu'il voulait lui demander, ce n'était pas un travail de serviteur. Je vous le répète, il n'avait pas voulu se donner un domestique, en achetant ce rejeton d'Africains; il avait espéré se donner un fils, un être à aimer. Et comme il avait été témoin des regrets exprimés par l'enfant sur la tombe de sa mère, il crut que la reconnaissance pouvait se loger sous cette peau noire, et qu'il ne saurait manquer d'y trouver de l'affection. Un peu d'affection, voilà ce qu'a toujours demandé ce pauvre homme, pour l'obtenir si rarement, lui qui, dans le cours de sa triste carrière, en a si généreusement prodigué de tous côtés.

Le fils adoptif de notre ami était un digne descendant des enfants

de Cham; il avait tous les vices de sa race, et n'avait pas les quelques qualités qu'on y rencontre quelquefois.

Les qualités des nègres sont généralement passives; leurs vices et leurs défauts seuls ont de l'activité. Un bon nègre est un nègre silencieux et inoffensif; s'il n'a pas de défauts, il a suffisamment de qualités. Ceci, du reste, ne doit pas lui être reproché: c'est la conséquence naturelle de l'état d'esclavage qui établit entre les deux races une hostilité cachée, mais réelle et vivace.

Le nègre et le blanc, dans quelque condition qu'ils se trouvent, c'est toujours l'esclavage et la possession en présence; que ce soit effectif, comme cela existe encore dans les colonies espagnoles, ou seulement traditionnel comme dans les Antilles anglaises et françaises.

Pour obtenir quelque chose de celui qui voulait être pour lui, seulement un père ou un bienfaiteur, cet enfant ne manquait jamais de prendre l'air calin que les nègres se donnent si facilement et de l'appeler: *mi amo*, mon maître.

Cela fâchait notre ami au dernier point. Ce mot de maître l'exaspérait, et il eut à lutter bien longtemps pour obtenir de l'enfant qu'il ne le prononçât pas.

Son affection n'était pas égoïste, et tout en aimant son fils adoptif et désirant en être aimé, il ne voulait pas que cette affection fût absorbante. Il voulait en faire un homme, un homme qui pût occuper sa place dans la société, et lui donner en travail ce qu'il lui demanderait en bien-être. Comme son dévouement est toujours absolu, il avait bien fait le projet de laisser à cet enfant tout ce qu'il possédait, ce qui n'est pas grand'chose, il faut le dire: deux ou trois carrés de terre et quelques bestiaux; mais ce qu'il voulait lui mettre entre les mains, c'était surtout un moyen assuré de vivre, un état.

Il tenta d'abord d'éclairer cette intelligence encore enveloppée dans les limbes de l'ignorance native. Il essaya de lui apprendre à lire et à écrire, pour en arriver à l'étude des langues dont il possède

plusieurs.

En même temps, comme il manie habilement toutes sortes d'outils, il voulut en faire un charpentier et un constructeur habile. Son esprit enthousiaste s'exaltait à la pensée de former un homme; il voyait déjà son élève en appelant à la géométrie, étonnant les gens du pays, et s'imposant par sa science et malgré sa couleur, pour les constructions d'édifices publics et de maisons de propriétaires riches.

Mais ses efforts devaient se briser, non pas devant l'inintelligence, car les nègres sont généralement intelligents, mais devant une volonté de ne pas apprendre, plus forte que celle qu'il avait d'enseigner.

Il n'obtint rien, pas même de montrer à ce misérable les éléments de la lecture. Et, malgré tout cela, il trouve dans son cœur indulgent des raisons spécieuses, mais qu'il croit bonnes pour excuser cette nature ingrate.

Pour abréger ce récit, je vous dirai que ce nègre qui s'appelait, lorsqu'il était esclave, *Josepb* ou *Pepe*, et auquel, en l'affranchissant, il a donné son propre nom pour nom patronymique, que ce nègre a grandi dans l'ignorance, dans l'oisiveté, et acquis, par suite de la faiblesse de son père adoptif, tous les vices qu'il est possible de contracter dans ce pays.

Il vole son bienfaiteur pour acheter des coqs et parier; il est joueur, libertin. Quoique l'ivrognerie soit assez rare dans le pays, il deviendra ivrogne, s'il trouve l'occasion d'ajouter ce nouveau vice à son bagage déjà considérable

J'ai bien souvent cru de mon devoir d'ouvrir les yeux de notre ami sur ce sujet. Mais lorsque j'ai vu que je le froissais, que je n'arriverais à rien, j'ai compris qu'il était incorrigible et ne guérirait jamais de son indulgence incurable. Alors j'ai observé le plus profond silence sur le motif de nos discussions. Depuis longtemps je ne lui ai pas dit un mot de son protégé, et, de son côté, il ne prononce jamais son nom odieux devant moi.

Il y avait quelques mois que je ne l'avais vu, lorsqu'un de ses

voisins est venu hier me dire qu'il était malade, très-gravement malade, et que je ne pouvais trop me hâter d'accourir auprès de lui. Me voici donc; et comme j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, au lieu d'un visage d'ami, il aura le plaisir d'en voir deux, tout à l'heure, car nous approchons de sa demeure, qui est au détour du sentier que nous suivons.

A une centaine de pas environ, nous tournâmes à droite et nous vîmes une grande case.

— C'est ici, me dit M. S

Le devant de cette case était soigneusement balayé, et une vingtaine de coqs *taillés*¹⁴³ pour le combat étaient attachés à de petits piquets plantés en terre, à une distance suffisante les uns des autres, pour que les belliqueux volatiles ne pussent s'attaquer.

Un jeune nègre bien vêtu était accroupi au milieu d'eux et paraissait s'occuper des soins minutieux qu'on leur prodigue à l'époque des combats.

Quand nous arrivâmes devant l'escalier, il se leva, vint à nous et dit avec arrogance, en se posant devant la première marche, comme pour barrer le passage: *Que quieren ?* que voulez-vous?

M. S..., sans lui répondre, nous fit place, en le poussant et le faisant reculer de quelques pas, et nous entrâmes.

Le nègre fit un mouvement agressif et jeta sur mon compagnon un regard haineux. Je l'entendis murmurer quelques paroles menaçantes, mais il ne nous suivit pas et retourna à ses coqs.

Je suivis M. S ... , et nous traversâmes une grande salle entièrement vide de meubles, et dans laquelle se balançait seulement un hamac délabré. Une paire de banastres, finement tressées, étaient jetées dans un coin avec la *rodilla* et l'*apparejo*, toutes deux en paille très-déliée. Auprès, étaient attachés deux coqs qui n'étaient pas encore *taillés* et qui, à en juger par leur apparence, devaient être de haute race.

Au bruit que nous fîmes en entrant, nous entendîmes une voix

faible sortant de l'intérieur, qui appelait : *José, José*, avec une expression désespérée.

Nous entrâmes dans cette chambre, et un triste spectacle s'offrit à nos regards.

Une sorte de squelette, que je ne reconnus pas d'abord, était couchée à terre sur une peau de bœuf. Un vieux manteau, jeté sur lui, ne couvrait qu'à demi ses membres décharnés.

Il étendait son bras amaigri vers un coui ou petite calebasse qu'il ne pouvait atteindre.

Quand nous fûmes à la porte, nous entendîmes sa voix dire, avec une expression navrante de doux reproche : — *Oh! José, José, hijo mio, me muero de sed!* Oh! Joseph, Joseph, mon fils, je meurs de soif!

Je m'élançai pour lui donner le vase qu'il cherchait vainement à atteindre; il était vide.

Mais lorsqu'au lieu de la main noire qu'il attendait, il en vit une qui indiquait une autre origine que celle de José, il leva péniblement les yeux ; son regard rencontra le mien ; il me reconnut, ainsi que mon compagnon qui s'était rapproché. Il poussa un faible cri, et sa tête retomba sur son oreiller. Hélas! cet oreiller, auquel l'usage avait donné la dureté du bois, était un mauvais sac rempli de coton de fromager, que les Espagnols appellent *guan*.

Nous cherchâmes de l'eau partout dans la chambre sans pouvoir en trouver. Nous allâmes à la fenêtre et nous appelâmes José, qui se contenta de se retourner et de répondre à notre appel, en nous montrant ses dents blanches et riant d'un air narquois.

Enfin, nos recherches nous firent découvrir une petite jarre à moitié pleine d'eau de pluie, qu'y amenait une gouttière en bambou.

Nous en jetâmes quelques gouttes à la figure du malheureux, qui revint à lui et nous regarda avec étonnement.

Il but avec avidité et ses mains tremblantes serraient les nôtres sans qu'il lui fût possible d'articuler une parole. Il semblait être sous l'empire d'un rêve, et lorsque ses esprits parurent reposés, qu'il dût

croire que c'était bien une réalité et que nous étions là en personne, deux grosses larmes tombèrent lourdement de ses yeux creusés par la maladie.

Nous pûmes alors constater les ravages que le malheur avait faits sur notre pauvre ami.

Sa figure était décharnée et n'avait littéralement que la peau sur les os. Ses bras amaigris sortaient des manches déchirées d'une chemise délabrée, qui montrait à nu sa poitrine, dont les os faisaient saillie. Sa barbe, longue et inculte, témoignait du manque complet de soins et d'un déplorable abandon. Ses cheveux que j'avais connus châains et abondants et qui avaient toujours été remarqués pour leur épaisseur peu commune, dans un pays où la chaleur occasionne presque généralement une calvitie prématurée, ses cheveux devenus rares et presque disparus du sommet de sa tête, tombaient le long de ses joues en deux mèches d'un gris sale.

C'était le plus navrant spectacle de la misère et de l'abandon.

M. S. me prit à part et me dit :

— Nous ne pouvons le laisser dans cet état. Je me félicite d'avoir été averti à temps et de vous avoir rencontré, sans quoi il serait mort, privé de la triste consolation d'avoir auprès de lui quelqu'un qui l'aime. Ce pauvre diable ne peut rester plus longtemps ici. Je vais écrire un mot à Don Santiago Debeza, et dans une heure, nous aurons deux forts nègres et un hamac et nous le transporterons à la maison. Au moins là, il trouvera des soins convenables et il n'épuisera pas le peu de forces qui lui restent, à tâcher d'atteindre un vase vide.

Il déchira un feuillet de son portefeuille et écrivit à Don Santiago Debeza, pour lui faire connaître le besoin que nous avons de son assistance, et il expédia son domestique, auquel il recommanda d'aller et de revenir promptement.

Puis nous revînmes auprès du malheureux Legrand, que nous ne pouvions regarder sans un serrement de cœur.

Il n'y avait pas le moindre médicament dans la maison, pas même une fiole vide qui indiquât qu'on en eût usé.

J'avais, par bonheur, une gourdine que mon hôte généreux de Río Blanco avait remplie d'excellent rhum ; nous en versâmes quelques gouttes sur les lèvres arides de notre Sisyphe ; ce cordial parut le ranimer un peu.

Il parvint à s'asseoir sur sa misérable couche et encore ne pouvait-il rester dans cette posture sans être soutenu. Il essaya de parler, mais sa voix était tellement faible, que nous entendions à peine les mots qu'il articulait avec difficulté.

— Je suis bien mal, mes amis, nous dit-il, mais ce ne sont pas les soins qui me manquent, je vous assure, José est plein d'attentions pour moi.

Pendant qu'il parlait ainsi, j'entendis un bruit de pas de chevaux au dehors. Je m'approchai de la fenêtre et je vis trois jeunes gens qui venaient d'arriver, suivis de trois nègres portant chacun sur l'épaule, un bambou de deux ou trois mètres. Ils avaient mis pied à terre quand j'allai à la fenêtre, et ils étaient occupés à détacher les coqs de leurs piquets. Ils mettaient chaque volatile dans un sac de toile qu'ils suspendaient par un cordon aux bambous que les nègres portaient sur



l'épaule. Chacun de ceux-ci en prit huit à dix, et, lorsqu'ils furent chargés, un des jeunes gens leur dit quelques mots que je n'entendis pas et les porteurs se mirent en route.

Puis ils appelèrent José, qui sortit de la maison, portant le harnachement fin que j'avais remarqué dans la salle. Il le mit sur le dos d'un beau cheval noir qui hennissait et grattait la terre avec ses pieds fins, tournant autour d'un poteau auquel il était amarré.

Il apporta à ses compagnons des épis de maïs dont ils remplirent leurs banastres. Lui-même mit dans les siennes les deux coqs non *taillés* ¹⁴³ et étendit sur son harnachement un ample manteau d'un beau drap bleu de ciel doublé de rouge. Après avoir donné du feu à ses compagnons, il alluma lui-même son cigare et ils partirent.

Je fis un signe à M. S. qui vint à la fenêtre et les vit s'éloigner rapidement, laissant derrière eux une traînée de fumée.

Bientôt après arrivèrent les porteurs que Don Santiago Debeza s'était empressé de nous envoyer. Au lieu de deux qu'on lui avait demandés, nous vîmes arriver quatre nègres robustes dont les torses musculeux inspiraient toute confiance pour le service qu'on avait à leur demander.

Comme nous nous y attendions bien, notre malheureux ami opposa une vive résistance. Malgré sa faiblesse, il refusa avec énergie de se laisser porter à l'Habitation suisse. Il nous affirma que José avait les plus grands soins de lui.

M. S... voyant qu'il fallait trancher dans le vif pour sauver ce malheureux, s'il était possible, lui parla avec sévérité. Il lui dit qu'il nous trompait en affirmant que son fils adoptif lui donnait tous les soins qui lui étaient dus. Nous allâmes donc au fait en lui faisant voir que la maison était vide de meubles et qu'il était impossible que lui, l'homme bien élevé que nous connaissions, eût un intérieur aussi sordide, par sa volonté; qu'il devait avoir été dépouillé.

Nous ouvrîmes deux ou trois placards destinés à contenir du linge et des vêtements. Le linge manquait entièrement. Tout le vestiaire

de notre pauvre ami se composait d'une vieille *twine*¹⁴⁴, d'un pantalon dont il eût été difficile de déterminer l'étoffe, d'un chapeau impossible, pendus à des clous, dans un coin obscur de la chambre.

Nous lui dîmes à quelle occupation José se livrait, lorsque nous étions arrivés, et qu'il l'appelait vainement pour lui demander de l'eau. Nous lui racontâmes enfin le départ de José et l'abandon odieux dont nous venions d'être les témoins.

Il écoutait tout cela dans une attitude de douleur difficile à décrire, enfin il se couvrit le visage de ses mains, resta quelques instants immobile et des sanglots qu'il cherchait vainement à étouffer, soulevaient sa poitrine.

— Il est bien jeune, bien jeune, dit-il enfin, mais il ne manque pas de cœur.

Nous n'essayâmes plus de lutter contre cette indulgence obstinée, mais nous lui arrachâmes son consentement pour qu'il se laissât transporter dans un lieu où il serait soigné.

Avant de prendre nos dispositions de départ, nous voulûmes faire une dernière perquisition pour voir si nous ne découvririons pas quelques vêtements autres que les guenilles sordides suspendues dans la chambre de Legrand.

Nous ouvrîmes avec quelque peine une porte que nous n'avions pas remarquée d'abord, donnant entrée dans une petite chambre qui ouvrait sur la salle. Cette chambre était meublée d'un bon *cadre* ou lit de sangles, sur lequel s'étendait un oreiller dont le *guan* était aussi la matière première, il est vrai, mais souple et moelleux. Un hamac en corde fine pendait à deux solives du plafond et une grande malle neuve était posée sur quatre pieds qui l'isolaient du plancher où pouvaient rôder les insectes malfaisants et destructeurs. Nous essayâmes de la soulever; elle était lourde et paraissait pleine. Elle était fermée par un gros cadenas et une serrure. Nous devinâmes que cette chambre était celle de José. Pourtant nous traînâmes la

malle dans la chambre de notre ami, disposés à forcer la double fermeture, pour peu qu'il nous y autorisât.

Dès qu'il vit l'objet que nous traînions, il nous dit avec un tremblement dans la voix et dans ses mains débiles qu'il éleva vers nous :

— C'est la malle de José, n'y touchez pas, je vous en supplie. C'est la malle de José; remettez-la dans sa chambre, qu'il ne voie pas qu'on y a touché. Je vous suivrai, mais, par grâce, remettez la malle.

Nous fîmes ce qu'il désirait. Nous refermâmes la porte de la chambre, dont le principal ornement était le portrait du nègre en photographie coloriée, dans une pose des plus prétentieuses, orné d'une cravate bleu de ciel, d'un habit également bleu et à boutons d'or, d'un gilet brodé de fleurs voyantes sur lequel serpentait une chaîne de montre dont l'extrémité laissait pendre un flot de breloques d'or, d'argent et de pierres de toutes couleurs.

Je me sentis pris de l'envie de briser cette image d'un misérable, mais la pensée que j'affligerais notre pauvre ami retint ma main et je laissai tout dans l'état où nous l'avions trouvé.

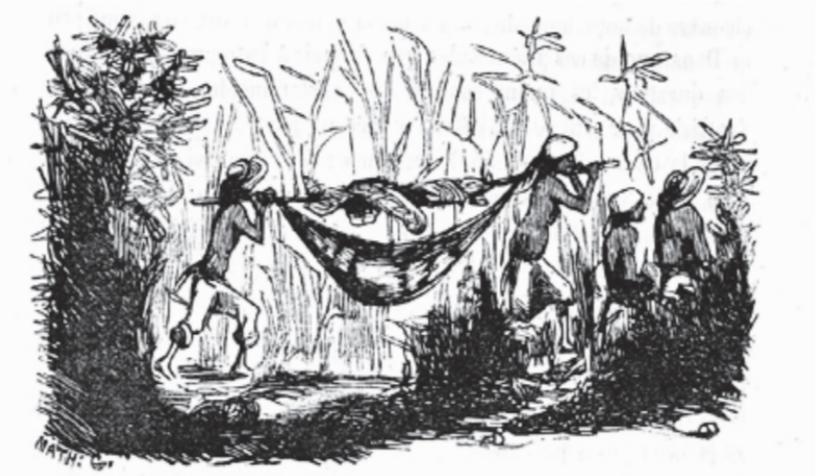
Nous étendîmes avec soin notre malade sur le grand hamac de coton anglais que nous avait envoyé Don Santiago Debeza. Nous ne voulûmes pas le couvrir des vêtements sordides que nous avions trouvés chez lui. Nous prîmes seulement son oreiller que nous arrangeâmes le plus commodément qu'il nous fût possible sous sa tête et nous le couvrîmes, moi de mon manteau, M. S de son *poncho*. On passa le bambou dans l'anneau d'étoffe qui se trouve à chaque extrémité, au-dessus des rabans, et deux des nègres en prirent chacun un bout et se le posèrent sur l'épaule.

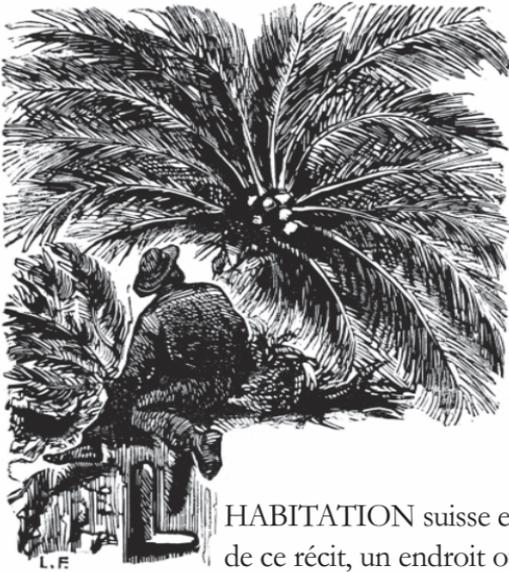
Nous avons eu soin d'écarter autant que possible les deux extrémités du hamac, de sorte que notre malade était étendu à son aise, bien couvert, abrité du soleil par de grandes feuilles de bananier qui formaient une sorte de toit sur sa litière improvisée.

Nous nous mîmes en route, les nègres avançant d'un pas rapide, nous les suivant par derrière, et trois heures de marche nous condui-

sirent à notre destination.

Alors notre pauvre ami put reposer sur un bon lit, enveloppé d'une ample moustiquaire, étendre ses membres amaigris entre des draps blancs et voir tout autour de lui le bien-être et la sollicitude se manifester par les détails du mobilier qui l'entourait, par des visages affectueux, par des regards bienveillants, à l'affût de tous ses désirs et de tous ses besoins.





HABITATION suisse est et était, surtout à l'époque de ce récit, un endroit où il était facile d'entrer, mais d'où on ne sortait pas aussi aisément.

L'hospitalité accueillait le voyageur que sa volonté ou un hasard heureux y conduisait, et la douce contrainte qu'elle exerçait sur ses résolutions, faisait qu'après quelques jours passés dans ce milieu, où tout se réunissait pour le charme, il ne savait comment faire pour reprendre sa route. J'en ai connu qui, venus pour y passer huit jours, y sont restés quatre mois et plus.

Quand on suit la grande route de Guayama, venant de la playa de Humacao, après avoir franchi la zone de poussière épaisse où ne croissent que les pervenches roses, après avoir laissé derrière soi l'Habitation Mas-Farrer, dont les cannes poussent à droite sur un

morne aride et pierreux, à gauche dans des marécages, après avoir franchi le Caracurillo, dont la roche basaltique use les sabots des chevaux, on entre dans la plaine de Humacao proprement dit.

Là s'étendent d'immenses champs de cannes vertes sillonnées en quelques endroits seulement par des haies de *mahaguas*, par quelques cours d'eaux et par des rangées sinueuses de grands palmistes.

Après avoir dépassé quelques *estancias*, dont les grands bœufs ruminent silencieusement au milieu des touffes plantureuses de *malojillo* et d'herbe de Guinée, on arrive à un endroit où la route forme un angle obtus pour continuer jusqu'au bourg.

Là, vous avez à gauche l'Hacienda de Don Modesto Luzinari, dont le cuartel, la sucrerie, le moulin à vapeur, la maison de maître, se montrent crûment au regard, sans être voilés par aucun arbre. Sans pousser jusqu'à cet établissement important, on comprend à son aspect général, que c'est l'exploitation proprement dite, le travail sans accompagnement du bien-être.

À droite, à une centaine de pas avant d'arriver à l'angle, on voit un fourré d'arbres de toutes sortes, au milieu duquel se dessinent gracieusement les feuilles découpées des cocotiers et les troncs élancés des palmiers arcs.

On ne voit que cet amas de verdure, mais on comprend qu'il doit receler quelque chose. On sent que ces arbres n'ont pas poussé là, au hasard, et qu'une main habile et intelligente en a dirigé l'harmonie.

Au milieu de ce fourré, s'ouvre sur la route un large sentier, dont deux énormes chaudières à sucre renversées sont les bornes. On s'engage dans une double rangée de cocotiers peu élevés, mais dont le feuillage touffu forme, en se réunissant, une allée ombragée où les rayons du soleil percent difficilement. Le terrain s'élève en pente douce et se garnit, outre les cocotiers, de magnifiques touffes de magueys, aux feuilles aiguës, dont les flèches jettent à droite et à gauche leurs fleurs alternées. Au sommet du mornet qui couronne l'allée légèrement sinueuse, vous trouvez à gauche la rhumerie, la

sucrerie, le moulin, au fond les cases à nègres.

À droite, vous voyez une maison couverte en tuiles concaves, entourée d'une galerie couverte, à laquelle on arrive par un escalier d'une vingtaine de marches.

Saluez, quand vous arrivez là; vous êtes devant une demeure hospitalière, dans laquelle on est entré quelquefois et souvent, triste et découragé, d'où l'on n'est jamais sorti sans avoir l'espérance au cœur. Vous êtes devant un de ces lieux de prédilection où l'on doute de l'égoïsme, où, quelques déceptions que l'on ait subies, quelques trahisons par lesquelles on ait eu le cœur brisé, on cesse de croire que la méchanceté humaine soit une chose absolue.

À gauche de la maison, en faisant face à la route, un jardin entretenu avec le plus grand soin, dessiné avec un goût parfait, permet dans un espace relativement restreint, de longues promenades, tant les sinuosités des allées ont été ingénieusement disposées. Au milieu, s'élève un pavillon octogone, couvert en herbes compactes, palissadé à hauteur d'appui de treillages en lattes de palmiste, à travers lesquelles serpentent des lianes sauvages qui vont porter jusque sur le toit leurs clochettes de toutes couleurs.

Un cercle de cocotiers entoure ce pavillon, le protège contre le grand vent et ne laisse filtrer à travers les lanières de ses grandes feuilles, qu'une brise légère et rafraîchissante.

On avait logé notre ami dans une petite chambre au rez-de-chaussée de la maison, du côté du jardin.

Lorsqu'on ouvrait sa fenêtre, le matin, la brise d'est lui apportait le parfum de toutes les fleurs dont les vives couleurs étaient multipliées par les perles et les pierres précieuses qu'y avait déposées la rosée de la nuit.

Peu de jours suffirent pour amener une amélioration sensible dans l'état de Legrand. Le bien-être et la bienveillance dont il était entouré triomphèrent promptement de son mal physique, et son cœur si souvent brisé battit en repos au milieu des attentions délicates

de la plus ingénieuse amitié.

Il ne tarda pas à pouvoir s'asseoir sur son lit, à causer avec nous qui faisons mille efforts pour ramener la joie sur son visage et le sourire sur ses lèvres.

Il prit avec quelque plaisir les aliments choisis qu'on lui offrait.

Sa barbe inculte tomba sous le rasoir, et nous commençâmes à retrouver le visage de notre ami dans la double expression de reconnaissance qui animait sa physionomie.

Je ne donnerai pas son bulletin sanitaire jour par jour, je dirai seulement qu'à l'expiration de la quinzaine, il était debout, qu'il marchait, un peu péniblement, il est vrai, mais enfin, qu'il pouvait faire quelques promenades dans le jardin, que bientôt ces promenades se prolongèrent dans la campagne et qu'enfin on put croire que le retour à la santé était complet.

Le moment de mon départ approchait et j'allais me mettre en route en toute tranquillité d'esprit, laissant mon pauvre ami dans les meilleures conditions, le laissant surtout confié aux soins de l'amitié la plus intelligente et la plus dévouée.

Il retrouvait la même sollicitude qui avait entouré sa petite protégée et qu'on reportait sur lui. Les quatre anges qui avaient veillé sur l'enfant entouraient de leurs soins et de leur vigilance celui qui avait essayé d'en être le père adoptif. On avait poussé l'attention jusqu'à mettre dans sa chambre le berceau que la petite fille avait occupé, qu'il avait d'abord refusé de voir et qu'il regardait maintenant avec le sentiment d'une douce tristesse.

Une circonstance, dont le hasard me rendit témoin, me fit cependant ajourner mon départ.

Devant la partie de la chambre de Legrand qui regardait le jardin, se trouvait un banc de bois au-dessus duquel s'ouvrait une fenêtre exposée à l'Est. Lorsque la fenêtre et la porte étaient fermées, lors même que celle-ci était ouverte, quelqu'un pouvait être assis sur le banc sans que, de l'intérieur, on s'aperçût de sa présence. Une autre

fenêtre s'ouvrait sur la façade tournée du côté de la route et devant laquelle passait l'allée qui venait du dehors.

J'étais assis un matin sur ce banc, lisant et recevant les rayons du soleil levant que Legrand avait cherché à éviter en fermant sa fenêtre. Je m'étais mis là sans qu'il le sût, demeurant silencieux, non pour l'observer, mais par crainte de le déranger, parce que je savais qu'il reposait sur son lit.

Mon attention fut éveillée par le pas lent d'un cheval qui s'avavançait et qui s'arrêta devant la fenêtre de la façade. Puis, s'éleva la voix bien connue d'un mendiant importun, comme le sont tous les mendiants de Puerto-Rico, qui annonçait sa présence par la formule d'usage : — *Alabado sea el santissimo Sacramento del altar; una limosna para un pobre*, loué soit le saint Sacrement de l'autel, une aumône pour un pauvre !

Je ne me dérangeai pas, ne voulant point céder à l'importunité qui n'aurait pas manqué de m'arracher une aumône, si je m'étais montré. Mais j'entendis Legrand se lever précipitamment, courir à la fenêtre et interpeller le mendiant, presque à voix basse :

— *Que hay, Pedro?* lui dit-il. Qu'y a-t-il, Pierre?

— *Aquí me manda el niño Pepe.* Le petit José m'envoie auprès de vous.

Je continuerai le dialogue en français, le texte espagnol ne devant pas présenter grand intérêt au lecteur. J'entendis la voix de Legrand qui continuait :

— Parle bas. Et comment se porte-t-il, le pauvre enfant?

— Mal. Il est bien triste, parce qu'il ne vous voit plus; il ne peut ni boire, ni manger, ni dormir. Et, du reste, comment pourrait-il boire et manger, il n'a plus un réal; vous l'avez abandonné sans lui rien laisser. Quant à dormir, je puis vous en parler avec connaissance de cause, puisqu'il couche dans ma case et que je l'entends toute la nuit se tourner dans son hamac, tellement qu'il y a deux ou trois nuits, la corde s'est cassée et il s'est blessé à la tête et au bras. Mais

enfin, on y a remédié, grâce à Dieu. On a quelquefois de vrais amis. Enfin, comme je vous le dis, il passe les nuits à pleurer, à se désoler, et comme le sommeil ne vient pas lui faire oublier ses maux, je souffre moi-même de son insomnie, car il ébranle toute la case en se tordant dans son hamac, et sa voix éveillerait un mort quand il vous appelle au milieu des sanglots.

— Malheureux enfant, dit mon pauvre ami, dont la voix me parut altérée; il souffre et il m'appelle. Tu es sûr de cela, Pedro, c'est bien moi qu'il appelle?

— Puisque je vous dis qu'il passe les nuits dans ma case, je vous en parle avec certitude. Je vous répète qu'il est maigre, qu'il est malade et ne veut pas se soigner; je vous dis que vous ne le reconnaissez pas... Et ses vêtements! il a été obligé de les vendre pour vivre, et pour payer quelques dettes que vous aviez faites au bourg.

— Des dettes, moi ?

— Si ce n'est pas vous-même, elles ont été contractées pour vous, pendant que vous étiez malade. Enfin, le pauvre enfant se meurt, et, si vous ne venez pas à son secours, avant qu'il soit longtemps, vous entendrez dire qu'il repose dans le *campo santo*. Mais je suis sûr qu'avant, il vous aura pardonné votre ingratitude.

— Mais, je n'ai rien à lui envoyer. J'étais sans un réal à la case, et c'est par ses mains que tout a passé! Je lui ai remis des pouvoirs pour vendre tous mes animaux un à un, et il ne m'a jamais rendu compte de rien. Je ne lui en demandais pas, j'en conviens, j'étais satisfait puisque je le savais heureux; mais il doit savoir que je ne possède plus rien et que si j'existe encore, c'est grâce à la charité, à la bonté des amis chez lesquels je suis.

— Des amis, des amis, vous employez bien légèrement cette qualification. Les vrais amis ne sont pas toujours ceux qu'on pense et vous pourriez bien vous tromper. Vous jugez trop les choses sur l'apparence et vous n'allez pas au fond; vous en verriez de belles!

— Que verrais-je donc?

— Bon, bon, je ne vous dis que cela; il sera temps, quand vos yeux s'ouvriront d'eux-mêmes. En attendant, je vous dis que Pepe est réduit à la dernière misère.

— Mais que puis-je faire pour lui? je n'ai plus rien.

— Comment rien? n'avez-vous pas encore votre case de Río Blanco? N'avez-vous pas je ne sais combien de carrés de terre? N'avez-vous pas deux jeunes taureaux et une jument chez Don Santiago Debeza?

— C'est vrai, je l'avais oublié. Plus tard, je ferai un pouvoir pour qu'il dispose des terres, dont il a déjà vendu une partie, de mon consentement, bien entendu. Eh bien! qu'il prenne, en attendant, les deux taureaux et la jument, qu'il les vende, qu'il en fasse ce qu'il voudra.

— Caramba! c'est facile à dire, et vous êtes généreux pour donner quand on ne peut pas prendre. Et vous croyez bonnement que Don Santiago Debeza, qui n'a jamais pu souffrir ce pauvre Pepe, lui remettra docilement les animaux, lorsqu'il ira les réclamer. Allons, vous voulez rire; je vois ce que c'est; vous cherchez à sauver les apparences et vous donner le mérite d'une générosité que vous n'avez pas. Adieu, adieu, je vais dire cela à ce pauvre Pepe qui a toujours vu en vous un père, que vous avez si longtemps traité en fils, pour l'abandonner ensuite aussi froidement.

J'entendis un mouvement comme si le cheval allait se remettre en route, mais la voix de Legrand parut y mettre obstacle; il disait:

— Attends donc, Pedro; tu es trop pressé. J'ai justement ici tout ce qu'il faut pour écrire, je vais passer la vente de ces animaux à ton nom, et songe bien que c'est un dépôt que tu dois remettre en entier à mon pauvre enfant.

— Allons donc! Je savais bien que votre cœur ne lui était pas tout-à-fait fermé, à ce pauvre garçon, qui vous aime bien, allez. Mais ne vous donnez pas la peine de chercher du papier, si vous avez de l'encre et une plume, cela suffira. Voilà une belle feuille de

papel sellado avec le portrait de la reine en marge. Une bonne vente s'y écrira mieux que sur du papier ordinaire.

Comme je jugeai par le silence qui suivit que Legrand allait consommer le sacrifice qu'on était venu lui arracher, je me hâtai de monter les quelques marches qui conduisaient du jardin à l'étage de la maison.

Je fus assez heureux pour trouver M. S... au salon. Je ne pris que le temps de lui demander de venir m'aider à préserver notre ami d'un nouveau malheur et il me suivit en bas.

Nous entrâmes brusquement dans la chambre de Legrand qui était à écrire. Je jugeai que rien n'était encore passé dans les mains de Pedro, à la précipitation avec laquelle notre ami cacha son papier à notre aspect.

M. S... apercevant le hideux mendiant à la fenêtre, lui fit de la main un signe impérieux auquel il s'empressa d'obtempérer. Il savait que M. S... n'aimait pas que des inconnus, et surtout des inconnus de son espèce, pénétrassent aussi avant chez lui. Il savait par expérience qu'il ne mettait pas grandes façons à les jeter dehors. Aussi, ne se fit-il pas prier pour faire tourner bride à sa monture. Il partit, mais en maugréant contre les étrangers qui envahissaient le pays et s'y posaient en maîtres.

Lorsque nous fûmes débarrassés de cet hôte gênant, je crus devoir user d'une franchise entière, et je dis à Legrand que j'avais été auditeur involontaire de sa conversation avec le mendiant et que je bénissais le hasard qui certainement nous mettait à même de lui éviter une nouvelle spoliation.

M. S... lui dit avec une sévérité affectueuse qu'il était victime d'un complot formé contre tout ce qu'il possédait et que José ne l'abandonnerait que lorsqu'il l'aurait dépouillé entièrement, ce que nous voulions empêcher.

— Mais je vous assure, nous dit-il, que José m'a toujours beaucoup aimé, qu'il est incapable d'une mauvaise action et que Pedro a dû

me dire la vérité. Il faut qu'il soit dans un dénuement complet; car, malgré sa couleur et son origine, il a beaucoup de dignité.

Quelques paroles que j'avais entendues circuler dans la campagne, relativement à un *desafío*, un combat de coqs qui devait avoir lieu au bourg, me donnèrent l'espérance de convaincre notre ami de son erreur, de la fausseté du rapport qui lui avait été fait et du but dans lequel on avait encore voulu exploiter sa faiblesse et sa bonté.

Nous veillâmes de près sur lui, afin d'intercepter toute communication avec les gens que pouvait lui envoyer José, et il nous arriva, deux ou trois fois, de voir des individus, à mine suspecte, apparaître au pied du morne et tourner bride dès qu'ils nous apercevaient.

La Calle de la carnicería — rue de la boucherie — à Humacao, est une ruelle étroite, boueuse, défoncée par les pièces de bois qu'on y traîne et par les roues des charrettes qui en creusent les ornières. Elle commence à la Calle de la carrera et va finir au gué de la rivière de Humacao, sur l'autre rive de laquelle elle devient grande route de Yabucoa.

Les maisons qui la bordent des deux côtés ont un aspect assez pittoresque au point de vue de l'art, mais peu appréciable à celui du confortable et de la commodité. Ce ne sont guère que des ranchos ou de vieilles cases, entre lesquelles se balancent de grandes feuilles de bananiers que le vent a déchirées en lanières.

Un édifice, immonde par sa malpropreté, occupe une grande partie du côté gauche; c'est la boucherie, autour de laquelle des chiens errants et affamés montent une garde perpétuelle, recevant des débris qu'on leur jette quelquefois et parcimonieusement, des coups de bâton ou de machète qu'on leur distribue souvent et avec prodigalité.

Presque en face, s'élève une maison à un étage, la seule qui ait quelque apparence parmi les affreuses barraques de la rue. Qu'on n'en conclue pas cependant qu'elle soit plus confortable que les autres. Sa seule distinction gît dans des dimensions plus considérables.

Le rez-de-chaussée est occupé entièrement par une grande salle meublée, dans ses encoignures, de quatre mauvaises tables en bois du pays, entourées de chaises américaines, dont le rotin défoncé présente un siège passablement problématique.

Au milieu de la salle, s'élève un grand billard aux pieds minces et droits, un de ces billards comme on en voyait encore quelquefois, il y a vingt ans, dans les villages les plus arriérés de France.

Son drap jadis vert, marbré de taches d'huile et d'autres souillures, était repris dans quelques endroits, déchiré dans d'autres, et ses blouses présentaient aux joueurs des dimensions telles, qu'il eût été plus difficile à la bille de les éviter que d'y entrer.

Je ne sais quelle était la destination de l'unique étage, n'y étant jamais monté, mais, du dehors, on le voyait précédé d'un grand balcon couvert dont l'inclinaison en avant était des plus menaçantes.

La partie intéressante de l'établissement n'était pas une de celles que je viens de décrire. Les Espagnols aiment peu le jeu de billard et sont généralement assez sobres, ce qui fait qu'un café n'a pas grandes chances de réussite dans un bourg puertorriqueño, et que ceux qui y sont établis s'y distinguent peu par leur luxe.

On n'y pratique que les jeux de cartes, et comme on s'y abandonne d'ordinaire d'une manière absolue, on ne s'inquiète guère si la table sur laquelle s'étalent les cartes du *Monte*, a ou n'a pas de tapis: les *duros*, les *onzas* et les *californias* résonnent mieux sur le bois.

Mais si, après avoir traversé la salle de billard, on se fait ouvrir, au fond, une porte toujours soigneusement fermée, parce qu'il faut, pour arriver au-delà, se soumettre à l'impôt d'un réal ou d'un quart de gourde, suivant l'époque, on arrive dans le *Sanctum Sanctorum*.

Ce lieu d'élection est une grande cour entièrement occupée par un cirque formé de gradins circulaires élevés sur trois rangs et réunis à leurs extrémités par une petite porte d'un mètre d'élévation. Le centre qui peut avoir quatre mètres de diamètre est en terre soigneusement battue et nivelée.

C'est la *gallera*; c'est là que se donnent les combats de coqs, et dans les occasions solennelles où le bourg d'Humacao fait un appel, un défi, un *desafío* aux autres bourgs de l'île, c'est là que vient converger, tout ce qui possède quelque coq de race dans l'île. Il en vient des quartiers les plus éloignés. On n'écrit pourtant pas pour annoncer cette grande cérémonie; aucun avis n'est inséré dans les journaux, que du reste les hívaros ne liraient pas, pour la plus péremptoire des raisons. Mais cela passe de bouche en bouche, circule sur l'aile des vents, tout autour de l'île, et, au jour indiqué, les champions arrivent avec une provision de maïs et tout ce qu'on a pu rassembler d'argent ou de valeurs ayant cours.

Les combats commencent toujours un dimanche et durent une ou deux semaines, quelquefois davantage. Mais le jour de l'inauguration est celui où la concurrence des assistants est surtout considérable, parce qu'il est rare que les combats ne débutent pas par les champions les plus illustres. Ce jour-là, les paris montent quelquefois à des chiffres très-élevés, et il n'est pas rare de voir des centaines de doublons engagés pour chacun des deux combattants.

Comme nous voulions, si cela était possible, guérir notre ami, il était nécessaire de frapper un grand coup et d'arracher, brutalement s'il le fallait, mais enfin arracher le bandeau qu'il serrait si obstinément sur ses yeux.

Nous lui proposâmes, à propos de cette espèce de fête, qui avait attiré beaucoup de monde au bourg, d'y faire une promenade. Il accepta avec un empressement dont la signification ne put nous échapper.

Pendant la route, que nous fîmes lentement, il regardait avec attention tous les nègres que nous rencontrions, et comme il avait la vue basse, deux ou trois fois il fit un mouvement vers quelqu'un d'eux et ne pouvait cacher son désappointement lorsqu'il s'apercevait qu'il s'était trompé et que nous avions remarqué son action.

Nous arrivâmes vers une heure après-midi. L'entrée du bourg

était déserte, mais au bourdonnement qu'on entendait, on comprenait que le mouvement s'était concentré et porté tout entier sur un point.

En effet, la Calle de la Carnicería était tellement remplie de monde qu'il était presque impossible d'y circuler, et la fluctuation allait et venait de ce point central à la place où étaient attachés les chevaux de ceux qui étaient venus pour assister aux jeux et à la route de Yabucoa, par laquelle arrivaient sans cesse de nouveaux champions.

Nous pûmes cependant pénétrer dans le café, et comme M.S... avait rendu quelques services au maître de l'établissement, nous obtînmes qu'il nous laissât monter à son premier étage dont les fenêtres de derrière dominaient la *gallera*, sous prétexte d'assister aux combats, dans un simple but de curiosité et d'observation, et pour ne pas gêner les parieurs.

Une fois établis là, nous dominions toute la scène sans être vus de personne; non pas que quelque chose nous cachât aux regards, mais parce que chacun était trop absorbé, trop préoccupé par ce qui se passait en bas, pour lever les yeux en haut.

Nous fûmes témoins de deux ou trois combats, dont un seul eût satisfait notre curiosité, en admettant que nous n'eussions jamais assisté à ce spectacle.

Les gradins étaient couverts de gens, littéralement empilés les uns sur les autres, et c'était un spectacle curieux pour un assistant désintéressé que de voir l'expression de tous ces regards, fixés sur le même point central, où deux misérables volatiles, à moitié plumés, se déchiraient, du bec et des ongles, avec une énergie et un acharnement inimaginables.

Les Espagnols n'ont pas, comme les Anglais ou les colons français, la coutume de mettre à leurs coqs des éperons d'acier piquants ou tranchants. Ils les font battre avec les armes que la nature leur a données.

Il arrive souvent, dans les engagements entre coqs armés, qu'au

premier choc, au premier *abordage*, comme on appelle cela, l'affaire se termine par la mort d'un des champions.

Les coqs puertorricains ne sont pas assez expéditifs, et l'émotion qu'occasionnent leurs rencontres, se prolonge infiniment plus, et les paris ont le temps de suivre les chances de la lutte.

Un combat venait de se terminer. Au silence profond qui avait régné pendant l'affaire, succédait le bruit des paroles des parieurs heureux, prenant possession de ce qui leur revenait. On avait emporté le cadavre du vaincu, et le glorieux maître du vainqueur étanchait avec sa langue le sang qui coulait de sa tête et de son cou déplumé.

L'arène se dégageait pour faire place à de nouveaux combattants, lorsqu'un murmure de satisfaction s'éleva :

— *El Río blanco, el Río blanco, va à pelear el Río blanco.* Le Río blanco va combattre.

A ces paroles qui sortaient de presque toutes les bouches, je vis pâlir Legrand, et sa main serra convulsivement et machinalement mon bras, posé sur l'appui de la fenêtre.

La petite porte de l'arène donna passage à un jeune nègre, tenant à la main un coq magnifique.

Il s'avança jusqu'au milieu du cirque, prit le coq par les deux ailes et cria, en le levant en l'air et le laissant retomber à terre :

— *Quien apuesta por el Río blanco ?* Qui parie pour le Río blanco?

Ce nouveau venu était vêtu d'un habit noir et d'un pantalon de laine fine à larges raies vertes et violettes. Une grosse chaîne d'or, dont les mailles étaient entremêlées de pierres rouges et bleues, ruisselait sur son gilet de velours bleu de ciel à fleurs d'or.

C'était José.

Il répéta son invitation, en mettant à terre son panama, dans lequel il jeta cinq ou six doublons.

De tous côtés on lui offrait des enjeux, qu'il acceptait d'un regard satisfait de lui-même, tout en refusant de les prendre. Il lui fallait

un adversaire; aussi, ajouta-t-il avec une satisfaction vaniteuse et ironique :

— *Quien pelea con el Río blanco?* Qui se bat avec le Río blanco ?

— *Yo, el Bravito,* moi le Bravito, répondit une voix qui sortit de derrière la foule.



Et celui qui avait prononcé ces paroles, se faisant place à coups de coudes, parut dans le cirque. C'était un homme de haute taille. Sa figure cuivrée était garnie de gros favoris noirs qui s'étaient étalés sur chaque joue. Sa tête était couverte d'un madras imité qui lui cachait le front, et par-dessus lequel s'élevait un vieux chapeau en paille tressée dans le pays. Son vêtement tout blanc se composait d'une veste courte, d'une chemise et d'un pantalon. L'indispensable *machete* était passé à la ceinture. De grands éperons armaient ses pieds nus. C'était un hívaro pur sang.

Il tenait à la main un coq plus petit que celui de José, mais qui

paraissait aussi connu que le Río blanco, car son nom circula dans la foule avec cette expression de respect qui accueille tout ce qui a une valeur incontestée, hommes, bêtes ou choses.

José perdit un peu contenance. Cependant lorsque le calme fut rétabli, il tira de sa poche une poignée de doublons et cria :

— *Diez onzas por el Río blanco.*

— *Aquí estan.* Les voici, répondit le maître du Bravito; et il jeta l'enjeu dans le chapeau posé à terre à côté de celui de José.

Alors les paris s'engagèrent; l'assemblée fut agitée par la confusion qui précède toute lutte importante. On s'interpellait, on se défiait; les gourdes, les fractions de gourdes, les doublons tombaient dans les chapeaux, et par-dessus toutes les autres, s'entendaient les voix de José et de son adversaire.

Notre pauvre Legrand faisait pitié à voir. Nous ne lui adressâmes pas une parole, et sa figure exprimait trop de douleur et de désappointement pour que nous n'évitassions pas d'y ajouter par nos observations. Nous trouvions que la scène se prolongeait trop, et pourtant nous n'osions l'inviter à sortir.

A la fin, il fit un grand effort et se leva en nous disant :

— C'est trop; allons-nous-en.

Nous sortîmes, et à la porte du café nous rencontrâmes le mendiant Pedro, dont le sourire goguenard accueillit le regard désespéré de notre pauvre ami.

Le soir, j'appris que le *Río blanco* avait été vainqueur du *Bravito*.

Il ne fut pas question de cela entre Legrand et nous; cependant sa tristesse nous apprit combien il souffrait. Nous l'entourâmes de distractions; nous poussâmes la sollicitude pour l'arracher à ses idées noires, jusqu'à l'importunité peut-être; nous ne lui laissâmes pas le temps de se renfermer en lui-même; quelqu'un de nous était toujours là pour l'arracher à ses pensées.

Nous réussîmes à ramener la sérénité sur son visage, et nous pûmes croire que son esprit était à peu près tranquille.

La goëlette sur laquelle je devais partir était arrivée au port de Naguabo; un peón m'en avait apporté l'avis.

Je n'avais plus qu'une journée à passer à Humacao.

J'en employai une partie, que je passai au bourg, à prendre des informations pour savoir si José l'avait quitté, comme je l'avais entendu dire.

L'assurance qu'on me donna d'un grand *desafío* à Arecibo, où il était allé avec tous les amateurs de combats de coqs, me rassura, au moins pour le moment.

Sachant, en outre, que M. S... se promettait de préserver notre pauvre Legrand des obsessions de ce misérable, je me disposai à me mettre en route, l'esprit tranquille sur son compte.

Le capitaine de la goëlette, qui était un ami de la famille, vint passer cette dernière journée avec nous, et dans l'après-midi nous quittâmes l'Habitation suisse, pour être rendus à Naguabo avant la nuit.

Nous formions une nombreuse cavalcade, et Legrand était assez revenu à la santé pour que la course que nous avions à faire, et qui devait être doublée par lui pour le retour, ne lui parût qu'une promenade.

Nous courions sur le sable blanc de la plage, traînant derrière nous les grandes ombres noires que le soleil couchant attachait à nos pas, et nous nous arrê tâmes un instant pour contempler le promontoire qui termine la route des sables du côté de Yabucoa, et que des rayons de feu enveloppaient de tous côtés.

Les grands pélicans planaient au milieu de cette lumière, comme des phénix se jouant dans la flamme. La lueur ardente du soleil qui embrasait le sommet du promontoire, faisait paraître plus sombre la mer qui en battait le pied.

Aucun pressentiment ne nous vint. Rien ne nous avertit que ce lieu si splendidement éclairé serait bientôt le théâtre d'une grande catastrophe, cette mer un tombeau pour quelques-uns, et pour les autres le point d'attache de souvenirs éternellement funèbres.

Nous arrivâmes à Naguabo à la nuit tombante. Comme nous voulions prolonger, au-delà même du possible, les moments que nous devions passer ensemble, prescience instinctive que, pour quelques-uns, c'étaient les derniers, il fut décidé que nous ne nous embarquerions que vers neuf heures.

Nous acceptâmes le souper que nous offrit cordialement un ancien ami, le Canadien White, et la causerie nous conduisit rapidement jusqu'à l'heure de la séparation.

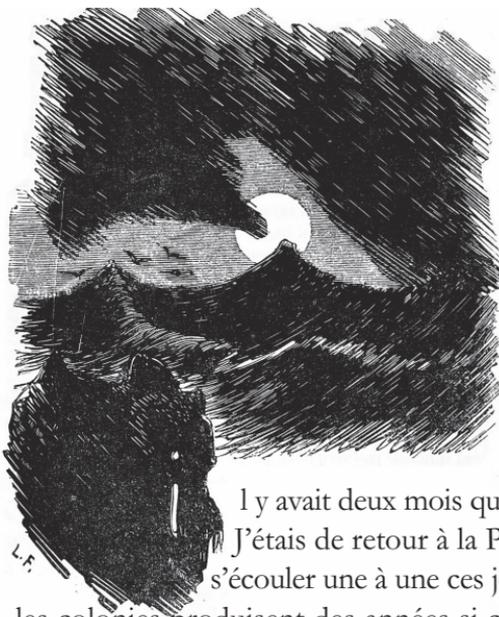
La lune se levait. Les vagues s'élançaient à leur sommet. La goëlette, dont le volume était doublé par l'ombre qu'elle projetait, apparaissait comme une grande ombre noire balancée par le mouvement alternatif du roulis.

Il fallut partir, le canot nous attendait à l'embarcadère. Tout le monde nous accompagna, et j'embrassai, en ajournant mon retour à une année, en leur disant au revoir, ces quatre belles filles que j'avais vues arriver enfants dans le pays, que j'avais vues grandir, que j'aimais comme des sœurs chéries. J'embrassai mon vieil ami Legrand.

Le canot nous conduisit lentement à bord, et quand nous fûmes dans l'ombre de la goëlette, la lune, qui montait rapidement, nous permit de voir encore, réunis sur l'embarcadère, ces amis qui nous saluaient en agitant leurs mouchoirs. Hélas ! je les voyais pour la dernière fois.

Tous les préparatifs d'appareillage étaient faits. Le canot fut suspendu à l'arrière. L'ancre, qui était à *pic*, mordant à peine le fond, fut promptement levée ; on hissa le grand foc, le capitaine prit la barre, et un quart d'heure après nous sortions du port de Naguabo.





L.F.

Il y avait deux mois que j'avais quitté Puerto-Rico. J'étais de retour à la Pointe à Pitre et je laissais s'écouler une à une ces journées si longues qui dans les colonies produisent des années si courtes ; ces journées vides qu'on traîne si péniblement et à la suite desquelles on ne trouve pas à jalonner un souvenir, quand une année arrive à sa fin. J'avais reçu déjà une fois des nouvelles de nos amis de Humacao. Je savais que Legrand était entièrement remis et qu'il avait consenti à s'établir sur les terres de M. S ..., que cet ami lui avait fait construire une case convenable et avancé de quoi entreprendre en petit, le commerce et l'élevage des bestiaux, occupation toujours productive, dans les quartiers de Puerto-Rico qui avoisinent le port de Naguabo.

Je savais aussi que José n'avait pas reparu et qu'on espérait, par toutes les attentions, les prévenances, les marques d'intérêt dont on cherchait à l'entourer, faire oublier à notre pauvre Sisyphe l'objet d'une affection que rien ne pouvait expliquer, si ce n'est l'erreur dans laquelle peut tomber une nature aimante et dévouée.

Nous étions en avril 1858. Le 29 de ce mois, je recevais de la Basse-Terre une lettre de notre ami, le capitaine R...

Cette lettre, je ne la lus pas d'abord, frappé que je fus par un post-scriptum, dont l'écriture griffonnée attira mon attention, sans que je susse pourquoi. Il y avait bien de quoi cependant. Il était ainsi conçu:

“Mon cher et malheureux ami, prenez votre courage à deux mains et joignez vos prières aux miennes, pour nos malheureuses sœurs, nos malheureux amis qui ne sont plus.”

Ma lettre était cachetée, lorsque j'ai rencontré le capitaine de *La Madinina*¹⁴⁵, arrivant de Puerto-Rico. Je lui demande ce qu'il y a de nouveau là-bas et il m'apprend, mon ami, il m'apprend quoi? La mort de presque tous nos amis de l'Habitation suisse, noyés à la rivière d'Humacao où ils étaient allés se baigner.

Cette nouvelle me frappa de stupeur. Tous morts, ces amis que j'avais laissés si heureux et si gais, il y avait à peine deux mois! Je ne pouvais y croire et pourtant la lettre que j'avais reçue contenait bien le funeste *post-scriptum*, que je n'osais relire et que je relisais cependant sans cesse, sans que mon esprit pût en accepter la réalité.

Eperdu de douleur, je courus la ville interrogeant tous ceux qui étaient en relations avec Puerto-Rico. On ne savait rien. Personne n'avait reçu de nouvelles.

J'errais sur les quais, interrogeant les visages, lorsque je vis le vapeur *Le Gaston*¹⁴⁶ qui partait pour la Basse-Terre. Il allait quitter le quai. On tirait déjà la planche. Une inspiration soudaine me donna la pensée d'aller chercher mes nouvelles à la source. Je sautai à bord.

Je ne décrirai pas ce petit voyage. Je n'avais pas l'esprit disposé à s'intéresser aux beautés de la nature. Aussi restai-je froid devant l'immense et impénétrable verdure qui garnit les deux rives du bras de mer de la Rivière salée comme on l'appelle, qui sépare la Guadeloupe proprement dite de la Grande-Terre. Aussi ne donnai-je qu'un regard distrait aux îlots du grand cul-de-sac, à l'horizon

varié qui s'y développe, aux rivages si pittoresques de la côte de *dessous* le vent. Je n'avais qu'une pensée, arriver à la Basse-Terre.

Je cherchai du regard *La Madinina* dans la rade; elle n'y était pas, et, quand je fus descendu à terre, on me fit voir un petit nuage de fumée à l'horizon. C'était elle qui cheminait vers la Martinique; elle était partie une heure avant notre arrivée.

Il fallut me résigner aux nouvelles que j'avais reçues et que le capitaine de la *Madinina* avait apportées, sans qu'aucun détail pût m'apprendre l'étendue du malheur que nous avons à déplorer. Mais le malheur était trop réel; ses mesures seules nous échappaient.

La Georgette devait partir pour Naguabo sous deux ou trois jours. Son capitaine qu'une vieille affection unissait comme moi à mes amis de l'Habitation suisse, cédant à mes sollicitations et à sa propre impatience abrégéa autant qu'il put ses préparatifs de départ et en avança le moment.

Ce voyage que j'avais accompli si souvent dans les conditions les plus heureuses, était cette fois un pèlerinage funèbre et les circonstances extérieures contribuaient encore à rendre plus sombres les pensées qui me venaient à l'esprit. Le ciel était envahi par des nuages d'un gris clair, qui ne laissaient pas entrevoir la moindre trace d'azur, et la mer qui les réfléchissait avait la teinte froide et sombre d'une grande feuille de plomb que déchirait, çà et là, le blanc de l'écume des vagues.

Nous arrivâmes dans l'après-midi à Naguabo, et, par grâce spéciale, nous pûmes obtenir que la visite ne renvoyât pas notre débarquement au lendemain.

Cependant il faisait presque nuit quand nous pûmes descendre à terre.

Un ami nous procura des chevaux et nous nous mîmes en route avec une impatience fébrile.

La route était sombre. Nous cheminions silencieusement sur ce rivage que battait tristement la vague fouettée par la brise d'est.

La Boca prieta était ouverte. Pour éviter les sables mouvants, nous dûmes la franchir à la lame, et la vague qui couvrait les bas fonds, à chaque retour de la houle, faisait perdre pied à nos chevaux et menaçait de nous renverser.

Nous atteignîmes le rivage et parcourûmes avec une rapidité vertigineuse cette route dont nous redoutions cependant d'atteindre le terme.

Deux mois auparavant nous la suivions dans le sens inverse, sans qu'aucun pressentiment funèbre vînt nous avertir, hélas!

Malgré notre empressement, lorsque nous arrivâmes sur la voie plate qui passe devant l'habitation, nous arrêtâmes nos chevaux instinctivement, en même temps, sans nous consulter; il nous semblait que le bruit de leurs pas éveillait quelque chose dont nous ne nous rendions pas compte.

Nous mîmes pied à terre à l'entrée de l'allée des cocotiers, prêtant l'oreille et n'entendant aucun bruit sortir de cette maison qui s'annonçait naguère par des voix toujours joyeuses.

Une seule lumière perçait le feuillage épais des cocotiers.

Nous arrivâmes cependant. Un nègre vint prendre nos chevaux, sans nous adresser une question et nous montâmes sans rencontrer personne, cet escalier, sur chaque marche duquel nous étions arrêtés autrefois par les embrassements de quelqu'un, heureux de nous voir.

On nous entendit cependant, lorsque nos pas résonnèrent sur la galerie en bois. Quelques personnes en grand deuil étaient là et nous tombâmes dans les bras de ceux qui survivaient à tant d'êtres chers, que la mort avait si cruellement frappés.

Le 5 avril, le jour s'était levé radieux. L'Habitation suisse était en fête. Dès le matin, un haras complet occupait l'esplanade qui se trouve devant la maison. Tous les chevaux, ceux qu'on tenait à l'écurie et ceux qui étaient livrés au régime moins recherché de la savane, avaient été mis en réquisition. Les nègres allaient, venaient, portant

les selles, les banastres, les hausses, les rodillas, les aparejos, tous les harnachements de la maison. C'était un tumulte de hennissements, de bruit de pas, par-dessus lesquels s'élevaient des rires francs, bruyants et nombreux, indiquant une joie générale.

Les jeunes enfants étaient assis dans une charrette attelée de deux grands bœufs, sur le joug desquels était appuyé un nègre, son aiguillon à la main.

On allait passer la journée à la Boca de Humacao, et cette journée se levait si prodigue de promesses, le soleil, qu'on ne voyait pas encore, lançait de grands rayons si purs dans l'azur du ciel que ne tachait pas un nuage, que chacun acceptait comme un heureux augure, ce splendide lever du jour.

On partit. Le père et la mère de famille restaient seuls à la maison avec un jeune enfant de deux ans. Ils se tenaient sur la galerie d'où ils virent défiler allègrement devant eux, tant d'êtres avec lesquels ils échangeaient un adieu joyeux et qu'ils ne devaient plus revoir.

C'étaient leurs quatre belles filles, dont une, jeune mère, embrassa son enfant qui restait avec les grands parents, sans se douter, hélas! que c'était pour la dernière fois. C'étaient une sœur, des amis, parmi lesquels notre pauvre Sisyphe qui ne prévoyait pas que sa pierre allait l'écraser.

Tout ce monde portait l'esprit joyeux, le cœur satisfait, et ils étaient déjà loin, que le père et la mère, restés appuyés sur le balcon de la galerie, distinguaient encore leurs paroles joyeuses et rentraient, heureux de savoir leurs enfants heureux.

La maison ne leur paraissait pas vide, parce qu'elle conservait, pour ainsi dire, l'écho du bruit des voix, du bruit des pas de ceux qui venaient de s'éloigner si joyeusement. Il semblait qu'ils les entendissent encore partout et il y avait si peu d'heures qu'ils étaient partis, il devait s'en écouler si peu jusqu'à leur retour, que tout leur semblait encore peuplé.

Cependant vers cinq heures du soir, on entendit sur la route le galop

précipité de deux chevaux, et deux hívaros sautèrent au pied de l'escalier.

Saisi d'une terreur vague, M. S... accourut et les deux messagers lui crièrent qu'ils allaient avertir le corrégidor qu'une personne de sa famille s'était noyée.

Quelle était cette personne? Ils ne pouvaient ou plutôt ne voulaient pas le dire. La pauvre mère, qui avait compris en partie ce qu'avaient dit les hívaros, était tombée en poussant un cri de désespoir.

Mais bientôt d'autres pas se firent entendre sur la route et l'affreuse vérité arriva de tous côtés.

Les quatre filles de M. S..., sa sœur, notre pauvre Legrand, un jeune ami de la famille, avaient péri, péri, hélas ! sans que quoi que ce fût ait pu faire prévoir un pareil désastre, à quelques pas du rivage, par un temps magnifique. Voilà ce qui était arrivé :

A l'embouchure de la rivière d'Humacao, les alluvions ont formé des attérissements, qui permettent d'aller à près de deux cents pas au large, sans trouver plus de quatre pieds d'eau.

Là, la mer est tranquille et la lame vient briser mollement sur le sable fin du rivage. Un petit promontoire dont la falaise s'élève à pic, abrite cet endroit des rayons du soleil couchant. La mer y est limpide et transparente, et les grands pélicans y voltigent sans cesse, en quête des poissons qui échappent difficilement à leurs regards.

Combien de fois étions-nous venus dans cet endroit, chercher l'ombre du promontoire, nous baigner dans ces eaux claires en nous promettant toujours d'y revenir, hélas !

Les quatre pauvres filles et la sœur de leur père ¹⁴⁷ étaient entrées dans l'eau, jouant avec la lame qui venait se briser doucement sur elles. Elles allaient, allaient toujours, sans appréhension, sans crainte de cette mer toujours si calme, sans être émues à la vue de ces grands oiseaux blancs qui planaient au-dessus de leurs têtes, sans penser même à ces hideux requins dont on voit si souvent les ailerons fendre les vagues, sur cette côte ordinairement tranquille.

Tout à coup une grande ligne blanche s'éleva au large, s'avança

sur elles et une lame d'une effroyable hauteur les couvrit entièrement et les submergea. Effrayées, éperdues, elles essayèrent de se diriger vers le rivage que ce déluge soudain avait envahi de tous côtés. Mais une seconde montagne d'eau arriva sur elles et rendit leurs efforts inutiles.

Ce fut à ce moment que notre ami s'élança à leur secours. Il était bon nageur. Il avait compris dès la première lame le danger auquel les malheureuses étaient exposées et il s'était précipité vers elles, espérant, s'il ne pouvait faire plus, en arracher au moins une à cette mort terrible.

Mais il épuisa vainement ses forces. Une troisième lame suivit de près la seconde, couvrit le sable du rivage et son écume alla se perdre dans les terres des raisiniers qui croissaient de l'autre côté de la route.

Puis tout redevint tranquille. Le grondement de la vague furieuse avait étouffé les cris des victimes. Le drame terrible s'était accompli silencieusement.

La mer se calma peu à peu. Sa surface reparut unie comme auparavant, et on n'y vit plus que la légère ondulation de la houle sur laquelle se balançaient des corps inanimés.

Quelques minutes avaient suffi pour que la catastrophe s'accomplît. Sept personnes avaient péri, et la mer avait repris son calme et sa limpidité et le promontoire sur lequel se brisaient les rayons du soleil couchant étendait sur la mer son ombre qui se prolongeait et agrandissait le bassin transparent où il était si doux de se baigner.

Les puertorricains de la côte expliquent ce phénomène effrayant. Ils disent qu'à certaines époques, un raz de marée se lève soudainement, sans avant-coureur, sans que rien le fasse prévoir, ni dans l'état de l'atmosphère, ni dans celui de la mer, et produit la crue subite qui n'avait eu jusque-là d'autre effet que d'effrayer les voyageurs et qui ce jour-là avait fait tant de victimes.

Ils le connaissent, ils lui donnent un nom, ils l'appellent *las tres mareas*¹⁴⁸. Ils savent qu'il se produit à certaines époques, mais leur

esprit paresseux n'a jamais jalonné ces époques, n'a jamais rien observé qui puisse mettre en garde contre ce danger, qu'il soit périodique ou seulement accidentel.

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes faire un pèlerinage pieux à ce lieu sinistre.

Le ciel était splendide, le soleil du matin dorait et faisait briller comme une poussière de diamants, la légère écume qui s'élevait au pied de la falaise, et les gouttelettes de rosée, perles liquides, suspendues au feuillage des lianes, serpentaient jusqu'au sommet.

Les pélicans planaient paresseusement au-dessus de la mer qu'ils battaient de leurs grandes ailes, et la vague caressante et tranquille se glissait doucement entre les pieds de nos chevaux.

Nouvelle non datée, publiée de février à mai 1863.



ANNEXE

- I - GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE GUESDE**
- II - PORTRAITS DE FAMILLE**
- III - PUBLICITÉS DES PHARMACIENS GUESDE PÈRE ET FILS**
- IV - PRODUITS ALIMENTAIRES PRIMÉS EN 1862**
- V - GLOSSAIRE**
- VI - NOTES**
- VII- BIBLIOGRAPHIE**

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE GUESDE

Mathieu Guesde, marchand tanneur (1753-†1809) & **Jean-François Lieutaud** (1754-†1801)
& **Thérèse Gely** (1753-1826) & **Françoise Charlotte Aune** (?-1769)



Pierre Mathieu Guesde (1788-†1838) & **Marie Clorinde Lieutaud*** (1797-†1849)
pharmacien mariage à la Charité/Loire en 1813

3 enfants dont



Pierre Mathieu Charles Tancrede
(1814 Charité/ Loire -†1867 à PaP)
chirurgien puis pharmacien
& **Louise Adelaïde Loyseau**
(1818-†1854) mariage en 1840



Marie Eléonore
(1818-† 1898 à Paris)
institutrice
& **Francis Joseph Bazile**
dit **Benoit** , professeur



Clorinde Julie
(- † 1916 à Paris)
& **Alexandre**
Orloroska

2 enfants dont ▼

5 enfants dont ▼

▼ **Louis Athanase Mathieu Guesde**)
(9.7.1844-Humacao-†18.6.1924 Pau)
Receveur de l'enregistrement
& **Nelly Botreau Roussel**
(- †1931 Pau

▼ Charles Dominique Bazile (né 1844)
▼ Jules Mathieu Benoit Bazile dit
Jules Guesde (11.11.1845-†27.7.1922)
Journaliste puis homme politique
& **Mathilde Constantini**
(1843-†1900)

▼ **Eugène Dominique Guesde**
(1850 Petit-Bourg-†1905 PaP) médecin
& **Louise Loyseau**, (sa cousine)

▼ Louis Francis Benoît (1847-)
▼ Mathieu Sainte-Croix (1849-)
▼ Marie-Jeanne (1851-)

N.B :1) sont soulignés les prénoms d'usage. 2) * 2ème mariage de Marie- Clorinde avec un officier polonais Dominique Rymkiewicz en 1840 à Paris. 3) Sources: A.D Guadeloupe, AD de la Nièvre, Archives de Paris, GHC n°223, Geneanet.org. 4) Base Léonore: LH/1224/20, 1980035/153/19527, 1980035/1032/19151.

PORTRAITS DE FAMILLE

MATHIEU GUESDE (1814-1867)



LOUIS GUESDE (1844-1924)



JULES GUESDE (1845-1922)



DOMINIQUE GUESDE (1850-1905)



Louis Guesde (1844-†1924) aura 3 enfants dont Mathieu Théodore Pierre Guesde (9.5.1870 à PaP-†15.1.1955 Paris) résident supérieur au Cambodge, puis professeur à l'Ecole coloniale . D'un premier mariage avec une cambodgienne, Neang Mols, naîtront Pierrette Guesde (née en 1899 à Pnomh-Penh), romancière qui écrira sous le pseudonyme de **Makhali-Phal**, et Roger Guesde (9.4.1900 à Pnomh-Penh -†17.2.1969 Paris), qui deviendra administrateur à Tamatave, Madagascar.

PUBLICITÉS COMMERCIALES
DU PÈRE ET DU FILS.

ANNONCES DIVERSES.

AVIS IMPORTANT.

ENGRAIS — GUESDE.

De nombreuses demandes à chacune desquelles il ne peut répondre en particulier, obligent M. GUESDE à prendre la voie de la publicité pour informer les Habitans des prix auxquels il a définitivement fixé ses Engrais, et des conditions du paiement.

Les pertes qu'occasionne à MM. les Habitans l'emploi des vieux boucauts refaits, ont engagé M. GUESDE, à l'invitation d'un grand nombre d'entre eux, à ne livrer d'Engrais à l'avenir, que dans des boucauts neufs qui réunissent le double avantage d'une plus grande capacité, d'une solidité à toute épreuve et qui pourront ensuite être très avantageusement utilisés.

En conséquence, il a fixé le prix de ses Engrais,

SAVOIR :

Payable au comptant, à fr. 45 le boucaut sans fourniture de la futaille ; et à fr. 60 d° avec fourniture de la futaille neuve.

Payable à un an de terme, à partir du jour de la livraison, en un règlement de place, fr. 52 le boucaut sans fourniture de la futaille, et à fr. 67 avec fourniture de la futaille neuve — S'il convient à l'acheteur que la fourniture de la futaille lui soit faite en vieux boucauts refaits, il aura droit à une remise de fr. 7 sur le prix de fr. 67 par chaque boucaut à lui fourni, comme différence du boucaut neuf au vieux.

L'allocation qui a été faite à M. GUESDE, des matières fécales de la ville, les précédés nouveaux qu'il emploie, tant pour désinfecter ces matières que pour les réduire en peu de temps à l'état de *Poudrette*; les principes animaux employés à de hautes proportions et surtout les succès obtenus jusqu'à ce jour, garantissent à son Engrais, une supériorité incontestable tant sur la *Poudrette de France* rendue inabordable par le prix excessif auquel elle revient, que sur quelque Engrais que ce soit.

M. GUESDE invite MM. les Habitans à venir visiter son Etablissement du *Morne-à-Savon* et à se rendre compte par eux-mêmes de la fabrication de son Engrais, sur laquelle il se plaira à leur donner les plus amples informations et des détails les plus circonstanciés.

(2)

ill. 7 : Publicité de Guesde père pour sa fabrication de poudrette, *parue sur Le Commercial de la Guadeloupe*, 16 mai 1838. Photo Anom/Pom/589/1838/01.

DROGUERIE**DE M. GUESDE ET CIE.**

Successeurs de P. ROUS et Cie.

Ananas et autres Fruits conservés au naturel et au sucre, — Acide par touries, — Appareils pour aspiration d'Iode, — Bouchons à bouteilles, fins, demi fins et ordinaires, — Bouchons à fioles, — Blanc de neige en poudre, — Blanc d'argent en pains, — Brosses à dents, — Bouillotes lyonnaises à l'esprit de vin, — Bronze anglais, — Biberons, — Bistouris, — Baudruche contre les cors, — Cachou de Bologæ, — Cire à bouteilles, — Colle forte à froid, — Copahu ferrugineux de Clarke, — Copahine Mège, — Cigarettes anti-asthmiques du D^r Frary, — Coquilles d'or et d'argent, — Dragées de santoline — Eponges fines, — D^o demi-fines, — D^o pour cavalerie, — Eau de Mélisse des Carmes de Boyer, — Eau de Vichy naturelle, — Elixir de la grande Chartreuse, — Encens d'Eglise de Vinel, — Eau de fleurs d'oranger de Murair, par caisses, — Entonnoirs en verre, — Ficelle à eaux minérales, — Fioles de Pharmacie de toutes dimensions, — Flaconnets à 30 fr. le mille, — Huile de pieds de bœufs, — D^o de poisson, — D^o d'œilletes, — D^o de marrons d'Inde, — Lancettes et Lancettiers, — Livrets d'or, d'argent et de cuivre, — Liniment Boyer-Michel pour les chevaux, remplaçant le feu sans laisser de traces, — Limonades gazeuses, — Limes à cors, — Millet pour oiseaux, — Molettes en verre et leur glace dépolie, — Mâche-bouchons, — Mortiers en verre, en porcelaine, en biscuit, — Oeillères en porcelaine, — Os de sèches, — Odontine Pelletier, — Pinceaux en plumes, — Poudre de Paterson, — Poudre de Sœdliits anglaise, — Pastilles de santoline, — Porte-Filtres, — Poudres et Appareils insecticides de Vicat, Msmaque, etc., — Pastilles de Vichy, — Pèse-lait, — Pèse-sirops, — Pèse-sels, — Plumes métalliques, — Pâte de Codeine, — Pâte de Réglisse, — Rats de Cave, — Sirop de Briant, — D^o de Lactucarium, — Seringues pour chevaux, — D^o à Reverence, — Spatules à grains d'Émétique, — Trebuchets de poche, — Thé vert, — Thé noir, — Thé poudre à canon, — Thé Suisse, — Timbres à marquer le linge sans préparation, — Thermomètres à mercure, — D^o pour bains, — Tubes sarbacanes, — D^o pour manomètres, — Vernis au tampon, — D^o copal, — D^o copal fin de Durosiez — Vinaigre de Bully, — Verres gradués, — D^o à ventouses, — Spécialités américaines.

ill.11 : ci-contre, Publicité parue dans *Le Commercial de la Guadeloupe*, le 23/6/1860.

A Vendre,
GLACE
au détail,
50 cottes les 500 grammes,
à la Droguerie
DE M. GUESDE et C^r,
Successeurs de P. ROUS et C^r.

Limonade Gazeuse, frappée
EAU de VICHY naturelle

Publicité parue sur *L'Avenir de la Guadeloupe* le 23/6/1860 ill.12

PRODUITS ALIMENTAIRES PRIMÉS
A L'EXPOSITION DE LONDRES 1862

S, ALCOOLS, LIQUEURS ET CONSERVES.

rie est attachée une guildiverie ou distillerie
n des vesous et mélasses en rhums et tafias;
a pris des proportions considérables à la
n évalue à 267290 litres l'exportation de
artie de ces alcools est employée à la con-
rs parmi lesquelles se font remarquer les
et de magnolia. Les fabricants de liqueurs
ment à cette industrie celle des confiseries,
et d'oranges et des conserves d'ananas, dont
e à se répandre en France et à constituer
ne certaine importance.

GLOSSAIRE

achiote : roucou.

acomodado : aisé.

aguinaldos : étrennes et per extension, couplets chantés à Noël.

alcade : maire.

alcade de barrio : maire de quartier.

almuerzo : déjeuner.

alquilado : journalier.

aní : gros oiseau noir de la famille des coucou (*crotophagaoni*).

aparejo : harnais de fibres végétales.

apoderado : fondé de pouvoir.

barbacoa : lit fait de claies de bois;

batea : baquet.

becerro : veau.

bolero : danse originaire de Cuba.

borrachón : poivrot.

cabildo : municipalité.

cachimba : pipe amérindienne;

cachucha : danse originaire d'Andalousie.

californias : antique monnaie d'or.

callejón : ruelle ou impasse.

casa consistorial : hôtel de ville.

casa de material : maison en maçonnerie.

cazata : partie de chasse

cascabela : grelot.

campo santo : cimetière.

cañaveral : champs de cannes à sucre.

carata : agave mexicaine.

carga : régime (de bananes).

carrera : course, ici, de chevaux.

cercado : enceinte.

chinchorro : petit canot à rames

chitón : ou *quitón*, mollusque muni de 8 plaques articulées (*anfineuros*).

ciquitraques : pétards.

cocuyos : ou *cucuyos*, vers luisants (*Elater*, *L. ou Phryphorus*)

cuartel : quartier des cases nègres.

cuartones : madriers.

cucúbanos: mouche à feu (*Lamprys*).
cuerda: mesure égale à 3930 m².
cumaracha: en croupe devant le cavalier.
enseñada honda: littéralement baie profonde, rade foraine.
estancia: propriété agricole.
duros: pièce valant 5 pesetas.
fandango: danse originaire d'Andalousie.
fanega: mesure de grains de 200 livres.
judío: pour *judío*, juif, surnom péjoratif de l'*aní*, oiseau noir.
función: représentation.
gallera: arène, pit-à-coq.
ganancias: expr. : *a partir ganancias*, au partage des bénéfices.
guarapo: tafia.
güiro: ou *marimbo*, instrument musical fait à partir d'une calebasse.
hacienda: propriété agricole comportant une usine (sucre ou café).
hachos: flambeaux de bois résineux.
hatto: hatte.
bigüera: ou *vibüela*, voir *güiro*.
bivaro: ou *givaro*, *jivaro*: les "blancs-pays", petits paysans pauvres.
isleño: originaire d'une île.
lechón azado: cochon de lait pimenté.
limpeza de sangre: pureté du sang.
macquina: monnaie vénézuélienne.
magney: pite.
mabagua, mabagues:
majarete: dessert à base de maïs et de lait.
malojillo: herbe pour le bétail, herbe de para.
mariquita: oriolé, oiseau jaune et noir (*Xanthornus*).
mazorca: épi.
novilla: génisse.
olla: ragout.
onza: once, monnaie d'or.
pavo rellenado: dinde farcie.
padrino mesquino: parrain radin.
papel sellado: papier timbré.
peso: monnaie de 5 f. environ, 8 réaux.
peseta: vaut environ 1/4 de dollar, ou 5 réaux de cuivre.
posada: auberge.
provisión: approvisionnement.
pulperia: petite épicerie.
ranchos: ici case sur pilotis à toit de *palmes*.

rambla : ravin.

real : réal, monnaie d'argent, real de veillon, réal de cuivre.

regidor : échevin.

rodillas : genouillères de protection.

soga : corde végétale faite avec la feuille de maguey.

tablón : planche.

tala : jardin, abattis.

tarea : tâche.

tienda : boutique, magasin.

trapiche : moulin.

velorio : veillée créole.

viga : poutre.

yagua : palmier royal; sa partie fibreuse servait à beaucoup d'usages.

yaguasa : canard sauvage.

yunta : paire (de boeufs).



NOTES

PRÉSENTATION

1 *institution à Passy* : selon Claude Willard, biographe de Jules Guesde, “à vingt-deux ans, il s’arrache à une famille ultraconformiste, cléricale, bonapartiste, pour combattre par la plume le Second Empire”, in *Jules Guesde, l’Apôtre et la Loi*, Ed. ouvrières, 1991.

2 *anthologies antillaises* : ont été consultés les ouvrages de MM. Auguste Joyau, Jack Corzani, Régis Antoine, Roger Toumson et Barbara T. Cooper (2017) ainsi que l’ouvrage collectif de l’association Ascodela.

3 *habitation La Rosière au Lamentin* : carnet de croquis à la mine de décembre 1899, publiée par R. Bonnet, Guadeloupe, s.l. sd.

Et sur le blog de Marie-Claude Giraud, très belle video de ses aquarelles.

4 *collège Bourbon* : documents des Arch. de Paris sur le Lycée Condorcet (D4 T3 155).

5 *chirurgien élève* : dossier GR3Yg15584, ministère de la Défense à Vincennes.

6 *Tyrée* : du nom d’un auteur grec d’élégies guerrières.

7 *choisit de s’expatrier* : mention lue par hasard dans *L’Histoire des environs du nouveau Paris*, illustré par Gustave doré, Paris, imp. de Parent, 1868, p.254. Autre source: Il arrive en Guadeloupe par la goélette *La Delphine* le 29 avril 1836. Le rôle de désarmement du Havre pour l’année 1836 (6p682) indique qu’il est médecin et pharmacien et qu’il demeure à Paris. En 1837, la pharmacie du 37, rue du Four-Saint-Germain n’est plus à son nom, mais est vendue à M. Maugenest.

8 *acte successoral* : minute de l’acte de M^e Grizel/1838 (Anom 6mi 365 Bob 365). “L’an mil huit cent trente-huit, le jeudi trente août à sept heures précises du matin, à la requête de M. Pierre Mathieu Tancrede Guesde, chirurgien, demeurant à la Pointe-à-Pitre ici présent, agissant tant en son nom personnel que comme tuteur ad hoc des mineures Eléonore Angélique Guesde et Clarinde Julie Guesde ses sœurs germaines ayant pour tutrice légale Madame Clorinde Lieutaud leur mère, sans profession demeurant à Paris, veuve de Pierre Mathieu Guesde de son vivant fabricant d’engrais demeurant à Pointe-à-Pitre, Mr Pierre Mathieu Charles Tancrede Guesde nommé à cette [fonction?] qu’il a acceptée par délibération du conseil de famille des dites mineures, reçue par Mr. Le juge de paix du canton de la Pointe-à-Pitre, etc. ... En présence de M. Athanase Charles Sainte-Croix Loyseau, directeur de la Poste aux Lettres à La Pointe-à-Pitre où il demeure, stipulant comme subrogé tuteur actuel de ces mineures, nommé ainsi à cette qualité qu’il a également acceptée, par la même célébration du conseil de famille”.

9 *les derniers actes notariés* : minute de l’acte M^e. Guilliod 17/2/1860, (Anom 6 mi 394) ; M^e. Thionville, 24/5/1865 et janvier 1867, (Anom 6 Mi 903).

10 *Journal pour Rire* : livraison des 14 et 28 mars, et 18 avril 1851. Le journal ne tardera pas être interdit dès l'avènement de Napoléon III.

11 *La Guienne et la Province* : *La Guienne* n'a pas été consultée pour cette étude. Le rédacteur du journal lyonnais *La Province*, A. Steyert, dans un article du 7 juin 1863, donne un compte-rendu très élogieux de la nouvelle. Il insiste sur l'habileté de Guesde à rendre vraisemblable un récit de fiction et suggère que ce petit roman pourrait faire l'objet d'une publication séparée.

12 *Corses* : sur cette importante immigration, cf., en bibliographie, l'ouvrage de Marie-Jeanne Casablanca et Béatrice Castoriano.

13 *révolutionnaires fuyant la répression* : autour de Miranda ou de Bolivar, tel ce général Ducoudray-Holstein qui tenta de débarquer à Puerto-Rico. Il était en liaison avec un homme de couleur guadeloupéen Pierre Dubois qui fut exécuté sur cette île, le complot ayant été découvert.

14 *Plusieurs historiens d'art haïtiens* : M. Carlo A. Célius, dans un article sur la création artistique en Haïti (revue *Gradbiva* n° 1/2005) n'a pu, et pour cause, résoudre l'enigme de l'auteur des dessins et des lettres. Le peintre haïtien, Gérard Alexis, s'était interrogé lui aussi à ce mystère, trouvant pour le moins étonnant qu'un Haïtien défendant la "race" haïtienne ait pu se livrer à de telles caricatures. (*Le Nouvelliste*, 16.9.2016).

15 *Jean-François Guilliod* : le notaire aura un fils, Henri, Saint-Just, Emile Guilliod, né en 1848, qui fera carrière comme illustrateur pour un magazine parisien.

16 *a survécu aux destructions: L'Album des principaux outils, amulettes et autres objets d'origine caraïbe...* visible sur le site <http://www.manioc.org/patrimoin/SCH13213>. Le catalogue des Antiquités portoricaines, établi par Otis.T. Mason en 1899, consacre la seconde partie de son ouvrage à la description de la collection Guesde. Otis Mason rencontra son fils Louis Guesde lors de la présentation des objets caraïbes à l'Exposition de 1867. Dans le tome II de *La Vie aux Antilles*, le lecteur trouvera le récit que Mathieu Guesde consacra aux Caraïbes en vue de cette exposition, juste avant sa mort. Cf. aussi le *Journal des Américanistes*, T IV, 1902.

17 *Régis Antoine* : in *Les Ecrivains français et les Antilles*, Maisonneuve et Larose, 1978, p 283.

18 *L'historienne Anne Perotin-Dumon* : in "Révolutionnaires et Royalistes espagnols dans les Antilles", *RFHOM*, vol. 76, 1989.

19 *conditions avantageuses* : consistant en concessions de terres, droits et privilèges de naturalisation, exemptions de certains impôts pendant quinze ans, en particulier sur l'importation d'esclaves, etc. Au moment où les puissances européennes se sont mis d'accord sur l'abolition de la traite africaine, l'Espagne compte sur une possible circulation inter-caraïbe des esclaves.

20 *à tater les esprits* : Auguste Plée reçoit des instructions du ministère de l'Intérieur, selon Françoise Thésée, cf. bibliographie.

21 *coup d'oeil de commisération* : lettre au ministre de la Marine du gouverneur-administrateur Lardenoy, en date du 6/3/1819 . Le gouverneur danois de St-Thomas

avait averti son homologue français de la saisie sur son territoire d'un bateau corsaire rempli de Français. (Arch. Aff. Etr., *Corr. cons. commerciale*, Mic. P 157467). **22** *dépasse la valeur de 100.000 f.* : parmi celles-ci, celle de Jean-Baptiste Boyrie, *Arrobas* est estimée 180.000 F, *La Félicie* de Clauzel 80.000 F. Jean-Baptiste Boyrie établi à St-Domingue où il avait des caféières échappe en 1802 au massacre des Blancs; il se réfugie à Cuba, à Baracoa, où il se marie avec une dame Damaret échappée aussi au massacre avec sa fille ; ils ont deux enfants Félicie et Eugène. En 1808 du fait de la guerre avec l'Espagne ils doivent quitter Cuba dans les trois jours. Il gagnent alors la Nouvelle-Orléans. Avec le retour de la paix et les conditions promises par la *Cedula di Gracias*, la famille Boyrie s'établit à Porto-Rico et demande sa naturalisation en 1816 pour éviter d'autres aléas. Félicie épouse Benjamin Clauzel issu d'une vieille famille bordelaise installée en Martinique depuis le 17^e siècle. Son cousin Augustin est propriétaire d'une habitation, *La Démarche*, à Case-Pilote, qui n'échappe pas au tremblement de terre de 1839. Benjamin se retire dans la région bordelaise en achetant le chateau viticole de Citran, tandis que les nombreux petits-enfants Clauzel se relaient pour continuer de gérer les propriétés portoricaines (documents transmis par Mme Guillot de Suideraut). Moins importante, la plantation d'Emile Guilliod, *Emilia* toujours à Guayama, est estimée à 35.000 F. (*Etat des Propriétés appartenant à des Français dans le quartier de Guayama, Patillas et Salinas*, l'agent consulaire H. Cardoze, 20 juin 1835, Arch. Aff. étrang, *Corr. consulaire 1824-1836*).

23 *plusieurs colons de Marie-Galante* : Bien que Schoelcher ne mentionne que trois colons, l'arrêt de la Cour d'appel de Guadeloupe condamne à des peines de prison et 500 f. d'amende par esclave : Fincer Bellevue, Ferville Bellevue, Seymour Boulogne et François Alexandre Barjolles "pour avoir de complicité et sans autorisation exporté 23 esclaves de Marie-Galante (arrêt du 15.12.1847).

24 *propriétés incendiées* : Le consul cite les noms de Martineau, D'Oléage, D'Onneau, Gubert Sainte-Rose, les demoiselles Lefolle, Marsan, Imbert, Clavierie, Mme Dujon. Les événements du Prêcheur et de Saint-Pierre poussent le gouverneur Rostolan à proclamer sans plus attendre l'abolition de l'esclavage le 22 mai 1848, avant l'arrivée du décret. C'est cette date qui est retenue aujourd'hui pour la célébration de l'Abolition en Martinique. Sur les événements du Prêcheur on peut lire *Mémoires de Békées II*, L'Harmattan 2006. Sur les événements de Marie-Galante lors des élections de 1849, cf. *La Gazette de la Guadeloupe* n°3/1849, visible sur Gallica. Schoelcher, *Le Procès de Marie-Galante* (sur Gallica),

25 *Robert Rabin Siegal* : cf. "La Connexion antillana", in *Revista de ciencias sociales*, Río Piedras Campus, P.R.,1988. Parmi, les familles créoles émigrées : Bellevue, Bonnet, Boulogne, Brochard, Cherot, Dubois, Delerme, Néron-Longpré, Mourraile, Pistolet, Terrible.

26 *noms d'esclaves transplantés*: selon les registres de décès d'esclaves enregistrés pour la seule île de Vieques entre 1844 et 1873, 74 esclaves étaient originaires de Guadeloupe, 116 de Martinique dont 8 nés en Afrique; cinq sont morts à

l'âge de cent ans et plus. Deux se sont suicidés. cf., Robert Rabin Siegal, “Apuntes sobre esclavos africanos en Vieques”.

27 *les pontons de Portsmouth* : selon un de ses fils, T. G. le Guillou. Outragé que les Espagnols aient pu prendre son père pour un pirate; dans un long article de la *Revue des races latines* paru en 1860, et en réponse à l'*Eco Hispano-Americano*, il fournit des indications sur les mouvements de son père, négociant et marin et fixe sa date d'installation à Viéques en 1824.

28 *acte de mariage* : acte du Moule, daté de janvier 1816 (sans précision du jour) ; il réside alors à Pointe-à-Pitre et est négociant (*ANOM*, état-civil, Le Moule).

29 *le sieur Vergès* : il avait déjà mauvaise réputation à Marie-Galante.

30 *correspondance consulaire* : *Corr. cons.* n° 59 du 5.2.1858.

31 *épidémie de choléra* : le choléra a touché surtout l'Est de l'île mais survenait après plusieurs attaques de fièvre jaune. L'annonce de la fin de l'épidémie et du bilan est signalé dans une correspondance consulaire du 13/1/1857.

CHAPITRE I LE FRANÇAIS AUX COLONIES

32 *Lestrigons*: cf. Homère, peuple de géants anthropophages, fort laids.

33 *le “du croire”* : la caution solidaire.

34 *champ d'asile* : tentative malheureuse de colonisation faite en 1819 au Texas (alors faisant partie du Mexique espagnol) par d'anciens bonapartistes et demi-soldes de l'armée napoléonienne.

35 *Dérisabode*: Ce professeur de chirurgie dentaire était doyen de la faculté de médecine de Paris vers 1830 et auteur d'un ouvrage sur la science et l'art du dentiste.

36 *Mazèppa cheval de Trompette* : la plupart des tableaux d'Horace Vernet (1789-1863) ont fait l'objet de gravures populaires au fur et à mesure de la présentation des tableaux aux divers salons. Le tableau *Mazèppa et les Loups* (1826) représente le héros malheureux évoqué par Byron et V. Hugo dans les *Orientales*: à la suite d'une intrigue avec la femme d'un gentilhomme polonais, Mazèppa est abandonné, attaché sur un cheval farouche. *Eliezer et Rebecca* : dans ce sujet biblique, Rebecca donne à boire à Eliezer, tableau présenté en 1835. *Judith et Holopherne* fut présenté au salon de 1831. Le *Trompette mort* fut présenté au salon de 1819. On y voit un soldat étendu au pied de son cheval, un chien léchant ses blessures.

37 *diorama*: inventé par Daguerre en 1822, le diorama permettait par des jeux de lumières de rendre vivant des paysages ou des monuments.

38 *pîte* : terme vieilli pour pitre.

39 *Madame Lafarge, l'héroïne du Glandier*: référence à un procès qui fit grand bruit en 1840; Madame Lafarge, femme d'un maître de forges au Glandier en Corrèze, fut accusée d'avoir assassiné son mari à l'arsenic et condamnée à la prison à perpétuité. Elle était supposée être la petite fille illégitime et non reconnue de Mme de Genlis et duc d'Orléans, père de Louis-Philippe, ce qui explique la notoriété du procès et des portraits d'elle, alors âgée de 23 ans. Atteinte de tuberculose, elle fut graciée par Napoléon III et mourut à 37 ans.

40 *Charabie heureuse ... Charabie pètrée* : expressions péjoratives pour désigner les régions d'Auvergne et du Cantal d'où provenaient les Auvergnats montés à Paris, accusés de parler charabia en raison de leur prononciation particulière des *s* en *ch*.

41 *La Colonne* : la Colonne de Juillet, érigée place de la Bastille, commémore les trois journées révolutionnaires de juillet 1830 qui ont amené Louis-Philippe au pouvoir.

CHAPITRE II EN ALLANT À GUAYAMA

42 *bívaros* : ou *blancos de la tierra*, paysans ; sur l'emploi péjoratif du terme, voir le chapitre suivant.

43 *banastres* : terme vieilli et régional désignant les paniers des chevaux ou mulets.

44 *rivière qui descend* : expression créole pour désigner une rivière en crue.

45 *anolí* : petit lézard vert des Antilles.

46 *machoquet* : appelé criquet aux Antilles, ce coléoptère fait un bruit de marteau rappelant le travail du machoquet (forgeron).

CHAPITRE III LE HÍVARO

47 *le hívaro* : le mot est orthographié en espagnol “*gíbaro*” ou “*jíbaro*”. Guesde utilise le “*h*” pour essayer de rendre la prononciation espagnole. En 1849 paraît à Barcelone *El Gíbaro*, de Manuel A. Alonso (1822-1889). Le livre, en prose et vers, évoque les mœurs et coutumes de ces petits paysans blancs, avec vocation de les “*corriger*”. Les historiens de la littérature portoricaine considèrent qu'il marque, avec l'*Album puertorriqueño*, et *Aguinaldos* la naissance de la littérature portoricaine, et du mouvement du “*costumbrismo*”, des études de mœurs. Guesde en avait-il connaissance? Les sujets sont à peu près les mêmes : fêtes, mariages, courses de chevaux, combats de coqs, etc. Même si, style, analyse et regard extérieur font la différence.

48 *ce lazzarone américain* : Napolitain du peuple, oisif et nonchalant. Le *Trésor de la Langue française* donne cette occurrence de 1829 dans *L'Ane mort* de Jules Janin: “on n'est ni maître ni valet; on ne dépend que de soi; on ne travaille que lorsqu'il y a urgence, et il n'y a jamais urgence, tant qu'on a un bon soleil”.

49 *n'a pas de signification en espagnol* : affirmation invalidée récemment dans deux articles universitaires : “*Peasant Identities and Social Power in Spanish Colonial Puerto Rico*” de Francisco A. Scarano, “*La Mitificación y dismitificación de *gíbaro* como símbolo de la identidad nacional puertorriqueña*”, Carmen L. Torres-Robles, (articles disponibles sur internet). Le terme aurait été en usage dès le XVIIIe siècle, employé avec une valeur négative par les classes supérieures en assimilant le paysan blanc inculte aux indiens jívaros de Terre ferme autant dire à des barbares. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le terme perd ses connotations négatives.

50 *Monna Belcolor* : personnage de courtisane dans “*La Coupe et les Lèvres*”, d'Alfred de Musset.

51 *Espartero* : Baldonero Espartero (1793-1879) fut régent en 1840 en attendant la majorité d'Isabelle II, fille de Christine.

52 *a jeté sa robe de Déjanire* : Le centaure Nessus après avoir violé Déjanire, l'épouse d'Héraclès, est atteint d'une flèche mortelle lancée par celui-ci. Pour éviter que Déjanire ne souffre des infidélités de son époux, il lui confie sa robe enduite d'un onguent fait de sa semence, de sang et d'huile d'olive. Cette robe empoisonnée provoque la mort involontaire d'Héraclès, et Déjanire se suicide.

CHAPITRE IV LA MISA DEL GALLO

53 *famille d'amis* : Il s'agit de la famille Sandoz originaire de La Chaux-de-Fonds. Louis-Théophile Sandoz, notable et ancien maire de cette ville, après des revers de fortune dans ses affaires industrielles, s'établit en 1840 à Humacao où il se lance dans la fabrication du sucre avec l'achat d'une Hacienda, "La Suiza" à l'Est d'Humacao; En 1842 il fait venir sa famille. Son beau-frère Louis Schmalz devient intendant d'une autre habitation sucrière "L'Orient" qui deviendra par la suite aussi propriété de la famille. Parmi les huit enfants de Louis-Théophile, l'une des filles Marie-Louise se marie avec Otto Riefkohl qui s'installera lui à Maunabo où il décède en 1895 laissant une nombreuse descendance.

C'est le 5 avril 1858 que survient le drame familial dans lequel meurt la sœur de Louis Théophile Sandoz, Marie Schmalz et quatre de ses filles. Ce drame est évoqué également dans le récit *Sisyphé*. Les propriétés subiront les mêmes évolutions qu'ont suivi les propriétés cannières des Antilles françaises du fait des crises sucrières, la valeur foncière des terres permettant aux héritiers de se reconverter. Une grande partie de la branche portoricaine des Sandoz et des Riefkohl vit actuellement aux Etats-Unis mais compte encore des descendants sur l'île. L'habitation "La Suiza" fut détruite par un ouragan en 1930 et reconstruite par une descendante de la famille : "mais désormais une autoroute passe à l'endroit où était située l'habitation et les terrains de "L'Orient" sont actuellement occupés par la base navale américaine Roosevelt Roads".

Le nom des Sandoz est porté aussi par des descendants de leurs esclaves. Renseignements fournis de Neuchâtel par M. Jacques Sandoz. [voir bibliographie]

54 *donnaïère bienfaisante* : Dans le Jura français et suisse, il s'agit de la "Tante Arie" sorte de bonne fée à qui les enfants doivent laisser carottes et navets.

55 *donner du montant* : terme vieilli, donner de la vigueur.

CHAPITRE V UN VELORÍO

56 *proprement puertorriqueno*: le *Diccionario de la Real Academia Española* indique de nos jours pour cet item, "reunión con bailes, cantos y cuentos que durante la noche se celebra en las casas de los pueblos" et *velorio* pour la veillée d'un enfant. L'expression *velorio de angelito* semble plus courant. Un célèbre tableau du peintre Francesco Oller, datant de 1893, représente un *velorio* tel que décrit ici, avec l'enfant posé sur une table, des ailes et des fleurs. Cette coutume existait aussi

en Amérique latine, contrairement à ce que dit Guesde. La veillée mortuaire dans les Antilles françaises présente quelques points communs avec la description faite par Guesde, chants, contes et jeux de mots, le défunt reposant en général dans une pièce attenante, mais sans cette forme particulière adoptée pour les petits enfants..

57 compéragé : tradition forte également aux Antilles françaises, qui remonterait aux premiers temps de la colonisation où les matelots et engagés célibataires s'installaient et s'épaulaient mutuellement. Et les parrains et marraines de baptême deviennent des compères.

58 race d'Aponte : race andalouse. Aponte est une ville de Cuba.

59 le quart d'heure de Rabelais du fisc : Le moment où il faut payer son écot, et, par extension, tout moment fâcheux, désagréable.

60 limpieza de sangre: la pureté du sang, c'est-à-dire, ne pas compter de mélange de races, ne pas être pas juif ou hérétique.

61 tallé : mot créole pour étaler (les herbes pour les bœufs).

62 babillé ses coqs: les préparer pour le combat.

CHAPITRE VI EL BERGANTÍN

63 débouquement : passe étroite entre deux îles.

64 mâté en brick : les bricks ou brigantins portent des voiles triangulaires; voir page 20 la carte de cet îlot au large de l'île de la Culebra.

65 capitaine Ride : il s'agit Edmond Ride, marin originaire de Basse-Terre.

66 décoller le mabouya : expression créole, on parle de décollage pour indiquer le rhum sec pris le matin à jeun, dont on pense qu'il décolle le mabouya (lézard) qui s'est inséré dans le gosier de celui qui est assoiffé.

67 charabias : par métonymie, personne qui parle un langage incorrect ou incompréhensible, expression qui au départ concernait spécialement les Auvergnats.

68 patte à chaux : (ou pâte à chaux) expression créole désignant les madrépores (*acropora palmata*) dont on extrayait autrefois la chaux.

69 bon-boat : canot à rames qui naguère déchargeait les passagers à quai.

70 balandre : sloop à un seul mât, très rapide.

71 bâtiment carré : à voiles carrées.

72 la Couleuvre : la Culebra, île ainsi nommée en raison de sa forme de serpent.

73 Enseñada bonda : signifie baie profonde, rade foraine.

74 touait : remorquait avec un treuil.

75 démarrèrent : enlevèrent les amarres.

CHAPITRE VII LE COMMERCE DES BOEUFs

76 Alfort : où se trouve l'École vétérinaire créée en 1765.

77 par des goëlettes : un "Tableau de la navigation entre Puerto-Rico et la Guadeloupe pour 1853" donne les noms de propriétaires de goëlettes se livrant au commerce des bœufs (ou des bois) : Bonnetterre, Rodené, Bride, Comon, Gaubert, Mirre.

La valeur moyenne des cargaisons se situait entre 8.000 et 10.000 fr. (*Corr. consulaire* 4/12/53 et 3/12/1853)

78 *la Madinina a échoué* : vapeur martiniquais appartenant à la compagnie Masson fils & Bocandé & fils; créée en 1853 mais en faillite deux ans après. Elle pouvait transporter 150 bœufs et faisait la traversée en 3-4 jours au lieu de 15 jours en moyenne pour une goëlette.

79 *Capitaine Ride* : voir note ch. VI. Edmond Ride sur sa goëlette *La Nouvelle-Georgette* de 44 tonneaux effectuée en 1853 huit voyages sur Puerto-Rico, (*corr. consulaire* du 26.2.1854).

80 *en pagale* : terme de marine, en vrac.

81 *la grande et petites cassenes* : dans le roman de Fenimore Cooper, *Wyandotté*, ce sont les surnoms donnés à deux domestiques noires de madame Willoughby, “qui apportaient peu de dextérité dans le maniement de la vaisselle”. Les romans de cet auteur avaient fait l’objet en 1851 d’une édition populaire illustrée par Bertall.

82 *et le tassar fut mis à la sauce piquante* : Guesde adapte ici à la sauce créole les vers d’un poème de Joseph Berchoux, “La gastronomie ou l’homme des champs”(1805), car il s’agissait d’un “turbot”, non d’un tassar.

83 *le nom de Manuel Navarro* : apparaît dans *En allant à Guayama*.

84 *commandant militaire* : la correspondance consulaire (*Anom*, 2400 Col/108 et 109) montre un certain nombre d’incidents consécutifs aux ordonnances de police de Porto-Rico qui interdisaient depuis 1848 le débarquement d’hommes de couleur même munis de passeports sans une permission spéciale du gouverneur général et le versement d’une forte caution. Schoelcher avait en 1850 élevé une protestation à l’Assemblée nationale à la suite du refus de faire débarquer l’avocat martiniquais Victor Cochinat et demandé une intervention du ministre des affaires étrangères. En ce qui concerne les commerçants de Martinique et de Guadeloupe, plusieurs hommes de couleur adjudicataires de marchés publics pour la fourniture de viande (Hilaire, Gustave, Lagarde, Désir Aly) connurent des difficultés. M. Rios d’Humacao, MM. Cabrera et Buso de Naguabo se portèrent caution. Le dossier 109 note aussi une saisie de la goëlette de M. Bonnet, capitaine Combot, lié d’affaire avec Chomereau-Lamothe et Alcindor.

85 *coup de fusil* : addition très élevée.

86 *Paramatta* : nom du packet-boat anglais appartenant à la Royal Mail Line échoué le 30 juin 1859 sur cette île des îles Vierges très basse et entourée de récifs, ce qui explique les nombreux naufrages intervenues (Anegada =noyée).

87 *boc volo, sic jubeo* : “Je le veux, je l’ordonne, la raison, c’est ma volonté” (Juvénal, *Satires*, 6, 223).

CHAPITRE VIII LES TROIS CARROSSES D’HUMACAO.

88 *automedon* : dans la mythologie grecque, Automédon est le conducteur du char d’Achille.

CHAPITRE IX LA QUEPA

89 *La Bordelaise* : le premier Clauzel à s'installer à Puerto-Rico est Augustin Clauzel né à Bordeaux mais dont la mère était originaire de Martinique. Après le tremblement de terre de 1843, il rejoint ses cousins Sainte-Claire Deville à Puerto-Rico, propriétaires de *La Carlotta* mais retournera plus tard en Martinique. Parmi ses sept enfants plusieurs font souche à Porto-Rico (cf. GHC 137/2001). Guesde a probablement connu Sainte Rose Joseph Marie Clauzel né en 1823 marié à une demoiselle Cavenne, fils d'un médecin, et Enrique Clauzel qui épouse sa cousine Emilie Clauzel, née en 1842. Peut-être à ce moment propriétaires de *La Bordelaise* à Maunabo et de *La Félicie*. On trouve aussi, un Clauzel indiqué comme propriétaire de l' *Hacienda Garonne* à Guayama (L. A. Figueroa, 2005).

90 *L'Orléanaise*, propriété d'Otto Riekfolk : (1823-1895) d'origine germanique, gendre de Louis Sandoz. Voir ci-dessus note 53.

91 *a jeté dans le deuil* : après le drame familial qui est évoqué par Guesde dans *Sisyphé* (ch. XIII), où il perd sa femme Louise Sandoz évoquée dans ce récit, et quatre filles, il se remarie avec Louise Mourier, laissant une nombreuse descendance.

92 *cuartel, espèce de prison privée* : dans son ouvrage sur l'esclavage à Porto-Rico, Díaz Soler insiste sur cet enfermement des esclaves à l'intérieur des haciendas, où un veilleur est chargé de surveiller les mouvements suspects, ce qui n'était pas le cas sur les habitations des Antilles françaises.

93 *conducteur de nègres* : appelé communément "commandeur" dans les Antilles françaises.

94 *roulaison* : moment de la coupe des cannes et de la fabrication du vesou.

95 *faire une partie* : tradition créole du pic-nic en famille ou entre amis au bord d'une rivière ou de la mer.

CHAPITRE X UNE RELÂCHE

96 *les Viéquois* : les trois Viéquois indiqués par une initiale (M.P..., M.L..., M.D...) sont difficiles à identifier. Le sieur. L... pourrait correspondre à Néron Longpré qui était associé à Charles Déprez. Il peut s'agir aussi de Dominique Dupay ou de Gustave Delerme. Tous ces noms se retrouvent au bas de la demande faite en 1858 d'une agence consulaire à Vièques. Cf., l'article de Robert Rabin à ce sujet : "Apuntes sobre esclavos africanos en Vièques".

97 *plumes de la mer* : variété de gorgone (*pseudopterogorgia*).

98 *cachimbo* : pipe végétale d'origine amérindienne.

99 *labor improbus* : travail opiniâtre; citation extraite des *Géorgiques* de Virgile.

100 *l'épreuve était avant la lettre* : épreuve d'une gravure avant que ne soit imprimée la didascalie.

101 *potiche de Saint-Martin* : Les poteries de Saint-Martin fabriquées sans l'aide d'un tour, suivant en cela une tradition amérindienne, sont restées fameuses jusqu'à la fin du XIXe siècle puisqu'on fabriquait environ 25.000 pièces par an:

la terre utilisée, d'un ocre clair, était poreuse et les potiches ou *alcarazas* pouvaient conserver l'eau fraîche très longtemps, (cf., Théophile Bilbaut, *La Céramique des Colonies françaises*, 1893).

102 deux auteurs espagnols : José Zorilla (1817-1893) et Francisco Martinez de la Rosa (1787-1862). Le premier est un auteur romantique connu pour ses "Cantos del trovador" et, au théâtre, pour une version du Don Juan. Le second fut un poète, dramaturge et homme politique.

103 gravure de Daumier : cette amusante gravure, parue dans le numéro du *Charivari* du 20/11/1842, illustre le supplice de Tantale. La citation exacte d'un vers de Sainte-Beuve dans le poème "Résignation" qui accompagne le dessin est celle-ci :

Hélas! plus d'un de nous en la verte jeunesse,
A vu devant son nez passer tous les plaisirs;
Sans pouvoir de ses dents qui s'aiguisaient sans cesse:
Comme TANTALE en sa détresse,
Mordre à l'objet de ses désirs.

104 vers d'Olympio : vers extrait de la "Tristesse d'Olympio", de Victor Hugo.

105 *hazañas del capitán Daniel* : la date semble indiquer un lieu d'impression inventé puisqu'avant 1806 il n'y avait pas d'imprimerie à Puerto-Rico. Il a existé cependant un capitaine Daniel, flibustier français actif vers 1700. Le père Labat signale sa présence aux Saintes en 1701 et raconte l'un de ses hauts-faits, si l'on peut dire. Venu pour s'approvisionner en volailles et autres denrées, Daniel avait pris en otage le curé sur son bateau en attendant ses compères et il lui avait demandé de dire la messe: "Un des flibustiers s'étant mal tenu pendant l'Élévation, il lui tira une balle dans la tête et se tournant vers le curé : ne vous troublez pas mon père, c'est un coquin, qui était hors de son devoir, que j'ai châtié, pour le lui apprendre. Manière très efficace, comme on le voit, pour l'empêcher de retomber dans une semblable faute." (tome VII de l'édition de 1742, p.380-381).

106 deux gravures d'après Dubufe : il s'agit du peintre Edouard Dubufe (1819-1883).

107 *Ranz des vaches* : allusion au chant des paysans suisses accompagnant, avec leurs cors, leurs troupeaux aux alpages, ou les ramenant des alpages.

108 Paramatta... : cf. note 86.

CHAPITRE XI HANSEN

109 le choléra : l'épidémie de choléra à St-Thomas commence en décembre 1853.

110 bâtiment d'immigrants en détresse : cette période marque le début de l'engagisme dans la Caraïbe. Selon David Knight, des pêcheurs auraient été contaminés par les dons reçus en échange de leur aide (*St-John historical Society*, Vol X, Avril 2010).

CHAPITRE XII PACHECO

111 *fortaleza d'Isabel segunda* : fortin construit en 1845, actuellement dénommé Fort Conde de Mirasol, siège actuel du Musée d'histoire et des archives historiques de Vièques.

112 *Le Guillon* : nom mal orthographié dans la *Revue de Toulouse* (Leguilloux) et également dans le *Catálogo de Extranjeros residentes en Puerto-Rico en el siglo XIX* où il figure sous le nom de Le Guillon (n°646, p. 22)

113 *mauvaise pratique* : mauvais client.

114 *mal-machoire* : tétanos.

115 *griffe foncée* : un ou une griffe est le produit d'un mulâtre et d'une négresse, selon l'échelle des couleurs établie par Moreau de Saint-Méry dans sa *Description de Saint-Domingue*.

116 *la mine fut éventée* : expression vieillie, la machination.

117 *Gall et Spurzheim* : les inventeurs de la phrénologie, théorie selon laquelle la surface du crâne et les bosses révèlent les facultés mentales et éventuellement les tares des individus.

118 *un logement* : Guesde indique ici l'adresse de son propre logement à Paris quand il était étudiant en médecine ...

119 *écrit non daté* : ce récit sorti dans le numéro de mars 1866 est accompagné d'un mot de Guesde expliquant le retard de son envoi au directeur de la revue. Daté du 12 décembre 1865, il déclare : " Nous sommes en pleine épidémie (de choléra) et, quoiqu'on meurt beaucoup autour de moi, j'espère que ces nouveaux-venus n'arriveront pas à l'état d'œuvres posthumes..."

CHAPITRE XIII LE DOCTEUR SUBYRAS.

120 *Millevoye* : ce poète, bien oublié aujourd'hui, avait publié des vers empreints de mélancolie.

121 *le Grand Livre et le Journal* : à rapprocher du thème de la bande dessinée.

122 *O fortunatos nimium...* : le docteur cite avec ironie le vers fameux de Virgile des Géorgiques, "Ô fortunatos nimium, si bona norint", ô trop heureux les cultivateurs, s'ils connaissaient leur bonheur (*Georg.* II, v. 458-9).

123 *opération préservatrice de Jenner* : vaccination contre la variole mise au point par Jenner en 1797.

124 *Christinos ou les Carlistos* : dans la guerre de succession d'Espagne, étaient nommés ainsi les partisans de la reine Christine régente en 1833, en lutte contre ceux de Carlos V, frère du défunt roi.

125 *paroles de Chérubin à Suzanne* : personnages du *Mariage de Figaro*.

126 *héroïnes de Sagonte et de Numance* : allusion au suicide des femmes de ces deux villes espagnoles assiégées durant les deux guerres puniques, qui préférèrent la mort plutôt que de se rendre. Sagonte fut vaincue par Hannibal, Numance par Scipion.

127 *M. R.* : Ange-François Renucci, originaire de Feliceto, ordonné prêtre en 1840, rentré en Corse en 1869, d'après le *Dict. Biographique des Corses de Porto-Rico*.

128 *l'hôpital* : infirmerie des habitations où sont soignés les esclaves.

CHAPITRE XIV SISYPHE

129 *atelier de nègres* : le terme d'atelier désigne une équipe occupée aux travaux des champs ou à l'usine sucrière par opposition aux esclaves domestiques.

130 *les descendants de Rollon et de Guillaume le Conquérant* : Rollon, chef viking et son successeur sont à l'origine du duché de Normandie. Les habitants de Saint-Barthélémy proviennent en majorité de Normandie.

131 *Noël et Chapsal* : auteurs d'une fameuse Grammaire française qui compta de nombreuses éditions.

132 *les frères de Ploërmel* : frères de l'Instruction chrétienne, ordre créé par Jean-Marie de La Mennais; ces religieux sont appelés vers 1838 par le ministère de la Marine pour commencer l'Instruction des esclaves en vue de l'abolition prochaine de l'esclavage. Voir la vignette du *Journal pour Rire* reproduite en page 9.

133 *Madame La Clé* : voir note 101, chapitre X.

134 *un tray* : terme créole d'origine anglaise désignant un plateau rectangulaire à larges rebords.

135 *restait avec* : cf. l'expression créole haïtienne des "reste avec" qui désigne les enfants placés comme domestiques dans des familles.

136 *un grand passe-partout* : cadre où l'on pose affiches ou gravures, etc...

137 *à l'ambrotype* : procédé photographique utilisant une image négative sur fond noir.

138 *ibam forte via sacra* : j'allais par hasard sur la voie sacrée (Horace, Satires, 9).

139 *mièvre enfant* : enfant palote.

140 *subrécargue* : sur un bateau de commerce, employé d'une compagnie chargé de veiller à une cargaison.

141 *queue de moulin* : longue pièce de bois faisant bloc avec l'axe des ailes. et permettant de l'extérieur de les orienter. traditionnellement en bois de gaïac.

142 *M. S...* : Louis Théophile Sandoz, propriétaire de l'habitation suisse.

143 *coqs non taillés* : voir la description de la "taille" in Le Hivaro.

144 *une vieille twine* : un paletot en tissu grossier ? (twine = ficelle en anglais).

145 *la Madinina* : voir note 78.

146 *les quatres filles de M. S.* : Sophie, Louise, Caroline, Elisabeth. La pierre tombale d'après la photo communiquée par M. Jacques Sandoz, porte leurs prénoms familiaux, Sophie, Louise, Lisa, Betty .



BIBLIOGRAPHIE

Corpus

GUESDE, Mathieu, 22 récits parus dans la *Revue de l'Académie de Toulouse et du Midi de la France*, de 1859 à 1867.

Guesde, Mathieu, *Voyage de M. Pierre Vespuce aux Antilles*, mis sur bois par Ed. Morin, in *Journal pour Rire*, livraison des 14 et 28/3/1851, 18/4/1851.

GUESDE, Dominique, Guadeloupe, Pau, 1890, 1906. BNF EL 8-Y-9357

GUESDE, Louis, *Petite Ecole d'agriculture coloniale*, Impr. du gouvernement, B.T.1889.
La Guadeloupe et dépendances, Pierrefort, Paris, 1900.

Archives et divers

Académie des sciences morales et politiques, 1894, Tome 41: sur la famille Aune et Lieutaud.

Archives Nationales : correspondance politique des consuls de Porto-Rico
Microfilm P15746-15748.

Archives de Paris: état-civil, Lycée Condorcet, bottins commerciaux.

Archives d'Outre-mer (ANOM) : documents notariaux, divers journaux, documents consulaires Porto-Rico 2400 CL/108, 109. Indemnités de Saint-Domingue.

Archives départementales de la Nièvre : état-civil de la famille Guesde.

Archives départementales de Seine-maritime: rôle de désarmement du Havre.

Archives départementales de la Guadeloupe : état-civil et documents notariaux

Archives municipales de Bordeaux : fond Guillot de Suduiraut.

BNF, divers collections de périodiques.

GHC (Généalogie et Histoire de la Caraïbe): en particulier n° 223/2009, 137/2001, 12/1990, 171/2004, n° 78/1996.

M.H.N. Paris, Sap 132(1).

Service Patrimoine Médiathèque intercommunale Pau-Pyrénées, cote 30177.

Site en ligne Manioc.

Service historique de la Défense : dossiers Guesde GRYg15583, et 15584.

Ouvrages

- ABBAD Y LASIERRA, Fray Iñigo, *Historia geografica, civil y natural de la isla de San Juan Bautista de Puerto Rico, de Acosta*, 1866, P.R.
- ALONSO, Manuel A. , *El Gibaro, cuadro de costumbres de la isla de Puerto-Rico*, 1882.
- ANTOINE, Régis, *Les Ecrivains français et les Antilles, des premiers Pères Blancs aux Surréalistes Noirs*, Maisonneuve & Larose, Paris, 1978.
- ANTOINE, Régis, *La Littérature franco-antillaise, Haïti, Guadeloupe et Martinique*, Karthala, Paris, 1992.
- ARANA SOTO, SALVADOR, *Catalogo de medicos de Puerto-Rico de siglos pasdos*, 1966.
- ASCODELA (collectif), *150 romans antillais*, Sainte-Rose, Guadeloupe, 2001.
- BARALT, Guillermo, A., *Buena Vista, Life and Work on a Puerto-Rico Hacienda, 1833-1904*, University of North Carolina press, 1999.
- BRAU, Salvador, *Historia de Puerto Rico*, Rio Piedras, Edil, 1978.
- CASABLANCA, Marie-Jeanne, *L'Emigration corse à Porto-Rico*, Le Signet, 1993.
- CASTORIANO Béatrice, *Dictionnaire biographiques des Corses de Porto-Rico*, Ed. Alain Piazzola, Ajaccio, 2018.
- CHAMOISEAU P, CONFIAnt R., *Lettres créoles, Tracées antillaises et continentales de la littérature (1635-1975)*, Hatier, Paris, 1991.
- CIBES VIADÉ, Alberto, *El Gobernador Pezuela y el abolicionismo puertorriqueño, 1848-1873 : etapas históricas y grandes sucesores*, Río Piedras, Edil, 1978.
- CIFRE DE LOUBRIEL, Estela, *Catalogo de extranjerios residentes en Puerto-Rico en el siglo XIX*, Ediciones de la Univ. de Puerto-Rico, Río Piedras, 1962. De nombreux noms ont une orthographe fautive.
- *La Immigration a Puerto-Rico en el siglo XIX.*
- COOPER, Barbara T., *Nouvelles antillaises du XIXème siècle, une anthologie*, L'Harmattan 2017. (Ne concerne que des récits d'avant 1848)
- CORDOVA, Pedro Tomas de, *Memoria sobre todos los ramos de la administración de la isla de Puerto-Rico*, Madrid, 1838.
- CORZANI Jack, *Littérature des Antilles Guyane françaises*, Désormeaux, Fort-de-France, 1978.
- DIAZ SOLER, Luis, *Historia de la Esclavitud negra en Puerto-Rico*, Universidad de Puerto-Rico, 1953. Nombreuses rééditions.
- EHPREM BERTIN Jean, *La calvaire d'un Marie-galantais*, Nestor 2012.
- FIGUEROA, Luis A., *Sugar, Slavery and Freedom in nineteenth-century Puerto-Rico*, Univ. of North carolina Press, 2005.
- JOYAU, Auguste, *Panorama de la Littérature à la Martinique*, Ed. des horizons caraïbes, 1974.
- LABÉDOLLIÈRE, Emile Gigault de, *Histoire des Environs du nouveau Paris*, Libraire-éditeur Barba, Paris, s.d. (cf. page 254)

- LEDRU André-Pierre, *Voyage aux îles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et Porto-Ricco (1796-1798) ...*, A. Bertrand, Paris, 1810.
- LEVILLOUX, J., *Les Créoles ou la Vie aux Antilles*, Paris 1835.
- MALARET Augusto, *Vocabolario de Puerto Rico*, Madrid, Arco, 1999.
- *Lexicon de Fauna y Flora*, Bogotá, 1961.
- OTIS, T. Mason, *The Latimer Collection of Antiquities, Porto-Rico in the national Museum and the Guesde Collection of Antiquities in Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, W.I., Washington, 1899.*
- SAUSSURE, Henri de, *Voyage aux Antilles & au Mexique (1854-1856)* Editions Olizane Genève 1993.
- SANDOZ Jacques, SCHEURER Remy, JELMINI Jean-Pierre, *De la Suisse à La Suiza : les Sandoz de Porto-Rico*, Ed. Attinger, 2000.
- SCHIMDT Nelly, *Abolitionnistes de l'esclavage et réformateurs des Colonies*, Karthala, 2000.
- THÉSÉE Françoise, Auguste Plée, 1786-1825, un voyageur naturaliste, ses travaux et ses tribulations aux Antilles, etc..., Paris, Éd. caribéennes, 1989.

Articles

- CAMUÑAS MADERA, Ricardo R., “Los Franceses en el oeste de Puerto Rico”, *Caravelle*, n° 53, Toulouse, 1989, pp. 25-36.
- CORDOVA, Pedro Tomas de “Apuntes para la historia política y economica de Puerto-Rico, Isola de Vieques”, *Revista de España, de Indias y del Estranjero*, 1846.
- DU HAILLY, Ed., Les Antilles françaises en 1863, *Revue des Deux mondes*, nov. 1863
- GONÇALVEZ, Dominique, “Les répercussions politiques à la Havane de l’incursion napoléonienne en Espagne”, *Cahiers d’histoire de l’Amérique coloniale*, n°3, 2008, p. 209-224.
- GUESDE, Louis, La Guadeloupe, *La Dépêche coloniale illustrée*, 31.10.1906.
- LE GUILLOU, T. G. “Vièques”, *Revue des races latines*, avril 1860.
- PEROTIN-DUMON, Anne, “Révolutionnaires français et Royalistes espagnols dans les Antilles”, *Revue française d’histoire d’outre-mer* n° 76, 1989.
- RABIN, Robert, “La conexión antillana”, *Revista de ciencias sociales*, vol xxvii, 1988.
- “French influence in Vieques”.
- “Apuntes sobre esclavos africanos en Vieques.
- YACOU, Alain, “L’expulsion des Français de Saint-Domingue réfugiés dans la région orientale de l’île de Cuba (1808-1810)”, *Caravelle*, n° 39, 1982.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

En couverture : autoportrait supposé de Mathieu Guesde paru dans le *Journal pour Rire*, 14 mars 1851.

1 <i>Les Aventures de Télémaque</i> , Fénelon, édition Didier 1840, coll. pers.	p. 2
2 <i>Revue de Toulouse et du Midi de la France</i> , Tome XII, 1860, coll. pers.	p. 5
3 Vignettes du <i>Journal pour Rire</i> , 14 mars 1851, Coll. Médiathèque Michel Crépeau, La Rochelle.	p. 9
4 Carte de Porto-Rico , Tour du Monde, 1893.	p. 12
5 Extrait de la carte de Porto-Rico, jointe au Voyage de Nicolas Baudin (1797) l'Île de Vièques.	p. 14
6 Autoportrait supposé de Mathieu Guesde d'après le <i>Journal pour Rire</i> , 14 mars 1851.	p. 417
7 Portrait de Louis Guesde, <i>Dépêche Coloniale illustrée</i> , 31.12.1905.	p. 417
8 Portrait de Jules Guesde.	p. 417
9 Portrait de Dominique Guesde, H. Adolphe Lara, <i>Contribution de la Guadeloupe à la pensée française</i> , J. Crès, Paris, 1936.	p. 417
10 Publicité parue dans <i>Le Commercial de la Guadeloupe</i> du 16 mai 1838.	p. 418
11 Publicité parue dans <i>Le Commercial de la Guadeloupe</i> du 23/1/1864.	p. 419
12 Publicité parue sur <i>L'Avenir de la Guadeloupe</i> , 23/6/1860.	p. 419
13 Productions de M. Guesde à l'exposition de Londres 1862.	p. 420

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	p. 1
ch.i Le français aux colonies	p. 24
ch. ii En allant à Guayama	p. 36
ch. iii Le hívaro	p. 55
ch. iv La misa del gallo	p. 73
ch. v Un velorio	p. 88
ch. vi El bergantin	p.113
ch. vii Le commerce des bœufs à Puerto-rico	p.137
ch. viii Les trois carrosses d'Humacao	p.172
Ch. ix La quepa	p.189
Ch. x Une relâche	p.223
Ch. xi Hansen	p.247
Ch. xii Pacheco	p.264
Ch. xiii Le docteur Subyras	p.295
Ch. xiv Sisyphe	p.327
 Annexe	
Généalogie de la famille Guesde	p.416
Portraits de famille	p.417
Publicités des pharmaciens Guesde père et fils	p.418
Produits alimentaires présentés à l'Exposition de Londres 1862	p.420
Glossaire	p.421
Notes	p.424
Bibliographie	p.436
Table des illustrations	p.439
Table des matières	p.441